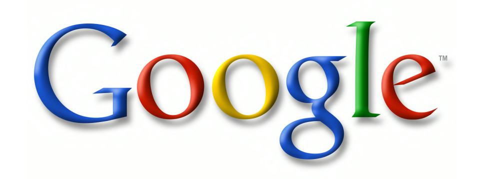
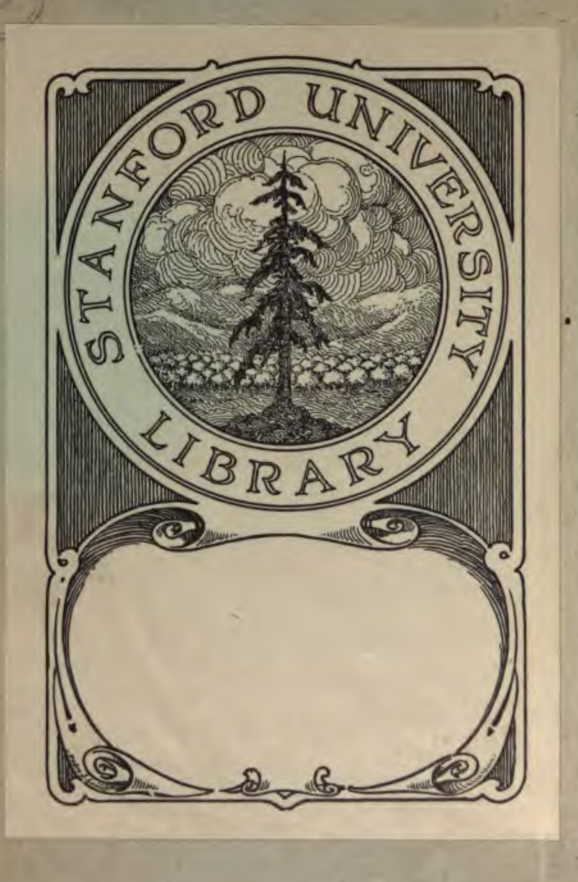
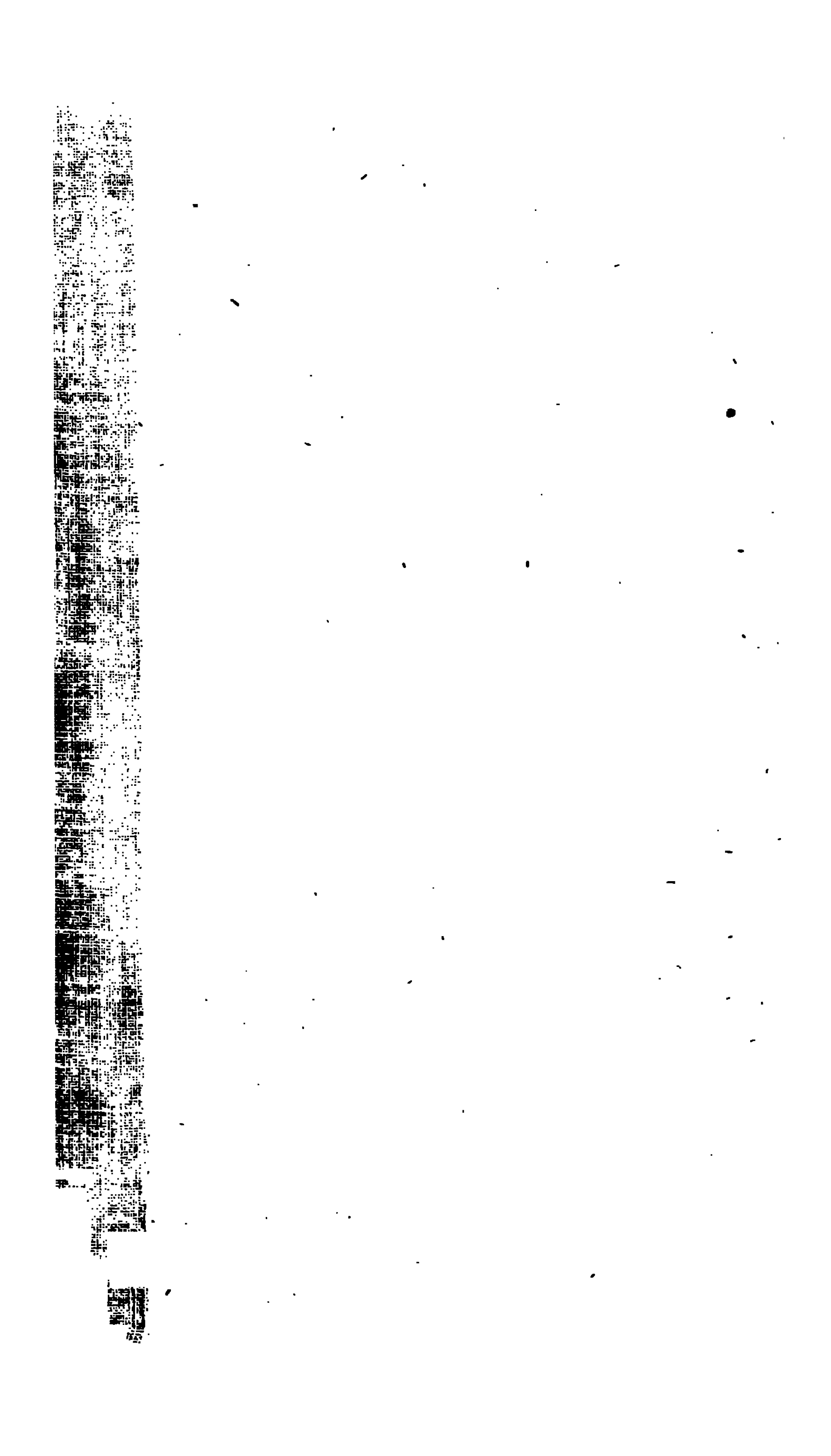



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY



Alt- und Neu-
Griechenland und Italien

in

Auszügen aus den Werken

des Abbé Barthélémy, M. Villemain, der Frau von Staël-Holstein, Lullin von Chateauvieux und Malte-Brun.

Ein französisches Lesebuch

für

Gymnasien und Bürgerschulen.

Zunächst

für die mittleren Klassen des Cöllnischen Real-Gymnasii zu Berlin bestimmt

von

C. Duvinage.

Berlin, 1829.

Bei Carl Friedrich Plahn.

LA

GRÈCE

ANCIENNE ET MODERNE ET

L'ITALIE

EN ABRÉGÉS TIRÉS

DE L'ABBÉ BARTHÉLÉMY, DE M. VILLEMAIN, DE Mme DE STAËL-HOLSTEIN, DE LULLIN DE CHATEAUVIEUX ET DE MALTE-BRUN

POUR SERVIR

DE LIVRE DE LECTURE FRANÇAISE

PAR

C. DUVINAGE.

BERLIN 1829.
CHEZ CHARLES FRÉDÉRIC PLAHN.


STANFORD
LIBRARY
UNIVERSITY

AVANT - PROPOS.

Le présent livre de lecture française doit le jour au zéle éclairé de Monsieur le Directeur du Collége de Cologne. Encouragé autant par ses bontés que par ses conseils, j'ai tâché de répondre à ses vues en rassemblant les matériaux qui composent cet ouvrage, destiné à servir de lecture française aux classes moyennes du dit Collége. Car c'est dans ces classes que sont enseignés les principes de l'histoire ancienne, tandis que, d'aprés le plan de l'institut, l'histoire moderne est enseignée en détail dans les classes supérieures.

La Grèce ancienne, tirée des *Voyages du jeune Anacharsis*, ce célèbre ouvrage du savant Abbé Barthélémy, offre un précis historique depuis le commencement jusqu'à l'époque la plus brillante de la Grèce; et des tableaux variés des lois, des moeurs, du caractère etc. des anciens

Grecs, particulièrement des Athéniens et des Lacédémoniens. Cet abrégé est suivi d'un autre, sur l'état actuel des Grecs, tiré de *l'Essai historique sur l'Etat des Grecs depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours* par M. Villemain, membre de l'Académie française. J'ai été d'autant plus porté à faire un abrégé de cet ouvrage, qu'il joint à un style élégant et facile, un coup d'oeil rapide et intéressant de ces Grecs oubliés si long-temps et tout-à-coup ressuscités pour l'histoire. Ce qui concerne l'Italie est tiré, comme le titre de ce livre l'indique, des ouvrages de Mme de Staël-Holstein, de Lullin de Chateauvieux et de Malte-Brun, auteurs dont les descriptions géographiques de ce sol classique offrent une lecture aussi instructive qu'intéressante.

Berlin ce 1ier d'Avril 1829.

C. D.

TABLE
DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE LIVRE.

LA GRÈCE ANCIENNE.

LA GRÈCE ANCIENNE.

Fautes à corriger.

Page	5	l.	19	phantôme	lisez	fantôme
-	27	-	27	ont	-	on
-	31	-	24	de cet espace	-	cet espace
-	40	-	38	pont	-	dont
-	54	-	4	amnestie	-	amnistie
-	55	-	13	le	-	de
-	58	-	21	à l'envie	-	à l'envi
-	69	-	35	javais	-	jamais
-	74	-	39	disribution	-	distribution
-	75	-	21	déligence	-	diligence
-	80	-	29	voulair	-	vouloir
-	82	-	1	avece	-	avec
-	90	-	21	suffissamment	-	suffisamment
-	98	-	39	par-tout	-	par tout
-	108	-	27	oubligé	-	obligé
-	111	-	35	signisie	-	signifie
-	117	-	22	Persés	-	Persée
-	132	-	3	promontaire	-	promontoire
-	134	-	10	a	-	à
-	155	-	22	chassure	-	chaussure
-	136	-	11	à	-	a
-	138	-	37	au	-	aux
-	141	-	30	exiter	-	exciter
-	145	-	35	légereté	-	légèreté
-	-	-	37	yeux	-	jeux
-	151	-	36	donnes	-	donnés
-	154	-	35	La	-	Là
-	160	-	14	à	-	a
-	161	-	35	vons	-	vous
-	168	-	17	Epbores	-	Ephores
-	170	-	29	l'une	-	lune
-	185	-	38	annoncés	-	annoncées
-	203	-	2	l'immoralité	-	l'immortalité
-	204	-	18	saississement	-	saisissement
-	216	-	37	pleupades	-	peuplades
-	225	-	37	superstitueux	-	superstitieux
-	227	-	10	péche	-	pêche
-	230	-	17	Venis	-	Venise
-	-	-	20	ou	-	on
-	231	-	6	bênediction	-	bénédiction
-	233	-	3	l'nquiétude	-	l'inquiétude
-	-	-	37	tartif	-	tardif

Page	240	l.	14	quelque	-	quelques
-	244	-	32	Candia	-	Candie
-	245	-	24	apres	-	après
-	249	-	36	qu'pouvraient	-	qu'éprouvaient
-	283	-	6	étudiands	-	étudians
-	308	-	40	'ai	-	j'ai
-	324	-	23	diretion	-	direction
-	330	-	25	voit	-	vit
-	332	-	11	aérien	-	aériens
-	334	-	1	héroïque	-	héroïques
-	-	-	40	colonades	-	colonnades
-	346	-	9	contraint	-	contraints
-	351	-	40	campagnes	-	compagnes

PREMIER ÉTAT DE LA GRÈCE.

S'il faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avaient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortaient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins et leurs maux. La guerre commença; de grandes passions s'allumèrent; les suites en furent effroyables. Il fallait des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays. Les vainqueurs dévoraient les vaincus; la mort était sur toutes les têtes et la vengeance dans tous les coeurs.

Mais soit que l'homme se lasse enfin de sa férocité, soit que le climat de la Grèce adoucisse tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au devant des législateurs qui entreprirent de les policer. Ces législateurs étaient des Egyptiens qui venaient d'aborder sur les côtes de l'Argolide. Ils y cherchaient un asyle: ils y fondèrent un empire: et ce fut sans doute un beau spectacle de voir des peuples agrestes et cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le monde, découvrir sous leurs pas même une terre inconnue, et la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles et sereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces siècles reculés.

Cette révolution commença sous Inachus (en 1970 avant J. C.) qui avait conduit la première colonie Egyptienne. Dans un court espace de temps, l'Argolide, l'Arcadie, et les régions voisines changèrent de face.

Environ trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs parurent l'un dans l'Attique, l'autre dans la Béotie, et le troisième dans l'Argolide.

La colonie de Cécrops avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable; et après une longue navigation elle était parvenue aux rivages de l'Attique. Cécrops conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venait d'adopter.

Les anciens habitans de cette contrée voyaient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, et se reposaient sur la nature d'une reproduction qui assurait leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce et leur apprit à la perpétuer. Différentes espèces de grains furent confiées à la terre. L'olivier fut transporté de l'Egypte dans l'Attique; des arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leurs branches chargées de fruit.

Le mariage fut soumis à des lois. Bientôt les familles se rapprochèrent par des alliances ou par des besoins mutuels; des chaînes sans nombre embrassèrent tous les membres de la société.

D'autres motifs facilitèrent la pratique des devoirs. Les premiers Grecs offraient leurs hommages à des dieux dont ils ignoraient les noms. Les colonies étrangères donnèrent à ces divinités les noms qu'elles avaient en Egypte, en Libye, en Phénicie; et leur attribuèrent à chacune un empire limité et des fonctions particulières. La ville d'Argos fut spécialement consacrée à Junon; celle d'Athènes à Minerve, celle de Thèbes à Bacchus. Cécrops leur éleva de toutes parts des temples et des autels; mais il défendit d'y verser le sang des victimes. L'hommage qu'il leur offrit était plus digne de leur bonté; c'étaient des épis ou des grains, prémices des mois-

sons dont ils enrichissaient l'Attique, et des gâteaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençaient à connaître.

Tous les règlemens de Cécrops respiraient la sagesse et l'humanité. Il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, et leur attirer des respects au-delà même du trépas. Il voulut qu'on déposât leurs dépouilles mortelles dans le sein de la mère commune des hommes, et qu'on ensemençât aussitôt la terre qui les couvrait, afin que cette portion de terrein ne fût point enlevée au cultivateur. Les parens, la tête ornée d'une couronne, donnaient un repas funèbre; et c'est là que, sans écouter la voix de la flatterie ou de l'amitié, on honorait la mémoire de l'homme vertueux, on flétrissait celle du méchant.

La même sagesse brillait dans l'établissement d'un tribunal qui paraît s'être formé vers les dernières années de ce prince, ou au commencement du règne de son successeur: c'est celui de l'Aréopage qui depuis son origine n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, et qui contribua le plus à donner aux Grecs les premières notions de la justice.

L'effet que produisirent ces institutions fut si prompt, que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivaient que de rapines. Des corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique; des Béotiens en ravagèrent les frontières; ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures, alors éparses dans la campagne, et de les garantir, par une enceinte, des insultes qu'ils venaient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits, et les habitans saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devait leur coûter le plus: ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre.

Cécrops mourut après un règne de cinquante ans. Les Athéniens conservent encore son tombeau, et son

souvenir est gravé en caractères ineffaçables dans la constellation du verseau qu'ils lui ont consacrée.

Quelques années après Cécrops, les lumières de l'Orient pénétrèrent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus sublime de tous les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole et les plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture, introduit en Attique, y fut destiné, quelque tems après, à conserver le souvenir des événemens remarquables.

Sous le règne d'Erichthonius, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au frein, à traîner péniblement un chariot, et profita du travail des abeilles dont elle perpétua la race sur le mont Hymète.

A mesure que le royaume d'Athènes prenait de nouvelles forces, on voyait ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie et d'Epire, s'accroître par degrés, et continuer leur révolution sur la scène du monde.

Cependant l'ancienne barbarie reparaissait, au mépris des lois et des moeurs; il s'élevait par intervalles des hommes robustes qui se tenaient sur les chemins, pour attaquer les passans, ou des princes dont la cruauté froide infligeait à des innocens des supplices lents et douloureux. Mais la nature qui balance sans cesse le mal par le bien, fit naître, pour les détruire, des hommes plus robustes que les premiers, aussi puissans que les seconds, plus justes que les uns et les autres. Ils parcouraient la Grèce; ils la purgeaient du brigandage des rois et des particuliers; ils paraissaient au milieu des Grecs, comme des mortels d'un ordre supérieur.

Plusieurs d'entr'eux, sous le nom d'Argonautes (vers l'an 1360 avant J. C.) formèrent le projet de se rendre dans un climat lointain, pour s'emparer des trésors d'AEétès, roi de Colchos. Parmi ces héros, on vit Jason qui séduisit et enleva Médée, fille d'AEétès, mais qui perdit, pendant son absence le trône de Thessalie, où sa naissance l'appelait; Castor et Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte, célè-

bres par leur valeur, plus célèbres par une union qui leur a mérité des autels; Pélée, roi de Phthiotie, qui passerait pour un grand homme, si son fils Achille n'avait pas été plus grand que lui: le poète Orphée, qui partageait des travaux qu'il adoucissait par ses chants; Hercule enfin, le plus illustre des mortels, et le premier des demi-dieux.

Toute la terre est pleine du bruit de son nom et des monumens de sa gloire; il descendait des rois d'Argos: on dit qu'il était fils de Jupiter et d'Alcmène, épouse d'Amphitrion.

Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom et subi les mêmes travaux que lui. On a exagéré leurs exploits; et en les réunissant sur un seul homme, et en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignorait les auteurs, on l'a couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur l'espèce humaine: car Hercule qu'on adore, est un phantôme de grandeur, élevé entre le ciel et la terre comme pour en combler l'intervalle. Le véritable Hercule ne différait des autres hommes que par sa force, et ne ressemblait aux dieux des Grecs, que par ses faiblesses: les biens et les maux qu'il fit dans ses expéditions fréquentes, lui attirèrent pendant sa vie une célébrité, qui valut à la Grèce un nouveau défenseur en la personne de Thésée.

Ce prince était fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Ethra, fille du sage Pitthée qui gouvernait Trézène: il était élevé dans cette ville, où le bruit des actions d'Hercule l'agitait sans cesse. Pour contenter son courage bouillant, Ethra découvre à son fils le secret de sa naissance: elle le conduit vers un rocher énorme, et lui ordonne de le soulever: il y trouve une épée et d'autres signes auxquels son père devait le reconnaître un jour. Muni de ce dépot il prend la route d'Athènes, et bientôt il se trouve en présence de Sinnis. Cet homme cruel attachait les vaincus à des branches d'arbres qu'il courbait avec effort, et qui se relevaient chargées des membres sanglans de ces malheureux. Plus loin, Sciron oc-

cupait un sentier étroit sur une montagne, d'où il précipitait les passans dans la mer. Plus loin encore, Procruste les étendait sur un lit, dont la longueur devait être la juste mesure de leur corps qu'il réduisait ou prolongeait par d'affreux tourmens. Thésée attaque ces brigands et les fait périr par les supplices qu'ils avaient inventés.

Après des combats et des succès multipliés, il arrive à la cour de son père qui le reconnaît et le fait reconnaître à son peuple. Les Pallantides, famille puissante d'Athènes, se révoltent: Thésée les dissipe et vole soudain aux champs de Marathon, qu'un taureau furieux ravageait depuis quelques années; il l'attaque, le saisit, et l'expose, chargé de chaînes, aux yeux des Athéniens non moins étonnés de la victoire qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuisa bientôt leur admiration. Minos, roi de Crète, les accusait d'avoir fait périr son fils Androgée, et les avait contraints par la force des armes, à lui livrer à des intervalles marqués, un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Le sort devait les choisir, l'esclavage ou la mort devenir leur partage. C'était pour la troisième fois qu'on venait arracher à de malheureux parens, les gages de leur tendresse. Athènes était en pleurs; mais Thésée la rassure: il se propose de l'affranchir de ce tribut odieux; et pour remplir un si noble projet, il se met lui-même au nombre des victimes, et s'embarque pour la Crète.

Les Athéniens disent qu'en arrivant dans cette île, leurs enfans étaient renfermés dans un labyrinthe, et bientôt après, dévorés par le Minotaure, monstre moitié homme moitié taureau; ils ajoutent que Thésée ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes Athéniens, et fut accompagné, à son retour par Ariadne, fille de Minos, qui l'avait aidé à sortir du labyrinthe, et qu'il abandonna sur les rives de Naxos. Les Crétois disent au contraire, que les ôtages Athéniens étaient destinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée; que Thésée ayant

obtenu la permission d'entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et que ce prince fut assez généreux, pour rendre justice à sa valeur et pardonner aux Athéniens.

Le témoignage des Crétois est plus conforme au caractère d'un prince renommé par sa justice et sa sagesse: celui des Athéniens n'est peut-être que l'effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés: mais de ces deux opinions, il résulte également que Thésée délivra sa nation d'une servitude honteuse: et qu'en exposant ses jours, il acheva de mériter le trône qui restait vacant par la mort d'Egée.

Hercule, Thésée, Pirithoüs (roi d'une partie de la Thessalie) amis et rivaux généreux, déchaînés tous trois dans la carrière, ne respirant que les dangers et la victoire, faisant pâlir le crime et trembler l'innocence, fixaient alors les regards de la Grèce entière. Tantôt à la suite du premier, tantôt suivi du second, quelquefois se mêlant dans la foule des héros, Thésée était appelé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones; il parut à la chasse de cet énorme sanglier de Calydon; il se signala contre les Centaures de Thessalie, ces hommes audacieux, qui s'étant exercés les premiers à combattre à cheval, avaient plus de moyens pour donner la mort et pour l'éviter.

Au milieu de tant d'actions glorieuses, mais inutiles au bonheur de son peuple, il résolut avec Pirithoüs, d'enlever la princesse de Sparte, et celle d'Epire, distinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célèbres et malheureuses; l'une étoit cette Hélène, dont les charmes firent depuis couler tant de sang et de pleurs; l'autre étoit Proserpine, fille d'Aïdonée, roi des Molosses.

Ils trouvèrent Hélène exécutant une danse dans le temple de Diane; et l'ayant arrachée du milieu de ses compagnes, ils se dérobèrent par la fuite au châtiment qui les menaçait à Lacédémone, et qui les attendait en Epire: car Aïdonée, instruit de leurs desseins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le

dévorèrent, et précipita Thésée dans les horreurs d'une prison dont il ne fut délivré que par les soins officieux d'Hercule.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d'opprobre, et la ville déchirée par des factions. Le peuple avait perdu, dans l'exercice de l'autorité, l'amour de l'ordre et le sentiment de la reconnaissance. Il venait d'être aigri par la présence et par les plaintes de Castor et de Pollux, frères d'Hélène, qui, avant de la retirer des mains auxquelles Thésée l'avait confiée, avaient ravagé l'Attique et excité des murmures contre un roi qui sacrifiait tout à ses passions et abandonnait le soin de son empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieuses, et en expier la honte dans les fers.

Thésée chercha vainement à dissiper de si funestes impressions. On lui faisait un crime de son absence, de ses exploits, de ses malheurs; et quand il voulut employer la force, il apprit que rien n'est si faible qu'un souverain avili aux yeux de ses sujets.

Dans cette extrémité il se réfugia auprès du roi Lycomède dans l'île de Scyros où il périt quelque temps après.

GUERRE DE TROIE.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivait paisiblement un prince, qui ne comptait que des souverains pour aïeux et qui se trouvait à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros: Priam régnait à Troie; et son royaume, autant par l'opulence et par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, répandait en ce canton de l'Asie le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville reconnaissait pour chef Agamemnon fils d'Atrée. Sa puissance augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venait d'épouser Hélène, héritière du

royaume de Sparte, lui donnait une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui de Pélops, son aïeul, a pris le nom de Péloponèse.

Paris, fils de Priam, vint en Grèce et se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène fixait tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince Troyen réunissait le désir de plaire, et l'heureux concours de talens agréables. Ces qualités, animées par l'espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir par la douceur une satisfaction proportionnée à l'offense; Priam rejeta les voies de conciliation qu'on lui proposait.

A cette étrange nouvelle, les rois de la Grèce jurent de reconnaître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, de réduire Ilium en cendres. Si des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours insidieux d'Ulysse, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax de Salamine, de Diomède d'Argos, d'Idoménée de Crète, d'Achille, fils de Pélée, qui régnait dans un canton de la Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des succès qu'ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulide; et près de douze cents voiles la transportent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, était encore protégée par une armée nombreuse, que commandait Hector, fils de Priam; il avait sous lui quantité de princes alliés qui avaient joint leurs troupes à celles des Troyens. Assemblées sur le rivage, elles présentaient un front redoutable à l'armée des Grecs qui, après les avoir repoussées, se renfermèrent dans un camp, avec la plus grande partie de leurs vaisseaux.

Troie était située au pied du mont Ida, à quelque distance de la mer; les tentes et les vaisseaux des Grecs occupaient le rivage; l'espace du milieu

était le théatre de la bravoure et de la férocité: les Troyens et les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de flèches et de javelots; couverts de casques, de cuirasses et de boucliers; les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançaient les uns contre les autres; les premiers avec de grands cris; les seconds dans un silence plus effrayant; aussitôt les chefs devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitaient dans le danger, et laissaient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'ils ne savaient ni préparer ni suivre; les troupes se heurtaient et se brisaient avec confusion, comme les flots que le vent pousse et repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparait les combattans; la ville ou les retranchemens servaient d'asyle aux vaincus; la victoire coûtait du sang et ne produisait rien.

Les jours suivans, la flamme du bucher dévorait ceux que la mort avait moissonnés, on honorait leur mémoire par des larmes et par des jeux funèbres. La trève expirait, et l'on en venait encore aux mains.

Souvent, au plus fort de la mêlée, un guerrier élevait sa voix, et défiait au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes en silence les voyaient tantôt se lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre, tantôt se joindre l'épée à la main, et presque toujours s'insulter mutuellement pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivait à son triomphe: s'il ne pouvait outrager le corps de son ennemi, et le priver de la sépulture, il tâchait du moins de le dépouiller de ses armes. Mais dans l'instant, les troupes s'avançaient de part et d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer, et l'action devenait générale.

Elle le devenait aussi, lorsqu'une des armées avait trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui-même cherchait à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvaient justifier ce dernier parti: l'insulte et le mépris flétrissaient à jamais celui qui fuyait sans combattre, parce qu'il faut, dans tous les temps, savoir affronter la mort, pour

mériter de vivre. On réservait l'indulgence pour celui qui ne se dérobait à la supériorité de son adversaire qu'après l'avoir éprouvée, et qui ne cédait qu'à la nécessité.

Les associations d'armes et de sentimens entre deux guerriers ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille et Patrocle, Ajax et Teucer, Diomède et Sthénélus, Idoménée et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre leurs traces, combattaient souvent l'un près de l'autre, et se jetant dans la mêlée, ils partageaient entr'eux les périls et la gloire: d'autres fois, montés sur un même char, l'un guidait les coursiers, tandis que l'autre écartait la mort, et la renvoyait à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeait une prompte satisfaction de la part de son compagnon d'armes; le sang versé demandait du sang.

Toute la terre avait les yeux fixés sur les campagnes de Troie. On voyait les armées se détruire, et les guerriers disparaître: Hector, Sarpédon, Ajax, Achille lui-même, avaient mordu la poussière. Enfin après dix ans de résistance et de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs; et sa chute fit un si grand bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore d'époque aux annales des nations. (L'an 1282 avant J. C.) Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam expirant au pied des autels, ses fils égorgés autour de lui, Hécube son épouse, Cassandre sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, plusieurs autres princesses, chargées de fers, et traînées comme des esclaves à travers le sang qui ruisselait dans les rues, au milieu d'un peuple entier dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur; tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs désastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers. Mnesthée, roi d'Athènes, finit ses jours dans l'île de Mélos; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse plus malheureux, eut souvent à craindre

le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille comme des étrangers revêtus de titres qu'une longue absence avait fait oublier, qu'un retour imprévu rendait odieux. Au lieu des transports que devait exciter leur présence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris révoltans de l'ambition, de l'adultère et du plus sordide intérêt: trahis par leurs parens et leurs amis, la plupart allèrent, sous la conduite d'Idoménée, de Philoctète, de Diomède et de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d'Argos se couvrit de forfaits, et déchira ses entrailles de ses propres mains; Agamemnon trouva son trône et son lit profanés par un indigne usurpateur; il mourut assassiné par Clytemnestre, son épouse, qui, quelque temps après, fut massacrée par Oreste son fils.

Dans l'espace de quelques générations, on vit tomber et s'éteindre la plupart des maisons souveraines, qui avaient détruit celle de Priam; et quatre-vingts ans après la ruine de Troie, une partie du Péloponèse passa entre les mains des Héraclides, ou descendans d'Hercule.

RÉFLEXIONS SUR LES SIECLES HÉROÏQUES.

On ne voyait anciennement que des monarchies dans la Grèce. Les diverses peuplades venues de l'Orient, la divisèrent en plusieurs états; et les Grecs adoptèrent par-tout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policèrent n'en connaissaient pas d'autres.

Les rois exerçaient les fonctions de pontife, de général et de juge; leur puissance qu'ils transmettaient à leurs descendans, était très-étendue, et néanmoins tempérée par un conseil dont ils prenaient les avis, et dont ils communiquaient les décisions à l'assemblée générale de la nation.

lquefois, après une longue guerre, les deux ns au trône, ou les deux guerriers qu'ils choisis, se présentaient les armes à la main, oit de gouverner les hommes dépendait de la . de l'adresse du vainqueur.

n ne donnait plus d'éclat au rang suprême, r au courage, que l'esprit d'héroïsme; rien ortissait plus aux moeurs de la nation, qui presque par-tout les mêmes.

princes et les héros accouraient aux funé- l'un souverain, et déployaient leur magnifi- t leur adresse dans les jeux qu'on célébrait norer sa mémoire.

Les héros se distinguaient par un extérieur mena- çant: les uns jetaient sur leurs épaules la dépouille des tigres et des lions, dont ils avaient triomphé; les autres paraissaient avec de lourdes massues, ou des armes de différentes espèces, enlevées aux brigands dont ils avaient délivré la Grèce.

C'est dans cet appareil qu'ils se présentaient, pour jouir des droits de l'hospitalité, droits circon- scrits aujourd'hui entre certaines familles, alors com- muns à toutes. A la voix d'un étranger, toutes les portes s'ouvraient, tous les soins étaient prodigués, et pour rendre à l'humanité le plus beau des hom- mages, on ne s'informait de son état et de sa nais- sance, qu'après avoir prévenu ses besoins.

Les lois étaient en petit nombre, et fort simples, parcequ'il fallait moins statuer sur l'injustice, que sur l'insulte; et plutôt réprimer les passions dans leur fougue, que poursuivre les vices dans leurs détours.

Deux sortes de connaissances éclairaient les hom- mes: la tradition, dont les poètes étaient les inter- prètes, et l'expérience, que les vieillards avaient ac- quise. De là naissait pour la vieillesse, cette estime qui lui assignait les premiers rangs dans les assem- blées de la nation et qui accordait à peine aux jeunes gens la permission de l'interroger. De toutes les qualités de l'esprit, l'imagination fut cultivée la pre- mière, parce que c'est celle qui se manifeste le plutôt dans l'enfance des hommes et des peuples, et que chez

les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitaient, et les liaisons qu'ils contractaient avec les orientaux, contribuèrent à la développer.

Les Grecs sortis de leurs forêts ne virent les objets que sous un voile effrayant et sombre; mais les Egyptiens transportés en Grèce, adoucirent peu-à-peu les traits sévères et fiers de leurs tableaux: les uns et les autres ne faisant plus qu'un même peuple, se formèrent un langage qui brillait d'expressions figurées; ils revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs qui en altéraient la simplicité, mais qui les rendaient plus séduisantes; et comme les êtres qui avaient du mouvement, leur parurent pleins de vie, et qu'ils rapportaient à autant de causes particulières les phénomènes dont ils ne connaissaient pas la liaison, l'univers fut à leurs yeux une superbe décoration, dont les ressorts se mouvaient au gré d'un nombre infini d'agens invisibles.

Alors se forma cette philosophie, ou plutôt cette religion qui subsiste encore parmi le peuple; mélange confus de vérités et de mensonges, de traditions respectables, et de fictions riantes: système qui flatte les sens, et révolte l'esprit; qui respire le plaisir en préconisant la vertu, et dont il faut tracer une légère esquisse, parce qu'il porte l'empreinte du siècle qui l'a vu naître.

Quelle puissance a tiré l'univers du chaos? L'être infini, la lumière pure, la source de la vie: donnons-lui le plus beau de ses titres: c'est l'amour même, cet amour dont la présence rétablit par-tout l'harmonie, et à qui les hommes et les dieux rapportent leur origine.

Ces êtres intelligens se disputèrent l'empire du monde: mais terrassés dans ces combats terribles les hommes furent pour toujours soumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'est multipliée, ainsi que celle des hommes. Saturne eut trois fils, qui se sont partagé le domaine de l'univers: Jupiter règne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, et tous trois sur la terre; tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux, car il lance la foudre: sa cour est la plus brillante de toutes; c'est le séjour de la lumière éternelle, et ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse et la valeur. Nous les accusons d'être les auteurs de nos maux; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute. Pluton est odieux aux mortels, parce qu'il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher par nos prières, et sur-tout par nos sacrifices, dont l'odeur est pour eux un parfum délicieux.

Quand les Grecs voulurent se former une idée du bonheur du ciel, et des soins qu'on y prenait du gouvernement de l'univers, ils jetèrent leurs regards autour d'eux et dirent:

Sur la terre un peuple est heureux, lorsqu'il passe ses jours dans les fêtes; un souverain lorsqu'il rassemble à sa table les princes et les princesses qui règnent dans les contrées voisines; lorsque de jeunes esclaves parfumées d'essences, y versent le vin à pleines coupes, et que des chantres habiles y marient leur voix au son de la lyre: ainsi dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse et la beauté, sous les traits d'Hébé, distribuent le nectar et l'ambroisie; les chants d'Apollon et des Muses font retentir les voutes de l'Olympe et la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône: il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même manière qu'un souverain discute, avec les grands de son royaume, les intérêts de ses états. Les dieux proposent des avis différens; et pendant qu'ils les soutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, et tout rentre dans le silence. Les dieux, revêtus de son autorité, impriment le mouvement à l'univers, et sont les auteurs des phénomènes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, et répand la fraîcheur dans les airs,

les fleurs dans la campagne, les rubis sur la route du soleil. A cette annonce, la terre se réveille, et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie: il paraît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux; son char, conduit par les Heures, vole, et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la nuit qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voute céleste. Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les coeurs sensibles à la rêverie. Une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc, qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un point de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre des ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour soulever les flots. Au pied de ce côteau, est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une Nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable, le ruisseau qui fertilise la plaine voisine; c'est de là qu'elle écoute les voeux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre; ce n'est ni le silence, ni la solitude, qui occupe votre esprit: vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains; et le secret effroi que vous éprouvez, est l'effet de la majesté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous sommes en présence des dieux; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous, ils se sont partagé l'empire des ames, et dirigent nos penchans: les uns président à la guerre et aux arts de la paix; les autres nous inspirent l'amour de la sagesse, ou celui des plaisirs; tous chérissent la justice, et protègent la vertu: trente mille divinités, dispersées au milieu de nous, veillent continuellement sur nos pen-

sées et sur nos actions. Quand nous faisons le bien, le ciel augmente nos jours et notre bonheur; il nous punit quand nous faisons le mal. A la voix du crime, Némésis et les noires Furies sortent en mugissant du fond des enfers; elles se glissent dans le coeur du coupable, et le tourmentent jour et nuit par des cris funèbres et perçans. Ces cris sont les remords. Si le scélérat néglige avant sa mort, de les appaiser par les cérémonies saintes, les Furies attachées à son ame, comme à leur proie, le traînent dans les gouffres du Tartare: car les anciens Grecs étaient généralement persuadés que l'ame est immortelle. Et telle était l'idée que, d'après les Egyptiens, ils se faisaient de cette substance si peu connue:

L'ame spirituelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'entendement, est enveloppée d'une ame sensitive, qui n'est autre chose qu'une matière lumineuse et subtile, image fidèle de notre corps, sur lequel elle s'est moulée, et dont elle conserve à jamais la ressemblance et les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons: la mort les sépare; et tandis que l'ame spirituelle monte dans les cieux, l'autre ame s'envole, sous la conduite de Mercure, aux extrémités de la terre, où sont les enfers, le trône de Pluton, et le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l'univers, et n'ayant pour elle que ses actions, l'ame comparaît devant ce tribunal redoutable; elle entend son arrêt, et se rend dans les champs Elisées, ou dans le Tartare.

Les Grecs, qui n'avaient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens, ne purent imaginer d'autres avantages pour les champs Elysées, qu'un climat délicieux, et une tranquillité profonde, mais uniforme: faibles avantages, qui n'empêchaient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumière du jour, et de regretter leurs passions et leurs plaisirs.

Le Tartare est le séjour des pleurs et du désespoir: les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables: des vautours cruels leur déchirent les entrailles; des roues brûlantes les entraînent autour de leur axe. C'est là que Tantale expire à tout

moment de faim et de soif, au milieu d'une onde pure, et sous des arbres chargés de fruits; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau, d'où l'eau s'échappe à l'instant; et Sisyphe, à fixer sur le haut d'une montagne, un rocher qu'il soulève avec effort, et qui, sur le point de parvenir au terme, retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insurmontables, et toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire; des travaux toujours les mêmes, et éternellement infructueux; quels supplices!

Tels étaient à peu près les progrès de l'esprit chez les Grecs, lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de sa patrie. Ce prince, attaqué par les Héraclides, ayant appris que l'oracle promettait la victoire à celle des deux armées, qui perdrait son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort, et ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les ennemis en fuite.

Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi; ils dirent que Codrus l'avait élevé si haut, qu'il serait désormais impossible d'y atteindre: en conséquence ils reconnurent Jupiter pour leur souverain; et ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent Archonte, ou chef perpétuel, (en 1092 avant J. C.) en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple. Ils bornèrent dans la suite l'exercice de cette dignité à l'espace de dix ans, (l'an 752 avant J. C.) et la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels, (l'an 684 avant J. C.) qui portent encore le nom d'Archontes.

HOMÈRE.

Homère florissait environ quatre siècles après la guerre de Troie. (Vers l'an 900 avant J. C.) De son temps la poésie était fort cultivée parmi les Grecs: la source des fictions, qui sont son essence ou sa parure, devenait de jour en jour plus abondante; la langue brillait d'images, et se prêtait d'au-

tant plus aux besoins du poète, qu'elle était plus irrégulière. Deux événemens remarquables, la guerre de Thèbes et celle de Troie, exerçaient les talens: de toutes parts, des chantres, la lyre à la main, annonçaient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avait déjà vu paraître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poètes, dont les ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célèbres; déjà venait d'entrer dans la carrière cet Hésiode, qui fut, dit-on, le rival d'Homère, et qui dans un style plein de douceur et d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art qui, depuis quelque temps, était sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtait sans cesse les progrès: il le prit dans son développement, et le porta si loin, qu'il paraît en être e créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thèbes; il composa plusieurs ouvrages, qui l'auraient égalé aux premiers poètes de son temps; mais l'Iliade et l'Odyssée le mettent au dessus de tous les poètes qui ont écrit avant et après lui.

Dans le premier de ces poèmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie; et dans le second, le retour d'Ulysse dans ses états.

Il s'était passé pendant le siège de Troie, un évènement qui avait fixé l'attention d'Homère. Achille, insulté par Agamemnon se retira dans son camp: son absence affaiblit l'armée des Grecs, et ranima le courage des Troyens, qui sortirent de leurs murailles, et livrèrent plusieurs combats, où ils furent presque toujours vainqueurs: ils portaient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, et lui fait mordre la poussière. Achille, que n'avaient pu fléchir les prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des Troyens, ordonne les funérailles

moeurs des temps qui l'avaient précédé; j'ai ri de la critique et j'ai gardé le silence.

Que ceux qui peuvent résister aux beautés d'Homère, s'appesantissent sur ses défauts. Car pourquoi le dissimuler? il se repose souvent, et quelquefois il sommeille; mais son repos est comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe accablé de fatigue, sur une haute montagne; et son sommeil ressemble à celui de Jupiter, qui, suivant Homère lui-même, se réveille, en lançant le tonnerre.

Quand on voudra juger Homère non par discussion, mais par sentiment; non sur les règles souvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on se convaincra sans doute, qu'il mérite le rang, que les Grecs lui ont assigné, et qu'il fut le principal ornement des siècles dont je viens d'abréger l'histoire.

SIÈCLE DE SOLON ET DE PISISTRATE.

La forme du gouvernement établie par Thésée avait éprouvé des altérations sensibles.

Dans la confusion, qui menaçait l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la législation dans son ensemble, et l'étendre jusqu'aux plus petits détails. Il fit un code de lois et de morale, il prit le citoyen au moment de sa naissance, présorivit la manière dont on devait le nourrir et l'élever, et le suivit dans les différentes époques de la vie.

Il avait mis dans ses lois l'empreinte de son caractère; elles sont aussi sévères que ses moeurs l'avaient toujours été. La mort est le châtiment dont il punit l'oisiveté, et le seul qu'il destine aux crimes les plus légers, ainsi qu'aux forfaits les plus atroces. Il semble que son ame forte et vertueuse à l'excès, n'était capable d'aucune indulgence pour des vices

dont elle était révoltée, ni pour des faiblesses dont elle triomphait sans peine. Peut-être aussi pensa-t-il, que dans la carrière du crime, les premiers pas conduisent infailliblement aux plus grands précipices.

Comme il n'avait pas touché à la forme du gouvernement, les divisions intestines augmentèrent de jour en jour. On se vit bientôt réduit à cette extrémité, où il ne reste d'autre alternative à un état que de périr ou de s'abandonner au génie d'un seul homme. Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magistrat, de législateur et d'arbitre souverain. (Vers l'an 594 avant J. C.)

Solon descendait des anciens rois d'Athènes; il s'appliqua dès sa jeunesse au commerce. Après avoir acquis dans cette profession assez de bien pour se mettre à l'abri du besoin, ainsi que des offres généreuses de ses amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ses connaissances.

Le dépôt des lumières était alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus sous le nom de sages. Leur unique étude avait pour objet l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner. Ils recueillaient le petit nombre des vérités de la morale et de la politique, et les renfermaient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou pour paraître profondes. Chacun d'eux en choisissait une de préférence, qui était comme sa devise et la règle de sa conduite. „Rien de trop, disait l'un: „Connaissez-vous vous-même disait un autre.“ Cette précision que les Spartiates ont conservée dans leur style, se trouvait dans les réponses, que faisaient autrefois les sages aux questions fréquentes des rois et des particuliers. Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunissaient quelquefois dans un même lieu, pour se communiquer leurs lumières, et s'occuper des intérêts de l'humanité.

Dans ces assemblées augustes paraissaient Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de La-

cédémone, et Solon d'Athènes le plus illustre de tous. Les liens du sang ne me permettent pas d'oublier Anacharsis, que le bruit de leur réputation attira du fond de la Scythie. — Aux connaissances que Solon puisa dans le commerce de ces sages, il joignait des talens distingués : il avait reçu en naissant celui de la poésie, et il le cultiva jusqu'à son extrême vieillesse, mais toujours sans effort et sans prétention.

Doux et facile de caractère, il ne manqua pas en certaines occasions ni de vigueur ni de constance. Ce fut lui qui engagea les Athéniens à reprendre l'île de Salamine, malgré la défense rigoureuse qu'ils avaient faite à leurs orateurs d'en proposer la conquête; et ce qui paraît surtout caractériser un courage supérieur, ce fut le premier acte d'autorité qu'il exerça lorsqu'il fut à la tête de la république.

Les pauvres résolus de tout entreprendre pour sortir de l'oppression, demandaient à grands cris un nouveau partage de terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'opposaient avec chaleur à des prétentions, qui, suivant eux, ne pouvaient manquer de bouleverser l'état. Dans cette extrémité, Solon abolit les dettes des particuliers, et refusa la répartition des terres. Les riches et les pauvres crurent d'abord avoir tout perdu; mais bientôt les murmures furent remplacés par des sentimens de reconnaissance; et le peuple frappé de la sagesse de son législateur, ajouta de nouveaux pouvoirs à ceux dont il l'avait déjà revêtu.

Solon en profita pour revoir les lois de Dracon, dont les Athéniens demandaient l'abolition. Celles qui regardent l'homicide furent conservées en entier. A l'égard de la forme du gouvernement il fut réglé que la puissance suprême résiderait dans les assemblées où tous les citoyens auraient droit d'assister. Mais pour les diriger dans leurs jugemens Solon établit un sénat composé de 400 personnes, qui furent comme les députés et les représentans de la nation. Il fut réglé de plus, que dans ces assemblées générales les premiers opinans seraient âgés de 50 ans,

afin que des gens sans expérience n'entraînassent pas la multitude.

Après avoir pourvu à la manière dont la puissance suprême doit annoncer ses volontés, il fallait choisir des magistrats destinés à les exécuter. Solon jugea convenable de laisser les magistratures entre les mains des riches, qui en avaient joui jusqu'alors; mais il ordonna, qu'on les conférerait tous les ans; que les principales seraient électives, et que les autres seraient tirées au sort. Pour dédommager la classse nombreuse des citoyens d'une telle exclusion, il voulut que tous, sans distinction, se présenteraient pour remplir les places de juges, et que le sort déciderait entr'eux.

Pour rendre ces règlemens durables, Solon chargea l'Aréopage de veiller au maintien des lois et des moeurs; il l'établit comme une puissanee supérieure, qui devait ramener sans cesse le peuple aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la bienséance et du devoir. Ainsi le sénat de l'Aréopage et celui des quatre cents devenaient deux contrepoids assez puissans pour garantir la république des orages qui menacent les états; le premier en réprimant par sa censure générale les entreprises des riches; le second en arrêtant par ses décrets et par sa présence les excès de la multitude.

De nouvelles lois vinrent à l'appui de ces dispositions. Solon décerna des peines contre ceux qui, dans un temps de troubles, ne se déclareraient pas ouvertement pour un des partis. Son objet, dans ce règlement admirable, était de tirer les gens de bien d'une inaction funeste; de les jeter au milieu des factieux, et de sauver la république par le courage et l'ascendant de la vertu. Une seconde loi condamne à la mort le citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité souveraine.

Enfin dans le cas, où un autre gouvernement s'éleverait sur les ruines du gouvernement populaire, il ne voit qu'un moyen pour réveiller la nation; c'est d'obliger les magistrats à se démettre de leurs emplois; et de là ce décret foudroyant: Il sera per-

mis à chaque citoyen d'arracher la vie, non seulement à un tyran et à ses complices, mais encore au magistrat qui continuera ses fonctions après la destruction de la démocratie.

Telle est en abrégé la république de Solon. Voici le précis d'une partie de ses lois civiles:

Si quelqu'un insulte un enfant, une femme, un homme libre ou esclave, il sera permis à tout Athénien de l'attaquer en justice. — Les citoyens ne pourront engager leur liberté ni pour dettes ni sous quelque prétexte que ce soit; ils n'auront pas le droit de disposer de celle de leurs fils; il leur sera permis de vendre leur fille ou leur soeur, mais seulement dans le cas, où chargés de leur conduite, ils auraient été témoins de leur déshonneur. — Lorsqu'un Athénien attente à ses jours, il est coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen. On enterrera séparément sa main, et cette circonstance sera une flétrissure.

Mais s'il attente à la vie de son père, quel sera le châtiment prescrit par les lois? Elles gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d'horreur, Solon a supposé qu'il n'était pas dans l'ordre des choses possibles.

Les autres lois de Dracon sur l'homicide furent conservées en entier, et on les suit encore dans les tribunaux.

Voyons à présent quels sont les devoirs du citoyen dans la plupart des obligations qu'il contracte.

Dans une république sagement réglée, il ne faut pas que le nombre des habitans soit trop grand ni trop petit. Pour conserver la proportion requise Solon ne permet de naturaliser les étrangers que sous des conditions difficiles à remplir. Pour éviter, d'un autre côté, l'extinction des familles, il faut que leurs chefs après leur mort soient représentés par des enfans légitimes ou adoptifs; et dans le cas, où un particulier meurt sans postérité, il ordonne qu'on substitue juridiquement au citoyen décédé un de ses héritiers naturels, qui prendra son nom et perpétuera sa famille.

Un Athénien qui a des enfans, ne peut disposer de ses biens qu'en leur faveur; s'il n'en a point, et qu'il meure sans testament, la succession va de droit à ceux, à qui le sang l'unissait de plus près: s'il laisse une fille unique héritière de son bien, c'est au plus proche parent de l'épouser; mais il doit la demander en justice, afin que, dans la suite, personne ne puisse lui en disputer la possession.

Une orpheline, fille unique, ou aînée de ses soeurs peut, si elle n'a pas de bien, forcer son plus proche parent à l'épouser ou à lui constituer une dot: s'il s'y refuse, l'archonte doit l'y contraindre, sous peine de payer lui-même mille drachmes.

Il est permis au citoyen qui meurt sans enfans, de disposer de son bien à sa volonté.

L'infamie est assignée à l'oisiveté.

L'Archonte qui, après avoir perdu sa raison dans les plaisirs de la table, ose paraître en public avec les marques de sa dignité, est condamné à la mort.

Tel fut le système général de Solon. Ses lois civiles et criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles par les autres peuples. Cependant elles ne devaient conserver leur force que pendant un siècle. Solon avait fixé ce terme pour ne pas révolter les Athéniens par la perspective d'un joug éternel.

Quand ont les eut méditées à loisir, Solon fut assiégé d'une foule d'importuns, qui l'accablaient de questions, de conseils, de louanges ou de reproches. Ayant épuisé les voies de la douceur, il comprit que le temps seul pouvait consolider son ouvrage: il partit, après avoir demandé la permission de s'absenter pendant dix ans, et engagé les Athéniens, par un serment solennel, à ne point toucher à ses lois pendant son absence.

A son retour, il trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie. Ils désiraient un changement dans la constitution, sans autre motif qu'une inquiétude secrète, sans autre objet que des espérances incertaines.

Solon, accueilli avec les honneurs les plus distin-

gués, voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer des dissentions trop souvent renaissantes: il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce profond politique cachait, sous une feinte modération, une ambition démesurée.

Jamais homme ne réunit plus de qualités pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante et souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, à laquelle le son de la voix prêtait de nouveaux charmes, un esprit enrichi des agrémens que la nature donne, et des connaissances que procure l'étude: jamais homme d'ailleurs, ne fut plus maître de ses passions et ne sut mieux faire valoir les vertus qu'il possédait en effet, et celles dont il n'avait que les apparences.

Avec de si grands avantages, Pisistrate, accessible aux moindres citoyens, leur prodiguait les consolations et les secours qui tarissent la source des maux, ou qui en corrigent l'amertume. Solon, attentif à ses démarches, pénétra ses intentions; mais tandis qu'il s'occupait du soin d'en prévenir les suites, Pisistrate parut dans la place publique, couvert de blessures qu'il s'était adroitement ménagées, implorant la protection de ce peuple qu'il avait si souvent protégé lui-même. On convoque l'assemblée: il accuse le sénat et les chefs des autres factions d'avoir attenté à ses jours; et montrant ses plaies encore sanglantes: „Voilà, s'écrie-t-il, le prix de mon amour pour la démocratie, et du zèle avec lequel j'ai défendu vos droits.“

A ces mots des cris menaçans éclatent de toutes parts: les principaux citoyens étonnés, gardent le silence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté et de l'aveuglement du peuple, tâche vainement de ranimer le courage des uns, de dissiper l'illusion des autres: sa voix que les années ont affaiblie, est facilement étouffée par les clameurs qu'excitent la pitié, la fureur et la crainte. L'assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps redouta-

ble de satellites, chargés d'accompagner ses pas, et de veiller à sa conservation. Dès ce moment, tous ses projets furent remplis: il employa bientôt ses forces à s'emparer de la citadelle; et après avoir désarmé la multitude, il se revêtit de l'autorité suprême. Solon ne survécut pas long-temps à l'asservissement de sa patrie.

Trente-trois années s'écoulèrent depuis la révolution jusqu'à la mort de Pisistrate. (L'an 528 avant J. C.) Tant qu'il fut à la tête de l'administration, ses jours consacrés à l'utilité publique, furent marqués ou par de nouveaux bienfaits, ou par de nouvelles vertus.

Sa fille assistait à une cérémonie religieuse; un jeune homme qui l'aimait éperdûment, courut l'embrasser, et quelque temps après entreprit de l'enlever. Pisistrate répondit à sa famille qui l'exhortait à la vengeance; „Si nous haïssons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent?" et sans différer davantage, il choisit ce jeune homme pour l'époux de sa fille.

Des gens ivres insultèrent publiquement sa femme: le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, solliciter un pardon qu'ils n'osaient espérer. „Vous vous trompez, leur dit Pisistrate, ma femme ne sortit point hier de toute la journée." Enfin, quelques-uns de ses amis résolus de se soustraire à son obéissance, se retirèrent dans une place forte. Il les suivit aussitôt, avec des esclaves qui portaient son bagage; et comme ces conjurés lui demandèrent quel était son dessein: „Il faut, leur dit-il, que vous me persuadiez de rester avec vous, ou que je vous persuade de revenir avec moi."

Ces actes de modération et de clémence multipliés pendant sa vie et rehaussés par l'éclat de son administration, adoucissaient insensiblement l'humeur intraitable des Athéniens. Cependant il faut l'avouer: quoique dans une monarchie Pisistrate eût été le modèle du meilleur des rois, dans la république d'Athènes on fut en général plus frappé du vice de son usurpation, que des avantages qui en résultaient pour l'état.

SIECLE DE THÉMISTOCLE ET D'ARISTIDE.

Darius, Roi de Perse, ne dissimulait pas le désir qu'il avait de reculer les frontières de son empire du côté de la Grèce. Les Ioniens et les peuples de Carie et de l'île de Chypre venaient de se soustraire à son obéissance, les Athéniens avaient favorisé leur révolte. Darius ne fut pas insensible à cette conduite; il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Il fit embarquer une puissante armée, qui, sous prétexte de punir les Athéniens, devait lui rendre la Grèce tributaire; mais une violente tempête écrasa une partie de ses vaisseaux et de ses soldats contre les rochers du mont Athos.

Ce désastre n'était pas capable de détourner l'orage qui menaçait la Grèce. Darius avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya par-tout des hérauts, pour demander en son nom la terre et l'eau. C'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles et des peuples du continent le rendirent sans hésiter: les Athéniens et les Lacédémoniens, non seulement le refusèrent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde, les ambassadeurs du roi. Les premiers poussèrent leur indignation encore plus loin, ils condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare.

A cette nouvelle Darius mit à la tête de ses troupes un Mède, nommé Datis: il lui ordonna de détruire la ville d'Athènes, et de lui en amener les habitans chargés de chaînes.

Cependant les Athéniens avaient envain imploré le secours des autres villes de la Grèce. Les unes s'étaient soumises à Darius; les autres tremblaient au seul nom des Mèdes ou des Perses. Les Lacédémoniens seuls promirent des troupes; mais divers obstacles ne leur permettaient pas de les joindre sur-le-champ à celles d'Athènes.

Heureusement il parut alors trois hommes des-

tinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'étaient Miltiade, Aristide et Thémistocle. Il ne faut qu'un seul trait pour peindre Aristide; il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens; il en faudrait plusieurs pour tracer le caractère des deux autres.

L'exemple et les discours de ces trois illustres citoyens enflammèrent les esprits. On fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune 1000 hommes de pied. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pied.

A peine furent-ils en présence de l'ennemi que Miltiade proposa de l'attaquer. La bataille fut résolue; pour en assurer le succès, Aristide et les autres généraux, à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement, qu'ils avaient chacun à leur tour. Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne dans un lieu parsemé d'arbres qui devaient arrêter la cavalerie persanne. Un intervalle de 8 stades (environ 760 toises) séparait l'armée Grecque de celle des Perses. Au premier signal, les Grecs franchirent en courant de cet espace. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée Grecque commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine; la gauche les replie dans un marais. Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, près de succomber sous les meilleures troupes que Datis avait placées dans son corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devient générale. Les Perses repoussés de tous côtés ne trouvent d'asyle que dans leur flotte qui s'était rapprochée du rivage. Datis fut obligé de se retirer sur les côtes de l'Asie.

Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main; il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux; les autres se sauvent à force de rames.

L'armée persanne perdit environ 6400 hommes; celle des Athéniens 192 héros: car il n'y en eut pas

un, qui dans cette occasion ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé et plusieurs autres généraux des Athéniens y périrent. (L'an 490 avant J. C.)

Le combat finissait à peine, qu'un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes, et, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds.

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de son armée. Pour se venger des Grecs, il ordonna de nouvelles levées, et fit des préparatifs immenses.

Les Athéniens ne tardèrent pas eux-mêmes à le venger. Ils avaient élevé Miltiade si haut, qu'ils commencèrent à le craindre. La jalousie représentait que pendant qu'il commandait en Thrace, il avait exercé tous les droits de la souveraineté. Le mauvais succès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la haine de ses ennemis. On l'accusa de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses; et malgré les sollicitations et les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la fosse où l'on fait périr les malfaiteurs. Le magistrat s'étant opposé à l'exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de 50 talens (270,000 livres), et comme il n'était pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des blessures qu'il avait reçues au service de l'état.

Cependant Thémistocle, tourmenté jour et nuit par le souvenir des trophées de Miltiade, flattait sans cesse, par de nouveaux décrets, l'orgueil d'un peuple enivré de sa victoire; Aristide ne s'occupait qu'à maintenir les lois et les moeurs qui l'avaient préparée: tous deux opposés dans leurs principes et dans leurs projets, remplissaient tellement la place publique de leurs divisions, qu'un jour Aristide, après avoir, contre toute raison, remporté un avantage sur son adversaire, ne put s'empêcher de dire, que c'en était fait de la république, si on ne le jetait, lui et Thémistocle, dans une fosse profonde.

A la fin les talens et l'intrigue triomphèrent de

la vertu. Comme Aristide se portait pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de son équité fit déserter les tribunaux de justice. La faction de Thémistocle l'accusa de s'établir une royauté d'autant plus redoutable, qu'elle était fondée sur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'exil: les tribus étaient assemblées et devaient donner leurs suffrages par écrit. Aristide assistait au jugement. Un citoyen obscur, à ses côtés, le pria d'inscrire le nom de l'accusé sur une petite coquille qu'il lui présenta. „Vous a-t-il fait quelque tort, répondit Aristide? — Non, dit cet inconnu; mais je suis ennuyé de l'entendre par-tout nommer le Juste.“ Aristide écrivit son nom, fut condamné, et sortit de la ville, en formant des voeux pour sa patrie.

Son exil suivit de près la mort de Darius. Son fils Xerxès fut l'héritier de son trône (l'an 485 avant J. C.), sans l'être d'aucune de ses grandes qualités. Il conçut le projet de réunir la Grèce et l'Europe entière à l'empire des Perses.

Aux préparatifs énormes qu'avait fait Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans. Quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route, à transporter sur les ports de la mer des provisions de guerre et de bouche, à construire dans tous les ports, des galères et des vaisseaux de charge.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade (en 480 avant J. C.), Xerxès se rendit sur les bords de l'Hellespont. Dans cet endroit la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe que par un bras de mer de 6 stades de largeur (environ 375 toises). Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des Egyptiens et des Phéniciens avaient d'abord été chargés de les construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers; et voulant traiter la mer en esclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud, et de jeter dans son sein une paire de chaînes. Et

cependant ce prince était suivi de plusieurs millions d'hommes.

Son armée employa sept jours et sept nuits à passer le détroit. Elle était forte de 1,700,000 hommes de pied, et de 80,000 chevaux; 20,000 Arabes et Libyens conduisaient les chameaux et les chariots. Sa flotte était composée de 1207 galères à trois rangs de rames. Chacune pouvait contenir 200 hommes, et toutes ensemble 241,400 hommes. Elles étaient accompagnées de 3000 vaisseaux de charge, dans lesquels on présume qu'il y avait 240,000 hommes.

Telles étaient les forces qu'il avait amenées de l'Asie; elles furent bientôt augmentées de 300,000 combattans tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Péonie, et de plusieurs autres régions Européennes soumises à Xerxès. Les îles voisines fournirent de plus 120 galères, sur lesquelles étaient 24,000 hommes. Si l'on joint à cette multitude immense un nombre presque égal de gens nécessaires ou inutiles, qui marchaient à la suite de l'armée, on trouvera que cinq millions d'hommes avaient été arrachés à leur patrie, et allaient détruire des nations entières, pour satisfaire l'ambition de leur chef.

Après la revue de l'armée et de la flotte, Xerxès fit venir le roi Démarate, qui, exilé de Lacédémone quelques années auparavant, avait trouvé un asile à la cour de Suze.

„Pensez-vous, lui dit-il, que les Grecs osent me résister?“ Demarate ayant obtenu la permission de lui dire la vérité: „Les Grecs, répondit-il, sont à craindre, parce qu'ils sont pauvres et vertueux. Sans faire l'éloge des autres, je ne vous parlerai que des Lacédémoniens. L'idée de l'esclavage les révoltera. Quand toute la Grèce se soumettrait à vos armes, ils n'en seraient que plus ardens à défendre leur liberté. Ne vous informez pas du nombre de leurs troupes: ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, ils se présenteront au combat.“

Le roi se mit à rire, et après avoir comparé ses forces à celles des Lacédémoniens: „Ne voyez-vous pas, ajouta-t-il, que la plupart de mes soldats

prendraient la fuite, s'ils n'étaient retenus par les menaces et les coups? Comme une pareille crainte ne saurait agir sur ces Spartiates qu'on nous peint si libres et si indépendans, il est visible qu'ils n'affronteront point gratuitement une mort certaine. Et qui pourrait les y contraindre? — La loi, répliqua Demarate; cette loi qui a plus de pouvoir sur eux, que vous n'en avez sur vos sujets; cette loi qui leur dit: „Voilà vos ennemis; il ne s'agit pas de les compter; il faut les vaincre, ou périr."

Les rires de Xerxès redoublèrent à ces mots, il donna ses ordres et l'armée partit, divisée en trois corps. L'un suivait les rivages de la mer; les deux autres marchaient à certaines distances, dans l'intérieur des terres. Trois mille vaisseaux chargés de vivres, longeaient la côte et réglaient leurs mouvemens sur ceux de l'armée.

Tandis que l'armée continuait sa route vers la Thessalie, ravageant les campagnes, consumant dans un jour les récoltes de plusieurs années, entraînant au combat les nations qu'elle avait réduites à l'indigence; la flotte de Xerxès traversait le mont Athos, au lieu de le doubler.

Ce mont se prolonge dans une presqu'île, qui n'est attachée au continent que par un isthme de 12 stades de large (environ une demi-lieue); Xerxès avait ordonné de le percer; et quantité d'ouvriers furent pendant long-temps occupés à creuser un canal, où deux galères pouvaient passer de front. Xerxès le vit, et crut qu'après avoir jeté un pont sur la mer, et s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne résisterait plus à sa puissance.

Pendant que ce prince continuait sa marche, il fut résolu dans une diète, que les Grecs avaient assemblée à l'isthme de Corinthe, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'emparerait du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride; que l'armée navale des Grecs attendrait celle des Perses aux parages voisins, dans un détroit formé par les côtes de Thessalie, et par celles de l'Eubée.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'ame qui caractérisait alors sa nation: il ne prit pour l'accompagner, que 300 Spartiates, qui l'égalaient en courage, et dont il connaissait les sentimens. Les Ephores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvait lui suffire. „Ils sont bien peu, répondit-il, pour arrêter l'ennemi; mais ils ne sont que trop pour l'objet qu'ils se proposent. Et quel est donc cet objet, demandèrent les Ephores? Notre devoir, répliqua-t-il, est de défendre le passage; notre résolution d'y périr. Trois cents victimes suffisent à l'honneur de Sparte.“

COMBAT DES THERMOPYLES.

Avec ces 300 hommes Léonidas alla se camper aux Thermopyles. Bientôt arrivèrent successivement 1000 soldats de Tégée, 120 d'Orchomène, 1000 des autres villes de l'Arcadie, 400 de Thèbes, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes, 700 de Thespie, 1000 de la Phocide etc.

Ce détachement qui montait à 7000 hommes environ, devait être suivi de l'armée Grecque. On croyait que Xerxès était encore loin des Thermopyles. Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Béotie, l'Attique et les régions voisines.

Dans ce pas le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot: il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, et des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Oeta. Plus loin, on traverse un courant d'eaux chaudes qui ont fait donner à cet endroit le nom de Thermopyles. Tout auprès est le bourg d'Anthéla: on distingue dans la plaine qui l'entoure, une petite colline et un temple de Cérès, où les Amphictyons tiennent tous les ans une de leurs as-

semblées. Au sortir de la plaine qui l'entoure, on trouve un chemin, ou plutôt une chaussée, qui n'a que 7 à 8 pieds de large. Ce point est à remarquer. Les Phocéens y construisirent autrefois un mur, pour se garantir des incursions des Thessaliens.

Après avoir passé le Phoenix, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur est de 7 à 8 toises. La voie s'élargit ensuite jusqu'à la Trachinie qui est habitée par les Maliens. Tout le détroit, depuis le premier défilé jusqu'au dernier, peut avoir 48 stades de long (environ 2 lieues).

Léonidas plaça son armée auprès d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre l'entrée. Mais il ne suffisait pas de garder le passage qui est au pied de la montagne. il existait sur la montagne même, un sentier qui commençait à la plaine de Trachis et qui, après différens détours, aboutissait auprès du premier défilé. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avait avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Oeta.

Ces dispositions étaient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xerxès se répandre dans la Trachinie, et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes.

Alors parut un cavalier Perse, envoyé par Xerxès pour reconnaître les ennemis. Le poste avancé des Grecs était, ce jour-là, composé de Spartiates: les uns s'exerçaient à la lutte; les autres peignaient leur chevelure: car leur premier soin dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui dérobait la vue du reste de l'armée il ne rendit compte à Xerxès, que de trois cents hommes qu'il avait vus à l'entrée du défilé.

Le roi étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième il écrivit à Léonidas: „Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce.“ Léonidas répondit: „J'aime

mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir.“ Une seconde lettre du roi ne contenait que ces mots: „Rends-moi tes armes.“ Léonidas écrivit au dessous: „Viens les prendre.“

Xerxès outré de colère, fait marcher les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur-le-champ.

Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent: „Les Perses sont près de nous.“ Il répond froidement: „Dites plutôt que nous sommes près d'eux.“

Les Mèdes s'avancent en fureur: leurs premiers rangs tombent percés de coups. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les soutenir: ils sont repoussés, ils fuient, et Xerxès témoin de leur fuite s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespérait de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitaient son ame orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons vint lui découvrir le sentier fatal, par lequel on pouvait tourner les Grecs. Xerxès transporté de joie détacha aussitôt Hydarnès, avec le corps des Immortels; ils partent au commencement de la nuit; ils pénètrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avait placé un détachement de Phocéens. Hydarnès se préparait au combat, lorsqu'il vit les derniers, après une légère défense, se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuèrent leur route.

Léonidas, instruit de leur succès, conjura les chefs des Grecs de s'éloigner et de se réserver pour des temps plus heureux. Il déclara que quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte lui avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates; les 400 Thébains prirent le même parti: le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposait à la plus hardie des entreprises: „Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre: il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp.“ Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant: „Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton.“ Toutes ces paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié: il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. „Nous ne sommes pas ici, lui disent-ils, pour porter des ordres, mais pour combattre; et sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.“

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès qui avait déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses, ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périssaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée Persanne. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs

pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite, et après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla. Ils s'y défendirent encore quelques momens et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disait, que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès, nous combattrons à l'ombre. Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Apénus, par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne, et pénétrait dans le défilé: il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait. Deux autres également absens par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie; l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons, produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante: il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur faiblesse.

Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre coté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie toutes les vertus

furent portées au plus haut dégré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue.

Cependant l'armée des Grecs s'était placée à l'Isthme de Corinthe, et ne songeait plus qu'à disputer l'entrée du Péloponnèse. Ce projet déconcertait les vues des Athéniens, qui jusqu'alors s'étaient flattés que la Béotie, et non l'Attique, serait le théâtre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés, ils se seraient peut-être abandonnés eux-mêmes; mais Thémistocle avait pris de si justes mesures que cet événement même ne servit qu'à justifier le système de défense, qu'il avait conçu dès le commencement de la guerre Médique.

En public, en particulier, il représentait aux Athéniens, qu'il était temps de quitter des lieux que la colère céleste livrait à la fureur des Perses; que la flotte leur offrait un asile assuré; qu'ils trouveraient une nouvelle patrie, par-tout où ils pourraient conserver leur liberté. Le peuple confirma enfin ce décret qu'il avait proposé: „Que la ville serait mise sous la protection de Minerve: que tous les habitans en état de porter les armes, passeraient sur les vaisseaux; que chaque particulier pourvoirait à la sûreté de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves."

L'exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs Dieux, les tombeaux de leurs pères, faisaient retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards que leurs infirmités ne permettaient pas de transporter, ne pouvaient s'arracher des bras de leur famille désolée; les hommes en état de servir la république, recevaient sur le rivage de la mer les adieux et les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, et de ceux dont ils avaient reçu le jour. Ils les faisaient embarquer à la hâte sur des vaisseaux qui devaient les conduire à Egine, à Trézène, à Salamine; et ils se rendaient tout de suite sur la flotte, portant en eux-mêmes le poids d'une douleur qui n'attendait que le moment de la vengeance.

Xerxès se disposait alors à sortir des Thermopy-

les. Il entra dans la Phocide, dont les habitans se réfugièrent les uns sur le mont Parnasse, les autres chez une nation voisine : leurs campagnes furent ravagées, leurs villes détruites, par le fer et par la flamme. La Béotie se soumit à l'exception de Platée et de Thespie qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l'Attique, Xerxès entra dans Athènes : il y trouva quelques malheureux vieillards qui attendaient la mort, et un petit nombre de citoyens qui, sur la foi de quelques oracles mal interprétés, avaient résolu de défendre la citadelle ; ils repoussèrent pendant plusieurs jours les attaques redoublées des assiégeans ; mais à la fin les uns se précipitèrent du haut des murs, les autres furent massacrés dans les lieux saints, où ils avaient vainement cherché un asile. La ville fut livrée au pillage, et consumée par la flamme.

BATAILLE DE SALAMINE.

L'armée navale des Perses mouillait dans la rade de Phalère, à 20 stades d'Athènes (une petite lieue) ; celle des Grecs, sur les côtes de Salamine.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avaient reçus, celle des Perses montait à 1207 vaisseaux ; celle des Grecs à 380.

Xerxès voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine, entouré de sécretaires qui devaient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux ailes des Perses se mirent en mouvemeut, et s'avancèrent jusqu'au-delà de l'île de Psyttalie. Elles conservèrent leurs rangs, tant qu'elles purent s'étendre ; mais elles étaient forcées de les rompre, à mesure qu'elles approchaient de l'île et du continent. Outre ce désavantage, elles avaient à lutter contre le vent qui leur était contraire, contre la pesanteur de leurs vaisseaux, qui se prêtaient difficilement à la manoeu-

vre, et qui, loin de se soutenir mutuellement, s'embarrassaient, et s'entreheurtaient sans cesse.

Le sort de la bataille dépendait de ce qui se ferait à l'aile droite des Grecs, à l'aile gauche des Perses. C'était là que se trouvait l'élite des deux armées. Les Phéniciens et les Athéniens se poussaient et se repoussaient dans le défilé. Ariabignès, un des frères de Xerxès, conduisait les premiers au combat, comme s'il les eût menés à la victoire. Thémistocle était présent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimait ou modérait l'ardeur des siens, Ariabignès s'avançait, et faisait déjà pleuvoir sur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de flèches et de traits. Dans l'instant même, une galère Athénienne fondit avec impétuosité sur l'Amiral Phénicien; et le jeune prince indigné, s'étant élancé sur cette galère, fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens; et la multiplicité des chefs y mit une confusion qui accéléra leur perte: leurs gros vaisseaux portés sur les rochers des côtes voisines, brisés les uns contre les autres, entr'ouverts dans leurs flancs par les éperons des galères Athéniennes, couvraient la mer de leurs débris; les secours mêmes qu'on leur envoyait, ne servaient qu'à augmenter le désordre. Vainement les Cypriotes et les autres nations de l'orient, voulurent rétablir le combat: après une assez longue résistance, ils se dispersèrent, à l'exemple des Phéniciens.

L'armée des Perses se retira au port de Phalère. Deux cents de leurs vaisseaux avaient péri; quantité d'autres étaient pris: les Grecs n'avaient perdu que 40 galères. (L'an 480 avant J. C.)

Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie, la crainte, le désespoir; tour à tour prodiguant des promesses, et dictant des ordres sanguinaires; faisant enrégistrer par ses sécretaires, les noms de ceux qui se signalaient dans l'action: faisant exécuter par ses esclaves, leurs officiers qui venaient auprès de lui, justifier leur conduite. Quand il ne fut plus soutenu par l'espérance, ou par la fureur, il

tomba dans un abattement profond; et quoiqu'il eût encore assez de forces pour soumettre l'univers, il vit sa flotte prête à se révolter, et les Grecs prêts à brûler le pont du bateau qu'il avait sur l'Hellespont.

Alors son général Mardonius, premier auteur de cette guerre, s'approchant de lui: „Seigneur, lui dit-il, daignez rappeler votre courage. Vous n'aviez pas fondé vos espérances sur votre flotte, mais sur cette armée redoutable que vous m'avez confiée. Les Grecs ne sont pas plus en état de vous résister qu'auparavant: rien ne peut les dérober à la punition que méritent leurs anciennes offenses et le stérile avantage qu'ils viennent de remporter. Si nous prenions le parti de la retraite, nous serions à jamais l'objet de leur dérision, et vous feriez rejaillir sur vos fidèles Perses, l'opprobre dont viennent de se couvrir les Phéniciens, les Egyptiens, et les autres peuples qui combattaient sur vos vaisseaux. Je conçois un autre moyen de sauver leur gloire et la vôtre; ce serait de ramener le plus grand nombre de vos troupes en Perse, et de me laisser 300,000 hommes, avec lesquels je réduirai toute la Grèce en servitude."

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, assembla son conseil, qui fut aussi d'avis, que le parti le plus sage qu'il pût prendre, serait de laisser à Mardonius le soin d'achever son ouvrage, et de retourner au plutôt dans ses états.

Alors il ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateaux. Quelques jours après la bataille il prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver 300,000 hommes qu'il avait demandés et choisis dans toute l'armée: de là continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont, avec un très-petit nombre de troupes; le reste faute de vivres, avait péri par les maladies, ou s'était dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont ne subsistait plus; la tempête l'avait détruit. Le roi se

jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif, environ six mois après l'avoir traversée en conquérant, et se rendit en Phrygie, pour bâtir des palais superbes qu'il eut l'attention de fortifier.

Mardonius après plusieurs tentatives inutiles de se soumettre la Grèce, engagea enfin la bataille de Platée (479 a. J. C.). L'armée des Grecs confédérés, commandée par Pausanias, était forte d'environ 110,000 hommes; celle des Perses était composée de 300,000 hommes tirés des nations de l'Asie, et d'environ 50,000 Béotiens, Thessaliens et autres Grecs auxiliaires. Malgré cette grande inégalité de forces, les Grecs sortirent victorieux du combat. Mardonius atteint d'un coup mortel, périt dès le commencement de la bataille. Ses troupes furent dispersées, et Artabaze qui en avait pris le commandement après la mort de Mardonius, ne ramena en Asie que de faibles débris de cette armée florissante.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre Médique: elle avait duré deux ans; et jamais peut-être, dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses; et jamais aussi, de tels événemens n'ont opéré de si rapides révolutions, dans les idées, dans les intérêts, et dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent sur les Lacédémoniens et sur les Athéniens des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères et de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent qu' à se reposer de leurs succès, et laissèrent à peine échapper quelques traits de jalousie contre les Athéniens. Ces derniers se livrèrent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, et se proposèrent à la fois, de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avaient dans la Grèce, et de protéger contre les Perses, les Joniens, qui venaient de recouvrer leur liberté.

Tandis que les Athéniens relevaient les murailles de leur ville, que Xerxès avait rasées, les alliés se préparaient à délivrer les villes Grecques, où les Perses avaient laissé des garnisons. Une flotte nombreuse, sous les ordres de Pausanias et d' Aristide, obligea

tomba dans un abattement profond; et quoiqu'il eût encore assez de forces pour soumettre l'univers, il vit sa flotte prête à se révolter, et les Grecs prêts à brûler le pont du bateau qu'il avait sur l'Hellespont.

Alors son général Mardonius, premier auteur de cette guerre, s'approchant de lui; „Seigneur, lui dit-il, daignez rappeler votre courage. Vous n'aviez pas fondé vos espérances sur votre flotte, mais sur cette armée redoutable que vous m'avez confiée. Les Grecs ne sont pas plus en état de vous résister qu'auparavant: rien ne peut les dérober à la punition que méritent leurs anciennes offenses et le stérile avantage qu'ils viennent de remporter. Si nous prenions le parti de la retraite, nous serions à jamais l'objet de leur dérision, et vous feriez rejaillir sur vos fidèles Perses, l'opprobre dont viennent de se couvrir les Phéniciens, les Egyptiens, et les autres peuples qui combattaient sur vos vaisseaux. Je conçois un autre moyen de sauver leur gloire et la vôtre; ce serait de ramener le plus grand nombre de vos troupes en Perse, et de me laisser 300,000 hommes, avec lesquels je réduirai toute la Grèce en servitude."

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, assembla son conseil, qui fut aussi d'avis, que le parti le plus sage qu'il pût prendre, serait de laisser à Mardonius le soin d'achever son ouvrage, et de retourner au plutôt dans ses états.

Alors il ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateaux. Quelques jours après la bataille il prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver 300,000 hommes qu'il avait demandés et choisis dans toute l'armée: de là continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont, avec un très-petit nombre de troupes; le reste faute de vivres, avait péri par les maladies, ou s'était dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont ne *subsistait* plus; la tempête l'avait détruit. Le roi se

jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif, environ six mois après l'avoir traversée en conquérant, et se rendit en Phrygie, pour bâtir des palais superbes qu'il eut l'attention de fortifier.

Mardonius après plusieurs tentatives inutiles de se soumettre la Grèce, engagea enfin la bataille de Platée (479 a. J. C.). L'armée des Grecs confédérés, commandée par Pausanias, était forte d'environ 110,000 hommes; celle des Perses était composée de 300,000 hommes tirés des nations de l'Asie, et d'environ 50,000 Béotiens, Thessaliens et autres Grecs auxiliaires. Malgré cette grande inégalité de forces, les Grecs sortirent victorieux du combat. Mardonius atteint d'un coup mortel, périt dès le commencement de la bataille. Ses troupes furent dispersées, et Artabaze qui en avait pris le commandement après la mort de Mardonius, ne ramena en Asie que de faibles débris de cette armée florissante.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre Médique: elle avait duré deux ans; et jamais peut-être, dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses; et jamais aussi, de tels événemens n'ont opéré de si rapides révolutions, dans les idées, dans les intérêts, et dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent sur les Lacédémoniens et sur les Athéniens des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères et de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent qu' à se reposer de leurs succès, et laissèrent à peine échapper quelques traits de jalousie contre les Athéniens. Ces derniers se livrèrent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, et se proposèrent à la fois, de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avaient dans la Grèce, et de protéger contre les Perses, les Joniens, qui venaient de recouvrer leur liberté.

Tandis que les Athéniens relevaient les murailles de leur ville, que Xerxès avait rasées, les alliés se préparaient à délivrer les villes Grecques, où les Perses avaient laissé des garnisons. Une flotte nombreuse, sous les ordres de Pausanias et d' Aristide, obligea

était moins jaloux de paraître homme de bien, que de l'être en effet, tous les yeux se tournèrent rapidement vers Aristide. Une nation corrompue pourrait faire une pareille application, mais les Athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d'Aristide, que pour ceux de Thémistocle, et c'est ce qu'on ne verrait pas dans une nation corrompue.

Après leurs succès contre les Perses, l'orgueil que donne la victoire se joignit dans leurs coeurs aux vertus qui l'avaient procurée; et cet orgueil était d'autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante.

Lors de la seconde invasion des Perses, Miltiade proposa de les combattre en rase campagne. Ce projet était digne du vainqueur de Marathon. Celui de Thémistocle fut plus hardi peut-être: il osa conseiller aux Athéniens, de confier leur destinée au hasard d'une bataille navale. De puissantes raisons s'élevaient contre ce plan de défense. Les Athéniens savaient à peine alors gouverner leurs faibles navires; ils n'étaient point exercés aux combats de mer. On ne pouvait pas prévoir que Xerxès attaquerait les Grecs dans un détroit. Enfin Thémistocle devait-il se flatter, comme il l'assurait, qu'à tout événement, il s'ouvrirait un passage à travers la flotte ennemie, et transporterait le peuple d'Athènes dans un pays éloigné? Quoiqu'il en soit, le succès justifia ses vues.

Mais si l'établissement de la marine fut le salut d'Athènes, elle devint bientôt l'instrument de son ambition et de sa perte. Thémistocle, qui voulait rendre sa nation la plus puissante de la Grèce, pour en être le premier citoyen, fit creuser un nouveau port, construire un plus grand nombre de galères, descendre sur les flottes, les soldats, les ouvriers, les laboureurs, et cette multitude d'étrangers qu'il avait attirés de tous côtés. Après avoir conseillé d'épargner les peuples du continent, qui s'étaient unis à Xerxès, il attaque sans ménagement les îles qui avaient été forcées de céder aux Perses: il ravissait leurs trésors; et, de retour dans sa patrie, il en achetait des partisans qu'il retenait et révoltait par son faste. Cimon,

généraux, enrichis par la même voie, gnificence inconnue jusqu'alors: ils atre objet, à l'exemple de Thémis-concourir à l'agrandissement de la ré-idée dominait dans tous les esprits. , enorgueilli de voir ses généraux pieds les dépouilles et les soumissions ou forcées des villes réunies à son do-répandait avec impétuosité sur toutes les paraissait sur tous les rivages; ils multipli-s conquêtes qui altéraient insensiblement le e de leur valeur nationale; ils ne s'exerçaient souvent, qu'à tenter des descentes avec pré-on, qu'à surprendre des villes sans défense, qu'à ger des terres abandonnées; esprit de guerre qui rend à calculer ses forces, à n'approcher de l'en-mi qu'en tremblant, à prendre la fuite sans en ougir.

Les moeurs reçurent l'atteinte funeste, que le commerce des étrangers, la rivalité de puissance ou de crédit, l'esprit de conquêtes, et l'espoir du gain, portent à un gouvernement fondé sur la vertu. Cette foule de citoyens obscurs, qui servaient sur les flottes, et auxquels la république devait des égards, puisqu'elle leur devait la gloire, contractèrent dans leurs courses les vices des pirates; et devenant tous les jours plus entreprenans, ils dominèrent dans la place publique, et firent passer l'autorité entre les mains du peuple; ce qui arrive presque toujours dans un état où la marine est florissante. Deux ou trois traits montreront avec quelle rapidité les principes de droiture et d'équité s'affaiblirent dans la nation.

Après la bataille de Platée, Thémistocle annonça publiquement, qu'il avait formé un projet important, et dont le succès ne pouvait être assuré que par le secret le plus impénétrable. Le peuple répondit: „Qu'Aristide en soit le dépositaire, nous nous en rap-„porterons à lui." Thémistocle tira ce dernier à l'écart, et lui dit: „La flotte de nos alliés séjourne, „sans défiance, dans le port de Pagase; je propose „de la brûler, et nous sommes les maîtres de la Grèce.

„Athéniens, dit alors Aristide, rien de si utile que le „projet de Thémistocle; mais rien de si injuste.“ Nous n'en voulons point, s'écria tout d'une voix l'assemblée.

Quelques années après, les Samiens proposèrent aux Athéniens, de violer un article du traité qu'on avait fait avec les alliés. Le peuple demanda l'avis d'Aristide: „Celui des Samiens est injuste, répondit-il, „mais il est utile.“ Le peuple approuva le projet des Samiens. Enfin, après un court intervalle de temps, et sous Périclès, les Athéniens, dans plus d'une occasion, eurent l'insolence d'avouer, qu'ils ne connaissaient plus d'autre droit des gens que la force.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

(Depuis l'an 444 jusqu'à l'an 404 avant J. C.)

Périclès s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnaient des droits et le rendaient suspect. Un autre motif augmentait ses alarmes. Des vieillards qui avaient connu Pisistrate, croyaient le retrouver dans le jeune Périclès; c'étaient, avec les mêmes traits, et le même son de voix et le même talent de la parole. Il fallait se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle était accompagnée.

Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paraissait ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissait la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des moeurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune,

et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devait à la nature d'être le premier des orateurs de la Grèce.

On trouvait dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restaient accablés. On n'était pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires, et se dérobait à leur poursuite. L'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent: „Quand je l'ai terrassé, et „que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point „vaincu, et le persuade à tout le monde.“

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur son ame, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison: et Périclès ordonner froidement à l'un de ses esclaves de prendre un flambeau, et de reconduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que par-tout il montrait, non seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance: dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'état; on pensa qu'une ame, qui savait mépriser les louanges et l'insulte, devait avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique. Ce fut sur-tout cette illusion qui éleva Périclès; et il sut l'entretenir pendant 40 ans.

Il partagea d'abord sa faveur, avant que de l'obtenir toute entière. Cimon était à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisait, et qui lui donna un parti considérable. Cimon, qui, par des voies légitimes, avait acquis dans ses expéditions une fortune immense, l'employait à décorer la ville, et à soulager les malheureux; Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens, et de

celui des alliés, remplit Athènes des chefs-d'oeuvre de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteraient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple ne voyant que la main qui donnait, fermait les yeux sur la source où elle puisait. Il s'unissait de plus avec Périclès, qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, et se servit de lui, pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Gimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et sous de frivoles prétextes, il détruisit l'autorité de l'Aréopage, qui s'opposait avec vigueur à la licence des moeurs et des innovations.

Alors Périclès changea de système: il avait subjugué le parti des riches, en flattant la multitude: il subjugua la multitude, en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opérait par ses volontés; tout se faisait en apparence suivant les règles établies; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait sans qu'on s'en apperçut, sous le poids du génie.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république: mais quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce serait une honte de la laisser s'affaiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations; et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le respect.

Cependant les Athéniens donnèrent tous les jours de nouvelles preuves du despotisme qu'ils exerçaient sur leurs alliés. Corcyre faisait depuis quelques années la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine. Suivant le droit public de la Grèce, une puissance étrangère ne doit point se mêler des diffé-

rends, élevés entre une métropole et sa colonie. Mais il était de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine était florissante; et qui pouvait par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, et lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent que les Athéniens avaient rompu la trève, et suscitèrent contr'eux une guerre générale.

Ce fut là l'origine de la fameuse guerre du Péloponnèse, la plus longue et la plus funeste qui ait désolé la Grèce. Elle dura vingt sept ans, et finit par la prise d'Athènes, qui fut entièrement subjuguée par la ligue du Péloponnèse. Il serait ennuyeux d'exposer toutes les circonstances de cette guerre. Elle n'offre qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises, qui semblaient étrangères à l'objet qu'on se proposait de part et d'autre. Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'au commencement de la seconde année la peste se déclara dans Athènes, et que Périclès en fut la victime avec un grand nombre de citoyens.

Après la prise de cette ville, les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avait recouvré sa liberté; et quelques mois après, les vainqueurs permirent au peuple d'élire 30 magistrats, qui devaient établir une autre forme de gouvernement, et qui finirent par usurper l'autorité. (Vers l'été de l'an 404 avant J. C.)

Ils sévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, ensuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils voulaient envahir les richesses. L'exil, les fers, la mort étaient le partage de ceux qui se déclaraient contre la tyrannie. Elle ne subsista que pendant huit mois, et dans ce court espace de temps, plus de 1500 citoyens furent indignement massacrés, et privés des honneurs funèbres.

La gloire de sauver enfin sa patrie était réservée à Thrasybule. Ce généreux citoyen, placé à la

tête de ceux qui avaient pris la fuite s'empara du port et appela le peuple à la liberté. Quelques uns des tyrans périrent les armes à la main, d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnestie générale rapprocha les deux partis, et ramena la tranquillité dans Athènes.

Dans le cours de la guerre du Péloponnèse se signala particulièrement

ALCIBIADE.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avait essayé de réunir en lui, tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu; l'honneur enfin d'appartenir à Périclès: tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès, moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence: il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les grâces naïves de l'enfance; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur; et d'après ses premières campagnes, on augura qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne fallait pas chercher dans son coeur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvait la hardiesse, que donne l'instinct de sa supériorité. Au-

cun obstacle, aucun malheur ne pouvait ni le surprendre, ni le décourager. Ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Chez tous les peuples il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fut montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice, mais le vice l'entraînait sans l'asservir. Les traits le légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance. Alors il joignait la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instans qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité aurait tôt ou tard dégénéré en ambition. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talens, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvait se passer de lui.

Un jour qu'il avait, du haut de la tribune, enlevé les suffrages du public, et qu'il revenait chez lui escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misanthrope, le rencontra, et lui serrant la main: „Courage mon fils, lui dit-il, continue de t'agrandir, et je te devrai la perte des Athéniens.“ —

La guerre contre la Sicile était résolue, lorsqu' Alcibiade qui devait commander la flotte avec deux autres généraux, fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées dans les différens quartiers de la ville, et représenté à l'issue d'un souper, les cérémonies des redoutables mystères d'Eleusis. Le peuple, capable de lui tout pardonner en toute autre occasion, ne respirait que la fureur et la vengeance. Alcibiade, d'abord effrayé du soulèvement des esprits, bientôt rassuré par les disposi-

tions favorables de l'armée et de la flotte, se présente à l'assemblée; il détruit les soupçons élevés contre lui, et demande la mort, s'il est coupable, une satisfaction éclatante, s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer le jugement jusqu'après son retour. Mais à peine était-il arrivé devant Syracuse, qu'on fit partir une galère qui devait le ramener à Athènes.

Alcibiade avait d'abord formé le dessein d'aller confondre ses accusateurs; mais quand il fut à Thurium, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il trompa la vigilance de ses guides, et se retira dans le Péloponnèse, où il servit avec le plus grand succès les ennemis de sa patrie.

La guerre du Péloponnèse eut été bientôt finie, si Alcibiade, poursuivi par Agis, roi de Lacédémone, dont il avait séduit l'épouse, et par les autres chefs de la ligue, à qui sa gloire faisait ombrage, n'eut enfin compris, qu'après s'être vengé de sa patrie, il ne lui restait plus qu'à la garantir d'une perte certaine. Les Athéniens révoquèrent le décret de son bannissement, et bientôt le proscrivirent une seconde fois. Il se retira alors dans une bourgade de Phrygie, où il fut assassiné dans la suite par ordre du satrape Pharnabaze. Sa mort est une tache pour Lacédémone, s'il est vrai, que ses magistrats aient engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même et pour des intérêts particuliers.

REFLEXIONS SUR LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Au commencement de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens durent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs pères. Tout ce que, pour la conservation des moeurs, les siècles précédens avaient accumulé de lois, d'institutions, de maximes et d'exemples, quelques années avaient suffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une

manière plus terrible, que les grands succès sont aussi dangereux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Le gouvernement s'abandonnait au délire d'un orgueil, qui se croyait tout permis, parce qu'il pouvait tout oser; les particuliers, à son exemple, secouaient toutes les espèces de contraintes, qu'imposent la nature et la société.

Périclès, sévère dans ses moeurs, songeait à corrompre celles des Athéniens, qu'il amollissait par une succession rapide de fêtes et de jeux.

La guerre du Péloponnèse fut si longue, les Athéniens essuyèrent tant de revers que leur caractère en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'était pas satisfaite, si elle ne surpassait l'offense. Plus d'une fois, ils lancèrent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnaient leur alliance; plus d'une fois, leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tombaient entre leurs mains. Ils ne se souvenaient donc plus alors d'une ancienne institution, suivant laquelle les Grecs célébraient par des chants d'alégresse, les victoires remportées sur les barbares; par des pleurs et des lamentations, les avantages obtenus sur les autres Grecs.

Des philosophes, qui remontent aux causes des grands événemens, ont dit que chaque siècle porte, en quelque manière, dans son sein, le siècle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, et est confirmée par l'histoire d'Athènes. Le siècle des lois et des vertus, prépara celui de la valeur et de la gloire, ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe, qui a fini par la destruction de la république.

Détournons à présent nos regards de ces scènes affligeantes, pour les porter sur des objets plus agréables et plus intéressans. Vers le temps de la guerre du Péloponnèse, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produisit plusieurs: elle en

vit un plus grand nombre, venir chez elle, briguer l'honneur de ses suffrages.

Sans parler d'un Georgias, d'un Parménide, d'un Protagoras et de tant d'autres sophistes éloquens, qui, en semant leurs doutes dans la société, y multipliaient les idées; Sophocle, Euripide, Aristophane, brillaient sur la scène, entourés de rivaux qui partageaient leur gloire: l'astronome Méton calculait les mouvemens des cieux, et fixait les limites de l'année: les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguaient dans les différens genres d'éloquence: Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avait reçus Hérodote, lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparait à en mériter de semblables: Socrate transmettait une doctrine sublime à des disciples, dont plusieurs ont fondé des écoles: d'habiles généraux faisaient triompher les armes de la république; les plus superbes édifices s'élevaient sur les dessins des plus savans architectes; lés pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène, décoraient à l'envie, les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissaient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisaient dans des élèves dignes de les remplacer; et il était aisé de voir, que le siècle le plus corrompu serait bientôt le plus éclairé des siècles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étaient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe paisible de citoyens travaillait à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit: ils construisaient, en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avaient été posés dans le siècle antérieur, et qui devait résister à l'effort des siècles suivans. Les sciences s'annonçaient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès: la poésie n'augmentait pas son éclat; mais en le conservant, elle l'employait par préférence, à orner la tragédie et la comédie portées tout à coup à leur perfection: l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejetait le merveilleux, dis-

cutait les faits, et devenait une leçon puissante que le passé donnait à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevait, on voyait au loin des champs à défricher, d'autres qui attendaient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages, qui réunissaient à la régularité des plans, la justesse des idées, et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité, après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'école d'Élée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès; et quelques-uns furent persuadés que les éclipses, les monstres et les divers écarts de la nature, ne devaient plus être mis au rang des prodiges: mais ils étaient obligés de se le dire en confidence; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomènes, comme des avertissemens du ciel, sévissait contre les philosophes, qui voulaient lui ôter des mains, cette branche de superstition. Persécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur.

Les arts, ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout-à-coup leur essor. Le temple de Jupiter, commencé par Pisistrate, celui de Thésée, construit sous Cimon, offraient aux architectes des modèles à suivre; mais les tableaux et les statues qui existaient, ne présentaient aux peintres et aux sculpteurs, que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponnèse, Panénus, frère de Phidias, peignit dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon; et la surprise des spectateurs fut extrême, lorsqu'ils crurent reconnaître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il surpassa ceux qui l'avaient devancé, et fut presque dans l'instant même, effacé par Polygnote de

Thasos, Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, et Parrhasius d'Ephèse.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, et s'écarta de la manière sèche et servile de ses prédécesseurs; le premier encore, qui embellit les figures des femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses personnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée était profondément gravée dans son ame. On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas assez diversifié le ton de sa couleur: c'était le défaut de l'art, qui ne faisait, pour ainsi dire, que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les ressources qui manquèrent à Polygnote: il fit un heureux mélange des ombres et des lumières. Zeuxis aussitôt perfectionna cette découverte; et Apollodore voulant constater sa gloire, releva celle de son rival: il dit dans une pièce de poésie qu'il publia: „J'avais trouvé pour la distribution des ombres, des secrets inconnus jusqu'à nous; on me les a ravis. L'art est entre les mains de Zeuxis."

Ce dernier étudiait la nature avec le même soin qu'il terminait ses ouvrages: ils étincellent de beautés. Dans son tableau de Pénélope, il semble avoir peint les moeurs et le caractère de cette princesse; mais en général, il a moins réussi dans cette partie, que Polygnote.

Zeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de son coloris; Parrhasius son émule, par la pureté du trait, et la correction du dessin. Il posséda la science des proportions; celles qu'il donna aux dieux et aux héros parurent si convenables, que les artistes n'hésitèrent pas à les adopter, et lui décernèrent le nom de législateur. D'autres titres durent exciter leur admiration: il fit voir pour la première fois, des airs de tête très piquans, des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légèreté.

A ces deux artistes succédèrent Timanthe, dont les ouvrages, faisant plus entendre qu'ils n'expriment, décèlent le grand artiste, et encore plus l'homme

d'esprit; Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par son mérite, qu'il fit établir dans plusieurs villes de la Grèce, des écoles de dessin, interdites aux esclaves; Euphranor, qui toujours égal à lui-même, se distingua dans toutes les parties de la peinture. J'ai connu quelques-uns de ces artistes, et j'ai appris depuis, qu'un élève que j'avais vu chez Pamphile, et qui se nomme Apelles, les avait tous surpassés.

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle. Le premier vivait du temps de Périclès. J'ai eu des liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, cet art est parvenu à un tel degré d'excellence, que les anciens auraient maintenant à rougir de leurs productions et de leur célébrité.

Si à ces diverses générations de talens, nous ajoutons celles qui les précédèrent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ 200 ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout-à-coup, et lui a conservé jusqu'à nos jours, un mouvement si fécond et si rapide?

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entr'eux ouvre par hasard une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire; leurs successeurs ont le mérite de les cultiver, et de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont faites, et

de la force d'un état, par la magnificence qu'il étale. De là cette considération, pour les artistes qui se distinguaient par d'heureuses hardiesses. On en vit qui travaillèrent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs; d'autres qui s'enrichirent, soit en formant des élèves, soit en exigeant un tribut de ceux qui venaient dans leur atelier, admirer les chefs-d'oeuvre sortis de leurs mains. Quelques-uns, enorgueillis de l'approbation générale, trouvèrent une récompense plus flatteuse encore, dans le sentiment de leur supériorité, et dans l'hommage qu'ils rendaient eux-mêmes à leurs propres talens: ils ne rougissaient pas d'inscrire sur leurs tableaux: „Il sera plus aisé de le censurer que de l'imiter." Zeuxis parvint à une si grande opulence que sur la fin de ses jours, il faisait présent de ses tableaux, sous prétexte que personne n'était en état de les payer. Parrhasius avait une telle opinion de lui-même qu'il se donnait une origine céleste. A l'ivresse de leur orgueil se joignait celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure, et avec autant de succès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poésie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'estime pour l'éloquence et pour l'histoire, parce que la première est nécessaire à la discussion de leurs intérêts, et la seconde à leur vanité: mais les autres branches de la littérature, doivent leur accroissement plutôt à la vigueur du sol, qu'à la protection du gouvernement. On trouve en plusieurs villes, des écoles d'athlètes entretenues aux dépens du public; nulle part des établissemens durables, pour les exercices de l'esprit. Ce n'est que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithmétique et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique.

Sous Périclès les recherches philosophiques furent sévèrement proscrites par les Athéniens; et tandis que les devins étaient quelquefois entretenus avec distinction, les philosophes osaient à peine confier

leurs dogmes à des disciples fidèles. Ils n'étaient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Partout objets de la haine ou du mépris, ils n'échappaient aux fureurs du fanatisme qu'en tenant la vérité captive; et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouverait les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions, 1°. que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction, 2°. que les causes physiques ont plus influé que les morales, sur le progrès des lettres; les morales plus que les physiques, sur celui des arts; 3°. que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine, ou du moins la perfection, des arts et des sciences. Ils ont créé le genre dramatique; ils ont eu de célèbres orateurs, deux ou trois historiens, un très-petit nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes habiles; mais dans presque tous les genres, le reste de la Grèce peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même, si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit que ceux de l'Ionie et de la Sicile.

Athènes est moins le berceau que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les employer, et ses lumières de les apprécier: l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitans, suffiraient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théâtre, des rivaux et des juges.

Périclès se les attachait par la supériorité de son crédit; Aspasie, par les charmes de sa conversation; l'un et l'autre, par une estime éclairée. On ne pouvait comparer Aspasie qu'à elle-même. Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté et de son éloquence, que de la profondeur et des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus aimables, s'assemblaient

auprès de cette femme singulière, qui parlait à tous leur langue, et qui s'attirait les regards de tous.

Cette société fut le modèle de celles qui se sont formées depuis. L'amour des lettres, des arts et des plaisirs, qui rapproche les hommes et confond les états, fit sentir le mérite du choix dans les expressions et dans les manières. Ceux qui avaient reçu de la nature le don de plaire, voulurent plaire en effet; et ce désir ajouta de nouvelles grâces au talent. Bientôt on distingua le ton de la bonne compagnie. Comme il est fondé en partie sur des convenances arbitraires, et qu'il suppose de la finesse et de la tranquillité dans l'esprit, il fut long-temps à s'épurer, et ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin la politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, le devint insensiblement de la dissimulation. On eut soin de prodiguer aux autres des attentions, pour en obtenir de plus fortes, et de respecter leur amour propre, pour n'être pas inquiété dans le sien.

Départ de la Scythie. Etat de la Grèce, depuis la prise d'Athènes, en 404 avant J. C. jusqu'au moment du Voyage.

Anacharsis, Scythe de nation, fils de Toxaris, est l'auteur de cet ouvrage, qu'il adresse à ses amis. Il commence par leur exposer les motifs qui l'engagèrent à voyager.

Vous savez que je descends du sage Anacharsis, si célèbre parmi les Grecs, et si indignement traité chez les Scythes. L'histoire de sa vie et de sa mort m'inspira, dès ma plus tendre enfance, l'estime pour la nation qui avait honoré ses vertus, et de l'éloignement pour celle qui les avait méconnues.

Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un esclave Grec, dont je fis l'acquisition. Il était d'une des principales familles de Thèbes en Béotie. Timagène, c'était le nom de ce Thébain, m'attirait et m'humiliait par les charmes de sa conversation, et par la supériorité de ses lumières. L'histoire des Grecs, leurs moeurs, leurs gouvernemens, leurs sciences, leurs arts, leurs fêtes, leurs spectacles, étaient le sujet intarissable de nos entretiens. Je l'interrogeais, je l'écoutais avec transport: je venais d'entrer dans ma dix-huitième année; mon imagination ajoutait les plus vives couleurs à ses riches tableaux. Je n'avais vu jusqu'alors que des tentes, des troupeaux et des déserts. Incapable désormais de supporter la vie errante que j'avais menée, et l'ignorance profonde à laquelle j'étais condamné, je résolus d'abandonner un climat, où la nature se prêtait à peine aux besoins

de l'homme, et une nation qui ne me paraissait avoir d'autres vertus que de ne pas connaître tous les vices.

Vers la fin de la première année de la 104e olympiade, je partis avec Timagène, à qui je venais de rendre la liberté. Après avoir traversé de vastes solitudes, nous arrivâmes sur les bords du Tanaïs, près de l'endroit où il se jette dans une espèce de mer, connue sous le nom de lac ou de Palus Méotide. Là nous étant embarqués, nous nous rendîmes à la ville de Panticapée, où nous trouvâmes un vaisseau de Lesbos, près de mettre à la voile. Cléomède, qui le commandait, consentit à nous prendre sur son bord, et peu de jours après nous partîmes.

Pendant que nous voguions sur le Pont-Euxin, Cléomède nous dit un jour, qu'il avait lu autrefois l'histoire de l'expédition du jeune Cyrus. La Grèce s'est donc occupée de nos malheurs, dit Timagène, qui avait été fait prisonnier dans cette expédition: ils sont moins amers pour ceux qui ont eu la fatalité d'y survivre. Et quelle est la main qui en traça le tableau? Ce fut, répondit Cléomède, l'un des généraux qui ramenèrent les Grecs dans leur patrie, Xénophon d'Athènes. Hélas! reprit Timagène, depuis environ 37 ans que le sort me sépara de lui, voici la première nouvelle que j'ai de son retour. Ah, qu'il m'eût été doux de le revoir après une si longue absence! mais je crains bien que la mort....

Rassurez-vous, dit Cléomède, il vit encore. Que les dieux soient bénis, reprit Timagène! Il vit, il recevra les embrassemens d'un soldat, d'un ami, dont il sauva plus d'une fois les jours. Sans doute que les Athéniens l'ont comblé d'honneurs? Ils l'ont exilé, répondit Cléomède, parce qu'il paraissait trop attaché aux Lacédémoniens. — Mais du moins dans sa retraite il attire les regards de toute la Grèce? — Non; ils sont tous fixés sur Epaminondas de Thèbes. — Epaminondas! Son âge, le nom de son père? — Ils a près de 50 ans, il est fils de Polymnis, et frère de Caphisias. C'est lui, reprit Timagène avec émotion; c'est lui-même.

Je l'ai connu dès son enfance. Ses traits sont

encore présens à mes yeux : les liens du sang nous unirent de bonne heure. Je n'avais que quelques années de plus que lui : il fut élevé dans l'amour de la vertu. Jamais des progrès plus rapides dans les exercices du corps, dans ceux de l'esprit. Ses maîtres ne suffisaient pas au besoin qu'il avait de s'instruire. On prévoyait l'ascendant qu'il aurait un jour sur les autres hommes. Excusez mon importunité. Comment a-t-il rempli de si belles espérances?

Cléomède répondit : Il a élevé sa nation ; et par ses exploits, elle est devenue la première puissance de la Grèce. O Thèbes! s'écria Timagène, o ma patrie! heureux séjour de mon enfance! plus heureux Epaminondas!... Un saisissement involontaire l'empêcha d'achever.

Après quelques momens de silence, il demanda comment s'était opérée une révolution si glorieuse aux Thébains. Vous n'attendez pas de moi, dit Cléomède, le détail circonstancié de tout ce qui s'est passé depuis votre départ. Je m'attacherai aux principaux événemens : ils suffiront pour vous instruire de l'état actuel de la Grèce.

Vous aurez sû que par la prise d'Athènes, toutes nos républiques se trouvèrent, en quelque manière, asservies aux Lacédémoniens ; les unes furent forcées de solliciter leur alliance, et les autres de l'accepter. Les qualités brillantes et les exploits éclatans d'Agésilas, roi de Lacédémone les menaçaient d'un long esclavage. Pour s'en affranchir, Thèbes, Corinthe, Argos, et d'autres peuples, formèrent une ligue puissante, et rassemblèrent leurs troupes dans les champs de Coronée en Béotie (l'an 398 a J. C.). Elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agésilas. Xénophon qui combattit auprès de ce prince, disait qu'il n'avait javais vu une bataille si meurtrière. Les Lacédémoniens eurent l'honneur de la victoire ; les Thébains, celui de s'être retirés sans prendre la fuite. Ces derniers furent obligés de reconnaître l'indépendance des villes de la Béotie.

Peu d'années après (l'an 382 a. J. C.), le Spartiate Phébidas passant dans la Béotie avec un corps

de troupes, les fit camper auprès de Thèbes. La ville était divisée en deux factions, ayant chacune un des principaux magistrats à sa tête; Léontiadès, chef du parti dévoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle, et lui en facilita les moyens. C'était en pleine paix, et dans un moment où, sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébraient la fête de Cérès.

Un cri général s'éleva dans la Grèce. Les Lacédémoniens frémissaient d'indignation; ils demandaient avec fureur, si Phébidas avait reçu des ordres pour commettre un pareil attentat. Agésilas répond, qu'il est permis à un général d'outrepasser ses pouvoirs, quand le bien de l'état l'exige. Léontiadès se trouvait alors à Lacédémone: il calma les esprits en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderait la citadelle de Thèbes, et que Phébidas serait condamné à une amende de 100,000 drachmes (90,000 livres).

Ainsi, dit Timagène en interrompant Cléomède, Lacédémone profita du crime, et punit le coupable. Et quelle fut alors la conduite d'Agésilas? On l'accusa, répondit Cléomède, d'avoir été l'auteur secret de l'entreprise, et du décret qui avait consommé l'iniquité. Vous m'aviez inspiré de l'estime pour ce prince, reprit Timagène, mais après une pareille infamie....

Arrêtez, lui dit Cléomède, apprenez que le vertueux Xénophon n'a cessé d'admirer, d'estimer et d'aimer Agésilas. J'ai moi-même fait plusieurs campagnes sous ce prince. Je ne vous parle pas de ses talens militaires: vous verrez ses trophées élevés dans plusieurs provinces de la Grèce et de l'Asie. Mais je puis vous protester qu'il était adoré des soldats, dont il partageait les travaux et les dangers; que dans son expédition d'Asie, il étonnait les barbares par la simplicité de son extérieur, et par l'élévation de ses sentimens; que dans tous les temps, il nous étonnait par de nouveaux traits de désintéressement, de frugalité, de modération et de bonté; que sans se souvenir de sa grandeur, sans craindre que

les autres l'oubliassent, il était d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes: enfin le Spartiate le plus rigide n'avait pas de moeurs plus austères; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge: dans ces conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers, et de rendre la liberté aux esclaves.

Eh, qu'importent toutes ces qualités, répliqua Timagène, s'il les a ternies en souscrivant à l'injustice exercée contre les Thébains? Cependant, répondit Cléomède, il regardait la justice comme la première des vertus. J'avoue qu'il la violait quelquefois; et sans prétendre l'excuser, j'observe que ce n'était qu'en faveur de ses amis, jamais contre ses ennemis. Il changea de conduite à l'égard des Thébains, soit que toutes les voies lui parussent légitimes, pour abattre une puissance rivale de Sparte, soit qu'il crût devoir saisir l'occasion de venger ses injures personnelles. Il s'était rendu maître de toutes les passions, à l'exception d'une seule qui le maîtrisait, et qui, enrichie de la dépouille des autres, était devenue tyrannique, injuste, incapable de pardonner une offense: c'était un amour excessif de la gloire; et ce sentiment, les Thébains l'avaient blessé plus d'une fois, sur-tout lorsqu'ils déconcertèrent le projet qu'il avait conçu de détrôner le roi de Perse.

Le décret des Lacédémoniens fut l'époque de leur décadence. La plupart de leurs alliés les abandonnèrent; et trois ou quatre ans après, les Thébains brisèrent un joug odieux. Quelques citoyens intrépides détruisirent dans une nuit, dans un instant, les partisans de la tyrannie; et le peuple ayant secondé leurs premiers efforts, les Spartiates évacuèrent la citadelle. Le jeune Pélopidas fut un des premiers auteurs de cette conjuration.

Toute voie de conciliation se trouvait désormais interdite aux deux nations. Agésilas conduisit deux fois en Béotie ses soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres. Les Thébains, après avoir d'abord laissé

ravager leurs campagnes, essayèrent leurs forces dans de petits combats, qui bientôt se multiplièrent. Pélopidas les menait chaque jour à l'ennemi, et leur apprenait lentement à braver ces Spartiates, dont ils redoutaient la valeur et encore plus la réputation. Lui-même, instruit par ses fautes et par les exemples d'Agésilas, s'appropriait l'expérience du plus habile général de la Grèce: il recueillit dans une des campagnes suivantes, le fruit de ses travaux et de ses réflexions.

Il était dans la Béotie, il s'avançait vers Thèbes (l'an 375 a. J. C.); un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le sien, retournait par le même chemin; un cavalier Thébain, qui s'était avançé et qui les apperçut sortant d'un défilé, court à Pélopidas: „Nous sommes tombés, s'écria-t-il, entre „les mains de l'ennemi.“ Et pourquoi ne seraient-ils „pas tombés entre les nôtres? répondit le général.“ Jusqu'à ce moment aucune nation n'avait osé attaquer les Lacédémoniens avec des forces égales, encore moins avec des forces inférieures. La mêlée fut sanglante, la victoire long-temps indécise. Les Lacédémoniens, ayant perdu leurs deux généraux et l'élite de leurs guerriers, s'ouvrent enfin, sans perdre leurs rangs, pour laisser passer l'ennemi: mais Pélopidas, qui veut rester maître du champ de bataille, fond de nouveau sur eux, et goûte enfin le plaisir de les disperser dans la plaine.

Ce succès inattendu étonna Lacédémone, Athènes, et toutes les républiques de la Grèce. Fatiguées des malheurs de la guerre, elles résolurent de terminer leurs différends à l'amiable; mais les Lacédémoniens, entraînés vers leur ruine par un esprit de vertige, donnèrent ordre au roi Cléombrote, qui commandait en Phocide l'armée du Péloponnèse, de la conduire en Béotie. Elle était forte de 10000 hommes de pied, et de 1000 chevaux. Les Thébains ne pouvaient leur opposer que 6000 hommes d'infanterie, et un petit nombre de chevaux; mais Epaminondas était à leur tête et avait Pélopidas sous lui.

On citait des augures sinistres: il répondit que le meilleur des présages était de défendre sa patrie. On rapportait des oracles favorables: il les accrédita tellement, qu'on le soupçonnait d'en être l'auteur. Ses troupes étaient aguerries et pleines de son esprit. La cavalerie de l'ennemi, ramassée presque au hasard, n'avait ni expérience ni émulation.

Les deux armées étaient dans un endroit de la Béotie, nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faisait ses dispositions, inquiet d'un événement qui allait décider du sort de sa patrie, il apprit qu'un officier de distinction venait d'expirer tranquillement dans sa tente: „Eh, bons „dieux, s'écria-t-il, comment a-t-on le temps de „mourir dans une pareille circonstance!"

Le lendemain (371 a. J. C.), se donna une bataille que les talens du général Thébain rendront à jamais mémorable. Cléombrote périt dans le combat; son armée fut battue et obligée de se retirer dans son camp.

Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athènes qu'une jalousie indécente contre les Thébains. A Sparte il réveilla ces sentimens extraordinaires que les lois de Lycurgue impriment dans tous les coeurs. Le peuple assistait à des jeux solennels, où les hommes de tout âge disputaient le prix de la lutte et des autres exercices du gymnase. A l'arrivée du courrier, les magistrats prévirent que c'en était fait de Lacédémone; et sans interrompre le spectacle, ils firent instruire chaque famille de la perte qu'elle venait d'essuyer, en exhortant les mères et les épouses à contenir leur douleur dans le silence. Le lendemain on vit ces familles, la joie peinte sur le visage, courir aux temples, à la place publique, remercier les dieux, et se féliciter mutuellement d'avoir donné à l'état des citoyens si courageux. Les autres n'osaient s'exposer aux regards du public, ou ne se montraient qu' avec l'appareil de la tristesse ou du deuil. La douleur de la honte et l'amour de la patrie prévalurent tellement dans la plupart d'entr' elles, que les époux ne pouvaient soutenir les regards de

leurs épouses, et que les mères craignaient le retour de leurs fils.

Deux ans après, Epaminondas et Pélopidas furent nommés Béotarques, ou chefs de la ligue Béotienne. Ce fut avec ce fidèle compagnon de ses travaux et de sa gloire, qu'Epaminondas entra dans le Péloponnèse, portant la terreur et la désolation chez les peuples attachés aux Spartiates. Il conduisit son armée à Lacédémone, résolu d'attaquer ses habitans jusque dans leurs foyers; mais Agésilas avait garni les éminences de la ville de ses troupes, l'hiver était fort avancé, les Thébains manquaient de vivres, les Athéniens et d'autres peuples faisaient des levées en faveur de Lacédémone, toutes ces raisons engagèrent Epaminondas à se retirer.

Les chefs de la ligue Béotienne ne sont en exercice que pendant une année, au bout de laquelle ils doivent remettre le commandement à leurs successeurs. Epaminondas et Pélopidas l'avaient conservé quatre mois entiers au delà du terme prescrit par la loi. Ils furent accusés et traduits en justice. Le dernier se défendit sans dignité: il eut recours aux prières. Epaminondas parut devant ses juges, avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. „La loi me condamne, leur dit-il, je mérite la mort; „je demande seulement qu'on grave cette inscription „sur mon tombeau: Les Thébains ont fait mourir „Epaminondas, parce qu'à Leuctres il les força d'atta„quer et de vaincre ces Lacédémoniens, qu'ils n'o„saient pas auparavant regarder en face: parce que „sa victoire sauva sa patrie, et rendit la liberté à „la Grèce; parce que sous sa conduite, les Thébains „assiégèrent Lacédémone, qui s'estima trop heureuse „d'échapper à sa ruine; parce qu'il rétablit Messène, „et l'entoura de fortes murailles.“ Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas, et les juges n'osèrent pas le condamner.

L'envie qui s'accroît par ses défaites, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier. Dans la disribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues, et à l'entretien des

égoûts de la ville. Il releva cette commission … paix.“
montra, comme il l'avait dit lui-même, … de ses
pas juger des hommes par les places, qu'il … uleur:
par ceux qui les remplissent. … lais-
expi-
tres

BATAILLE DE MANTINÉE. MORT D'ÉPAMINONDAS.

La Grèce touchait au moment d'une révolution. Epaminondas était à la tête d'une armée, sa victoire ou sa défaite allait enfin décider si c'était aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois aux autres peuples. Il entrevit l'instant de hâter cette décision.

Il part un soir de Tégée en Arcadie pour surprendre Lacédémone. Cette ville est toute ouverte, et n'avait alors pour défenseur que des enfans et des vieillards. Une partie des troupes se trouvaient en Arcadie; l'autre s'y rendit sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, et voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Instruit par un transfuge, de la marche d'Epaminondas, il était revenu sur ses pas avec une extrême déligence; et déjà ses soldats occupaient les postes les plus importans. Le général Thébain, surpris sans être découragé, ordonne plusieurs attaques. Il avait pénétré jusqu'à la place publique, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir: quoique âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers; et secondé par le brave Archidamus son fils, il repousse l'ennemi, et le force de se retirer.

Epaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite. Il fallait une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étaient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en présence. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés,

ceux qui les ont perfectionnées; dans la suite, les hommes de génie n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cette cause générale, il faut en joindre plusieurs particulières. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Scyros, les historiens Cadmus et Hécatée de Milet, introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose, plus propre que celui de la poésie au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore et d'autres Grecs, rapportèrent d'Egypte et de quelques régions orientales, des connaissances qu'ils transmirent à leurs disciples. Pendant qu'elles germaient en silence dans les écoles établies en Sicile, en Italie et sur les côtes de l'Asie, tout concourait au développement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination, sont spécialement destinés parmi les Grecs, à l'embellissement des fêtes et des temples; ils le sont encore à célébrer les exploits des nations, et les noms des vainqueurs aux jeux solennels de la Grèce. Dispensateurs de la gloire qu'ils partagent, ils trouvèrent, dans les années qui suivirent la guerre des Perses, plus d'occasions de s'exercer qu'auparavant.

La Grèce, après avoir joui pendant quelque temps d'une prospérité, qui augmenta sa puissance, fut livrée à des dissentions, qui donnèrent une activité surprenante à tous les esprits. On vit à la fois se multiplier dans son sein les guerres et les victoires, les richesses et le faste, les artistes et les monumens: les fêtes devinrent plus brillantes, les spectacles plus communs; les temples se couvrirent de peintures; les environs de Delphes et d'Olympie, de statues. Au moindre succès, la piété, ou plutôt la vanité nationale, payait un tribut à l'industrie, excitée d'ailleurs par une institution qui tournait à l'avantage des arts. Fallait-il décorer une place, un édifice public? plusieurs artistes traitaient le même sujet; ils exposaient leurs ouvrages ou leurs plans, et la préférence était accordée à celui qui réunissait en

plus grand nombre les suffrages du public. Des concours plus solennels en faveur de la peinture et de la musique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes, et en d'autres lieux. Les villes de la Grèce qui n'avaient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens: la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville, une grande partie des contributions que fournissaient les alliés, pour soutenir la guerre contre les Perses, et qu'on avait tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta, qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureraient à la nation l'abondance dans le moment, et une gloire immortelle pour l'avenir. Aussitôt les manufactures, les ateliers, les places publiques, se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manoeuvres, dont les travaux étaient dirigés par des artistes intelligens, d'après les dessins de Phidias. Ces ouvrages, qu'une grande puissance n'aurait osé entreprendre, et dont l'exécution semblait exiger un long espace de temps, furent achevés par une petite république, dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme, sans qu'une si étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur solidité. Ils coutèrent environ trois mille talens (17,100,000 livres).

Pendant qu'on y travaillait, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'état. „Pensez-vous, dit-il un jour à l'assemblée générale, que la dépense soit trop forte? Beaucoup „trop, répondit-on.“ Eh bien, reprit-il, elle roulera „toute entière sur mon compte; et j'inscrirai mon „nom sur ces monumens. — Non non, s'écria le peuple, qu'ils soient construits aux dépens du trésor; et „n'épargnez rien pour les achever.“

Le goût des arts commençait à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens; celui des tableaux et des statues, chez les gens riches. La multitude juge

leurs noms et ceux de leurs pères, le lieu de leur naissance et celui de leur mort.

Le chemin qui conduit de la ville à l'Académie, est entouré de pareilles inscriptions. On en voit d'autres semées confusément aux environs. Ici reposent ceux qui périrent dans la guerre d'Egine; là, ceux qui périrent en Chypre; plus loin, ceux qui périrent dans l'expédition de Sicile. On ne peut faire un pas sans fouler la cendre d'un héros, ou d'une victime immolée à la patrie. Les soldats qui revenaient du Péloponnèse, et qui avaient accompagné le convoi, erraient au milieu de ces monumens funèbres: ils se montraient les uns aux autres les noms de leurs aïeux, de leurs pères, et semblaient jouir d'avance des honneurs qu'on rendrait un jour à leur mémoire.

DU GOUVERNEMENT D'ATHÈNES.

Les villes et les bourgs de l'Attique sont divisés en 174 départemens ou districts, qui, par leurs différentes réunions, forment dix tribus. Tous les ans, vers les derniers jours de l'année, les tribus s'assemblent séparément pour former un sénat composé de 500 députés, qui doivent être âgés au moins de 30 ans. Chacune d'entr'elles en présente 50, et leur en donne pour adjoints 50 autres, destinés à remplir les places que la mort ou l'irrégularité de conduite laisseront vacantes. Les uns et les autres sont tirés au sort. Les nouveaux sénateurs doivent subir un examen rigoureux; car il faut des moeurs irréprochables à des hommes destinés à gouverner les autres.

Le sénat formé par les représentans des dix tribus, est naturellement divisé en dix classes, dont chacune à son tour a la prééminence sur les autres. Cette prééminence se décide par le sort, et le temps en est borné à l'espace de 36 jours pour les quatre premières classes, de 35 pour les autres.

Celle qui est à la tête des autres, s'apelle la classe des Prytanes. Elle est entretenue aux dépens

du public, dans un lieu nommé le Prytanée. Mais comme elle est encore trop nombreuse pour exercer en commun les fonctions dont elle est chargée, on la subdivise en cinq Décuries, composée chacune de dix Proèdres ou présidens. Les sept premiers d'entre eux occupent pendant sept jours, la première place chacun à son tour; les autres en sont formellement exclus.

Celui qui la remplit, doit être regardé comme le chef du Sénat. Ses fonctions sont si importantes, qu'on n'a cru devoir les lui confier que pour un jour. Il propose communément les sujets des délibérations; il appelle les sénateurs au scrutin; et garde, pendant le court intervalle de son exercice, le sceau de la république, les clefs de la citadelle, et celles du trésor de Minerve.

Ces arrangemens divers, toujours dirigés par le sort, ont pour objet de maintenir la plus parfaite égalité parmi les citoyens, et la plus grande sureté dans l'état. Il n'y a point d'Athénien qui ne puisse devenir membre et chef du premier corps de la nation; il n'y en a point qui puisse à force de mérite ou d'intrigues, abuser d'une autorité qu'on ne lui confie que pour quelques instans. — Les neuf autres classes, ou chambres du Sénat, ont de même un président à leur tête.

Le Sénat se renouvelle tous les ans. Si l'on est content de ses services, il obtient nne couronne que lui décerne le peuple. Il est privé de cette récompense, quand il a négligé de faire construire des galères. Ceux qui le composent, reçoivent pour droit de présence, une drachme par jour (18 sous). Il s'assemble tous les jours, excepté les jours de fêtes et les jours regardés comme funestes. C'est aux Prytanes qu'il appartient de le convoquer, et de préparer d'avance les sujets des déliberations. Comme il représente les tribus, il est représenté par les Prytanes, qui, toujours réunis en un même endroit, sont à portée de veiller sans cesse sur les dangers qui menacent la république, et d'en instruire le Sénat.

Pendant les 35 ou 36 jours que la classe des

Prytanes est en exercice, le peuple s'assemble quatre fois; et ces quatre assemblées, qui tombent le 11, le 20, le 30 et le 32 de la Prytanie, se nomment assemblées ordinaires.

Dans la première on confirme ou on destitue les magistrats qui viennent d'entrer en place. On s'occupe des garnisons et des places qui font la sûreté de l'état, ainsi que de certaines dénonciations publiques, et l'on finit par publier les confiscations des biens ordonnées par les tribunaux. Dans la deuxième, tout citoyen qui a déposé sur l'autel un rameau d'olivier entouré de bandelettes sacrées, peut s'expliquer avec liberté sur les objets relatifs à l'administration et au gouvernement. La troisième est destinée à recevoir les hérauts et les ambassadeurs, qui ont auparavant rendu compte de leur mission, ou présenté leurs lettres de créance au Sénat. La quatrième enfin roule sur les matières de religion telles que les fêtes, les sacrifices etc. Outre ces assemblées il s'en tient d'extraordinaires lorsque l'état est menacé d'un prochain danger. On accorde au peuple un droit de présence de trois oboles (neuf sous).

Les femmes ne peuvent pas assister à l'assemblée. Les hommes au dessous de vingt ans n'en ont pas encore le droit. On cesse d'en jouir, quand on a une tache d'infamie; et un étranger qui l'usurperait, serait puni de mort, parce qu'il serait censé usurper la puissance souveraine, ou voulair trahir le secret de l'état.

L'assemblée commence de très-grand matin. Elle se tient au théâtre de Bacchus, ou dans le marché public, ou dans une grande enceinte voisine de la citadelle, et nommée le Pnyx. Il faut six mille suffrages pour donner force de loi à plusieurs de ses décrets. Cependant on n'est pas toujours en état de les avoir; et tant qu'a duré la guerre du Péloponnèse, on n'a jamais pu réunir plus de 5000 citoyens dans l'assemblée générale.

On propose le sujet de la délibération, ordinairement contenu dans un décret préliminaire du Sé-

nat, qu'on lit à haute voix, et le héraut s'écrie: „Que les citoyens qui peuvent donner un avis utile „à la patrie, montent à la tribune.“

Quoique dès ce moment il soit libre à chacun des assistans de monter à la tribune, cependant on n'y voit pour l'ordinaire que les orateurs de l'état. Ce sont dix citoyens distingués par leurs talens, et chargés spécialement de défendre les intérêts de la patrie dans les assemblées du Sénat et du peuple.

La question étant suffisamment éclaircie, les proèdres ou présidens du Sénat demandent au peuple une décision sur le décret qu'on lui a proposé. Il donne quelquefois son suffrage par scrutin; mais plus souvent en tenant les mains élevées. Quand on s'est assuré de la pluralité des suffrages, et qu'on lui a relu une dernière fois le décret sans réclamation, les présidens congédient l'assemblée. Elle se dissout avec le même tumulte qui, dès le commencement, a régné dans ses délibérations.

Le Sénat est le conseil perpétuel du peuple. Les décrets en sortant de ses mains, et avant le consentement du peuple, ont par eux-mêmes assez de force pour subsister pendant que ce Sénat est en exercice; mais il faut qu'ils soient ratifiés par le peuple, pour avoir une autorité durable.

De simples particuliers ont, dans les délibérations publiques, l'influence que le Sénat devrait avoir. Les uns sont des factieux de la plus basse extraction, qui, par leur audace, entraînent la multitude; les autres des citoyens riches, qui la corrompent par leurs largesses; les plus accrédités, des hommes éloquens qui renonçant à toute autre occupation, consacrent tout leur temps à l'administration de l'état.

Ils commencent pour l'ordinaire à s'essayer dans les tribunaux de justice; et quand ils s'y distinguent par le talent de la parole, alors sous prétexte de servir leur patrie, mais le plus souvent pour servir leur ambition, ils entrent dans une plus noble carrière, et se chargent du soin pénible d'éclairer le Sénat et de conduire le peuple.

Leur profession, à laquelle ils se dévouent dans

un âge très-peu avancé, exige avece le sacrifice de leur liberté, des lumières profondes et des talens sublimes: car c'est peu de connaître en détails l'histoire, les lois, les besoins et les forces de la république, ainsi que des puissances voisines ou éloignées; c'est peu desuivre de l'oeil ces efforts rapides ou lents que les états font sans cesse les uns contre les autres, et ces mouvemens presque imperceptibles qui les détruisent intérieurement; de prévenir la jalousie des nations faibles et alliées, de déconcerter les mesures des nations puissantes et ennemies, de démêler enfin les vrais intérêts de la patrie à travers une foule de combinaisons et de rapports: il faut encore faire valoir en public les grandes vérités dont on s'est pénétré dans le particulier; n'être ému ni des menaces ni des applaudissemens du peuple; affronter la haine des riches en les soumettant à de fortes impositions, celle de la multitude en l'arrachant à ses plaisirs ou à son repos, celle des autres orateurs en dévoilant leurs intrigues; répondre des événemens qu'on n'a pu empêcher, et de ceux qu'on n'a pu prévoir; payer de sa disgrace les projets qui n'ont pas réussi, et quelquefois même ceux que le succès a justifiés; paraître plein de confiance lorsqu' un danger imminent répand la terreur de tous côtés, et par des lumières subites relever les espérances abattues; courir chez les peuples voisins; former des ligues puissantes; allumer avec l'enthousiasme de la liberté la soif ardente des combats; et après avoir rempli les devoirs d'homme d'état, d'orateur et d'ambassadeur, aller sur le champ de bataille, pour y sceller de son sang les avis qu'on a donnés au peuple du haut de la tribune.

Tel est le partage de ceux qui sont à la tête du gouvernement. Les lois, qui ont prévu l'empire que des hommes si utiles et si dangereux prendraient sur les esprits, ont voulu qu'on ne fît usage de leurs talens qu' après s'être assuré de leur conduite. Elles éloignent de la tribune celui qui aurait frappé les auteurs de ses jours, ou leur refuserait les moyens de subsister; parce qu'en effet on ne connaît guère

l'amour de la patrie, quand on ne connaît pas les sentimens de la nature. Elles en éloignent celui qui dissipe l'héritage de ses pères, parce qu'il dissiperait avec plus de facilité les trésors de l'état; celui qui n'aurait pas d'enfans légitimes, ou qui ne possèderait pas de biens dans l'Attique, parce que, sans ces liens, il n'aurait pour la république qu'un intérêt général, toujours suspect quand il n'est pas joint à l'intérêt particulier; celui qui refuserait de prendre les armes à la voix du général, qui abandonnerait son bouclier dans la mêlée, qui se livrerait à des plaisirs honteux, parce que la lâcheté et la corruption, presque toujours inséparables, ouvriraient son ame à toutes les espèces de trahisons, et que d'ailleurs tout homme qui ne peut ni défendre la patrie par sa valeur ni l'édifier par ses exemples, est indigne de l'éclairer par ses lumières.

Il faut donc que l'orateur monte à la tribune avec la sécurité et l'autorité d'une vie irréprochable. Autrefois ceux qui parlaient en public, n'accompagnaient leurs discours que d'une action noble, tranquille et sans art, comme les vertus qu'ils pratiquaient, comme les vérités qu'ils venaient annoncer; et l'on se souvient encore que Thémistocle, Aristide et Périclès, presque immobiles sur la tribune, et les mains dans leurs manteaux, imposaient autant par la gravité de leur maintien que par la force de leur éloquence. Loin de suivre ces modèles, la plupart des orateurs ne laissent voir dans leurs traits, dans leurs cris, dans leurs gestes et dans leurs vêtemens, que l'assemblage effrayant de l'indécence et de la fureur.

Mais cet abus n'est qu'un léger symptôme de l'infamie de leur conduite. Les uns vendent leurs talens et leur honneur à des puissances ennemies d'Athènes; d'autres ont à leurs ordres des citoyens riches qui, par un asservissement passager, espèrent s'élever aux premières places; tous se faisant une guerre de réputation et d'intérêt, ambitionnent la gloire et l'avantage de conduire le peuple le plus éclairé de la Grèce et de l'univers.

De là ces intrigues et ces divisions qui fermentent sans cesse dans le sein de la république, et qui se développent avec éclat dans ces assemblées tumultueuses. Car le peuple, si rampant quand il obéit, si terrible quand il commande, y porte avec la licence de ses moeurs, celle qu'il croit attachée à sa souveraineté. Toutes ses affections y sont extrêmes, tous ses excès impunis. Les orateurs, comme autant de chefs de partis, y viennent secondés, tantôt par des officiers militaires dont ils ont obtenu la protection, tantôt par des factieux subalternes dont ils gouvernent la fureur. A peine sont-ils en présence qu'ils s'attaquent par des injures qui animent la multitude, ou par des traits de plaisanterie qui la transportent hors d'elle-même. Bientôt les clameurs, les applaudissemens, les éclats de rire, étouffent la voix des sénateurs qui président à l'assemblée, des gardes dispersés de tous les côtés pour y maintenir l'ordre, de l'orateur enfin qui voit tomber son décret par ces mêmes petits moyens qui font si souvent échouer une pièce au théâtre de Bacchus.

Ce peuple qui a des sensations très-vives et très-passagères, réunit plus que tous les autres peuples, les qualités les plus opposées, et celles dont il est le plus facile d'abuser pour le séduire.

L'histoire nous le présente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse; quelquefois déployant les lumières et les sentimens des grandes ames; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire, s'enivrant des éloges qu'il reçoit; applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis; passant avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile sur-tout, et frivole, au point que dans les affaires les plus graves, et quelquefois les

plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes, ou le détourner de son intérêt.

C'est ainsi qu'on vit autrefois presque toute une assemblée se lever, et courir après un petit oiseau qu'Alcibiade jeune encore, et parlant pour la première fois en public, avait par mégarde laissé échapper de son sein.

C'est ainsi que vers le même temps, l'orateur Cléon, devenu l'idole des Athéniens qui ne l'estimaient guères, se jouait impunément de la faveur qu'il avait acquise. Ils étaient assemblés, et l'attendaient avec impatience; il vint enfin pour les prier de remettre la délibération à un autre jour, parce que, devant donner à dîner à quelques étrangers de ses amis, il n'avait pas le loisir de s'occuper des affaires de l'état. Le peuple se leva, battit des mains, et l'orateur n'en eut que plus de crédit.

Je l'ai vû moi-même un jour, très-inquiet de quelques hostilités que Philippe venait d'exercer, et qui semblaient annoncer une rupture prochaine. Dans le temps que les esprits étaient les plus agités, parut sur la tribune un homme très-petit et tout contrefait. C'était Léon, ambassadeur de Byzance, qui joignait aux désagrémens de la figure cette gaîté et cette présence d'esprit qui plaisent tant aux Athéniens. A cette vue ils firent de si grands éclats de rire, que Léon ne pouvait obtenir un moment de silence. „Eh, que feriez-vous donc, leur dit-il enfin, „si vous voyiez ma femme? Elle vient à peine à „mes genoux. Cependant, tout petits que nous som„mes, quand la division se met entre nous, la ville „de Byzance ne peut pas nous contenir.“ Cette plaisanterie eut tant de succès, que les Athéniens accordèrent sur-le-champ les secours qu'il était venu demander.

Enfin on les a vus faire lire en leur présence des lettres de Philippe, qu'on avait interceptées, en être indignés, et néanmoins ordonner qu'on respectât celles que le prince écrivait à son épouse, et qu'on les renvoyât sans les ouvrir.

[illegible] étant dans la dépendance du peuple, [illegible] livrant sans réserve à des chefs qui [illegible] quelque chose peut maintenir la démo- [illegible] les haines particulières, c'est la faci- [illegible] de poursuivre un orateur qui abuse de [illegible]. On l'accuse d'avoir transgressé des lois; [illegible] cette accusation peut être relative à la [illegible] ou à la nature de son décret, de là deux [illegible] d'accusations auxquelles il est sans cesse [illegible]

La première a pour objet de le flétrir aux yeux de ses concitoyens. S'il a reçu des présens pour trahir sa patrie, si sa vie se trouve souillée de quelque tache d'infamie ou de crimes, alors il est permis à tout particulier d'intenter contre lui une action publique. Quand la faute est légère, le magistrat le condamne à une faible amende; quand elle est grave, il le renvoie à un tribunal supérieur; si elle est avérée, l'accusé convaincu subit, entr'autres peines, celle de ne plus monter à la tribune.

Les orateurs, qu'une conduite régulière met à l'abri de cette première espèce d'accusation, n'en ont pas moins à redouter la seconde, qu'on appelle accusation pour cause d'illégalité.

Parmi cette foule de décrets qu'on voit éclore de temps à autre avec la sanction du Sénat et du peuple, il s'en trouve qui sont manifestement contraires au bien de l'état, et qu'il est important de ne pas laisser subsister. Dans ce cas, les lois autorisent le moindre citoyen à les attaquer publiquement devant les Archontes; mais le peuple ne pouvant être cité en justice, on ne peut avoir d'action que contre l'orateur qui a proposé ces décrets; et c'est contre lui, en effet, que se dirige l'accusation pour cause d'illégalité. On tient pour principe, que s'étant mêlé de l'administration sans y être contraint, il s'est exposé à l'alternative d'être honoré quand il réussit, d'être puni quand il ne réussit pas. Cependant il faut intenter cette action dans l'année, pour que l'orateur soit puni: au-delà de ce terme il ne répond plus de son décret.

Si l'accusateur n'obtient pas la cinquième partie des suffrages, il est obligé de payer 500 drachmes au trésor public, et l'affaire est finie. Si l'accusé succombe, il peut demander qu'on modère la peine, mais il n'évite guères ou l'exil, ou l'interdiction, ou de fortes amendes. Il n'est point d'orateur qui ne frémisse à l'aspect de cette accusation, et point de ressorts qu'il ne fasse jouer pour en prévenir les suites. Les prières, les larmes, un extérieur négligé, la protection des officiers militaires, les détours de l'éloquence, tout est mis en usage par l'accusé, ou par ses amis. Ces moyens ne réussissent que trop; et nous avons vu l'orateur Aristophon se vanter d'avoir subi 75 accusations de ce genre, et d'en avoir toujours triomphé.

Un particulier qui propose d'abroger une ancienne loi doit en même temps lui en substituer une autre. Si elle paraît en effet devoir être révoquée, on nomme d'avance cinq orateurs, pour prendre sa défense. En attendant, on affiche tous les jours cette loi, ainsi que celle qu'on veut mettre à sa place, sur des statues exposées à tous les yeux. Chaque particulier compare à loisir les avantages et les inconvéniens de l'une et de l'autre. Elles sont l'entretien des sociétés: le voeu du public se forme par degrés, et se manifeste ordinairement à l'assemblée générale.

Cependant elle ne peut rien décider encore. On nomme des commissaires quelquefois au nombre de 1001, qui forment un tribunal, devant lequel comparaissent, et celui qui attaque la loi ancienne, et ceux qui la défendent. Ces commissaires, après avoir mûrement examiné la nouvelle loi, la confirment eux-mêmes; ou la présentent au peuple, qui lui imprime par ses suffrages le sceau de l'autorité.

L'ARÉOPAGE.

Le sénat de l'Aréopage est le plus ancien, et néanmoins le plus intègre des tribunaux d'Athènes. Il s'assemble quelquefois dans le portique royal; pour

l'ordinaire sur une colline peu éloignée de la citadelle, et dans une espèce de salle qui n'est garantie des injures de l'air que par un toit rustique. Les places des sénateurs sont à vie; le nombre en est illimité. Les Archontes, après leurs années d'exercice, y sont admis; mais ils doivent montrer dans un examen solennel, qu'ils ont rempli leurs fonctions avec autant de zèle que de fidélité. Si dans cet examen il s'en est trouvé d'assez habiles ou d'assez puissans pour échapper ou se soustraire à la sévérité de leurs censeurs, ils ne peuvent, devenus aréopagites, résister à l'autorité de l'exemple, et sont forcés de paraître vertueux, comme en certains corps de milices on est forcé de montrer du courage.

La réputation dont jouit ce tribunal depuis tant de siècles, est fondée sur des titres qui la transmettront aux siècles suivans. L'innocence obligée d'y comparaître, s'en approche sans crainte, et les coupables convaincus et condamnés se retirent sans oser se plaindre.

Il veille sur la conduite de ses membres, et les juge sans partialité, quelquefois même pour des fautes légères. Un sénateur fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui, saisi de frayeur, s'était réfugié dans son sein. C'était l'avertir qu'un coeur fermé à la pitié ne doit pas disposer de la vie des citoyens. Aussi les décisions de cette cour sont-elles regardées comme des règles, non seulement de sagesse, mais encore d'humanité. J'ai vu traîner en sa présence une femme accusée d'empoisonnement. Elle avait voulu s'attacher un homme qu'elle adorait, par un philtre dont il mourut. On la renvoya, parce qu'elle était plus malheureuse que coupable.

Des compagnies, pour prix de leurs services obtiennent du peuple une couronne et d'autres marques d'honneur. Celle dont je parle n'en demande point, et n'en doit pas solliciter. Rien ne la distingue tant, que de n'avoir pas besoin de distinctions. A la naissance de la comédie, il fut permis à tous les Athéniens de s'exercer dans ce genre de littérature: on n'excepta que les membres de l'Aréopage. Et

comment des hommes si graves dans leur maintien, si sévères dans leurs moeurs, pourraient-ils s'occuper des ridicules de la société?

On rapporte sa première origine au temps de Cécrops; mais il en dut une plus brillante à Solon, qui le chargea du maintien des moeurs. Il connut alors presque tous les crimes, tous les vices, tous les abus. L'homicide volontaire, l'empoisonnement, le vol, les incendies, le libertinage, les innovations, soit dans le système religieux, soit dans l'administration publique, excitèrent tour-à-tour sa vigilance. Il pouvait, en pénétrant dans l'intérieur des maisons, condamner comme dangereux tout citoyen inutile, et comme criminelle toute dépense qui n'était pas proportionnée aux moyens. Comme il mettait la plus grande circonspection à réformer les moeurs, comme il n'employait les châtimens qu'après les avis et les menaces, il se fit aimer en exerçant le pouvoir le plus absolu.

L'éducation de la jeunesse devint le premier objet de ses soins. Il montrait aux enfans des citoyens la carrière qu'ils devaient parcourir, et leur donnait des guides pour les y conduire. On le vit souvent augmenter par ses libéralités l'émulation des troupes, et décerner des récompenses à des particuliers qui remplissaient dans l'obscurité les devoirs de leur état. Pendant la guerre des Perses, il mit tant de zèle et de constance à maintenir les lois, qu'il donna plus de ressort au gouvernement.

Cette institution trop belle pour subsister longtemps, ne dura qu'environ un siècle. Périclès réussit à affaiblir une autorité qui contraignait la sienne. Il eut le malheur de réussir; et dès ce moment il n'y eut plus de censeurs dans l'état, ou plutôt tous les citoyens le devinrent eux-mêmes. Les délations se multiplièrent, et les moeurs reçurent une atteinte fatale.

L'Aréopage n'exerce à présent une jurisdiction proprement dite, qu'à l'égard des blessures et des homicides prémédités, des incendies, de l'empoisonnement et de quelques délits moins graves.

Les jugemens de l'Aréopage sont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris sanglans des victimes, font un serment, et le confirment par des imprécations terribles contre elles-mêmes et contre leurs familles. Elles prennent à témoin les redoutables Euménides, qui d'un temple voisin, où elles sont honorées, semblent entendre leurs voix, et se disposer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on discute la cause. Ici la vérité a seule le droit de se présenter aux juges. Ils redoutent l'éloquence autant que le mensonge. Les avocats doivent sévèrement bannir de leurs discours les exordes, les peroraisons, les écarts, les ornemens du style, le ton même du sentiment, ce ton qui enflamme si fort l'imagination des hommes, et qui a tant de pouvoir sur les ames compatissantes. La passion se peindrait vainement dans les yeux et dans les gestes de l'orateur, l'Aréopage tient presque toutes ses séances pendant la nuit.

La question étant suffisamment éclairée, les juges déposent en silence leurs suffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miséricorde. En cas de partage un officier subalterne ajoute, en faveur de l'accusé, le suffrage de Minerve. On le nomme ainsi, parce que, suivant une ancienne tradition, cette déesse, assistant dans le même tribunal au jugement d'Oreste, donna son suffrage pour départager les juges.

Le peuple qui n'a plus rien à craindre de l'autorité des Aréopagites, mais qui respecte encore leur sagesse, leur laisse quelquefois la liberté de revoir ses propres jugemens. Les faits que je vais rapporter, se sont passés de mon temps.

Un citoyen banni d'Athènes, osait y reparaître. On l'accusa devant le peuple, qui crut devoir l'absoudre à la persuasion d'un orateur accrédité. L'Aréopage ayant pris connaissance de cette affaire, ordonna de saisir le coupable, le traduisit de nouveau devant le peuple, et le fit condamner.

Il était question de nommer des députés à l'as-

semblée des Amphictyons. Parmi ceux que le peuple avait choisis, se trouvait l'orateur Eschine, dont la conduite avait laissé quelques nuages dans les esprits. L'Aréopage, sur qui les talens sans la probité ne font aucune impression, s'informa de la conduite d'Eschine, et prononça que l'orateur Hypéride lui paraissait plus digne d'une si honorable commission. Le peuple nomma Hypéride.

MOEURS ET VIE CIVILE DES ATHÉNIENS.

Au chant du coq les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, et chantent de vieilles chansons. En même temps les boutiques s'ouvrent avec bruit, et tous les Athéniens sont en mouvement.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'armée, on fait deux repas par jour; mais les gens d'un certain ordre se contentent d'un seul, qu'ils placent, les uns à midi, la plupart avant le coucher du soleil. L'après-midi ils prennent quelques momens de sommeil, ou bien ils jouent aux dés et à d'autres jeux de commerce. Dans les intervalles de la journée, sur-tout le matin, avant midi, et le soir, avant souper, on va sur les bords de l'Ilissus et tout autour de la ville, jouir de l'extrême pureté de l'air et des aspects charmans qui s'offrent de tous côtés; mais pour l'ordinaire, on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du Sénat, et le tribunal du premier des Archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république.

Plusieurs y viennent aussi parce qu'ils ont besoin de se distraire; et d'autres, parce qu'ils ont besoin de s'occuper. A certaines heures, la place délivrée des embarras du marché, offre un champ libre à

ceux qui veulent jouir du spectacle de la foule, ou se donner eux-mêmes en spectacle.

Autour de la place sont des boutiques de parfumeurs, d'orfèvres, de barbiers etc. ouvertes à tout le monde, où l'on discute avec bruit les intérêts de l'état, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux ou sanglans, contre ceux qui paraissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant; car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espèce de plaisanterie d'autant plus redoutable, qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie, et des conversations instructives aux différens portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Ce goût si vif, qui leur a fait donner le nom de bayeurs ou badauds, se ranime avec fureur pendant la guerre. C'est alors qu'en public, en particulier, leurs conversations roulent sur des expéditions militaires; qu'ils ne s'abordent point sans se demander avec empressement s'il y a quelque chose de nouveau; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes tracer sur le terrain ou sur le mur la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès à haute voix, des revers en secret, recueillir et grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée, ou dans le plus affreux désespoir.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse et par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple aborde en foule, et qui servent d'asyle aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maisons. L'usage leur en est devenu si nécessaire, qu'ils l'ont introduit jusque sur leurs vaisseaux. Ils se mettent

au bain souvent après la promenade, presque toujours avant le repas. Ils en sortent parfumés d'essences; et ces odeurs se mêlent avec celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits, qui prennent divers noms, suivant la différence de leur forme et de leurs couleurs.

La plupart se contentent de mettre par dessus une tunique qui descend jusqu'à mi-jambe, un manteau qui les couvre presqu'en entier. Il ne convient qu'aux gens de la campagne, ou sans éducation, de relever au-dessus des genoux les diverses pièces de l'habillement.

Beaucoup d'entr'eux vont pieds nus; d'autres, soit dans la ville, soit en voyage, quelquefois même dans les processions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords détroussés.

Dans la manière de disposer les parties du vêtement, les hommes doivent se proposer la décence, les femmes y joindre l'élégance et le goût. Elles portent, 1°. une tunique blanche qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au-dessous du sein avec une large ceinture, et qui descend à plis ondoyans jusqu'aux talons; 2°. une robe plus courte, assujétie sur les reins par un large ruban, terminée dans sa partie inférieure, ainsi que la tunique, par des bandes ou raies de différentes couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras; 3°. un manteau qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt se déployant sur le corps, semble par ses heureux contours, n'être fait que pour le dessiner. On le remplace très-souvent par un léger mantelet. Quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête.

Le lin, le coton, et sur-tout la laine sont les matières le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens. La tunique était autrefois de lin; elle est maintenant de coton. On fait pour l'été des vêtemens très-légers. En hiver, quelques-uns se servent de grandes robes qu'on fait venir de Sardes, et dont le drap fabriqué à Ecbatane en Médie, est hé-

rissé de gros flocons de laine propres à garantir du froid.

On voit des étoffes que rehausse l'éclat de l'or; d'autres, où se retracent les plus belles fleurs avec leurs couleurs naturelles; mais elles ne sont destinées qu'aux vêtemens dont on couvre les statues des dieux, ou dont les acteurs se parent sur le théâtre. Pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois ordonnent aux femmes de mauvaise vie de s'en servir.

Les Athéniennes peignent leurs sourcils en noir, et appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse avec de fortes teintes de rouge. Elles répandent sur leurs cheveux couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune, et suivant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles sont privées du plaisir de partager et d'augmenter l'agrément des sociétés que leurs époux rassemblent. La loi ne leur permet de sortir pendant le jour que dans certaines circonstances; et pendant la nuit qu'en voiture et avec un flambeau qui les éclaire. Mais cette loi défectueuse, en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entière liberté, et n'est devenue pour les autres qu'une simple règle de bienséance, règle que des affaires pressantes ou de légers prétextes font violer tous les jours. Elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes pour sortir de leurs retraites. Des fêtes particulières, interdites aux hommes, les rassemblent souvent entr'elles. Dans les fêtes publiques, elles assistent aux spectacles ainsi qu'aux cérémonies du temple. Si leur extérieur n'est pas décent, des magistrats chargés de veiller sur elles, les soumettent à une forte amende, et font inscrire leur sentence sur une tablette qu'ils suspendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Des témoignages d'un autre genre les dédommagent quelquefois de la contrainte où elles vivent. Je rencontrai un jour la jeune Leucippe, dont les attraits naissans et jusqu'alors ignorés brillaient à tra-

vers un voile que le vent soulevait par intervalles. Elle revenait du temple de Cérès, avec sa mère et quelques esclaves.

La jeunesse d'Athènes, qui suivit ses pas, ne l'apperçut qu'un instant; et le lendemain je lus sur la porte de sa maison, au coin des rues, sur l'écorce des arbres, dans les endroits les plus exposés, ces mots tracés par des mains différentes: „Leucippe est belle; rien n'est si beau que Leucippe."

Les Athéniens étaient autrefois si jaloux qu'ils ne permettaient à leurs femmes de se montrer à la fenêtre. Un mari obligé de répudier sa femme, doit auparavant s'adresser à un tribunal auquel préside un des principaux magistrats. Le même tribunal reçoit les plaintes des femmes qui veulent se séparer de leurs maris. C'est là qu'après de longs combats entre la jalousie et l'amour, comparut autrefois l'épouse d'Alcibiade, la vertueuse et trop sensible Hyparète. Tandis que d'une main tremblante elle présentait le placet qui contenait ses griefs, Alcibiade survint tout-à-coup. Il la prit sous le bras sans qu'elle fit la moindre résistance, et traversant avec elle la place publique, aux applaudissemens de tout le peuple, la ramena tranquillement dans sa maison.

On va communément à pied, soit dans la ville, soit aux environs. Les gens riches tantôt se servent de chars et de litières, dont les autres citoyens ne cessent de blâmer et d'envier l'usage, tantôt se font suivre par un domestique qui porte un pliant, afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique, et toutes les fois qu'ils sont fatigués de la promenade. Les hommes paraissent presque toujours avec une canne à la main; les femmes très-souvent avec un parasol. La nuit on se fait éclairer par un esclave, qui tient un flambeau orné de différentes couleurs.

Dans les premiers jours de mon arrivée, je parcourais les écriteaux placés au-dessus des portes des maisons. On lit sur les uns: Maison à vendre, Maison à louer; sur d'autres: C'est la maison d'un tel, que rien de mauvais n'entre céans. Il m'en coûtait pour satisfaire cette petite curiosité. Dans

les principales rues, on est continuellement heurté, pressé, foulé par quantité de gens à cheval, de charretiers, de porteurs d'eau, de crieurs d'édits, de mendians, d'ouvriers et autres gens du peuple. Un jour que j'étais avec Diogène à regarder de petits chiens que l'on avait dressés à faire des tours, un de ces ouvriers chargé d'une grosse poutre, l'en frappa rudement, et lui cria: Prenez garde! Diogène lui répondit sur-le-champ: „Est-ce que tu „veux me frapper une seconde fois?"

Si la nuit on n'est accompagné de quelques domestiques, on risque d'être dépouillé par les filous, malgré la vigilance des magistrats obligés de faire leur ronde toutes les nuits. La ville entretient une garde de Scythes pour prêter main-forte à ces magistrats, exécuter les jugemens des tribunaux, maintenir le bon ordre dans les assemblées générales et dans les cérémonies publiques. Ils prononcent le grec d'une manière si barbare, qu'on les joue quelquefois sur le théâtre; et ils aiment le vin au point que pour dire, Boire à l'excès, on dit: Boire comme un Scythe.

Le peuple est naturellement frugal. Les salaisons et les légumes font sa principale nourriture. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, soit qu'ils aient été blessés à la guerre, soit que leurs maux les rendent incapables de travailler, reçoivent tous les jours du trésor public une ou deux oboles, que leur accorde l'assemblée de la nation; mais ils obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misère. A chaque nouvelle lune les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

J'avais pris une note exacte de la valeur des denrées; je l'ai perdue: je me rappelle seulement que le prix ordinaire du blé était de 5 drachmes par médimne (4 boisseaux à 4 livres 10 sous). Un boeuf de la première qualité valait environ 80 drachmes (72 livres), un mouton la cinquième partie d'un boeuf, c'est à dire environ 16 drachmes (14 liv. 8 sous); un agneau 10 drachmes (9 livres).

On ne trouve point ici des fortunes aussi éclatantes que dans la Perse. Quelques familles, en petit nombre, se sont enrichies par le commerce etc., les autres citoyens croient jouir d'une fortune honnête lorsqu'ils ont en biens-fonds 15 ou 20 talens. (Le talent valait 5400 livres.)

Quoique les Athéniens aient l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie, avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchans que par légèreté; et l'on dit communément que, quand ils sont bons, ils le sont plus que les autres Grecs, parce que leur bonté n'est pas une vertu d'éducation.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens, règnent cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions et dans l'extérieur; elle sait proportionner au temps et aux personnes les égards par lesquels on se prévient mutuellement, et regarde une démarche affectée ou précipitée, comme un signe de vanité ou de légèreté; un ton brusque, sententieux, trop élevé, comme une preuve de mauvaise éducation ou de rusticité. Elle condamne aussi les caprices de l'humeur, l'empressement affecté, l'accueil dédaigneux et le goût de la singularité. Elle exige une certaine facilité des moeurs, également éloignée de cette complaisance qui approuve tout, et de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisanterie fine et légère qui réunit la décence à la liberté, qu'il faut savoir pardonner aux autres, et se faire pardonner à soi-même, que peu de gens savent employer, que peu de gens même savent entendre.

On trouve dans cette ville plusieurs sociétés dont les membres s'engagent à s'assister mutuellement. L'un d'eux est-il traduit en justice? est-il poursuivi par des créanciers? il implore le secours de ses associés. Dans le premier cas, ils l'accompagnent au tribunal et lui servent, quand ils en sont requis, d'avocats ou de témoins; dans le second ils

lui avancent les fonds nécessaires, sans exiger le moindre intérêt, et ne lui prescrivent d'autre terme pour le remboursement, que le retour de sa fortune ou de son crédit. S'il manque à ses engagemens, pouvant les remplir, il ne peut être traduit en justice; mais il est déshonoré. Ils s'assemblent quelquefois, et cimentent leur union par des repas où règne la liberté. Ces associations que formèrent autrefois des motifs nobles et généreux, ne se soutiennent aujourd'hui que par l'injustice et par l'intérêt. Le riche s'y mêle avec les pauvres, pour les engager à se parjurer en sa faveur; le pauvre avec les riches, pour avoir quelque droit à leur protection.

Parmi ces sociétés, il s'en est établi une dont l'unique objet est de recueillir toutes les espèces de ridicules, et de s'amuser par des saillies et des bons mots. Ils sont au nombre de 60, tous gens fort gais et de beaucoup d'esprit; ils se réunissent de temps en temps dans le temple d'Hercule, pour y prononcer des décrets en présence d'une foule de témoins attirés par la singularité du spectacle. Les malheurs de l'état n'ont jamais interrompu leurs assemblées.

Deux sortes de ridicules, entr'autres, multiplient les décrets de ce tribunal. On voit ici des gens qui outrent l'élégance attique, et d'autres la simplicité spartiate. Les premiers ont soin de se raser souvent, de changer souvent d'habits, de faire briller l'émail de leurs dents, de se couvrir d'essences. Ils portent des fleurs aux oreilles, des cannes torses à la main, et des souliers à l'Alcibiade. C'est une espèce de chaussure, dont Alcibiade a donné la première idée, et dont l'usage subsiste encore parmi les jeunes gens jaloux de leur parure. Les seconds affectent les moeurs des Lacédémoniens, et sont en conséquence taxés de Laconomanie. Leurs cheveux tombent confusément sur leurs épaules: ils se font remarquer par un manteau grossier, une chaussure simple, une longue barbe, un gros bâton, une démarche lente, et si je l'ose dire, par-tout l'appareil de la modestie. Les efforts des premiers, bornés à s'attirer l'attention, révoltent encore moins que ceux des seconds,

qui en veulent directement à notre estime. J'ai vu des gens d'esprit traiter d'insolence cette fausse simplicité. Ils avaient raison. Toute prétention est une usurpation; car nous avons pour prétentions les droits des autres.

LES JEUX PYTHIQUES. LE TEMPLE ET L'ORACLE DE DELPHES.

Les jeux Pythiques se célèbrent de quatre en quatre ans à Delphes en Phocide.

Curieux de voir cette solennité nous allâmes à l'isthme de Corinthe, et nous étant embarqués à Pagae, nous entrâmes dans le golfe de Crissa le jour même où commençait la fête *). Précédés et suivis d'un grand nombre de bâtimens légers, nous abordâmes à Cirrha, petite ville située au pied du mont Cirphis. Entre ce mont et le Parnasse, s'étend une vallée où se font les courses des chevaux et des chars. Le Plistus y coule à travers des prairies riantes, que le printemps parait de ses couleurs. Après avoir visité l'Hippodrome, nous prîmes un des sentiers qui conduisent à Delphes.

La ville se présentait en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Nous distinguions déjà le temple d'Apollon, et cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différens plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissans du soleil, brillait d'un éclat qui se répandait au loin. En même temps on voyait s'avancer lentement dans la plaine et sur les collines, des processions composées de jeunes garçons et de jeunes filles, qui semblaient se disputer le prix de la magnificence et de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un

---

*) Ces jeux se célébraient dans la troisième année de chaque olympiade (vers le 14 Avril).

peuple immense s'empressait d'arriver à Delphes; et la sérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat, prêtait de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevaient de toutes parts.

Le Parnasse est une chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui dans la partie méridionale, se termine en deux pointes au-dessous desquelles se trouve la ville de Delphes, qui n'a que 16 stades de circuit. Elle n'est point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois côtés.

Nous montâmes au temple qui est situé dans la partie supérieure de la ville. Il est entouré d'une enceinte vaste et remplie d'offrandes précieuses faites à la divinité. Les peuples, et les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçaient, se croient obligés d'élever dans ces lieux des monumens de reconnaissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce, ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par des talens, obtiennent dans cette même enceinte des monumens de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de héros: c'est là que tout rappelle les événemens les plus remarquables de l'histoire, et que l'art de la sculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce. On ne peut faire un pas sans être arrêté par des chefs-d'oeuvre de l'art.

Parmi un grand nombre de monumens, on a construit plusieurs petits édifices, où les peuples et les particuliers ont porté des sommes considérables, soit pour les offrir au dieu, soit pour les mettre en dépôt, comme dans un lieu de sûreté. Quand ce n'est qu'un dépôt, on a soin d'y tracer le nom de ceux à qui il appartient, afin qu'ils puissent le retirer en cas de besoin.

Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracusains etc.; nous fûmes convaincus qu'on n'avait point exagéré, en nous

disant que nous trouverions plus d'or et d'argent à Delphes, qu'il n'y en a peut-être dans toute la Grèce. Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparèrent du temple; et les matières d'or et d'argent qu'ils firent fondre, furent estimées plus de 10,000 talens (plus de 54 millions).

De l'enceinte sacrée nous entrâmes dans le temple. Cet édifice est bâti d'une très-belle pierre; mais le frontispice est de marbre de Paros. Deux sculpteurs d'Athènes ont représenté sur le fronton Diane, Latone, Apollon. les Muses, Bacchus etc. Les chapîteaux des colonnes sont chargés de plusieurs espèces d'armes dorées, et sur-tout de boucliers qu'offrirent les Athéniens en mémoire de la bataille de Marathon.

Le vestibule est orné de peintures qui représentent le combat d'Hercule contre l'Hydre, celui des géans contre les dieux, celui de Bellérophon contre la Chimère. On y voit aussi des autels, un buste d'Homère, des vases d'eau lustrale, et d'autres grands vases où se fait le mélange du vin et de l'eau qui servent aux libations. Sur le mur on lit plusieurs sentences, dont quelques-unes furent tracées, à ce qu'on prétend, par les sept sages de la Grèce. Elles renferment des principes de conduite, et sont comme des avis que donnent les dieux à ceux qui viennent les adorer. Ils semblent leur dire: Connais-toi toi-même; rien de trop; l'infortune te suit de près.

Un mot de deux lettres, placé au-dessus de la porte, donne lieu à différentes explications; mais les plus habiles interprètes y découvrent un sens profond. Il signifie en effet, vous êtes. C'est l'aveu de notre néant et un hommage digne de la divinité à qui seule l'existence appartient.

Dans le même endroit nous lûmes sur une tablette suspendue au mur, ces mots tracés en gros caractères: Que personne n'approche de ces lieux, s'il n'a pas les mains pures.

Je ne m'arrêterai point à décrire les richesses de l'intérieur du temple: on en peut juger par cel-

les du dehors. Je dirai seulement qu'on y voit une statue collossale d'Apollon en bronze, consacrée par les Amphictyons; et que, parmi plusieurs autres statues des dieux, on conserve et on expose au respect des peuples, le siège sur lequel Pindare chantait des hymnes qu'il avait composés pour Apollon. Dans le sanctuaire est une statue d'Apollon en or, et cet ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dut la découverte au hasard. Des chèvres qui erraient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées du soupirail d'où sortaient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout-à-coup agitées de mouvemens extraordinaires et convulsifs. Le berger et les habitans des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, et prononcent dans le délire des paroles sans liaison et sans suite. Aussitôt on prend ces paroles pour des prédictions, et la vapeur de l'antre pour un souffle divin qui dévoile l'avenir.

Plusieurs ministres sont employés dans le temple. Le premier qui s'offre aux yeux des étrangers, est un jeune homme, souvent élevé à l'ombre des autels, toujours obligé de vivre dans la plus exacte continence, et chargé de veiller à la propreté ainsi qu'à la décoration des lieux saints.

Dès que le jour paraît, il va, suivi de ceux qui travaillent sous ses ordres, cueillir dans un petit bois sacré des branches de laurier, pour en former des couronnes qu'il attache aux portes, sur les murs, autour des autels, et du trépied sur lequel la pythie prononce ses oracles: il puise dans la fontaine Castalie de l'eau pour en remplir les vases qui sont dans le vestibule, et pour faire des aspersions dans l'intérieur du temple; ensuite il prend son arc et son carquois pour écarter les oiseaux qui viennent se poser sur le toit de cet édifice ou sur les statues qui sont dans l'enceinte sacrée.

Les prophètes exercent un ministère plus relevé: ils se tiennent auprès de la Pythie, recueillent ses réponses, les arrangent, les interprètent, et quel-

quefois les confient à d'autres ministres qui les mettent en vers.

Ceux qu'on nomme les saints, partagent les fonctions des prophètes. Ils sont au nombre de cinq. Ce sacerdoce est perpétuel dans leur famille, qui prétend tirer son origine de Deucalion. Des femmes d'un certain âge sont chargées de ne laisser jamais éteindre le feu sacré qu'elles sont obligées d'entretenir avec du bois de sapin. Quantité de sacrificateurs, d'augures, d'aruspices et d'officiers subalternes, augmentent la majesté du culte, et ne suffisent qu'à peine à l'empressement des étrangers qui viennent à Delphes de toutes les parties du monde.

Outre les sacrifices offerts en actions de grâces, ou pour expier des fautes, ou pour implorer la protection du dieu, il en est d'autres qui doivent précéder la réponse de l'oracle, et qui sont précédés par diverses cérémonies.

Pendant qu'on nous instruisait de ces détails, nous vîmes arriver au pied de la montagne, et dans le chemin, qu'on appelle la voie sacrée, une grande quantité de chariots remplis d'hommes, de femmes et d'enfans, qui ayant mis pied à terre, formèrent leurs rangs, et s'avancèrent vers le temple, en chantant des cantiques. Ils venaient du Péloponnèse, offrir au dieu les hommages des peuples qui l'habitent. La Théorie ou procession des Athéniens, les suivait de près, et était elle-même suivie des députations de plusieurs autres villes, parmi lesquelles on distinguait celle de l'île de Chio, composée de cent jeunes garçons. Elles se rangèrent autour du temple, présentèrent leurs offrandes, et chantèrent à l'honneur d'Apollon des hymnes accompagnés de danses.

Chaque instant faisait éclore des scènes intéressantes et rapides. Comment les décrire? comment représenter ces mouvemens, ces concerts, ces cris, ces cérémonies augustes, cette joie tumultueuse, cette foule de tableaux qui, rapprochés les uns des autres, se prêtaient de nouveaux charmes? Nous fûmes entraînés au théâtre, où se donnaient les com-

bats de poésie et de musique. Les Amphictyons y présidaient. Ce sont eux qui, en différens temps, ont établi les jeux qu'on célèbre à Delphes. Ils en ont l'intendance; ils y entretiennent l'ordre et décernent la couronne au vainqueur.

Plusieurs poètes entrèrent en lice. Le sujet du prix est un hymne pour Apollon, que l'auteur chante lui-même, en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix, et l'art de la soutenir par des accords harmonieux, influent tellement sur les opinions des juges et des assistans, que pour n'avoir pas possédé ces deux avantages, Hésiode fut autrefois exclu du concours; et que pour les avoir réunis dans un degré éminent, d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils eussent produit des ouvrages qu'ils n'avaient pas composés. Les poèmes que nous entendîmes avaient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudissemens si redoublés, que les hérauts furent obligés d'imposer silence. Aussitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le sujet qu'on a coutume de leur proposer, est le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faut qu'on puisse distinguer dans leur composition les cinq principales circonstances de ce combat. La première partie n'est qu'un prélude; l'action s'engage dans la seconde: elle s'anime et se termine dans la troisième; dans la quatrième on entend les cris de victoire, et dans la cinquième les sifflemens du monstre avant qu'il expire. Les Amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils se rendirent au stade, où les courses à pied allaient commencer. On proposa une couronne pour ceux qui parcourraient le plus tôt cette carrière; une autre pour ceux qui la fourniraient deux fois; une troisième pour ceux qui la parcourraient jusqu'à douze fois sans s'arrêter: c'est ce qu'on appelle la course simple, la double course, la longue course. A ces differens exercices nous vîmes succéder la course des enfans, celle des hommes armés, la lutte, le pugilat etc.

Autrefois on présentait aux vainqueurs une somme d'argent. Quand on a voulu les honorer davantage, on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Nous soupâmes avec les Théores ou députés des Athéniens. Quelques-uns se proposaient de consulter l'oracle. C'était le lendemain qu'il dévait répondre à leurs questions: car on ne peut en approcher que dans certains jours de l'année; et la Pythie ne monte sur le trépied qu'une fois par mois. Nous résolûmes de l'interroger à notre tour, par un simple motif de curiosité, et sans la moindre confiance dans ses décisions.

Pendant toute la nuit la jeunesse de Delphes, distribuée dans les rues, chantait des vers à la gloire de ceux qu'on venait de couronner. Tout le peuple faisait retentir les airs d'applaudissemens longs et tumultueux; la nature entière semblait participer au triomphe des vainqueurs. Ces échos sans nombre qui reposent aux environs du Parnasse, éveillés tout-à-coup au bruit des trompettes, et remplissant de leurs cris les antres et les vallées, se transmettaient et portaient au loin les expressions éclatantes de la joie publique.

Le jour suivant nous allâmes au temple; nous donnâmes nos questions par écrit, et nous attendîmes que la voix du sort eût décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie. A peine en fûmes-nous instruits, que nous la vîmes traverser le temple, accompagnée de quelques-uns des prophètes, des poètes et des saints qui entrèrent avec elle dans le sanctuaire. Triste, abattue, elle semblait se traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchait du laurier; elle en jeta en passant sur le feu sacré, quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge; elle en avait couronné sa tête; et son front était ceint d'un bandeau.

Il n'y avait autrefois qu'une Pythie à Delphes; on en établit trois, lorsque l'oracle fut plus fréquenté; et il fut décidé qu'elles seraient âgées de plus de 50 ans, après qu'un Thessalien eut enlevé une de ces prêtresses. Elles servent à tour de rôle.

On les choisit parmi les habitans de Delphes, et dans la condition la plus obscure. Ce sont pour l'ordinaire des filles pauvres, sans éducation, sans expérience, de moeurs très-pures et d'un esprit très-borné. Elles doivent s'habiller simplement, ne jamais se parfumer d'essences, et passer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuses.

Quantité d'étrangers se disposaient à consulter l'oracle. Le temple était entouré de victimes qui tombaient sous le couteau sacré, et dont les cris se mêlaient au chant des hymnes. Le désir impatient de connaître l'avenir, se peignait dans tous les yeux, avec l'espérance et la crainte qui en sont inséparables.

Un des prêtres se chargea de nous préparer. Après que l'eau sainte nous eut purifiés, nous offrîmes un taureau et une chèvre. Pour que ce sacrifice fût agréable aux dieux, il fallait que le taureau mangeât sans hésiter la farine qu'on lui présentait; il fallait qu'après avoir jeté de l'eau froide sur la chèvre, on vit frissonner ses membres pendant quelques instans. On ne nous rendit aucune raison de ces cérémonies; mais plus elles sont inexplicables, plus elles inspirent de respect. Le succès ayant justifié la pureté de nos intentions, nous rentrâmes dans le temple, la tête couronnée de laurier, et tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche. C'est avec ce symbole que les supplians approchent des autels.

On nous introduisit dans une chapelle, où dans ces momens qui ne sont, à ce qu'on prétend, ni prévus, ni réglés par les prêtres, on respire tout-à-coup une odeur extrêmement douce. On a soin de faire remarquer ce prodige aux étrangers.

Quelque temps après, le prêtre vint nous chercher, et nous mena dans le sanctuaire, espèce de caverne profonde, dont les parois sont ornées de différentes offrandes. Nous eûmes d'abord de la peine à discerner les objets; l'encens et les autres parfums qu'on y brûlait continuellement, le remplissaient d'une fumée épaisse. Vers le milieu est un soupirail d'où sort l'exhalaison prophétique. On s'en approche par

une pente insensible; mais on ne peut pas le voir, parce qu'il est couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes et de rameaux de laurier, que la vapeur ne saurait se répandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refusait de répondre à nos questions. Les ministres, dont elle était environnée, employaient tour à tour les menaces et la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, et qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir.

Les plus fortes couleurs suffiraient à peine pour peindre les transports dont elle fut saisie un moment après. Nous vîmes sa poitrine s'enfler, et son visage rougir et pâlir; tous ses membres s'agitaient de mouvemens involontaires; mais elle ne faisait entendre que des cris plaintifs, et de longs gémissemens. Bientôt les yeux étincelans, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant ni résister à la vapeur qui l'opprimait, ni s'élancer du trépied, où les prêtres la retenaient, elle déchira son bandeau; et au milieu des hurlemens les plus affreux, elles prononça quelques paroles que les prêtres s'empressèrent de recueillir. Ils les mirent tout de suite en ordre, et nous les donnèrent par écrit. J'avais demandé si j'aurais le malheur de survivre à mon ami? Philotas sans se concerter avec moi, avait fait la même question. La réponse était obscure et équivoque. Nous la mîmes en pièces en sortant du temple.

Nous étions alors rempli d'indignation et de pitié; nous nous reprochions avec amertume l'état funeste où nous avions réduit cette malheureuse. Elle exerce des fonctions odieuses, qui ont déjà coûté la vie à plusieurs de ses semblables. Les ministres le savent; cependant nous les avons vus multiplier et contempler de sang froid les tourmens dont elle était accablée. Ce qui révolte encore, c'est qu'un vil intérêt endurcit leurs ames. Sans les fureurs de la Pythie elle serait moins consultée, et les libéralités des peuples seraient moins abondantes: car il en coûte pour obtenir la réponse du dieu. Ceux qui

ne lui rendent qu'un simple hommage, doivent au moins déposer sur les autels des gâteaux et d'autres offrandes; ceux qui veulent connaître l'avenir, doivent sacrifier des animaux. Il en est même qui, dans ces occasions, ne rougissent pas d'étaler le plus grand faste.

Cependant ce tribut, imposé pendant toute l'année à la crédulité des hommes, et sévèrement exigé par les prêtres dont il fait le principal revenu, ce tribut, dis-je, est infiniment moins dangereux que l'influence de leurs réponses sur les affaires publiques de la Grèce, et du reste de l'univers. On doit gémir sur les maux du genre humain, quand on pense qu'on peut obtenir, à prix d'argent, les réponses de la Pythie; et qu'ainsi un mot dicté par des prêtres corrompus, et prononcé par une fille imbécile, suffit pour susciter des guerres sanglantes, et porter la désolation dans tout un royaume.

VOYAGE DE BÉOTIE; L'ANTRE DE TROPHONIUS, HÉSIODE, PINDARE.

On voyage avec beaucoup de sûreté dans toute la Grèce; on trouve des auberges dans les principales villes, et sur les grandes routes; mais on y est rançonné sans pudeur. Comme le pays est presque par-tout couvert de montagnes et de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits trajets; encore est-on souvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours, et mener avec soi quelques esclaves, pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empressent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des Proxènes chargés de ce soin: tantôt ce sont des particuliers en liaison de commerce, ou d'hospitalité, avec des particuliers d'une autre ville; tantôt ils ont un caractère public, et sont reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation qui, par un décret solen-

nel, les a choisis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent; enfin il en est qui gèrent à la fois les affaires d'une ville étrangère et de quelques-uns de ses citoyens.

Le Proxène d'une ville en loge les députés; il les accompagne par-tout, et se sert de son crédit pour assurer le succès de leurs négociations; il procure à ceux de ses habitans qui voyagent, les agrémens qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes ce secours dans plusieurs villes de la Grèce.

Nous partîmes d'Athènes au printemps de l'année 357 avant J. C. Nous arrivâmes le soir même à Orope par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de laurier. A la distance de 30 stades, on trouve sur une hauteur la ville de Tanagra, patrie de Corinne. Nous vîmes son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, et son portrait dans le gymnase. Quand on lit ses ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poésie, ils furent si souvent préférés à ceux de Pindare; mais quand on voit son portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été?

Nous partîmes de Tanagra, et après avoir fait 200 stades (7 lieues et demie), nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensévelie sous ses ruines. Elle était située au pied du mont Cithéron, dans cette belle plaine qu'arrose l'Asopus, et dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de trois cent mille Perses. Ceux de Platée se distinguaient tellement dans cette bataille, que les autres Grecs, autant pour reconnaître leur valeur qne pour éviter toute jalousie, leur en déférèrent la principale gloire. On institua chez eux des fêtes pour en perpétuer le souvenir, et il fut décidé que tous les ans on y renouvellerait les cérémonies funèbres en l'honneur des Grecs qui avaient péri dans la bataille.

De pareilles institutions se sont multipliées parmi les Grecs: ils savent que les monumens ne suffisent pas pour éterniser les faits éclatans, ou du moins pour en produire de semblables. Ces monumens périssent, ou sont ignorés, et n'attestent souvent que le talent

de l'artiste, et la vanité de ceux qui les ont fait construire. Mais des assemblées générales et solonnelles, où chaque année les noms de ceux qui se sont dévoués à la mort sont récités à haute voix, où l'éloge de leur vertu est prononcé par des bouches éloquentes, où la patrie enorgueillie de les avoir produits, va répandre des larmes sur leurs tombeaux; voilà le plus digne hommage qu'on puisse décerner à la valeur. De là, continuant notre marche par la bourgade de Leuctres et la ville de Thespie, jusques dans un lieu nommé Asraca, un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses. Nous nous arrêtâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine d'Aganippe, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poètes de la Grèce.

Bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses: c'est là en effet que leur pouvoir et leur influence s'annoncent d'une manière éclatante par les monumens qui parent ces lieux solitaires, et semblent les animer. Leurs statues, exécutées par différens artistes s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici Apollon et Mercure se disputent une lyre; là, respirent encore des poètes et des musiciens célèbres, Thamyris, Arion, Hésiode et Orphée, autour duquel sont plusieurs figures d'animaux sauvages, attirés par la douceur de sa voix.

De toutes parts s'élèvent quantité de trépieds de bronze, noble récompense des talens couronnés dans les combats de poésie et de musique. Ce sont les vainqueurs eux-mêmes qui les ont consacrés en ces lieux. On y distingue celui qu'Hésiode avait remporté à Chalcis en Eubée. Antrefois les Thespiens y venaient tous les ans distribuer de ces sortes de prix, et célébrer des fêtes en l'honneur des Muses et de l'Amour.

Au-dessus du bois coulent, entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permesse, la fontaine d'Hippocrène, et celle de Narcisse, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour, en s'obstinant

à contempler son image, dans les eaux tranquilles de cette source.

Nous étions alors sur l'Hélicon, sur cette montagne si renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées, la fraîcheur des ombrages, et la beauté des arbres antiques dont elle est couverte. Les paysans des environs nous assuraient que les plantes y sont tellement salutaires, qu'après s'en être nourris, les serpens n'ont plus de venin.

Les Muses règnent sur l'Hélicon. Leur histoire ne présente que des traditions absurdes, mais leurs noms indiquent leur origine. Il paraît en effet que les premiers poètes, frappés des beautés de la nature, se laissèrent aller au besoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines, et que cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandue, ils les désignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvaient avoir sur les productions de l'esprit. Ils ne reconnurent d'abord que trois Muses, Mélété, Mnémé, Aoedé: c'est-à-dire, la méditation ou la réflexion qu'on doit apporter au travail, la mémoire, qui éternise les faits éclatans, et le chant qui accompagne le récit. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères et les effets. Le nombre des Muses s'accrut, et les noms qu'elles reçurent alors, se rapportèrent aux charmes de la poésie, à son origine céleste, à la beauté de son langage, aux plaisirs et à la gaîté qu'elle procure, aux chants et à la danse qui relèvent son éclat; à la gloire dont elle est couronnée *). Dans la suite on leur associa les Grâces qui doivent embellir la poésie, et l'Amour qui en est souvent l'objet.

---

*) Erato signisie l'Aimable; Uranie la Céleste; Calliope peut désigner l'élégance du langage; Thalie la joie vive, et sur-tout celle qui règne dans les festins: Melpomène, celle qui se plait aux chants; Polymnie, la multiplicité des chants; Terpsicore, celle qui se plait à la danse; Clio, la gloire.

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où au milieu de l'ignorance parurent tout-à-coup Orphée, Linus, et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Piérie, et de là étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon; dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, et nous nous rendîmes à Lébadée pour voir l'antre de Trophonius, un des plus célèbres oracles de la Grèce. Une indiscrétion de Philotas nous empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les merveilles opérées dans cette caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, et observa que ces faits surprenans n'étaient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étais une fois dans un temple, ajouta-t-il, la statue du dieu paraissait couverte de sueur: le peuple criait au prodige, mais j'appris ensuite qu'elle était faite d'un bois qui avait la propriété de suer par intervalles. A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir, et sortir quelques momens après: c'était un des prêtres de Trophonius. On nous conseilla de ne point nous exposer à sa vengeance, en nous enfonçant dans un souterrain dont les détours n'étaient connus que de ces ministres.

Quelques jours après, on nous avertit qu'un Thébain allait descendre dans la caverne; nous prîmes le chemin de la montagne accompagnés de quelques amis, et à la suite d'un grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvînmes bientôt au temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois qui lui est également consacré. Sa statue qui le représente sous les traits d'Esculape, est de la main de Praxitèle.

Trophonius était un architecte qui, conjointement avec son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. Les uns disent qu'ils y pratiquèrent une

issue secrète, pour voler pendant la nuit les trésors qu'on y déposait, et qu'Agamède ayant été pris dans un piège tendu à dessein, Trophonius, pour écarter tout soupçon, lui coupa la tête, et fut quelque temps après englouti dans la terre entr'ouverte sous ses pas. D'autres soutiennent que les deux frères ayant achevé le temple, supplièrent Apollon de leur accorder une récompense, que le dieu leur répondit qu'ils la recevraient sept jours après; et que le septième jour étant passé, ils trouvèrent la mort dans un sommeil paisible. On ne varie pas moins sur les raisons qui ont mérité les honneurs divins à Trophonius: presque tous les objets du culte des Grecs ont des origines qu'il est impossible d'approfondir, et inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius, est entouré de temples et de statues. Cet antre, creusé un peu au-dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvent des obélisques de bronze. De là on entre dans une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées, large de quatre: c'est là que se trouve la bouche de l'antre: on y descend par le moyen d'une échelle; et parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite; il faut y passer les pieds, et quand avec bien de la peine on a introduit le reste du corps, on se sent entraîner avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au fond du souterrain. Est-il question d'en sortir? on est relancé, la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des compositions de miel, qu'on est obligé de tenir, ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour: mais pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, qu'après de longues préparations, qu'à

la suite d'un examen rigoureux. Tersidas, c'est le nom du Thébain qui venait consulter l'oracle, avait passé quelques jours dans une chapelle, consacrée à la Fortune et au Bon Génie, faisant usage du bain froid, s'abstenant de vin, et de toutes les choses condamnées par le rituel, se nourrissant des victimes qu'il avait offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit on sacrifia un bélier, et les devins en ayant examiné les entrailles, comme ils avaient fait dans les sacrifices précédens, déclarèrent que Trophonius agréait l'hommage de Tersidas, et répondrait à ses questions. On le mena sur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfans, âgés de treize ans, le frottèrent d'huile, et firent sur lui diverses ablutions; de là il fut conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne: la première efface le souvenir du passé, la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit, ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduisit ensuite tout seul, dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Tersidas lui adressa ses prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin. Nous le suivîmes à la faible lueur des flambeaux qui le précédaient: il entra dans la grotte et disparut à nos yeux.

En attendant son retour, nous étions attentifs aux propos des autres spectateurs: il s'en trouvait plusieurs qui avaient été dans le souterrain; les uns disaient qu'ils n'avaient rien vu, mais que l'oracle leur avait donné sa réponse de vive voix; d'autres au contraire n'avaient rien entendu, mais avaient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes.

Nous passâmes la nuit et une partie du jour suivant à entendre leurs récits: en les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisaient dans la caverne par des routes secrètes; et qu'ils joignaient la violence aux prestiges pour troubler l'imagination de ceux qui venaient consulter l'oracle.

Ils restent dans la caverne plus ou moins de temps: il en est qui n'en reviennent qu'après y avoir

passé deux nuits et un jour. Il était midi, Tersidas ne paraissait pas, et nous errions autour de la grotte. Une heure après, nous vîmes la foule courir en tumulte vers la balustrade: nous la suivîmes, et nous apperçûmes ce Thébain que des prêtres soutenaient et faisaient asseoir sur un siège, qu'on nomme le siège de Mnémosyne; c'était là qu'il devait dire ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu dans le souterrain. Il était saisi d'effroi, ses yeux éteints ne reconnaissaient personne: après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées, qu'on regarda comme la réponse de l'oracle, ses gens le conduisirent dans la chapelle du Bon Génie et de la Fortune. Il y reprit insensiblement ses esprits, mais il ne lui resta que des traces confuses de son séjour dans la caverne, et peut-être qu'une impression terrible du saisissement qu'il avait éprouvé; car on ne consulte pas cet oracle impunément. La plupart de ceux qui reviennent de la caverne, conservent toute leur vie un fonds de tristesse que rien ne peut surmonter, et qui a donné lieu à un proverbe; on dit d'un homme excessivement triste: Il vient de l'antre de Trophonius. Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en est point où la fourberie soit plus grossière et plus à découvert: aussi n'en est-il point qui soit plus fréquenté.

De Lébadée nous nous rendîmes à Thèbes, après avoir traversé des bois, des collines, des campagnes fertiles, et plusieurs petites rivières. Cette ville est non seulement le boulevard de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle est entourée de murs, et défendue par des tours. On y entre par sept portes: son enceinte est de 43 stades (une lieue 1563 toises). La citadelle est placée sur une éminence, où s'établirent les premiers habitans de Thèbes, et d'où sort une source que, dès les plus anciens temps, on a conduite dans la ville par des canaux souterrains. On trouve ici, de même que dans la plupart des villes de la Grèce, un théâtre, un gymnase, ou lieu d'exercice pour la jeunesse, et une grande place publique. La ville est très-peuplée;

ses habitans sont, comme ceux d'Athènes, divisés en trois classes: la première comprend les citoyens, la seconde les étrangers régnicoles; la troisième les esclaves.

Parmi les lois des Thébains, il en est qui méritent d'être citées. L'une défend d'élever aux magistratures tout citoyen qui, dix ans auparavant, n'aurait pas renoncé au commerce de détail; une autre soumet à l'amende les peintres et les sculpteurs qui ne traitent pas leurs sujets d'une manière décente; par une troisième il est défendu d'exposer les enfans qui viennent de naître, comme on fait dans quelques autres villes de la Grèce. Il faut que le père les présente au magistrat; en prouvant qu'il est lui-même hors d'état de les élever, le magistrat les donne pour une légère somme au citoyen qui en veut faire l'acquisition, et qui dans la suite les met au nombre de ses esclaves. Les Thébains accordent la faculté du rachat aux captifs que le sort des armes fait tomber entre leurs mains, à moins que ces captifs ne soient nés en Béotie; car alors ils les font mourir.

La Béotie est plus fertile que l'Attique, et produit beaucoup de blé d'une excellente qualité; par l'heureuse situation de ses ports, ses habitans sont en état de commercer, d'un côté avec l'Italie, la Sicile, et l'Afrique, et de l'autre avec l'Egypte, l'île de Chypre, la Macédoine, et l'Hellespont.

L'air est très-pur dans l'Attique, et très-épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne soit séparé du premier que par le mont Cithéron: cette différence paraît en produire une semblable dans les esprits, et confirmer les observations des philosophes sur l'influence du climat; car les Béotiens n'ont, en général, ni cette pénétration, ni cette vivacité qui caractérisent les Athéniens: mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paraissent pesans et stupides, c'est qu'ils sont ignorans et grossiers: comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les grâces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des

lettres, ni ces dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie: plusieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate; Epaminondas n'était pas moins distingué par ses connaissances que par ses talens militaires. J'ai vu dans mon voyage quantité de personnes très-instruites, entre autres Anaxis et Dionysiodore, qui composaient une nouvelle histoire de la Grèce. Enfin c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corinne, et Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre et des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère, quelques-uns ont pensé qu'il était son rival: mais Homère ne pouvait avoir de rivaux.

La Théogonie d'Hésiode, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples situés auprès de l'Hélicon, rejette les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une épitre adressée à son frère Persés, pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père, qui pourvut aux besoins de sa famille, en exposant plusieurs fois sa vie sur un vaisseau marchand, et qui sur la fin de ses jours, quitta la ville de Cume en Eolide, et vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très-saines sur les devoirs des hommes, et très-affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture, et d'autant plus intéressans, qu'aucun auteur avant lui n'avait traité de cet art.

Il ne voyagea point, et cultiva la poésie jusqu'à une extrême vieillesse. Son style élégant et harmonieux flatte agréablement l'oreille, et se ressent de cette simplicité antique, qui n'est autre chose qu'un rapport exact entre le sujet, les pensées, et les expressions.

Hésiode excella dans un genre de poésie qui demande peu d'élévation; Pindare dans celui qui en

exige le plus. Ce dernier florissait au temps de l'expédition de Xerxès, et vécut environ 65 ans.

Il prit des leçons de poésie et de musique sous différens maîtres, et en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples Pindare et la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts; Pindare plus jeune que Corinne, se faisait un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces: „Dois-je „chanter le fleuve Isménus, la nymphe Mélie, Cadmus, „Hercule, Bacchus etc.?" Tous ces noms étaient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en souriant: „Vous avez pris un sac de grains pour ensemencer „une pièce de terre; au lieu de semer avec la main, „vous avez, dès les premiers pas, renversé le sac."

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, et dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandait, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut-être de si pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige du poète, doit être prêt au jour indiqué; il a toujours les mêmes tableaux à peindre, et sans cesse il risque d'être trop au-dessus, ou trop au-dessous de son sujet: mais Pindare s'était pénétré d'un sentiment qui ne connaissait aucun de ces petits obstacles, et qui portait sa vue au-delà des limites où la nôtre se renferme.

Son génie vigoureux et indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers, et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants, il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pied de leurs trônes; si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux: dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes de métaphores hardies, de pensées fortes, et de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec plus

de fureur, y revenir pour achever paisiblement sa carrière? C'est qu'alors, semblable à un lion qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés, et ne se repose qu'après avoir saisi sa proie, Pindare poursuit avec acharnement un objet qui paraît et disparaît à ses regards. Il court, il vole sur les traces de la gloire; il est tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs des jeux, par-tout où il en reluit des rayons qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros: à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur; si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter; et pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler, que revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement.

Un langage si extraordinaire était conforme à l'esprit du siècle. Les victoires que les Grecs venaient de remporter sur les Perses, les avaient convaincus de nouveau, que rien n'exalte plus les ames que les témoignages éclatans de l'estime publique. Pindare profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, semblait emprunter la voix du tonnerre, pour dire aux états de la Grèce: Ne laissez point éteindre le feu divin qui embrase nos coeurs; excitez toutes les espèces d'émulation; honorez tous les genres de mérite; n'attendez que des actes de courage et de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disait: Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas, quand il s'agira de venger votre patrie?

Malgré la profondeur de ses pensées et le désor-

dre apparent de son style, ses vers dans toutes les occasions enlèvent les suffrages. La multitude les admire sans les entendre, parce qu'il lui suffit que des images vives passent rapidement devant ses yeux comme des éclairs, et que des mots pompeux et bruyans frappent à coups redoublés ses oreilles étonnées: mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier rang des poètes lyriques; et déjà les philosophes citent ses maximes, et respectent son autorité.

Il me reste à donner quelqnes notions sur sa vie et sur son caractère. J'en ai puisé les principales dans ses écrits, où les Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même. „Il fut un temps, où un vil „intérêt ne souillait point le langage de la poésie. „Que d'autres aujourd'hui soient éblouis de l'éclat „de l'or; qu'ils étendent au loin leurs possessions: „je n'attache de prix aux richesses, que lorsque „tempérées et embellies par les vertus, elles nous „mettent en état de nous couvrir d'une gloire immor„telle. Mes paroles ne sont jamais éloignées de ma „pensée. J'aime mes amis, je hais mon ennemi, mais „je ne l'attaque point avec les armes de la calomnie „et de la satire. L'envie n'obtient de moi qu'un „mépris qui l'humilie; pour toute vengeance, je l'a„bandonne à l'ulcère qui lui ronge le coeur. Jamais „les cris impuissans de l'oiseau timide et jaloux n'ar„rêteront l'aigle audacieux qui plane dans les airs.“

„Au milieu du flux et reflux de joies et de dou„leurs qui roulent sur la tête des mortels, qui peut „se flatter de jouir d'une félicité constante? J'ai jété „les yeux autour de moi, et voyant qu'on est plus „heureux dans la médiocrité que dans les autres „états, j'ai plaint la destinée des hommes puissans, „et j'ai prié les dieux de ne pas m'accabler sous le „poids d'une telle prospérité: je marche par des voies „simples; content de mon état, et chéri de mes con„citoyens, toute mon ambition est de leur plaire, „sans renoncer au privilège de m'expliquer librement „sur les choses honnêtes, et sur celles qui ne le „sont pas. C'est dans ces dispositions que j'appro-

„che tranquillement de la vieillesse; heureux si, par„venu aux noirs confins de la vie, je laisse à mes „enfans le plus précieux des héritages, celui d'une „bonne renommée.“

Les voeux de Pindare furent remplis, il vécut dans le sein du repos et de la gloire: il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende, pour avoir loué les Athéniens leurs ennemis; et que dans les combats de poésie, les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes; mais à ces orages passagers succédaient bientôt des jours sereins. Les Athéniens et toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs. Corinne elle-même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux Pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçait, couronné de lauriers, sur un siège élevé, et prenant sa lyre, il faisait entendre ces sons ravissans qui excitaient de toutes parts des cris d'admiration, et faisaient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étaient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitait solennellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante et nouvelle, l'oracle avait ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offrait au temple.

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la musique; presque tous apprennent à jouer de la flûte. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table: ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes et de fruits, du gibier et du poisson en assez grande quantité pour en transporter à Athènes.

L'hiver est très-froid dans toute la Béotie, et presque insupportable à Thèbes; la neige, le vent et la disette du bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraîcheur des eaux dont elle abonde, et l'aspect riant des campagnes qui conservent long-temps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux et vains: ils passent rapidement de la colère

à l'insulte, et du mépris des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, et le moindre prétexte à des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart; leur démarche est noble, et leur parure assez élégante. En public elles couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux: leurs cheveux sont noués au-dessus de la tête, et leurs pieds comprimés dans des mules teintes en pourpre, et si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert; leur voix est infiniment douce et sensible; celle des hommes est rude, désagréable, et en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercherait en vain ces traits dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le Bataillon sacré: ils sont au nombre de 300, élevés en commun, et nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, et jusqu'à leurs amusemens. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs ames le sentiment le plus noble et le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse dans le corps un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs et ses peines dans le courant de la vie; ses travaux et ses dangers dans les combats. S'il était capable de ne pas se respecter assez, il se respecterait dans un ami, dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens, dont les éloges sont ses plus chères délices. Cette union presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie, et l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins: „Attendez, lui dit-il, en se soulevant, „plongez ce fer dans ma poitrine; mon ami aurait „trop à rougir, si l'on pouvait soupçonner que j'ai „reçu la mort en prenant la fuite.“ —

Autrefois on distribuait par pelotons les trois

cents guerriers à la tête des différentes divisions de l'armée. Pélopidas qui eut souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur durent presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit, à Chéronée, cette cohorte jusqu' alors invincible; et ce prince, en voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, et pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avaient occupé, ne put retenir ses larmes, et rendit un témoignage éclatant à leur vertu ainsi qu'à leur courage.

Après avoir traversé Oponte et quelques autres villes qui appartiennent aux Locriens nous arrivâmes au pas des Thermopyles. Un secret frémissement me saisit à l'entrée de ce fameux défilé, où quatre mille Grecs arrêtèrent durant plusieurs jours l'armée innombrable des Perses, et dans lequel périt Leonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commendait.

Nous parcourûmes plusieurs fois ce passage; nous visitâmes les thermes ou bains chauds qui lui font donner le nom de Thermopyles; nous vîmes la petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros. Nous les poursuivîmes, à l'autre extrémité du détroit, jusqu' à la tente de Xerxès, qu'ils avaient résolu d'immoler au milieu de son armée.

Une foule de circonstances faisaient naître dans nos ames les plus fortes émotions. Cette mer autrefois teinte du sang des nations, ces montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui nous environnait, le souvenir de tant d'exploits que l'aspect des lieux semblait rendre présens à nos regards; enfin cet intérêt si vif que l'on prend à la vertu malheureuse; tout excitait notre admiration ou notre attendrissement, lorsque nous vîmes auprès de nous les monumens que l'assemblée des Amphictyons fit élever sur la colline dont je viens de parler. Ce sont de petits cippes en l'honneur des trois cents Spartiates, et des différentes troupes grecques qui y combattirent. Nous approchâ-

mes du premier qui s'offrit à nos yeux, et nous y lûmes: „C'est ici que quatre mille Grecs du Pélo„ponnèse ont combattu contre trois millions de Per„ses.“ Nous approchâmes d'un second, et nous y lûmes ces mots de Simonide:

„Passant va dire à Lacédémone que nous repo„sons ici pour avoir obéi à ses saintes lois.“ Avec quel sentiment de grandeur, avec quelle sublime indifférence a-t-on annoncé de pareilles choses à la postérité! Auprès de ces monumens funèbres est un trophée que Xerxès fit élever et qui honore plus les vaincus que les vainqueurs.

LES AMPHICTYONS.

A quelques stades des Thermopyles, se trouve le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, et par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans.

Dans les temps les plus reculés, douze nations du nord de la Grèce, telles que les Doriens, les Joniens, les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens etc. formèrent une confédération, pour prévenir les maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverraient tous les ans des députés à Delphes; que les attentats commis contre le temple d'Apollon qui avait reçu leurs sermens, et tous ceux qui sont contraires au droit des gens, dont ils devaient être les défenseurs, seraient déférés à cette assemblée; que chacune des douze nations aurait deux suffrages à donner par ses députés, et s'engagerait à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste.

Cette ligue, dont suivant quelques-uns, Amphyction, qui régnait aux environs, était l'auteur, fut cimentée par un serment qui s'est toujours renouvelé depuis. „Nous jurons, dirent les peuples asso„ciés, de ne jamais renverser les villes amphictyo„niques, de ne jamais détourner, soit pendant la „*paix*, soit pendant la guerre, les sources nécessaires

„à leurs besoins; si quelque puissance ose l'entre-
„prendre, nous marcherons contre elle, et nous dé-
„truirons ses villes. Si des impies enlèvent les of-
„frandes du temple d'Apollon, nous jurons d'em-
„ployer nos pieds, nos bras, notre voix, toutes nos
„forces contre eux et contre leurs complices."

Ce tribunal subsiste encore aujourdhui à peu près dans la même forme qu'il fut établi. L'assemblée des Amphictyons se tient au printemps, à Delphes; en automne, au bourg d'Anthéla. Elle attire un grand nombre de spectateurs, et commence par des sacrifices offerts pour le repos et le bonheur de la Grèce. Outre les causes énoncées dans le serment que j'ai cité, on y juge les contestations élevées entre des villes qui prétendent présider aux sacrifices faits en commun, ou qui, après une bataille gagnée, voudraient en particulier s'arroger des honneurs qu'elles devraient partager. On y porte d'autres causes, tant civiles que criminelles, mais sur-tout les actes qui violent ouvertement le droit des gens. Les députés des parties discutent l'affaire, et les juges prononcent à la pluralité des voix; ils décernent une amende contre les nations coupables: après les délais accordés intervient un second jugement qui augmente l'amende du double. Si elles n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret, et d'armer contre elles tout le corps Amphictyonique, c'est-à-dire une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue Amphictyonique, ou de la commune union du temple.

Mais les nations puissantes ne se soumettent pas toujours à de pareils décrets. On peut en juger par la conduite des Lacédémoniens. Ils s'étaient emparés, en pleine paix, de la citadelle de Thèbes: les magistrats de cette ville les citèrent à la diète générale: les Lacédémoniens y furent condamnés à cinq cents talens d'amende, ensuite à mille, qu'ils se sont dispensés de payer, sous prétexte que la décision était injuste.

Les décisions prononcées contre les peuples qui

profanent le temple de Delphes, inspirent plus de terreur. Leurs soldats marchent avec d'autant plus de répugnance qu'ils sont punis de mort et privés de la sépulture, lorsqu'ils sont pris les armes à la main. Ceux que la diète invite à venger les autels sont d'autant plus dociles, qu'on est censé partager l'impiété, lorsqu'on la favorise ou qu'on la tolère. Dans ces occasions, les nations coupables ont encore à craindre qu'aux anathèmes lancés contre elles, ne se joigne la politique des princes voisins, qui trouvent le moyen de servir leur propre ambition en épousant les intérêts du ciel.

VALLÉE DE TEMPÉ.

Cette vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de 40 stades (environ une lieue et demie, sa plus grande largeur d'environ 2 stades et ½) (environ 236 toises); mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de 100 pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal; et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve Pénée qui coule au milieu, présente par-tout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus, était une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers, et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bosquets de bois placés au pied de

l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'oeil semble respirer la fraîcheur, et l'ame recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect, et même au souvenir de cette charmante vallée; au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que, dans le printemps, elle est toute émaillée de fleurs et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants, à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée; et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor notre ami et notre guide: Telle est l'image d'une ame pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit: Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit.

Alors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les Dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues fortement comprimées cherchaient à forcer un passage. Elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient, en mugissant, dans un gouffre, d'où elles s'élançaient avec une nou-

velle fureur pour se briser les unes contre les autres, dans les airs.

Mon ame était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi, je me retrouvai resserré entre deux montagnes noires, arides et sillonnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous, je vis la nature en ruine : les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes ? Est-ce la fureur des aquilons ? Est-ce un bouleversement du globe ? Est-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans ? Je l'ignore : mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérans devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrit à nous. C'est uue plaine couverte de maisons et d'arbres, où le fleuve, dont le lit est plus large et le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quelques stades de distance paraît le golfe Thermaïque ; au-delà se présente la presqu'île de Pallène, et dans le lointain le mont Athos termine cette superbe vue.

ORACLE DE DODONE.

Dans une des parties septentrionales de l'Epire est la ville de Dodone. C'est là que se trouve le temple de Jupiter, et l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistait dès les temps où les habitans de ces cantons n'avaient qu'une idée confuse de la divinité : et cependant ils portaient déjà leurs regards inquiets sur l'avenir, tant il est vrai que le désir de se connaître est une des plus anciennes maladies de l'esprit humain, comme elle en est une des

plus funestes! J'ajoute qu'il en est une autre qui n'est pas moins ancienne parmi les Grecs; c'est de rapporter à des causes surnaturelles, non seulement les effets de la nature, mais encore les usages et les établissemens dont on ignore l'origine. Quand on daigne suivre les chaînes de leurs traditions, on s'aperçoit qu'elles aboutissent toutes à des prodiges. Il en fallut un sans doute pour instituer l'oracle de Dodone, et voici comme les prêtresses du temple le racontent.

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Egypte, et s'arrêtèrent l'une en Libye, et l'autre à Dodone. Cette dernière s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très-distincte: „Etablissez en ces lieux un oracle „en l'honneur de Jupiter.“ L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitans de la Libye, et toutes deux furent regardées comme les interprêtes des dieux. Quelque absurde que soit ce récit, il paraît avoir un fondement réel. Les prêtres Egyptiens soutiennent que deux prêtresses portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et dans la langue des anciens peuples de l'Epire, le même mot désigne une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pied du mont Tomarus, d'où s'échappent quantité de sources intarissables. Elle doit sa gloire et ses richesses aux étrangers qui viennent consulter l'oracle. Le temple de Jupiter, et les portiques qui l'entourent sont décorés par des statues sans nombre.

Non loin de ce temple est une source qui tous les jours est à sec à midi, et dans sa plus grande hauteur à minuit; qui tous les jours croît et décroît insensiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle présente un phénomène plus singulier encore. Quoique ses eaux soient froides, et éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche jusqu'à une certaine distance.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle; mais les Béotiens doi-

vent les recevoir de quelques-uns des ministres attachés au temple. Ce peuple ayant une fois consulté l'oracle sur une entreprise qu'il méditait, la prêtresse répondit: „Commettez une impiété, et vous réussirez.“ Les Béotiens qui la soupçonnaient de favoriser leurs ennemis, la jetèrent aussitôt dans le feu, en disant: „Si la prêtresse nous trompe, elle mérite la mort; „si elle dit la vérité, nous obéissons à l'oracle en „faisant une action impie.“ Les deux autres prêtresses crurent devoir justifier leur malheureuse compagne. L'oracle, suivant elles, avait simplement ordonné aux Béotiens d'enlever les trépieds sacrés qu'ils avaient dans leur temple, et de les apporter dans celui de Jupiter à Dodone. En même-temps il fut décidé que désormais elles ne répondraient plus aux questions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de plusieurs manières leurs secrets aux prêtresses de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt sacrée, et se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives, soit au murmure de ses feuilles agitées par le zéphir, soit au gémissement de ses branches battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une source qui jaillit du pied de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ses ondes fugitives, Elles saisissent habilement les gradations et les nuances des sons qui frappent leurs oreilles, et les regardant comme les présages des événemens futurs, elles les interprètent suivant les règles qu'elles se sont faites, et plus souvent encore suivant l'intérêt de ceux qui les consultent.

Elles observent la même méthode pour expliquer le bruit qui résulte du choc de plusieurs bassins de cuivre suspendus autour du temple. Ils sont tellement rapprochés, qu'il suffit d'en frapper un pour les mettre tous en mouvement. La prêtresse, attentive au son qui se communique, se modifie et s'affaiblit, sait tirer une foule de prédictions de cette harmonie confuse.

Ce n'est pas tout encore. Près du temple sont deux colonnes; sur l'une est un vase d'airain, sur

l'autre la figure d'un enfant qui tient un fouet à trois petites chaînes de bronze, flexibles et terminées chacune par un bouton. Comme la ville de Dodone est fort exposée au vent, les chaînes frappent le vase presque sans interruption, et produisent un son qui subsiste long-temps; les prêtresses peuvent en calculer la durée, et le faire servir à leurs desseins.

On consulte aussi l'oracle par le moyen des sorts. Ce sont des bulletins ou dés, qu'on tire au hasard de l'urne qui les contient. Un jour que les Lacédémoniens avaient choisi cette voie pour connaître le succès d'une de leurs expéditions, le singe du roi des Molosses sauta sur la table, renversa l'urne, éparpilla les sorts, et la prêtresse effrayée s'écria: Que les Lacédémoniens, loin d'aspirer à la victoire, ne devaient plus songer qu'à leur sûreté. Les députés de retour à Sparte, y publièrent cette nouvelle, et jamais événement ne produisit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Tels étaient les récits qu'on nous faisait de cet oracle. Cependant l'hiver approchait et nous pensions à quitter ce pays. Nous nous embarquâmes à Ambracie sur un vaisseau marchand qui partait pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très-étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportaient, à force de bras, leur vaisseau par dessus cette langue de terre. Comme le nôtre était plus gros, nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, et nous parvînmes à son extrémité formée par une montagne très-élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon, que les matelots distinguent et saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

SAUT DE LEUCADE.

Pendant qu'un grand nombre de bateaux se rangeaient circulairement au pied du promontaire, quantité de gens s'efforçaient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtaient auprès du temple, les autres grimpaient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un événement extraordinaire. Leurs mouvemens n'annonçaient rien de sinistre, et nous étions dans une parfaite sécurité, quand tout-à-coup nous vîmes, sur une roche écartée, plusieurs de ces hommes en saisir un d'entr'eux, et le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevaient, tant sur les montagnes que dans les bateaux. Cet homme était couvert de plumes; on lui avait de plus attaché des oiseaux, qui en déployant leurs ailes, retardaient sa chute. A peine fut-il dans la mer que les bateliers empressés de le secourir, l'en retirèrent, et lui prodiguèrent tous les soins qu'on pouvait exiger de l'amitié la plus tendre. J'avais été si frappé dans le premier moment, que je m'écriai: Ah barbares, est-ce ainsi que vous vous jouez de la vie des hommes! Mais ceux du vaisseau s'étaient fait un amusement de ma surprise et de mon indignation. A la fin, un citoyen d'Ambracie me dit: Ce peuple qui célèbre tous les ans, à pareil jour, la fête d'Apollon, est dans l'usage d'offrir à ce dieu un sacrifice expiatoire, et de détourner sur la tête de la victime tous les fléaux dont il est menacé. On choisit pour cet effet un homme condamné à subir le dernier supplice. Il périt rarement dans les flots; et après l'en avoir sauvé, on le bannit à perpétuité des terres de Leucade.

Vous serez bien plus étonné, ajouta l'Ambraciote, quand vous connaîtrez l'étrange opinion qui s'est établie parmi les Grecs. C'est que le saut de Leucade est un puissant remède contre les fureurs de l'amour. On a vu plus d'une fois des amans malheureux venir à Leucade, monter sur ce promontoire, offrir des sacrifices dans le temple d'Apollon,

s'engager par un voeu formel de s'élancer dans la mer, et s'y précipiter d'eux-mêmes.

On prétend que quelques-uns furent guéris des maux qu'ils souffraient. Cependant comme la plupart de ceux qui ont tenté cette épreuve, ne prenaient aucune précaution pour rendre leur chute moins rapide, presque tous y ont perdu la vie, et les femmes en ont été souvent les déplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise reine de Carie. Eprise d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondait pas à son amour, elle le surprit dans le sommeil, et lui créva les yeux. Bientôt les regrets et le désespoir l'amenèrent à Leucade, où elle périt dans les flots, malgré les efforts que l'on fit pour la sauver.

Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sappho. Abandonnée de Phaon son amant, elle vint ici chercher un soulagement à ses peines, et n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le saut de Leucade, qu'on ne voit plus guères d'amans s'engager par des voeux indiscrets à les imiter.

LES JEUX OLYMPIQUES.

L'Elide est de tous les cantons du Péloponnèse le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes, presque toutes fertiles, sont couvertes d'esclaves laborieux; l'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces citoyens utiles: ils ont chez eux des tribunaux qui jugent leurs causes en dernier ressort, et ne sont pas obligés d'interrompre leurs travaux, pour venir dans les villes mendier un jugement inique, ou trop long-temps différé.

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux olympiques, célébrés de quatre en quatre ans, en l'honneur de Jupiter; institués par Hercule, ils furent, après une longue interruption, rétablis par

les conseils du célèbre Lycurgue, et par les soins d'Iphitus, souverain d'un canton de l'Elide. On les allait célébrer pour la cent sixième fois, lorsque nous arrivâmes à Elis. (Dans l'été de l'année 356 avant J. C.)

Tous les habitans de l'Elide se préparaient à cette solennité auguste. On avait déjà promulgué le décret qui suspend toutes les hostilités. Des troupes, qui entreraient alors dans cette terre sacrée, seraient condamnées a deux mines par soldat (180 livres).

Les Eléens ont l'administration des jeux olympiques depuis quatre siècles. C'est à eux qu'il appartient d'écarter les manoeuvres et les intrigues, d'établir l'équité dans les jugemens, et d'interdire le concours aux nations étrangères à la Grèce, et même aux villes Grecques accusées d'avoir violé les règlemens faits pour maintenir l'ordre pendant les fêtes. Ils ont une si haute idée de ces règlemens, qu'ils envoyèrent autrefois des députés chez les Egyptiens, pour savoir des sages de cette nation, si, en les rédigeant, on n'avait rien oublié? Un article essentiel, répondirent ces derniers: Dès que les juges sont des Eléens, les Eléens devraient être exclus du concours. Malgré cette réponse, ils y sont encore admis aujourd'hui, et plusieurs d'entre eux ont remporté des prix, sans que l'intégrité des juges ait été soupçonnée. Il est vrai que, pour la mettre plus à couvert, on a permis aux athlètes d'appeler au Sénat d'Olympie du décret qui les prive de la couronne.

A chaque Olympiade, on tire au sort des juges ou présidens des jeux: ils sont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Elis avant la célébration des jeux, et pendant l'espace de dix mois, ils s'instruisent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir; ils s'en instruisent sous des magistrats qui sont les dépositaires et les interprètes des règlemens dont je viens de parler. Afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent, pendant le même intervalle de temps, *les athlètes* qui sont venus se faire inscrire, pour

disputer le prix de la course et de la plupart des combats à pied.

Après avoir vu tout ce qui pouvait nous intéresser, soit dans la ville d'Elis, soit dans celle de Cyllène, nous partîmes pour Olympie.

Le temple de Jupiter que cette ville renferme, fut construit dans le siècle dernier par un architecte habile nommé Libon. Il est divisé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes, que la piété et la reconnaissance ont consacrées au dieu; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'oeuvre de Phidias et de la sculpture fait, au premier aspect, une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire; et quoique assise, elle s'élève presque jusqu'au plafond du temple. De la main droite elle tient une victoire également d'or et d'ivoire, de la gauche un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux, et surmonté d'un aigle. La chassure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et sur-tout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur que les pieds. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concoururent à l'embellir. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène, et de pierres précieuses, par-tout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription: *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmides.* Outre son nom, l'artiste, pour éterniser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis, appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter.

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désirerait. A une certaine distance on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour, et qui est ornée de peintures excellentes de la main de Panénus, élève et parent de Phidias. C'est le même qui

conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'après l'avoir achévé, Phidias ôta le voile dont il l'avait couvert, consulta le goût du public, et se conforma lui-même d'après les avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties, mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste à su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif: Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sut ajouser un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avaient adoré. Dans quelle source avait-il donc puisé ces hautes idées? Des poètes diraient, qu'il était monté dans le ciel, ou que le dieu était descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble, à ceux qui lui faisaient la même question: il cita les vers d'Homère, où ce poète dit, qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers en reveillant dans l'ame de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est apperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'être suprême.

Les Eléens connaissent le prix du monument qu'ils possèdent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias. Ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendans de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat.

Du temple de Jupiter nous passâmes à celui de Junon; il est beaucoup plus ancien que le premier.

La plupart des statues qu'on y voit, soit en or, soit en ivoire, décèlent un art encore grossier, quoiqu'elles n'aient pas 300 ans d'antiquité.

On célèbre auprès de ce temple, des jeux auxquels président seize femmes, choisies parmi les huit tribus des Eléens, et respectables par leur vertu autant que par leur naissance. Ce sont elles qui entretiennent deux choeurs de musique, pour chanter les hymnes en l'honneur de Junon, qui brodent le voile superbe qu'on déploie le jour de la fête, et qui décernent le prix de la course aux filles de l'Elide. Dès que le signal est donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, presqu'à demi nues, et les cheveux flottans sur leurs épaules: celle qui remporte la victoire, reçoit une couronne d'olivier, et la permission plus flatteuse encore, de placer son portrait dans le temple de Junon.

En sortant de là nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes et les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offraient à nous, de tous côtés, des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, et en marbre; les unes pour les dieux, les autres pour les vainqueurs; car le temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Cependant les peuples accouraient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés on s'empressait de se rendre à ces fêtes dont la célébrité surpasse infiniment celle des autres solennités, et qui néanmoins sont privées d'un agrément qui les rendrait plus brillantes. Les femmes n'y sont pas admises; la loi qui les en exclut est si sévère, qu'on précipite du haut d'un rocher celles qui osent la violer. Cependant les prêtresses d'un temple ont une plaoe marquée, et peuvent assister à certains exercices.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le solstice d'été: elles durent cinq

jours: à la fin du dernier, qui est celui de la pleine lune, se fait la proclamation solennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le soir par plusieurs sacrifices que l'on offrit sur des autels élevés en l'honneur de différentes divinités, soit dans le temple de Jupiter, soit dans les environs. Tous était ornés de festons et de guirlandes.

Les cérémonies se prolongèrent fort avant dans la nuit, et se firent au son des instrumens, à la clarté de la lune qui approchait de son plein, avec un ordre et une magnificence qui inspiraient à la fois de la surprise et du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière, pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devaient commencer avec l'aurore.

La carrière olympique se divise en deux parties, qui sont le Stade et l'Hippodrome. Le Stade est une chaussée de 600 pieds de long, et d'une largeur proportionnée; c'est là que se font les courses à pied, et que se donnent la plupart des combats. L'Hippodrome est destiné aux courses des chars et des chevaux.

L'ordre des combats a varié plus d'une fois; la règle générale qu'on suit à présent, est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses; et les après-midi à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat etc.

A la petite pointe du jour nous nous rendîmes au Stade. Il était déjà rempli d'athlètes qui préludaient aux combats, et entouré de quantité de spectateurs; d'autres en plus grand nombre, se plaçaient confusément sur la colline qui se présente en amphithéâtre au-dessus de la carrière. Des chars volaient dans la plaine; le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux se mêlaient au cris de la multitude; et lorsque nos yeux pouvaient se distraire de ce spectacle, et qu'aux mouvemens tumultueux de la joie publique nous comparions le repos et le silence de la nature, alors, quelle impression ne faisait pas

sur nos ames la sérénité du ciel, la fraicheur délicieuse de l'air, l'Alphée qui forme en cet endroit un superbe canal, et ces campagnes fertiles qui s'embellissaient des premiers rayons du soleil!

Un moment après, nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices, et prendre le chemin de l'enceinte sacrée. Nous les y suivîmes, et nous trouvâmes dans la chambre du Sénat les huit présidens des jeux, avec des habits magnifiques et toutes les marques de leur dignité. Ce fut là qu'au pied d'une statue de Jupiter, et sur les membres sanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoins qu'ils s'étaient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils allaient livrer. Ils promirent aussi de ne point user de supercherie et de se conduire avec honneur: leurs parens et leurs instituteurs firent le même serment.

Après cette cérémonie, nous revînmes au Stade. Les athlètes entrèrent dans la barrière qui le précède, et s'y dépouillèrent entièrement de leurs habits, mirent à leurs pieds des brodequins, et se firent frotter d'huile par tout le corps. Des ministres subalternes se montraient de tous côtés, soit dans la carrière, soit à travers les rangs multipliés des spectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria: „Que les coureurs du Stade se présentent.“ Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut récita leurs noms, et ceux de leur patrie. Si ces noms avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils étaient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté; „Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière?“ il se fit un silence profond, et je me sentis entraîné par cet intérêt qui remuait tous les coeurs, et qu'on n'éprouve pas dans les spectacles des autres nations. Au lieu de voir au commencement de la lice, des hommes du peuple prêts à se disputer quelques feuilles d'olivier, je n'y vis plus que des hommes libres, qui, par le consen-

tement unanime de toute la Grèce, chargés de la gloire ou de la honte de leur patrie, s'exposaient à l'alternative du mépris ou de l'honneur, en présence de plusieurs milliers de témoins qui rapporteraient chez eux les noms des vainqueurs et des vaincus. L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards inquiets des spectateurs; elles devenaient plus vives, à mesure qu'on approchait de l'instant qui devait les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal: les coureurs partirent, et dans un clin d'oeil, parvinrent à la borne, où se tenaient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène; et mille bouches le répétèrent.

L'honneur qu'il obtenait est le premier et le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux olympiques, parce que la course du Stade simple est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes. Elle s'est, dans la suite des temps, diversifiée de plusieurs manières. Nous la vîmes successivement exécuter par des enfans qui avaient à peine atteint leur douzième année, et par des hommes qui couraient avec un casque, un bouclier, et des espèces de bottines.

Les jours suivans, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double Stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but, et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du Stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent, à diverses reprises, l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs désirs, tomber tout-à-coup sur un terrain glissant. On nous en fit remarquer, dont les pas s'imprimaient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les esprits en suspens: ils devançaient leurs adversaires de bien loin; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le *poussant*, un cri général s'éleva contre lui, et il fut

privé de l'honneur de la victoire; car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer: on permet seulement aux assistans d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne pouvaient être couronnés que dans les derniers jours des fêtes; mais à la fin de leur course, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était destinée. Ce moment fut pour eux une suite de triomphes. Tout le monde s'empressait de les voir, de les féliciter; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse et de joie, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistans, et les livraient aux applaudissemens de toute l'assemblée, qui répandait sur eux des fleurs à pleine main.

Le lendemain nous allâmes de bonne heure à l'Hippodrome, où devaient se faire la course des chevaux et celle des chars. Les gens riches peuvent seuls livrer ces combats, qui exigent en effet la plus grande dépense. Comme ceux qui aspirent aux prix, ne sont pas obligés de les disputer eux-mêmes, souvent les souverains et les républiques se mettent au nombre des concurrens, et confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve sur la liste des vainqueurs, Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuse; Archélaüs, roi de Macédoine, Pausanias, roi de Lacédémone, et quantité d'autres, ainsi que plusieurs villes de la Grèce. Il est aisé de juger que de pareils rivaux doivent exiter la plus vive émulation. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler, et qu'ils surpassent quelquefois. On se rappelle encore que, dans les jeux où Alcibiade fut couronné, sept chars se présentèrent dans la carrière au nom de ce célèbre Athénien, et que trois de ces chars obtinrent le premier, le second et le quatrième prix.

Pendant que nous attendions le signal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze placé au commencement de la lice, et un aigle de même métal posé sur un autel au milieu de la bar-

rière. Bientôt nous vîmes le dauphin s'abaisser et se cacher dans la terre, l'aigle s'élever, les ailes déployées, et se montrer aux spectateurs; un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'Hippodrome, passer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui est à l'extrémité; les uns ralentir leur course, les autres précipiter, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, redoublant ses efforts, eût laissé derrière lui ses concurrens affligés.

Après que des athlètes, à peine sortis de l'enfance, eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par quantité de chars qui se succédèrent les uns aux autres. Ils étaient attelés de deux chevaux dans une course, de deux poulains dans une autre, enfin de quatre chevaux dans la dernière, qui est la plus brillante et la plus glorieuse de toutes.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des cables qui s'étendaient le long de chaque file, et qui devaient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisaient n'étaient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers, dont ils pouvaient à peine modérer l'ardeur, attiraient tous les regards par leur beauté, quelques-uns par les victoires qu'ils avaient déjà remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne, et s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'oeil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait lorsqu'ils se trouvaient en présence de la statue d'un génie qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète; elle redoublait lorsqu'ils entendaient le son bruyant des trompettes placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois; car on est

obligé de parcourir douze fois la longueur de l'Hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenait quelque accident qui excitait des sentimens de pitié, ou des rires insultans de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice, d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence: la carrière était parsemée de débris, qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil: il tombe embarrassé dans les rênes, et tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen, qui le serrait de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière, que tout retentit des cris perçans et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

Les jeux attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur savoir, ou leurs richesses. Après la bataille de Salamine, Thémistocle parut au milieu du stade, qui retentit aussitôt d'applaudissemens en son honneur. Loin de s'occuper des jeux, les regards furent arrêtés sur lui pendant toute la journée, on montrait aux étrangers, avec des cris de joie et d'admiration, cet homme qui avait sauvé la Grèce; et Thémistocle fut forcé d'avouer, que ce jour avait été le plus beau de sa vie.

Nous fûmes témoins d'une scène plus touchante encore. Un vieillard cherchait à se placer; après avoir parcouru plusieurs gradins, toujours repoussé par des plaisanteries offensantes, il parait à celui des Lacédémoniens.

Tous les jeunes gens, et la plupart des hommes se levèrent avec respect, et lui offrirent leurs pla-

ces. Des battemens de mains sans nombre éclatèrent à l'instant; et le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire: „Les Grecs connaissent les règles de la „bienséance; les Lacédémoniens les pratiquent."

Je vis dans l'enceinte un peintre, élève de Zeuxis, qui, à l'exemple de son maître, se promenait revêtu d'une superbe robe de pourpre, sur laquelle son nom était tracé en lettres d'or. On lui disait de tous côtés: Tu imites la vanité de Zeuxis, mais tu n'es pas Zeuxis.

Pendant que des sophistes étalaient avec complaisance leur vanité, des peintres exposaient à tous les yeux les tableaux qu'ils venaient d'achever; des rhapsodes chantaient des fragmens d'Homère et d'Hésiode; des poètes, des orateurs, des philosophes, des historiens, placés aux péristyles des temples et dans tous les endroits éminens, récitaient leurs ouvrages: les uns traitaient des sujets de morale; d'autres faisaient l'éloge des jeux olympiques, ou de leur patrie, ou des princes dont ils mendiaient la protection.

Nous suivions avec assiduité les lectures qui se faisaient. Les présidens des jeux y assistaient quelquefois, et le peuple s'y portait avec empressement. Un jour qu'il paraissait écouter avec une attention plus marquée, on entendit retentir de tous côtés le nom de Polydamas. Aussitôt la plupart des assistans coururent après Polydamas. C'était un athlète de Thessalie, d'une grandeur et d'une force prodigieuse. On racontait de lui, qu'étant sans armes sur le mont Olympe, il avait abattu un lion énorme sous ses coups; qu'ayant saisi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper, qu'en laissant la corne de son pied entre les mains de l'athlète; que les chevaux les plus vigoureux ne pouvaient faire avancer un char qu'il retenait par derrière d'une seule main. Il avait remporté plusieurs victoires dans les jeux publics; mais comme il était venu trop tard à Olympie, il ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la suite la fin tragique de cet homme extraordinaire: il était entré avec quelques-uns de ses amis dans une caverne, pour se garantir de la chaleur; la voûte de la

caverne s'entr'ouvrit; ses amis s'enfuirent; Polydamas voulut soutenir la montagne et en fut écrasé.

Plus il est difficile de se distinguer parmi les nations policées, plus la vanité y devient inquiète, et capable des plus grands excès. Dans un voyage que je fis à Olympie, j'y vis un médecin de Syracuse, appelé Ménécrate, traînant à sa suite plusieurs de ceux qu'il avait guéris, et qui s'étaient obligés avant le traitement, de le suivre par-tout. L'un paraissait avec les attributs d'Hercule; un autre avec ceux d'Apollon, d'autres avec ceux de Mercure ou d'Esculape. Pour lui, revêtu d'une robe de pourpre, ayant une couronne d'or sur la tête, et un sceptre à la main, il se donnait en spectacle sous le nom de Jupiter, et courait le monde escorté de ces nouvelles divinités. Il écrivit un jour au roi de Macédoine la lettre suivante:

„Ménécrate Jupiter, à Philippe, salut. Tu règnes „dans la Macédoine, et moi dans la médecine; tu „donnes la mort à ceux qui se portent bien, je rends „la vie aux malades; ta garde est formée de Macédo- „niens, les dieux composent la mienne." Philippe lui répondit en deux mots, qu'il lui souhaitait un retour de raison. Quelque temps après, ayant appris qu'il était en Macédoine, il le fit venir, et le pria à souper. Ménécrate et ses compagnons furent placés sur des lits superbes et exhaussés; devant eux était un autel chargé des prémices des moissons; et pendant qu'on présentait un excellent repas aux autres convives, on n'offrit que des parfums et des libations à ces nouveaux dieux, qui, ne pouvant supporter cet affront, sortirent brusquement de la salle, et ne reparurent plus depuis.

Les traits suivans ne servent pas moins à peindre les moeurs des Grecs, et la légèreté de leur caractère. Il se donna un combat dans l'enceinte sacrée, pendant qu'on célébrait les yeux, il y a huit ans. Ceux de Pise en avaient usurpé l'intendance sur les Eléens, qui voulaient reprendre leurs droits. Les uns et les autres, soutenus de leurs alliés, pénétrèrent dans l'enceinte: l'action fut vive et meur-

trière. On vit les spectateurs sans nombre, que les fêtes avaient attirés, et qui étaient presque tous couronnés de fleurs, se ranger tranquillement autour du champ de bataille, témoigner dans cette occasion la même espèce d'intérêt que pour les combats des athlètes, et applaudir tour-à-tour, avec les mêmes transports, aux succès de l'une et de l'autre armée.

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace, et le pentathle. Je ne suivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, et je commencerai par la lutte.

On se propose dans cet exercice de jeter son adversaire par terre, et de le forcer à se déclarer vaincu. Les athlètes qui devaient concourir, se tenaient dans un portique voisin; ils furent appelés à midi. Ils étaient au nombre de sept: on jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidens des jeux. Deux de ces bulletins étaient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le septième d'un D, on les agita dans la boîte; chaque athlète prit le sien, et l'un des présidens appareilla ceux qui avaient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs, et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, et après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent moins de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le Stade; ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt, appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paraissent immobiles, et s'épuisent en efforts superflus, tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent, comme des serpens, s'alongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés; une sueur abondante coule de leurs membres affaiblis; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain en-

lève son adversaire, mais il plie sous le poids: ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour-à-tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival; et communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restait trois vainqueurs, un Agrigentin, un Ephésien et le Thébain dont j'ai parlé. Il restait aussi un Rhodien que le sort avait réservé. Il avait l'avantage d'entrer tout frais dans la lice; mais il ne pouvait remporter le prix sans livrer plus d'un combat; il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain: ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres; et dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Il n'est pas permis dans la lutte, de porter des coups à son adversaire; dans le pugilat il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, et furent, ainsi que les lutteurs, appareillés par le sort. Ils avaient la tête couverte d'une calotte d'airain, et leurs poings étaient assujettis par des espèces de gantelets formés de lanières de cuir, qui se croisaient en tout sens.

Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois on voyait deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier chacun l'instant où son adversaire laisserait *une partie* de son corps sans défense, à te-

nir leurs bras élevés et tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement, pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquaient avec fureur, et faisaient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant les bras levés sur leur ennemi prompt à les éviter, tombaient pesamment sur la terre, et se brisaient tout le corps; d'autres qui, épuisés et couverts de blessures mortelles, se soulevaient tout-à-coup, et prenaient de nouvelles forces dans leur désespoir; d'autres enfin, qu'on retirait du champ de bataille, n'ayant sur le visage aucun trait qu'on pût reconnaître, et ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissaient à gros bouillons.

Je frémissais à la vue de ce spectacle, et mon ame s'ouvrait toute entière à la pitié, quand je voyais de jeunes enfans faire l'apprentissage de tant de cruautés. Car on les appelait aux combats de la lutte et du ceste, avant que d'appeler les hommes faits. Cependant les Grecs se repaissaient avec plaisir de ces horreurs; ils animaient par leurs cris ces malheureux, acharnés les uns contre les autres; et les Grecs sont doux et humains! Certes, les dieux nous ont accordé un pouvoir bien funeste et bien humiliant, celui de nous accoutumer à tout, et d'en venir au point, de nous faire un jeu de la barbarie ainsi que du vice. Les exercices cruels auxquels on élève ces enfans, les épuisent de si bonne heure, que dans les listes des vainqueurs aux jeux olympiques, on en trouve à peine deux ou trois qui aient remporté le prix dans leur enfance, et dans un âge plus avancé.

Dans les autres exercices il est aisé de juger du succès: dans le pugilat il faut que l'un des combattans avoue sa défaite. Tant qu'il lui reste un degré de force, il ne désespère pas de la victoire, parcequ'elle peut dépendre de ses efforts et de sa fermeté. On nous raconta, qu'un athlète ayant eu les dents brisées par un coup terrible, prit le parti de les avaler; et que son rival, voyant son attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, et se déclara vaincu.

Cet espoir fait qu'un athlète cache ses douleurs sous un air menaçant et une contenance fière; qu'il risque souvent de périr, qu'il périt en effet quelquefois, malgré l'attention du vainqueur, et la sévérité des lois, qui défendent à ce dernier de tuer son adversaire, sous peine d'être privé de la couronne. La plupart, en échappant à ce danger, restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, et qu'il est presque entièrement abandonné aux gens du peuple.

Ce fut dans le moment que ces hommes durs et féroces semblaient redoubler de violence, que se donna le combat du pancrace, exercice composé de la lutte et du pugilat, à cette différence près, que les athlètes, devant se saisir au corps, n'ont point les mains armées de gantelets, et portent des coups moins dangereux. L'action fut bientôt terminée: il était venu la veille un Sicyonien, nommé Sostrate, célèbre par quantité de couronnes qu'il avait recueillies, et par les qualités qui les lui avaient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence, les autres par ses premiers essais; car dans ces préliminaires, où les athlètes préludent, en se prenant par les mains, il serrait et tordait, avec tant de violence, les doigts de ses adversaires, qu'il décidait sur le champ la victoire en sa faveur.

Le pentathle comprend non seulement la course à pied, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque, et celui du javelot.

Dans ce dernier exercice il suffit de lancer le javelot, et de frapper au but proposé. Les disques ou palets sont des masses de métal ou de pierre, de forme lenticulaire, c'est-à-dire rondes, et plus épaisses dans le milieu que vers les bords, très-lourdes, d'une surface très-polie, et par là même très-difficiles à saisir. On en conserve trois à Olympie, qu'on présente à chaque renouvellement des jeux, et dont l'un est percé d'un trou, pour y passer une courroie. L'athlète placé sur une petite élévation pratiquée dans le stade, tient le palet avec sa main, ou par le

moyen d'une courroie, l'agite circulairement, et le lance de toutes ses forces: le palet vole dans les airs, tombe et roule dans la lice. On marque l'endroit où il s'arrête; et c'est à le dépasser que tendent les efforts successifs des autres athlètes.

Il faut obtenir le même avantage dans le saut, exercice dont tous les mouvemens s'exécutent au son de la flûte. Les athlètes tiennent dans leurs mains des contrepoids, qui, dit-on, leur facilitent les moyens de franchir un plus grand espace. Quelques-uns s'élancent au de-là de 50 pieds.

Les athlètes qui disputent le prix du pentathle, doivent pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent. Quoiqu'ils ne puissent pas se mesurer en particulier avec les athlètes de chaque profession; ils sont néanmoins très-estimés, parce qu'en s'appliquant à donner au corps la force, la souplesse, et la légèreté dont il est susceptible, ils remplissent tous les objets qu'on s'est proposé dans l'institution des jeux et de la gymnastique.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuse pour eux, se fit dans le bois sacré, et fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissemens faisaient retentir les airs. On voyait ensuite paraître d'autres athlètes montés sur des chevaux et sur des chars. Leurs coursiers superbes se montraient avec toute la fierté de la victoire: ils étaient ornés de fleurs, et semblaient participer au triomphe.

Parvenus au théâtre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne composé autrefois par le poète Archiloque, et destiné à relever la gloire des vainqueurs, et l'éclat de cette cérémonie. Après que les spectateurs eurent joint, à chaque reprise, leur voix à celle des musiciens, le héraut se leva, et annonça

que Porus de Cyrène avait remporté le prix du stade. Cet athlète se présenta devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueillie, comme toutes celles qu'on distribue à Olympie, sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, et qui est devenu, par sa destination, l'objet de la vénération publique. Aussitôt toutes ces expressions de joie et d'admiration, dont on l'avait honoré dans le moment de sa victoire, se renouvelèrent avec tant de force et de profusion, que Porus me parut au comble de la gloire. C'est en effet à cette hauteur que tous les assistans l'avaient placé; et je n'étais plus surpris des épreuves laborieuses, auxquelles se soumettaient les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produit plus d'une fois. On nous disait, à cette occasion, que le sage Chilon expira de joie en embrassant son fils, qui venait de remporter la victoire, et que l'assemblée des jeux olympiques se fit un devoir d'assister à ses funérailles. Dans le siècle dernier, ajoutait-on, nos pères furent témoins d'une scène plus intéressante.

Diagoras de Rhodes, qui avait rehaussé l'éclat de sa naissance par une victoire remportée dans nos jeux, amena dans ces lieux deux de ses enfans, qui concoururent et méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue, qu'ils la posèrent sur la tête de leur père; et le prenant sur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitaient en jetant des fleurs sur lui, et dont quelques-uns lui disaient: Mourez Diagoras; car vous n'avez plus rien à désirer. Le vieillard ne pouvant suffire à son bonheur, expira aux yeux de l'assemblée attendrie de ce spectacle, baigné des pleurs de ses enfans, qui le pressaient entre leurs bras.

Ces éloges donnés aux vainqueurs sont quelquefois troublés, ou plutôt honorés, par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques, j'entendis quelquefois se mêler des sifflemens, de la part de plusieurs particuliers, nés dans des villes ennemies de celles qui avaient donné le jour aux vainqueurs.

A ces traits de jalousie je vis succéder des traits non moins frappans d'adulation ou de générosité. Quelques-uns de ceux qui avaient remporté le prix à la course des chevaux et des chars, faisaient proclamer à leur place des personnes dont ils voulaient se ménager la faveur, ou dont ils chérissaient l'amitié. Les athlètes qui triomphent dans les autres combats, ne pouvant se substituer personne, ont aussi des ressources pour satisfaire leur avarice; ils se disent, au moment de la proclamation, originaires d'une ville de laquelle ils ont reçu des présens, et risquent ainsi d'être exilés de leur patrie, dont ils ont sacrifié la gloire. Le roi Denys, qui trouvait plus facile d'illustrer sa capitale, que de la rendre heureuse, envoya plus d'une fois des agens à Olympie, pour engager les vainqueurs des jeux à se déclarer Syracusains; mais comme l'honneur ne s'acquiert pas à prix d'argent, ce fut une égale honte pour lui d'avoir corrumpu les uns et de n'avoir pu corrompre les autres.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les régistres publics des Eléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique et la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, et la sculpture de les représenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques-uns dans la même attitude où ils avaient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. On cite encore l'exemple d'un citoyen d'Agrigente en Sicile, nommé Exénète, qui parut dans cette ville sur un char magnifique, et accompagné de quantité d'autres chars,

parmi lesquels on en distinguait 300 attelés de chevaux blancs.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres ils sont exempts de toute charge, à Lacédémone, ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du roi; presque par-tout ils ont la préséance à la représentation des jeux; et le titre de vainqueur olympique ajouté à leur nom, leur concilie une estime et des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques-uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent, sur les chevaux qui les leur ont procurées; ils leur ménagent une vieillesse heureuse; ils leur accordent une sépulture honorable; et quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leurs tombeaux.

DES HABITANS DE LA LACONIE.

Les descendans d'Hercule, soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, ils leur imposèrent un tribut, et les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à cet arrangement, conservèrent leur liberté: celle d'Hélos résista, et bientôt forcée de céder, elle vit ses habitans presque réduits à la condition des esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour; et les plus puissans reléguèrent les plus faibles à la campagne, ou dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale d'avec ceux de la province; les uns et les autres, d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre à ce qu'on dit, montait anciennement à 10000; du temps de l'expédition de Xerxès il était de 8000. Ces dernières

guerres l'ont tellement réduit, qu'on trouve maintenant très-peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à 4000 hommes dans la place publique, et j'y distinguais à peine 40 Spartiates, en comptant même les deux Rois, les Ephores et les Sénateurs.

La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Hilotes qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyens. On ne les appelle point Spartiates; mais suivant la différence des privilèges qu'ils ont obtenus, on leur donne divers noms, qui tous désignent leur premier état.

Trois grands hommes, Callicratidas, Gylippe et Lysandre, nés dans cette classe, furent élevés avec les enfans des Spartiates, comme le sont tous ceux des Hilotes dont on a brisé les fers; mais ce ne fut que par les exploits signalés qu'ils obtinrent tous les droits des citoyens.

Ce titre s'accordait rarement autrefois à ceux qui n'étaient pas nés d'un père et d'une mère Spartiates. Il est indispensable pour exercer des magistratures, et commander les armées; mais il perd une partie de ses privilèges, s'il est terni par une action malhonnête. Le gouvernement veille, en général pour la conservation de ceux qui en sont revêtus, avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques-uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenait assiégés, demander à cette ville une paix humiliante, et lui sacrifier sa marine. En ces derniers temps, les rois Agésilas et Agésipolis, n'en menaient quelquefois que 30 dans leurs expéditions.

Malgré la perte de leurs anciens privilèges, les villes de la Laconie envoient leurs députés à l'assemblée générale, qui se tient toujours à Sparte. La se règlent, et les contributions qu'elles doivent payer, et le nombre des troupes qu'elles doivent fournir.

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone, que dans aucune ville de la Grèce. Ils servent leurs maîtres à table; les habillent et les déshabillent; exécutent leurs ordres, et entretiennent la

propreté dans la maison; à l'armée on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacédémoniennes ne doivent pas travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos: on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves et les hommes libres.

Une casaque, un bonnet de peau, un traitement rigoureux, des decrets de mort quelquefois prononcés contre eux sur de légers soupçons, leur rappellent à tout moment leur état: mais leur sort est adouci par des avantages réels. Semblables aux serfs de Thessalie, ils afferment les terres des Spartiates; et dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps, et nullement proportionnée au produit: il serait honteux aux propriétaires d'en demander une plus considérable.

Quelques-uns exercent les arts mécaniques avec tant de succès, qu'on recherche par-tout les clefs, les lits, les tables, et les chaises qui se font à Lacédémone. Ils servent dans la marine en qualité de matelots: dans les armées, un soldat pesamment armé est accompagné d'un ou de plusieurs Hilotes. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avait sept auprès de lui.

Dans les dangers pressans, on réveille leur zèle par l'espérance de la liberté; des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'est de l'état seul qu'ils reçoivent ce bienfait, parce qu'ils appartiennent encore plus à l'état qu'aux citoyens dont ils cultivent les terres; et c'est ce qui fait que ces derniers ne peuvent ni les affranchir, ni les vendre en des pays étrangers. Leur affranchissement est annoncé par une cérémonie publique: on les conduit d'un temple à l'autre, couronnés de fleurs, exposés à tous les regards; il leur est ensuite permis de demeurer où ils veulent.

De nouveaux services les font monter au rang de citoyens.

Dès les commencemens les serfs se sont souvent révoltés. Le gouvernement cherche à les retenir dans le devoir par des récompenses, plus souvent par des rigueurs outrées; on dit même que, dans une occasion, il en fit disparaître 2000 qui avaient montré trop de courage, et qu'on n'a jamais su de quelle manière ils avaient péri; on cite d'autres traits de barbarie non moins exécrables, et qui ont donné lieu à ce proverbe: „A Sparte la liberté est sans „bornes, ainsi que l'esclavage."

IDÉES GÉNÉRALES SUR LA LÉGISLATION DE LYCURGUE.

J'étais depuis quelques jours à Sparte. Personne ne s'étonnait de m'y voir; la loi qui en rendait autrefois l'accès difficile aux étrangers, n'était plus observée avec la même rigueur. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupaient le trône; c'étaient Cléomène, petit-fils de ce roi Cléombrote, qui périt à la bataille de Leuctres, et Archidamus fils d'Agésilas. L'un et l'autre avaient de l'esprit, le premier aimait la paix; le second ne respirait que la guerre, et jouissait d'un grand crédit. Mais de tous les Spartiates, Damonax chez qui j'étais logé, me parut le plus communicatif et le plus éclairé. Il avait fréquenté les nations étrangères, et n'en connaissait pas moins la sienne.

Un jour que je l'accablais de questions, il me dit: Juger de nos lois par nos moeurs actuelles, c'est juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines. Eh bien, répondis-je, plaçons-nous au temps où ces lois étaient en vigueur; croyez-vous qu'on en puisse saisir l'enchaînement et l'esprit? Croyez-vous qu'il soit facile de justifier les règlemens extraordinaires et bizarres qu'elles contiennent? — *Respectez*, me dit-il, l'ouvrage d'un génie, dont les

vues, toujours neuves et profondes, ne paraissent exagérées que parce que celles des autres législateurs sont timides et bornées: ils se sont contentés d'assortir leurs lois aux caractères des peuples; Lycurgue, par les siennes, donna un nouveau caractère à sa nation; ils se sont éloignés de la nature en croyant s'en approcher; plus il a paru s'en écarter, plus il s'est rencontré avec elle.

Un corps sain, une ame libre, voilà tout ce que la nature destine à l'homme solitaire pour le rendre heureux: voilà les avantages, qui, suivant Lycurgue, doivent servir de fondement à notre bonheur.

Vous concevez donc pourquoi les enfans subissent un jugement solennel dès leur naissance, et sont condamnés à périr, lorsqu'ils paraissent mal conformés. Que feraient-ils pour l'état, que feraient-ils de la vie, s'ils n'avaient qu'une existence douloureuse?

Depuis notre plus tendre enfance, une suite non interrompue de travaux et de combats, donne à nos corps l'agilité, la souplesse et la force. Un régime sévère prévient ou dissipe les maladies dont ils sont susceptibles. Ici les besoins factices sont ignorés, et les lois ont eu soin de pourvoir aux besoins réels. La faim, la soif, les souffrances, la mort, nous regardons tous ces objets de terreur avec une indifférence que la philosophie cherche vainement à imiter. Les sectes les plus austères n'ont pas traité la douleur avec plus de mépris que les enfans de Sparte.

C'est la patrie elle-même qui prend soin de notre éducation; elle nous laisse pendant les premières années entre les mains de nos parens; mais dès que nous sommes capables d'intelligence, elle fait valoir hautement les droits qu'elle a sur nous. Ses regards nous cherchent et nous suivent par-tout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture et les vêtemens; c'est de sa part que les magistrats, les vieillards, tous les citoyens, assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos fautes, tâchent à démêler quelque germe de vertu dans nos paroles ou dans nos actions,

nous apprennent enfin par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous, et qu'aujourd'hui ses enfans, nous devons être dans la suite sa consolation et sa gloire.

De ce vif intérêt que la patrie prend à nous, de ce tendre amour que nous commençons à prendre pour elle, résulte naturellement, de son côté une sévérité extrême, du nôtre une soumission aveugle.

Les devoirs croissent avec les années; la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison, et les passions naissantes sont ou comprimées par la multiplicité des exercices, ou habilement dirigées vers des objets utiles à l'état.

Dans le temps même où elles commencent à déployer leur fureur, nous ne paraissons en public qu'en silence, la pudeur sur le front, les yeux baissés, et les mains cachées sous le manteau, dans l'attitude et la gravité des prêtres Egyptiens, et comme des initiés qu'on destine au ministère de la vertu.

Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics, où règnent la décence et la frugalité. Par là sont bannis des maisons des particuliers, le besoin, l'excès, et les vices qui naissent de l'un et de l'autre.

En nous dépouillant des propriétés qui produisent tant de divisions parmi les hommes, Lycurgue n'en a été que plus attentif à favoriser l'émulation. Ce goût de préférence et de supériorité, qui s'annonce de si bonne heure dans la jeunesse, est regardé comme le germe d'une utile rivalité. Trois officiers nommés par le magistrat, choisissent trois cents jeunes gens distingués par leur mérite, en forment un ordre séparé, et annoncent au public le motif de leur choix. A l'instant même, ceux qui sont exclus se liguent contre une promotion qui semble faire leur honte. Il se forme alors dans l'état deux corps, dont tous les membres occupés à se surveiller, dénoncent au magistrat les fautes de leurs adversaires, se livrent publiquement des combats d'honnêtetés et de vertu, et se surpassent eux-mêmes, les uns pour s'élever au rang de l'honneur, les autres *pour s'y* soutenir. C'est par un motif semblable,

qu'il leur est permis de s'attaquer et d'essayer leurs forces presque à chaque rencontre. Mais ces démêlés n'ont rien de funeste, car dès qu'on y distingue quelque trace de fureur, le moindre citoyen peut d'un mot les suspendre; et si par hasard sa voix n'est pas écoutée, il traîne les combattans devant un tribunal, qui, dans cette occasion, punit la colère comme une désobéissance aux lois.

Les règlemens de Lycurgue nous préparent à une sorte d'indifférence pour les biens, dont l'acquisition coûte plus de chagrins, que la possession ne procure de plaisirs. Nos monnaies ne sont que de cuivre; leur volume et leur pesanteur trahirait l'avare qui voudrait les cacher aux yeux de ses esclaves. Nous regardons l'or et l'argent comme les poisons les plus à craindre pour un état. Si un particulier en recélait dans sa maison, il n'échapperait ni aux perquisitions continuelles des officiers publics, ni à la sévérité des lois. Nous ne connaissons ni les arts, ni le commerce, ni tous ces autres moyens de multiplier les besoins et les malheurs d'un peuple. Que ferions-nous après tout des richesses? D'autres législateurs ont tâché d'en augmenter la circulation, et les philosophes d'en modérer l'usage. Lycurgue nous les a rendues inutiles. Nous avons des cabanes, des vêtemens, et du pain; nous avons du fer et des bras pour le service de la patrie et de nos amis; nous avons des ames libres, vigoureuses, incapables de supporter la tyrannie des hommes, et celle de nos passions: voilà nos trésors.

Nous regardons l'amour excessif de la gloire comme une faiblesse, et celui de la célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun historien, aucun orateur, aucun panégyriste, aucun de ces monumens qui n'attestent que la vanité d'une nation.

Nous croyons valoir autant que les autres hommes, dans quelque pays et dans quelque rang qu'ils soient, fût-ce le grand roi de Perse lui-même. Cependant, dès que nos lois parlent, toute notre fierté s'abaisse, et le plus puissant de nos citoyens court à la voix du magistrat, avec la même soumission que

le plus faible. Nous ne craignons que nos lois, parce que Lycurgue les ayant fait approuver par l'oracle de Delphes, nous les avons reçues comme les volontés des dieux mêmes; parce que Lycurgue les ayant proportionnées à nos vrais besoins, elles sont le fondement de notre bonheur.

D'après cette première esquisse, vous concevez aisément que Lycurgue ne doit pas être regardé comme un simple législateur, mais comme un philosophe profond, et un réformateur éclairé; que sa législation est tout à la fois un système de morale et de politique; que ses lois influent sans cesse sur nos sentimens, et que, tandis que les autres législateurs se sont bornés à empêcher le mal, il nous à contraints d'opérer le bien, et d'être vertueux.

Le système de Lycurgue doit produire des hommes justes et paisibles: mais, il est affreux de le dire, s'ils ne sont exilés dans quelque île éloignée et inabordable, ils seront asservis par les vices, ou par les armes des nations voisines. Le législateur tâcha de prévenir ce double danger; il ne permit aux étrangers d'entrer dans la Laconie qu'en certains jours, aux habitans d'en sortir, que pour des causes importantes. La nature des lieux favorisait l'exécution de la loi: entourés de mers et de montagnes, nous n'avons que quelques défilés à garder, pour arrêter la corruption sur nos frontières: l'interdiction du commerce et de la navigation fut une suite de ce règlement; et de cette défense résulta l'avantage inestimable, de n'avoir que très-peu de lois; car on a remarqué qu'il en faut la moitié moins à une ville qui n'a point de commerce.

Il était encore plus difficile de nous subjuguer que de nous corrompre. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, depuis nos premières années jusqu'à nos dernières, nous sommes toujours sous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, observant même une discipline plus exacte que si nous étions en sa présence. Tournez vos regards de tous côtés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp. Vos oreilles ne seront frappées que des cris de vic-

toire, ou du récit des grandes actions. Vos yeux ne verront que des marches, des évolutions, des attaques, et des batailles; ces apprêts redoutables non seulement nous délassent du repos, mais encore font notre sûreté, en répendant au loin la terreur et le respect du nom Lacédémonien.

C'est à cet esprit militaire que tiennent plusieurs de nos lois. Jeunes encore nous allons à la chasse tous les matins; dans la suite toutes les fois que nos devoirs nous laissent des intervalles de loisir. Lycurgue nous a recommandé cet exercice, comme l'image du péril et de la victoire.

Pendant que les jeunes gens s'y livrent avec ardeur; il leur est permis de se répandre dans la campagne, et d'enlever tout ce qui est à leur bienséance. Ils ont la même permission dans la ville: innocens et dignes d'éloges, s'ils ne sont pas convaincus de larcin; blâmés et punis, s'ils le sont. Cette loi, qui paraît empruntée des Egyptiens, a soulevé les censeurs contre Lycurgue. Il semble en effet qu'elle devrait inspirer aux jeunes gens le goût du désordre et du brigandage; mais elle ne produit en eux que plus d'adresse et d'activité; dans les autres citoyens, plus de vigilance; dans tous plus d'habitude à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des pièges, à se garantir des siens.

Rappelons-nous, avant que de finir, les principes d'où nous sommes partis. Un corps sain et robuste, une ame exempte de chagrins et de besoins; tel est le bonheur, que la nature destine à l'homme isolé: l'union et l'émulation entre les citoyens, celui où doivent aspirer les hommes qui vivent en commun. Si les lois de Lycurgue ont rempli les vues de la nature et des sociétés, nous jouissons de la plus belle des constitutions. Mais vous allez l'examiner en détail, et vous me direz si elle doit en effet nous inspirer de l'orgueil.

Je demandai alors à Damonax, comment une pareille constitution pouvait subsister; car, lui dis-je, dès qu'elle est également fondée sur les lois et sur les moeurs, il faut que vous infligiez les mêmes peines

à la violation des unes et des autres. Des citoyens qui manqueraient à l'honneur, les punissez-vous de mort, comme si c'étaient des scélérats?

Nous faisons mieux, me répondit-il, nous les laissons vivre, et nous les rendons malheureux. Dans les états corrompus, un homme qui se déshonore est par-tout blâmé, et par-tout accueilli; chez nous, l'opprobre le suit et le tourmente par-tout. Nous le punissons en détail, dans lui-même, et dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme condamnée aux pleurs, ne peut se montrer en public. S'il ose y paraître lui-même, il faut que la négligence de son extérieur rappelle sa honte, qu'il s'écarte avec respect du citoyen qu'il trouve sur son chemin, et que dans nos jeux, il se relègue dans une place qui le livre aux regards et au mépris du public. Mille morts ne sont pas comparables à ce supplice.

J'ai une autre difficulté, lui dis-je: Je crains qu'en affaiblissant si fort vos passions, en vous ôtant tous ces objets d'ambition et d'intérêt, qui agitent les autres peuples, Lycurgue n'ait laissé un vide immense dans vos ames. Que leur reste-t-il en effet? L'enthousiasme de la valeur, me dit-il, l'amour de la patrie, porté jusqu'au fanatisme; le sentiment de notre liberté, l'orgueil délicieux que nous inspirent nos vertus, et l'estime d'un peuple de citoyens souverainement estimables; pensez-vous qu'avec des mouvemens si rapides, notre ame puisse manquer de ressorts, et s'appesantir?

Je ne sais, repliquai-je, si tout un peuple est capable de sentimens si sublimes, et s'il est fait pour se soutenir dans cette grande élévation. Il me répondit: Quand on veut former le caractère d'une nation, il faut commencer par les principaux citoyens. Quand une fois ils sont ébranlés, et portés aux grandes choses, ils entraînent avec eux cette multitude grossière, qui se mène plutôt par les exemples que par les principes. Un soldat qui fait une lâcheté à la suite d'un général timide, ferait des prodiges s'il *suivait un héros.*

Mais, repris-je encore, en bannissant le luxe et les arts, ne vous êtes-vous pas privés des douceurs qu'ils procurent? On aura toujours de la peine à se persuader que le meilleur moyen de parvenir au bonheur, soit de proscrire les plaisirs. Enfin pour juger de la bonté de vos lois, il faudrait savoir si, avec toutes vos vertus, vous êtes aussi heureux que les autres Grecs. Nous croyons l'être beaucoup plus, me répondit-il, et cette persuasion nous suffit pour l'être en effet.

Damonax, en finissant, me pria de ne pas oublier que, suivant nos conventions, notre entretien n'avait roulé que sur l'esprit des lois de Lycurgue, et sur les moeurs des anciens Spartiates.

DU GOUVERNEMENT DE LACÉDÉMONE.

Lycurgue avait trop de lumières, pour abandonner l'administration des affaires générales aux caprices de la multitude, ou pour la laisser entre les mains des deux-maisons régnantes. Il cherchait un moyen de tempérer la force par la sagesse; il crut le trouver en Crète; là un conseil suprême modérait la puissance du souverain. Il en établit un à peu près semblable à Sparte; vingt-huit vieillards, d'une expérience consommée, furent choisis, pour partager avec les rois la plénitude du pouvoir. Il fut réglé, que les grands intérêts de l'état seraient discutés dans ce Sénat auguste: que les deux rois auraient le droit d'y présider, et que la décision passerait à la pluralité des voix; qu'elle serait ensuite communiquée à l'assemblée générale de la nation, qui pourrait l'approuver ou la rejeter, sans avoir la permission d'y faire le moindre changement.

Le Sénat maintenait l'équilibre entre les rois et le peuple: mais les places des sénateurs étant à vie, ainsi que celles des rois, il était à craindre que, dans la suite, les uns et les autres ne s'unissent étroitement, et *ne trouvassent*-plus d'opposition à leurs vo-

lontés. On fit passer une partie de leurs fonctions entre les mains de cinq magistrats nommés Ephores ou inspecteurs, et destinés à défendre le peuple en cas d'oppression. Ce fut le roi Théopompe, qui, avec l'agrément de la nation, établit ce nouveau corps intermédiaire *).

Jetons maintenant un coup d'oeil rapide sur les différentes parties de ce gouvernement, telles qu'elles sont aujourd'hui, et non comme elles étaient autrefois; car elles ont presque toutes éprouvé des changemens.

Les deux rois doivent être de la maison d'Hercule, et ne peuvent épouser une femme étrangère.

Dans chacune des deux branches régnantes, la couronne doit passer à l'aîné des fils; et à leur défaut, au frère du roi. Si l'aîné meurt avant son père, elle appartient à son puîné; mais s'il laisse un enfant, cet enfant est préféré à ses oncles. Au défaut des plus proches héritiers dans une famille, on appelle au trône les parens éloignés, et jamais ceux de l'autre maison.

L'héritier présomptif n'est point élevé avec les autres enfans de l'état; on a craint que trop de familiarité ne les prémunît contre le respect qu'ils lui devront un jour. Cependant son éducation n'en est pas moins soignée; on lui donne une juste idée de sa dignité, une plus juste encore de ses devoirs.

Lycurgue a lié les mains aux rois: mais il leur a laissé des honneurs et des prérogatives dont ils jouissent comme chefs de la religion, de l'administration et des armées. Ils règlent tout ce qui concerne le culte public. L'un et l'autre a le droit d'attacher à la personne deux magistrats ou augures, qui ne le quittent point, et qu'on nomme Pythiens. Le souverain les envoie au besoin consulter la Pythie, et conserve en dépot les oracles qu'ils rapportent. Ce privilège est peut-être un des plus importans de la royauté; il met celui qui en est revêtu, dans un

*) *Il régnait* environ un siècle après Lycurgue.

commerce secret avec les prêtres de Delphes, auteurs de ces oracles, qui souvent décident du sort d'un empire.

Comme chef de l'état, il peut, en montant sur le trône, annuller les dettes qu'un citoyen a contractées, soit avec son prédécesseur, soit avec la république.

Les deux rois président au Sénat, et ils y proposent le sujet de délibération. Chacun d'eux donne son suffrage, et en cas d'absence, le fait remettre par un sénateur de ses parens.

Les rois ne doivent pas s'absenter pendant la paix, ni tous les deux à la fois pendant la guerre, à moins qu'on ne mette deux armées sur pied. Ils les commandent de droit, et Lycurgue a voulu qu'ils y parussent avec l'éclat et le pouvoir qui attirent le respect et l'obéissance.

C'est au roi qu'il appartient de diriger les opérations de la campagne, de signer des trèves avec l'ennemi, d'entendre et de congédier les ambassadeurs des puissances étrangères. Les deux Ephores qui l'accompagnent, n'ont d'autre fonction que de maintenir les moeurs, et ne se mêlent que des affaires qu'il veut bien leur communiquer.

Dans ces derniers temps on a soupçonné quelquefois le général d'avoir conspiré contre la liberté de sa patrie, ou d'en avoir trahi les intérêts, soit en se laissant corrompre par des présens, soit en se livrant à de mauvais conseils. On décerne contre ces délits, suivant les circonstances, ou de très-fortes amendes, ou l'exil, ou même la perte de la couronne et de la vie.

Pendant la paix, les rois ne sont que les premiers citoyens d'une ville libre. Comme citoyens, ils se montrent en public sans suite et sans faste; comme premiers citoyens, on leur cède la première place, et tout le monde se lève en leur présence, à l'exception des Ephores siégeans à leur tribunal. Quand ils ne peuvent pas assister aux repas publics, on leur envoie une mesure de vin et de farine;

quand ils s'en dispensent sans nécessité, elle leur est refusée.

La royauté a toujours subsisté à Lacédémone; 1°. parce qu'étant partagée entre les deux maisons, l'ambition de l'une serait bientôt réprimée par la jalousie de l'autre, ainsi que par le zèle des magistrats, 2°. parce que les rois n'ayant jamais essayé d'augmenter leur prérogative, elle n'a jamais causé d'ombrage au peuple. Cette modération excite son amour pendant leur vie, ses regrets après leur mort. Dès qu'un des rois a rendu les derniers soupirs, des femmes parcourent les rues, et annoncent le malheur public, en frappant sur des vases d'airain. On couvre le marché de paille, et l'on défend d'y rien exposer en vente pendant trois jours. On fait partir des hommes à cheval, pour répandre la nouvelle dans la province, et avertir ceux des hommes libres et des esclaves qui doivent accompagner les funérailles.

Quand le roi meurt dans une expédition militaire, on expose son image sur un lit de parade, et il n'est permis pendant dix jours, ni de convoquer l'assemblée générale, ni d'ouvrir les tribunaux de justice. Quand le corps, qu'on a pris soin de conserver dans le miel ou dans la cire, est arrivé, on l'inhume avec les cérémonies accoutumées, dans un quartier de la ville où sont les tombeaux des rois.

Le Sénat, composé des deux rois, et de 28 Gérontes, ou vieillards, est le conseil suprême, où se traitent en première instance la guerre, la paix, les alliances, les hautes et importantes affaires de l'état.

Obtenir une place dans cet auguste tribunal, c'est monter au trône de l'honneur. On ne l'accorde qu'à celui qui, depuis son enfance, s'est distingué par une prudence éclairée, et par des vertus éminentes: il n'y parvient qu'à l'age de soixante ans; il la possède jusqu'à sa mort.

L'élection des sénateurs se fait dans la place publique, où le peuple est assemblé avec les rois, les sénateurs, et les différentes classes des magis-

trats. Chaque prétendant paraît dans l'ordre assigné par le sort. Il parcourt l'enceinte, les yeux baissés, en silence, honoré de cris d'approbation plus ou moins nombreux, plus ou moins fréquens. Ces bruits sont recueillis par des hommes qui, cachés dans une maison voisine, d'où ils ne peuvent rien voir, se contentent d'observer quelle est la nature des applaudissemens qu'ils entendent, et qui, à la fin de la cérémonie, viennent déclarer qu'à telle reprise, le voeu du public s'est manifesté d'une manière plus vive et plus soutenue.

Après ce combat, où la vertu ne succombe que sous la vertu, le vainqueur, suivi d'un cortège de jeunes garçons et de jeunes femmes, qui célèbrent ses vertus et sa victoire, se rend aux temples, et y offre ses encens. Dès ce moment, le nouveau sénateur est obligé de consacrer le reste de ses jours aux fonctions de son ministère.

Quand un roi est accusé d'avoir violé les lois, ou trahi les intérêts de l'état, le tribunal qui doit l'absoudre ou le condamner, est composé des vingt-huit sénateurs, des cinq Ephores, et du roi de l'autre maison. Il peut appeler du jugement à l'assemblée générale du peuple.

Les Ephores ou inspecteurs, ainsi nommés parce qu'ils étendent leurs soins sur toutes les parties de l'administration, sont au nombre de cinq. Dans la crainte qu'ils n'abusent de leur autorité, on les renouvelle tous les ans. Ils entrent en place au commencement de l'année, fixé à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de l'automne. Le premier d'entre eux donne son nom à cette année; ainsi pour rappeler la date d'un événement, il suffit de dire, qu'il s'est passé sous un tel Ephore.

Le peuple a le droit de les élire, et d'élever à cette dignité des citoyens de tous les états; dès qu'ils en sont revêtus, il les regarde comme les défenseurs, et c'est à ce titre qu'il n'a cessé d'augmenter leurs prérogatives. Successivement enrichie des dépouilles du Sénat et de la royauté, cette magistrature réunit aujourd'hui les droits les plus éminens,

tels que l'administration de la justice, le maintien des moeurs et des lois, l'inspection sur les autres magistrats, l'exécution des décrets de l'assemblée générale.

Le tribunal des Ephores se tient dans la place publique; ils s'y rendent tous les jours pour prononcer sur certaines accusations, et terminer les différends des particuliers.

Les Ephores prennent aussi un soin extrême de l'éducation de la jeunesse. Ils s'assurent tous les jours par eux-mêmes, si les enfans de l'état ne sont pas élevés avec trop de délicatesse; ils leur choisissent des chefs qui doivent exciter leur émulation, et paraissent à leur tête dans une fête militaire et religieuse qu'on célèbre en l'honneur de Minerve.

D'autres magistrats veillent sur la conduite des femmes; les Ephores sur celle de tous les citoyens. Tout ce qui peut, même de loin, donner atteinte à l'ordre public et aux usages reçus, est sujet à leur censure. On les a vus souvent poursuivre des hommes qui négligeaient leurs devoirs, ou qui se laissaient facilement insulter: ils reprochaient aux uns, d'oublier les égards qu'ils devaient aux lois; aux autres, ceux qu'ils se devaient à eux-mêmes.

Plus d'une fois ils ont réprimé l'abus que faisaient de leurs talens des étrangers, qu'ils avaient admis à leurs jeux. Un orateur offrait de parler un jour entier sur toute sorte de sujets; ils le chassèrent de la ville. Archiloque subit autrefois le même sort, pour avoir hasardé dans ses écrits une maxime de lâcheté; et presque de nos jours, le musicien Timothée, ayant ravi les Spartiates par la beauté de ses chants, un Ephore s'approcha de lui, tenant un couteau dans sa main, et lui dit: „Nous vous avons „condamné à retrancher quatre cordes de votre lyre; „de quel côté voulez-vous que je les coupe?“

On peut juger par ces exemples de la sévérité avec laquelle ce tribunal punissait autrefois les fautes qui blessaient directement les lois et les moeurs. Aujourd'hui même, que tout commence à se corrompre, il n'est pas moins redoutable, quoique moins respecté.

Contraindre la plupart des magistrats à rendre compte de leur administration, suspendre de leurs fonctions ceux d'entre eux qui violent les lois, les traîner en prison, les déférer au tribunal supérieur, et les exposer par des poursuites vives à perdre la vie: tous ces droits sont réservés aux Ephores. Ils les exercent en partie contre les rois, qu'ils tiennent dans leur dépendance par un moyen extraordinaire et bizarre. Tous les neuf ans, ils choisissent une nuit, où l'air est calme et serein; assis en rase campagne, ils examinent avec attention le mouvement des astres: voient-ils une exhalaison enflammée traverser les airs? c'est une étoile qui change de place; les rois ont offensé les dieux. On les traduit en justice, on les dépose; et ils ne recouvrent l'autorité, qu'après avoir été absous par l'oracle de Delphes.

Le souverain fortement soupçonné d'un crime contre l'état, peut à la vérité refuser de comparaître devant les Ephores, aux deux premières sommations; mais il doit obéir à la troisième; du reste ils peuvent s'assurer de sa personne, et le traduire en justice. Quand la faute est moins grave, ils prennent sur eux d'infliger la peine. En dernier lieu, ils condamnèrent à l'amende le roi Agésilas, parce qu'il envoyait un présent à chaque sénateur qui entrait en place.

La puissance exécutrice est toute entière entre leurs mains. Ils convoquent l'assemblée générale, ils y recueillent les suffrages. C'est à eux que s'adressent les ambassadeurs des nations ennemies ou alliées. Chargés du soin de lever des troupes et de les faire partir, ils expédient au général les ordres qu'il doit suivre; le font accompagner de deux d'entre eux, pour épier sa conduite; l'interrompent quelquefois au milieu de ses conquêtes, et le rappellent, suivant que l'exige leur intérêt personnel, ou celui de l'état.

Tant de prérogatives leur attirent une considération qu'ils justifient par les honneurs qu'ils décernent aux belles actions, par leur attachement aux anciennes maximes, par la fermeté avec laquelle ils ont,

en ces derniers temps, dissipé des complots qui menaçaient la tranquillité publique.

Ils ont, pendant une longue suite d'années, combattu contre l'autorité des sénateurs et des rois, et n'ont cessé d'être leurs ennemis, que lorsqu'ils sont devenus leurs protecteurs. Ces tentatives, ces usurpations auraient ailleurs fait couler des torrens de sang. Par quel hasard n'ont-elles produit à Sparte que des fermentations légères? C'est que les Ephores promettaient au peuple la liberté, tandis que leurs rivaux, aussi pauvres que le peuple, ne pouvaient lui promettre des richesses; c'est que l'esprit d'union, introduit par les lois de Lycurgue, avait tellement prévalu sur les considérations particulières, que les anciens magistrats, jaloux de donner de grands exemples d'obéissance, ont toujours cru devoir sacrifier leurs droits aux prétentions des Ephores.

Les Spartiates ont des intérêts qui leur sont particuliers; ils en ont qui leur sont communs avec les habitans des différentes villes de la Laconie: de là, deux espèces d'assemblées auxquelles assistent toujours les rois, le Sénat et les différentes classes des magistrats. Lorsqu'il faut régler la succession au trône, élire ou déposer des magistrats, prononcer sur les délits publics, statuer sur les grands objets de la religion ou de la législation, l'assemblée n'est composée que de Spartiates, et se nomme petite assemblée.

Elle se tient, pour l'ordinaire, tous les mois à la pleine l'une; par extraordinaire, lorsque les circonstances l'exigent: la délibération doit être précédée par un décret du Sénat, à moins que le partage des voix n'ait empêché cette compagnie de rien conclure. Dans ce cas, les Ephores portent l'affaire à l'assemblée.

Chacun des assistans a droit d'opiner, pourvu qu'il ait passé sa trentième année: avant cet âge, il ne lui est pas permis de parler en public. On exige encore qu'il soit irréprochable dans ses moeurs; et l'on se souvient de cet homme qui avait séduit le peuple par son éloquence: son avis était excellent; mais comme il sortait d'une bouche impure, on vit

un sénateur s'élever, s'indigner hautement contre la facilité de l'assemblée, et faire aussitôt proposer le même avis par un homme vertueux. Qu'il ne soit pas dit, ajouta-t-il, que les Lacédémoniens se laissent mener par les conseils d'un infâme orateur.

On convoque l'assemblée générale, lorsqu'il s'agit de guerre, de paix, et d'alliance; elle est alors composée des députés des villes de la Laconie; on y voit souvent ceux des peuples alliés, et des nations qui viennent implorer l'assistance de Lacédémone. Là se discutent leurs prétentions et leurs plaintes mutuelles, les infractions faites aux traités de la part des autres peuples, les voies de conciliation, les projets de campagnes, les contributions à fournir.

DES LOIS DE LACÉDÉMONE.

Les règlemens de Lycurgue diffèrent si essentiellement de ceux des autres peuples, qu'en arrivant à Lacédémone, un voyageur se croit transporté sous un nouveau ciel. Leur singularité l'invite à les méditer; et bientôt il est frappé de cette profondeur de vues, et de cette élévation de sentimens qui éclatent dans l'ouvrage de Lycurgue.

Il fit choisir les magistrats, non par la voie du sort, mais par celle des suffrages. Il dépouilla les richesses de leur considération, et l'amour de sa jalousie. S'il accorda quelques distinctions, le gouvernement, plein de son esprit, ne les prodigua jamais, et les gens vertueux n'osèrent les solliciter; l'honneur devint la plus belle des récompenses, et l'opprobre le plus cruel des supplices. La peine de mort fut quelquefois infligée; mais un rigoureux examen devait la précéder, parce que rien n'est si précieux que la vie d'un citoyen. L'exécution se fit dans la prison, pendant la nuit; de peur que la fermeté du coupable n'attendrit les assistans. Il fut décidé qu'un lacet terminerait ses jours; car il parut inutile de multiplier les tourmens.

J'indiquerai dans la suite la plupart des règlemens de Lycurgue; je vais parler ici du partage des terres. La proposition qu'il en fit, souleva les esprits; mais après les plus vives contestations, le district de Sparte fut divisé en 9600 portions de terre; le reste de la Laconie, en 30,000. Chaque portion, assignée à un chef de famille, devait produire, outre une certaine quantité de vin et d'huile, 70 mesures d'orge pour le chef, et 12 pour son épouse.

Pendant que j'étais à Sparte, l'ordre des fortunes des particuliers avait été dérangé par un décret de l'Ephore Epitadès, qui voulait se venger de son fils; et comme je négligeai de m'instruire de leur ancien état, je ne pourrai développer à cet égard les vues du Législateur, qu'en remontant à ses principes

Suivant les lois de Lycurgue, un chef de famille ne pouvait ni acheter ni vendre une portion de terrain: il ne pouvait ni la donner pendant sa vie, ni la léguer par son testament à qui il voulait; il ne lui était pas même permis de la partager: l'aîné de ses enfans recueillait la succession, comme dans la maison royale, l'aîné succède de droit à la couronne. Quel était le sort des autres enfans? Les lois qui avaient assuré leur subsistance pendant la vie du père, les auraient-elles abandonnés après sa mort?

1°. Il paraît qu'ils pouvaient hériter des esclaves, des épargnes, et des meubles de toute espèce. La vente de ces effets suffisait sans doute pour leurs vêtemens; car le drap qu'ils employaient était à si bas prix, que les plus pauvres se trouvaient en état de se le procurer. 2°. Chaque citoyen était en droit de participer aux repas publics, et fournissait pour son contingent, une certaine quantité de farine d'orge, qu'on peut évaluer, à environ 12 médimnes: or, le Spartiate possesseur d'une portion d'héritage, en retirait par an 70 médimnes, et sa femme 12. L'excédent du mari suffisait donc pour l'entretien de 5 enfans; et comme Lycurgue n'a pas dû supposer, que chaque père de famille en eût un si grand nombre, on peut croire, que l'aîné devait pourvoir aux besoins, non seulement de ses enfans, mais encore de

ses frères. 3°. Il est à présumer que les puînés pouvaient seuls épouser les filles qui, au défaut des mâles, héritaient d'une possession territoriale. Sans cette précaution, les hérédités se seraient accumulées sur une même tête. 4°. Après l'examen qui suivait leur naissance, les magistrats leur accordaient des portions de terre, devenues vacantes par l'extinction de quelques familles. 5°. Dans ces derniers temps, des guerres fréquentes en détruisaient un grand nombre; dans les siècles antérieurs, ils allaient au loin fonder des colonies. 6°. Les filles ne coûtaient rien à établir, il était défendu de leur constituer une dot. 7°. L'esprit d'union et de désintéressement, rendant, en quelque façon, toutes choses communes entre les citoyens, les uns n'avaient souvent au-dessus des autres que l'avantage de prévenir ou de seconder leurs désirs.

Tant que cet esprit s'est maintenu, la constitution résistait aux secousses qui commençaient à l'agiter. Mais qui la soutiendra désormais, depuis que par le décret des Ephores, dont j'ai parlé, il est permis à chaque citoyen de doter ses filles, et de disposer à son gré de sa portion? Les hérédités, passant tous les jours en différentes mains, l'équilibre des fortunes est rompu, ainsi que celui de l'égalité.

Je reviens aux dispositions de Lycurgue. Les biens-fonds, aussi libres que les hommes, ne devaient point être grevés d'impositions. L'état n'avait point de trésor; en certaines occasions, les citoyens contribuaient suivant leurs facultés; en d'autres, ils recouraient à des moyens qui prouvaient leur excessive pauvreté. Les députés de Samos vinrent une fois demander à emprunter une somme d'argent; l'assemblée générale n'ayant pas d'autre ressource, indiqua un jeûne universel, tant pour les hommes libres, que pour les esclaves, et pour les animaux domestiques. L'épargne qui en résulta fut remise aux députés.

Attentif au pouvoir irrésistible des impressions que l'homme reçoit dans son enfance, et pendant toute sa vie, Lycurgue s'était dès long-temps affermi dans le choix d'un système, que l'expérience avait

nement des douceurs de la vie, et son bonheur hâte le développement de ses forces et de ses qualités.

Il est parvenu à l'âge de sept ans, sans connaître la crainte servile; c'est à cette époque que finit communément l'éducation domestique. On demande au père, s'il veut que son enfant soit élevé suivant les lois: s'il le refuse, il est lui-même privé des droits du citoyen; s'il y consent, l'enfant aura désormais pour surveillans, non seulement les auteurs de ses jours, mais encore les lois, les magistrats, et tous les citoyens autorisés à l'interroger, à lui donner des avis, et à le châtier sans crainte de passer pour sévères; car ils seraient punis eux-mêmes, si, témoins de ses fautes, ils avaient la faiblesse de l'épargner. On place à la tête des enfans, un des hommes les plus respectables de la république; il les distribue en différentes classes, à chacune desquelles préside un jeune chef, distingué par sa sagesse et son courage. Ils doivent se soumettre, sans murmurer, aux ordres qu'ils en reçoivent, aux châtimens qu'il leur impose, et qui leur sont infligés par de jeunes gens armés de fouets, et parvenus à l'âge de puberté. La règle devient de jour en jour plus sévère. On les dépouille de leurs cheveux; ils marchent sans bas et sans souliers; pour les accoutumer à la rigueur des saisons, on les fait quelquefois combattre tout nus. A l'âge de douze ans, ils quittent la tunique, et ne se couvrent plus que d'un simple manteau qui doit durer toute une année. On ne leur permet que rarement l'usage des bains et des parfums. Chaque troupe couche ensemble sur des sommités de roseaux qui croissent dans l'Eurotas, et qu'ils arrachent sans le secours du fer.

C'est alors qu'ils commencent à contracter ces liaisons particulières, peu connues des nations étrangères, plus pures à Lacédémone que dans les autres villes de la Grèce. Il est permis à chacun d'eux de recevoir les attentions assidues d'un honnête jeune homme, attiré auprès de lui par les attraits de la beauté, par les charmes plus puissans des vertus dont *elle paraît* être l'emblême. Ainsi la jeunesse de

Sparte est comme divisée en deux classes; l'une composée de ceux qui aiment; l'autre de ceux qui sont aimés. Les premiers, destinés à servir de modèles aux seconds, portent jusqu'à l'enthousiasme un sentiment qui entretient la plus noble émulation, et qui, avec les transports de l'amour, n'est au fond que la tendresse passionnée d'un père pour son fils, l'amitié ardente d'un frère pour son frère. Lorsqu'à la vue du même objet, plusieurs éprouvent l'inspiration divine; c'est le nom qu'on donne au penchant qui les entraîne; loin de se livrer à la jalousie, ils n'en sont que plus unis entre eux, que plus intéressés aux progrès de ceux qu'ils aiment; car toute leur ambition est de le rendre aussi estimable aux yeux des autres, qu'il l'est à leurs propres yeux. Un des plus honnêtes citoyens fut condamné à l'amende, pour ne s'être jamais attaché à un jeune homme: un autre, parce que son jeune ami avait, dans un combat, poussé un cri de faiblesse.

Les élèves ne peuvent se dérober un seul moment aux regards des personnes âgées qui se font un devoir d'assister à leurs exercices, et d'y maintenir la décence; aux regards du président général de l'éducation, à ceux de l'Irène, ou chef particulier qui commande chaque division.

Cet Irène est un jeune homme de vingt ans, qui reçoit pour prix de son courage et de sa prudence, l'honneur d'en donner les leçons à ceux que l'on confie à ses soins. Il est à leur tête quand ils se livrent des combats, quand ils passent l'Eurotas à la nage, quand ils vont à la chasse, quand ils se forment à la lutte, à la course, aux différens exercices du gymnase. De retour chez lui, ils prennent une nourriture saine et frugale; ils la préparent eux-mêmes. Les plus forts apportent le bois, les plus faibles des herbages, et d'autres alimens, qu'ils ont dérobés en se glissant furtivement dans les jardins, et dans les salles des repas publics. Sont-ils découverts, tantôt on leur donne le fouet, tantôt on joint à ce châtiment la défense d'approcher de la table; quelquefois on les traîne auprès d'un autel, dont ils

font le tour en chantant des vers contre eux-mêmes.

Le souper fini, le jeune chef ordonne aux uns de chanter, propose aux autres des questions, d'après lesquelles on peut juger de leur esprit ou de leurs sentimens. „Quel est le plus honnête homme de la „ville? Que pensez-vous d'une telle action?“ La réponse doit être précise et motivée. Ceux qui parlent sans avoir pensé, reçoivent de légers châtimens, en présence des magistrats et des vieillards, témoins de ces entretiens, et quelquefois mécontens de la sentence du jeune chef. Mais dans la crainte d'affaiblir son crédit, ils attendent qu'il soit seul pour le punir lui-même de son indulgence et de sa sévérité.

On ne donne aux élèves qu'une légère teinture des lettres; mais on leur apprend à s'expliquer purement, à figurer dans les choeurs de danse et de musique, à perpétuer dans leurs vers le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie, et la honte de ceux qui l'ont trahie. Dans ces poésies, les grandes idées sont rendues avec simplicité, les sentimens élevés avec chaleur.

Tous les jours, les Ephores se rendent chez eux; de temps en temps, ils vont chez les Ephores, qui examinent si leur éducation est bien soignée, s'il ne s'est pas glissé quelque délicatesse dans leurs lits ou leurs vêtemens, s'ils ne sont pas trop disposés à grossir. Ce dernier article est essentiel; on a vu quelquefois à Sparte des magistrats, citer au tribunal de la nation, et menacer de l'exil, des citoyens dont l'excessif embonpoint semblait être une preuve de mollesse. Un visage efféminé ferait rougir un Spartiate! il faut que le corps, dans ses accroissemens, prenne de la souplesse et de la force, en conservant toujours de justes proportions.

C'est l'objet qu'on se propose en soumettant les jeunes Spartiates à des travaux, qui remplissent presque tous les momens de leur journée. Ils en passent une grande partie dans le gymnase, où l'on ne trouve *point*, comme dans les autres villes, de ces maîtres

qui apprennent à leurs disciples, l'art de supplanter adroitement un adversaire: ici la ruse souillerait le courage, et l'honneur doit accompagner la défaite ainsi que la victoire. C'est pour cela que, dans certains exercices, il n'est pas permis au Spartiate qui succombe, de lever la main, parce que ce serait reconnaître un vainqueur.

J'ai vu des combats où le plus grand courage est aux prises avec les plus vives douleurs. Dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane, surnommée Orthia, on place auprès de l'autel de jeunes Spartiates à peine sortis de l'enfance, et choisis dans tous les ordres de l'état; on les frappe à grands coups de fouet, jusqu'à ce que le sang commence à couler. La prêtresse est présente; elle tient dans ses mains une statue de bois très-petite et très-légère; c'est celle de Diane. Si les exécuteurs paraissent sensibles à la pitié, la prêtresse s'écrie qu'elle ne peut plus soutenir le poids de la statue. Les coups redoublent alors: l'intérêt général devient plus pressant. On entend les cris forcenés des parens, qui exhortent ces victimes innocentes à ne laisser échapper aucune plainte: elles-mêmes provoquent et défient la douleur. La présence de tant de témoins occupés à contrôler leurs moindres mouvemens, et l'espoir de la victoire, décernée à celui qui souffre avec le plus de constance, les endurcissent de telle manière, qu'ils n'opposent à ces horribles tourmens qu'un front serein, et une joie révoltante.

Dans plusieurs villes de la Grèce, les enfans, parvenus à leur dix-huitième année, ne sont plus sous l'oeil vigilant des instituteurs. Lycurgue connaissait trop le coeur humain, pour l'abandonner à lui-même dans ces momens critiques, d'où dépend presque toujours la destinée d'un citoyen, et souvent celle d'un état. Il opposa au développement des passions, une nouvelle suite d'exercices et de travaux. Les chefs exigent de leurs disciples plus de modestie, de soumission, de tempérance, et de ferveur. C'est un spectacle singulier, de voir cette brillante jeunesse, à qui l'orgueil du courage et de la beauté devrait

inspirer tant de prétentions, n'oser, pour ainsi dire, ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux; marcher à pas lents et avec la décence d'une fille timide qui porte les offrandes sacrées.

Les jeunes Spartiates quittent souvent leurs jeux pour se livrer à des mouvemens plus rapides. On leur ordonne de se répandre dans la province, les armes à la main, pieds nus, exposés aux intempéries des saisons, sans esclaves pour les servir, sans couverture pour les garantir du froid pendant la nuit. Tantôt ils étudient le pays, et les moyens de le préserver des incursions de l'ennemi. Tantôt ils courent après les sangliers et différentes bêtes fauves. D'autres fois, pour essayer les diverses manoeuvres de l'art militaire, ils se tiennent en embuscade pendant le jour, et la nuit suivante ils attaquent, et font succomber sous leurs coups les Hilotes, qui prévenus du danger, ont eu l'imprudence de sortir, et de se trouver sur leur chemin.

Les filles de Sparte ne sont point élevées comme celles d'Athènes; on ne leur prescrit point de se tenir renfermées, de filer la laine, de s'abstenir du vin et d'une nourriture trop forte: mais on leur apprend à danser, à chanter, à lutter entre elles, à courir légèrement sur le sable, à lancer avec force le palet ou le javelot, à faire tous leurs exercices sans voiles et à demi nues, en présence des rois, des magistrats, et de tous les citoyens, sans en excepter même les jeunes garçons, qu'elles excitent à la gloire, soit par leurs exemples, soit par des éloges flatteurs, ou par des ironies piquantes.

De très-fortes raisons peuvent autoriser un Spartiate à ne pas se marier; mais dans sa vieillesse, il ne doit pas s'attendre aux mêmes égards que les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avait commandé les armées avec tant de gloire. Il vient à l'assemblée; un jeune homme lui dit: „Je ne „me lève pas devant toi, parce que tu ne laisseras „point d'enfans qui puissent un jour se lever de„vant moi.“

DES MOEURS ET DES USAGES DES SPARTIATES.

Dès l'âge de vingt ans les Spartiates laissent croître leurs cheveux et leur barbe: les cheveux ajoutent à la beauté, et conviennent à l'homme libre, de même qu'au guerrier. A Lacédémone tout est instruction: un Spartiate interrogé pourquoi il entretenait une si longue barbe; „Depuis que le temps „l'a blanchie, répondit-il, elle m'avertit à tout mo„ment de ne pas déshonorer ma vieillesse.“

Les Spartiates, en bannissant de leurs habits toute espèce de parure, ont donné un exemple admiré, et nullement imité des autres nations. Chez eux, les rois, les magistrats, les citoyens de la dernière classe, n'ont rien qui les distingue à l'extérieur: ils portent tous une tunique très-courte, et tissue d'une laine très-grossière; ils jettent par dessus un manteau ou une grosse cape. Leurs pieds sont garnis de sandales et d'autres espèces de chaussures, dont la plus commune est de couleur rouge.

Ils paraissent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité supérieure; mais il leur est défendu de les porter à l'assemblée générale, parce que les affaires de l'état doivent se terminer par la force de la raison, et non par celle des armes.

Les maisons sont petites et construites sans art; on ne doit travailler les portes qu'avec la scie; les planchers, qu'avec la cognée: des troncs d'arbres, à peine dépouillés de leurs écorces, servent de poutres. Les meubles, quoique plus élégans, participent à la même simplicité; ils ne sont jamais confusément entassés. Les Spartiates ont sous la main tout ce dont ils ont besoin, parce qu'ils se font un devoir de mettre chaque chose à sa place. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre et de la discipline.

Leur régime est austère. Un étranger qui les avait vus étendus autour d'une table, et sur le champ de bataille, trouvait plus aisé de supporter une telle

mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le superflu; et s'ils sont frugals, c'est plutôt par vertu que par nécessité. Ils ont de la viande de boucherie; le mont Taygète leur fournit une chasse abondante; leurs plaines, des lièvres, des perdrix, et d'autres espèces de gibier; la mer, et l'Eurotas, du poisson. Leur fromage de Gythium est estimé. Ils ont de plus différentes sortes de légumes, de fruits, de pains, et de gâteaux.

La Laconie produit aussi plusieurs espèces de vin. Ils ont la permission de boire tant qu'ils en ont besoin; ils en usent avec plaisir: et n'en abusent jamais. Le spectacle dégoûtant d'un esclave qu'on enivre, et qu'on jette quelquefois sous leurs yeux, lorsqu'ils sont encore enfans, leur inspire une profonde aversion pour l'ivresse, et leur ame est trop fière pour consentir jamais à se dégrader. Telle est l'esprit de la réponse d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il se modérait dans l'usage du vin: „C'est, dit-il, pour n'avoir jamais besoin de la raison „d'autrui." Outre cette boisson ils appaisent souvent leur soif avec du petit-lait.

Ils ont différentes espèces de repas publics: les plus fréquens sont les Philities. Rois, magistrats, simples citoyens, tous s'assemblent pour prendre leurs repas, dans des salles où sont dressées quantité de tables, le plus souvent de 15 couverts chacune. Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre, et forment une société d'amis, dans laquelle on ne peut être reçu que du consentement de tous ceux qui la composent. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre, ou sur un morceau de bois. On leur sert du brouet (bouillon) noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies séparément à chaque convive, quelquefois si petites, qu'elles pèsent à peine un quart de mine (environ trois onces et demie). Ils ont du vin, des gâteaux, ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois on ajoute pour supplément à la portion ordinaire, *du poisson*, et différentes espèces de gibier.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertu. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole; ils parlent avec précision, et sont écoutés avec respect.

A la décence se joint la gaité. Lycurgue en fit un précepte aux convives; et c'est dans cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du rire. Mais les propos qui réveillent la joie, ne doivent avoir rien d'offensant; et le trait malin, si par hasard il en échappe à l'un des assistans, ne doit point se communiquer au dehors. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par là.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis; les autres pour y prendre des leçons de sagesse et de plaisanterie.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire; d'autres savent à peine compter: nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie, et des autres sciences. Les plus instruits font leurs délices des poésies d'Homère, de Terpandre, et de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'ame. Leur théâtre n'est destiné qu'à leurs exercices; ils n'y représentent ni tragédies ni comédies, s'étant fait une loi de ne point admettre chez eux l'usage de ces drames. Quelques-uns, en très-petit nombre, ont cultivé avec succès la poésie lyrique.

Ils aiment la musique qui produit l'enthousiasme de la vertu; sans cultiver cet art, ils sont en état de juger de son influence sur les moeurs, et rejettent les innovations qui pourraient altérer sa simplicité.

On peut juger par les traits suivans de leur aversion pour la rhétorique. Un jeune Spartiate s'était exercé, loin de sa patrie, dans l'art oratoire. Il y revint, et les Ephores le firent punir, pour avoir conçu le dessein de tromper ses compatriotes. Pen-

dant la guerre du Peloponnèse, un autre Spartiate fut envoyé vers le satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots; et comme il vit les ambassadeurs Athéniens déployer tout le faste de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutissaient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, et les montrant au satrape, il lui dit: Choisis. Deux siècles auparavant, les habitans d'une île de la mer Egée, pressés par la famine, s'adressèrent aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambassadeur: Nous n'avons pas compris la fin de votre harangue, et nous en avons oublié le commencement. On en choisit un second, en lui recommandant d'être bien concis. Il vint, et commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces sacs où l'on tient la farine; le sac était vide: l'assemblée résolut aussitôt d'approvisionner l'île; mais elle avertit le député de n'être plus si prolixe une autre fois. En effet il leur avait dit qu'il fallait remplir le sac.

Ils méprisent l'art de la parole; ils en estiment le talent. Quelques-uns l'ont reçu de la nature, et l'ont manifesté, soit dans les assemblées de leur nation et des autres peuples, soit dans les oraisons funèbres qu'on prononce tous les ans en l'honneur de Pausanias et de Léonidas.

Ils ne rougissent pas d'ignorer les sciences, qu'ils regardent comme superflues; et l'un d'eux répondit à un Athénien qui leur en faisait des reproches: „Nous sommes en effet les seuls à qui vous n'avez pas pu enseigner vos vices.“ N'appliquant leur esprit qu'à des connaissances absolument nécessaires, leurs idées n'en sont que plus justes, et plus propres à s'assortir et à se placer; car les idées fausses sont comme ces pierres irrégulières qui ne peuvent entrer dans la construction d'un édifice.

Ainsi, quoique ce peuple soit moins instruit que les autres, il est beaucoup plus éclairé. On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus, et les autres sages de la Grèce, empruntèrent l'art de renfermer les *maximes* de la morale en de courtes formules. Ce

que j'en ai vu m'a souvent étonné. Je croyais m'entretenir avec des gens innocens et grossiers; mais bientôt il sortait de leurs bouches des réponses pleines d'un grand sens, et perçantes comme des traits. Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision, ils se taisent s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire. S'ils en ont trop, ils font des excuses: ils sont avertis par un instinct de grandeur, que le style confus ne convient qu'à l'esclave qui prie; en effet comme la prière, il semble se traîner aux pieds, et se replier autour de celui qu'on veut persuader. Le style concis au contraire, est imposant et fier; il convient au maître qui commande: il s'assortit au caractère des Spartiates qui l'emploient fréquemment dans leurs entretiens et dans leurs lettres. Des reparties aussi promptes que l'éclair, laissent après elles, tantôt une lumière vive, tantôt la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur patrie.

On louait la bonté du jeune roi Charilaüs: „Comment serait-il bon, répondit l'autre roi, puisqu'il „l'est même pour les méchans?" Dans une ville de la Grèce, le héraut, chargé de la vente des esclaves, dit tout haut: Je vends un Lacédémonien. „Dis plutôt un prisonnier;" s'écria celui-ci, en lui mettant la main sur la bouche. Les généraux du roi de Perse demandaient aux députés de Lacédémone, en quelle qualité ils comptaient suivre la négociation? „Si elle „échoue, répondirent-ils, comme particuliers; si elle „réussit, comme ambassadeurs."

On remarque la même précision dans les lettres qu'écrivent les magistrats, dans celles qu'ils reçoivent des généraux. Les Ephores, craignant que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, ou n'interrompit ses exercices accoutumés, ne lui écrivirent que ces mots: „Ne vous promenez point." La défaite la plus désastreuse, la victoire la plus éclatante, sont annoncés avec la même simplicité. Lors de la guerre de Péloponnèse, leur flotte, qui était sous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens, commandée par Alcibiade,

un officier écrivit aux Ephores, „La bataille est per„due, Mindare est mort. Point de vivres ni de res„sources.“ Peu de temps après ils reçurent de Lysandre, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes: „Athènes est prise.“ Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuse et la plus utile pour Lacédémone.

Qu'on n'imagine pas, d'après ces exemples, que les Spartiates, condamnés à une raison trop sévère, n'osent dérider leur front. Ils ont cette disposition à la gaîté que procurent la liberté de l'esprit, et la conscience de la santé. Leur joie se communique rapidement, parce qu'elle est vive et naturelle: elle est entretenue par des plaisanteries qui, n'ayant rien de bas ni d'offensant, diffèrent essentiellement de la bouffonnerie et de la satire. Ils apprennent de bonne heure l'art de les recevoir et de les rendre. Elles cessent, dès que celui qui en est l'objet, demande qu'on l'épargne.

C'est avec de pareils traits qu'ils repoussent quelquefois les prétentions ou l'humeur. J'étais un jour avec le roi Archidamus; Périandre son médecin, lui présenta des vers qu'il venait d'achever. Le prince les lut, et lui dit avec amitié: Eh, pourquoi de si bon médecin vous faites-vous si mauvais poète? Quelques années après, un vieillard se plaignant au roi Agis de quelques infractions faites à la loi, s'écriait que tout était perdu; „Cela est si vrai, répondit „Agis en souriant, que dans mon enfance, je l'en„tendais dire à mon père, qui dans son enfance l'a„vait entendu dire au sien.

Les arts lucratifs, et sur-tout ceux de luxe, sont sévèrement interdits aux Spartiates. Il leur est défendu d'altérer par des odeurs, la nature de l'huile, et par des couleurs, excepté celle de pourpre, la blancheur de la laine. Ainsi, point de parfumeurs, et presque point de teinturiers parmi eux. Ils ne devraient connaître ni l'or ni l'argent, ni par conséquent ceux qui mettent ces métaux en oeuvre. A *l'armée*, ils peuvent exercer quelques professions

utiles, comme celles de hérault, de trompette, de cuisinier, à condition que le fils suivra la profession de son père, comme cela se pratique en Egypte.

Ils ont une telle idée de la liberté, qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains. Les lois du pays tendent à délivrer les ames des intérêts factices et des soins domestiques. Ceux qui ont des terres, sont obligés de les affermer à des Hilotes; ceux entre qui s'élèvent des différends, de les terminer à l'amiable, car il leur est défendu, de consacrer les momens précieux de leur vie à la poursuite d'un procès, ainsi qu'aux opérations du commerce, et autres moyens qu'on emploie communément pour augmenter sa fortune, ou se distraire de son existence.

Cependant ils ne connaissent pas l'ennui, parce qu'ils ne sont jamais seuls, jamais en repos. La nage, la lutte, la course, la paume, les autres exercices du gymnase et les évolutions militaires, remplissent une partie de leur journée; ensuite ils se font un devoir et un amusement d'assister aux jeux et aux combats des jeunes élèves; de là, ils vont aux Leschès: ce sont des salles distribuées dans les différens quartiers de la ville, où les hommes de tout âge ont coutume de s'assembler. Ils sont très-sensibles aux charmes de la conversation: elle ne roule presque jamais sur les intérêts et les projets des nations; mais ils écoutent, sans se lasser, les leçons des personnes âgées; ils entendent volontiers raconter l'origine des hommes, des héros et des villes. La gravité de ces entretiens est tempérée par des saillies fréquentes.

Ces assemblées, ainsi que les repas et les exercices publics, sont toujours honorés de la présence des vieillards. Je me sers de cette expression, parce que la vieillesse, dévouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faîte de l'honneur. Les autres citoyens, et sur-tout les jeunes gens, ont pour lui les égards qu'ils exigeront à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de se lever quand il paraît, de se taire quand

il parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation, et dans les salles du gymnase; ainsi des citoyens qui ont servi leur patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés, les uns, comme les dépositaires de l'expérience, les autres, cemme ces monumens dont on se fait une religion de conserver les débris.

Leurs tombeaux sans ornemens, ainsi que leurs maisons, n'annoncent aucune distinction entre les citoyens; il est permis de les placer dans la ville, et même auprès des temples. Les pleurs et les sanglots n'accompagnent ni les funérailles, ni les dernières heures du mourant; car les Spartiates ne sont pas plus étonnés de se voir mourir, qu'ils ne l'avaient été de se trouver en vie; persuadés que c'est à la mort de fixer le terme de leurs jours, ils se soumettent aux ordres de la nature avec la même résignation qu'aux besoins de l'état.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles. Mais ce sont des beautés sévères et imposantes; elles auraient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques-uns à Praxitèle pour sa Vénus.

Une Spartiate paraît en public à visage découvert, jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Après son mariage, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle sort voilée; et comme elle ne doit être connue que de lui seul, il ne convient pas aux autres de parler d'elle avec éloge; mais ce voile sombre, et ce silence respectueux, ne sont que des hommages rendus à la décence. Nulle part les femmes sont moins surveillées et moins contraintes; nulle part elles ont moins abusé de la liberté. L'idée de manquer à leurs époux, leur eût paru autrefois aussi étrange que celle d'étaler la moindre recherche dans leur parure: quoiqu'elles n'aient plus aujourd'hui la même sagesse ni la même modestie, elles sont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce.

Elles ont une haute idée de l'honneur et de la

liberté; elles la poussent quelquefois si loin, qu'on ne sait alors quel nom donner au sentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivait à son fils qui s'étoit sauvé de la bataille: „Il court de mauvais bruits „sur votre compte; faites les cesser, ou cessez de „vivre.“ En pareille circonstance, une Athénienne mandait au sien. „Je vous sais bon gré de vous „être conservé pour moi.“ Ceux mêmes qui voudraient excuser la seconde, ne pourraient s'empêcher d'admirer la première; ils seraient également frappés de la réponse d'Argiléonis, mère du célèbre Brasidas: des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuse de son fils, ajoutaient, que jamais Lacédémone n'avait produit un si grand général. „Etrangers; leur „dit-elle, mon fils était un brave homme; mais ap„prenez que Sparte possède plusieurs citoyens qui „valent mieux que lui.“

Ici la nature est soumise sans être étouffée; et c'est en cela que réside le vrai courage. Aussi les Ephores décernèrent-ils des honneurs signalés à cette femme. Mais qui pourrait entendre, sans frissonner, une mère à qui l'on disait: „Votre fils vient d'être „tué sans avoir quitté son rang,“ et qui répondit aussitôt: „Qu'on l'enterre et qu'on mette son frère à sa „place?“ et cette autre qui attendait au fauxbourg la nouvelle du combat? Le courrier arrive: elle l'interroge. „Vos cinq enfans ont péri. — Ce n'est pas „là ce que je te demande; ma patrie n'a-t-elle rien „à craindre? — Elle triomphe. — Eh bien je me „résigne avec plaisir à ma perte.“ Qui pourrait encore voir sans terreur ces femmes qui donnent la mort à leurs fils convaincus de lâcheté? et celles qui, accourues au champ de bataille, se font montrer le cadavre d'un fils unique, parcourent d'un oeil inquiet les blessures qu'il a reçues, comptent celles qui peuvent honorer ou déshonorer son trépas; et après cet horrible calcul, marchent avec orgueil à la tête du convoi, ou se confinent chez elles, pour cacher leur honte.

Ces excès, ou plutôt ces forfaits de l'honneur, outrepassent si fort la portée de la grandeur qui con-

vient à l'homme, qu'ils n'ont jamais été partagés par les Spartiates les plus abandonnés au fanatisme de la gloire. En voici la raison. Chez eux l'amour de la patrie est une vertu qui fait des choses sublimes; dans leurs épouses une passion qui tente des choses extraordinaires. La beauté, la parure, la naissance, les agrémens de l'esprit n'étant pas assez estimés à Sparte, pour établir des distinctions entre les femmes, elles furent obligées de fonder leur supériorité sur le nombre et la valeur de leurs enfans. Pendant qu'ils vivent, elles jouissent des espérances qu'ils donnent; après leur mort, elles héritent de la célébrité qu'ils ont acquise. C'est cette fatale succession qui les rend féroces, et qui fait que leur dévouement à la patrie est quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition et de la vanité.

SOCRATE.

Socrate était fils d'un sculpteur nommé Sophronisque; il quitta la profession de son père, après l'avoir suivie pendant quelque temps. Phénarête, sa mère, exerçait celle de sage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; et cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devait régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes, et les arts agréables, fixèrent tour-à-tour son attention.

Il parut dans un temps où l'esprit humain semblait tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeaient du soin de les recueillir ou de les répandre; les philo-

sophes, dont la plupart passaient leur vie à méditer sur la formation de l'univers et sur l'essence des êtres, et les sophistes qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fastueuse, se faisaient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns et les autres; il admira leurs talens, et s'instruisit par leurs écarts. A la suite des premiers, s'étant aperçu que plus il avançait dans la carrière, plus les ténèbres s'épaississaient autour de lui, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières causes, et de rejeter ces théories abstraites qui ne servent qu'à tourmenter ou égarer l'esprit.

S'il regarda comme inutiles les méditations des philosophes, les sophistes lui parurent d'autant plus dangereux que, soutenant toutes les doctrines, sans en adopter aucune, ils introduisaient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés.

De ses recherches infructueuses, il conclut que la seule connaissance nécessaire aux hommes était celle de leurs devoirs; la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire; en soumettant à l'examen de sa raison les rapports que nous avons avec les dieux et nos semblables, il s'en tint à cette théologie simple dont les nations avaient tranquillement écouté la voix depuis une longue suite de siècles.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse, l'univers qu'elle a formé; invisible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence sur la nature entière; présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leur mains, l'homme distingué des autres animaux par des qualités éminentes et sur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection; ils lui parlent sans cesse par ces lois souveraines qu'ils ont gravées dans son coeur.

„ternez-vous devant les dieux; honorez vos parens; „faites du bien à ceux qui vous en font.“ Ils lui parlent aussi par leurs oracles répandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés.

Si leur puissance les élève au-dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? le culte établi dans chaque contrée; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection, des sacrifices, où la pureté du coeur est plus essentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus: c'est les honorer que de leur obéir; c'est leur obéir que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au honheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages. Leur présence remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence. Il reconnut un dieu unique, auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de s'on autorité et dignes de notre vénération.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainsi que dans le physique; mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'est sur cette connaissance qu'il fonda sa morale.

Placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres, le bon et le malhonnête. Mais les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines; ce guide est la sagesse, qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. La sagesse est une raison éclairée qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de *nos craintes* et de nos espérances, nous les montre

tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme est juste, parce qu'il est intimément persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois et de ne faire tort à personne; il est frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation; il a le courage de l'ame, parce qu'il connaît le danger et la nécessité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne sont toutes que la sagesse appliquée aux différentes circonstances de la vie.

Il suit de là que toute vertu est une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation; tout vice, une erreur qui, par sa nature, doit produire tous les autres vices.

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire, s'il en était temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité.

Comme il ne devait ni annoncer ses projets de réforme, ni en précipiter l'exécution, il ne composa point d'ouvrages; il n'affecta point de réunir à des heures marquées, ses auditeurs auprès de lui. Mais dans les places et les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple, il profitait de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, tous ses frères en un mot; car c'était sous ce point de vue qu'il envisageait tous les hommes.

Socrate attirait les jeunes Athéniens par les charmes de sa conversation, quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès; un d'entre eux, nommé Eschine, après l'avoir entendu, s'écria; „Socrate, je suis pauvre, mais je me „donne entièrement à vous, c'est tout ce que je puis „vous offrir.“ „Vous ignorez, lui répondit Socrate. „la beauté du présent que vous me faites.“ Son

premier soin était de démêler leur caractère : il les aidait par ses questions, à mettre au jour leurs idées, et les forçait par ses réponses à les rejeter. Des définitions plus exactes dissipaient par degrés les fausses lumières qu'on leur avait données dans une première institution, et des doutes adroitement exposés, redoublaient leur inquiétude et leur curiosité ; car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvaient supporter ni leur ignorance, ni leurs faiblesses.

Tantôt il lisait avec eux les écrits des sages qui l'avaient précédé ; tantôt il discutait la nature de la justice, de la science et du vrai bien, d'autres fois il leur montrait plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient ; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelque sévères qu'ils puissent être ; égalité d'ame dans l'une et l'autre fortune ; obligation de se rendre utile aux hommes ; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix contre les passions des autres : ces points de doctrine, Socrate les exposait avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux ; de là ces maximes, prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui, que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité ; que l'oisiveté avilit, et non le travail ; qu'un regard arrêté avec complaisance sur la beauté introduit un poison mortel dans le coeur : que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paraître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus ; qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre avec ignominie ; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal ; enfin, et c'était une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistait davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent.

Des succès durables dédommageaient Socrate de

ses travaux. Ecarter des emplois publics ceux de ses élèves qui n'avaient pas encore assez d'expérience; en rapprocher d'autres qui s'en éloignaient par indifférence ou par modestie; les réunir quand ils seraient divisés; établir le calme dans leurs familles, et l'ordre dans leurs affaires; les rendre plus religieux, plus justes, plus tempérans; tels étaient les effets de cette persuasion douce qu'il faisait couler dans les ames; tels étaient les plaisirs qui transportaient la sienne.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses exemples: les traits suivans montreront qu'il était difficile de le fréquenter, sans devenir meilleur. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère, soit que ce défaut paraisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément: dans la suite sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xantippe, son épouse, ne troubla plus le calme de son ame, ni la sérénité qui régnait sur son front. Il leva le bras sur son esclave: Ah, si je n'étais en colère! lui dit-il, et il ne frappa point. Il avait prié ses amis de l'avertir quand ils apercevraient de l'altération dans ses traits, ou dans sa voix.

Dans ces repas, où le plaisir va quelquefois jusqu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité; et dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses moeurs.

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance: comme il s'était endurci depuis long-temps, contre les besoins de la vie et contre l'intempérie des saisons, on le vit au siége de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenait les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portait en tout temps, ne prendre aucune précaution, et marcher pieds nus sur la glace. Les soldats lui supposèrent le projet d'insulter à leur mollesse; mais il en aurait agi de même s'il n'avait pas eu de témoins.

Au même siége, pendant une sortie que fit la

garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque-temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avait mérité lui-même.

A la bataille de Délium, il se retira des derniers, à côté du général qu'il aidait de ses conseils, marchant à petits pas, et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant aperçu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sureté. Lachès, c'était le nom du général, avoua depuis, qu'il aurait dû compter sur la victoire, si tout le monde s'était comporté comme Socrate.

Ce courage ne l'abandonnait pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avait élevé au rang de sénateur; en cette qualité il présidait avec quelques autres membres du Sénat à l'assemblée du peuple. Il s'agissait d'une accusation contre des généraux qui venaient de remporter une victoire signalée; on proposait une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La multitude se soulevait à la moindre contradiction, et demandait qu'on mît les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens effrayés, approuvèrent le décret: Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta, qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forcerait à le violer, et il ne le viola point.

Socrate plaisantait souvent de la ressemblance de ses traits avec ceux auxquels on reconnait le dieu Silène. Il avait beaucoup d'agrément et de gaîté dans l'esprit, autant de force que de solidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante; point d'ornemens dans les discours, souvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchainement et la justesse des idées.

Pendant qu'il conversait avec ses disciples, il leur parlait fréquemment d'un génie qui l'accompagnait depuis son enfance, et dont les inspirations ne

l'engageaient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtaient souvent sur le point de l'exécution. Si on le consultait sur un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrète se faisait entendre; s'il devait réussir, elle gardait le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, et n'obtint aucune réponse; un autre s'adressa pour le même sujet à l'oracle de Trophonius, et sa curiosité ne fut pas mieux satisfaite. Les aurait-il laissés dans le doute, si, par ce génie, il prétendait désigner cette prudence rare que son expérience lui avait acquise? Voulait-il les engager dans l'erreur, et s'accréditer dans leur esprit, en se montrant à leurs yeux comme un homme inspiré? Non, me répondit Xénophon, à qui je proposais un jour ces questions: jamais Socrate ne déguisa la vérité; jamais il ne fut capable d'une imposture: il n'était ni assez vain, ni assez imbécile pour donner de simples conjectures, comme de véritables prédictions; mais il était convaincu lui-même; et quand il nous parlait au nom de son génie, c'est qu'il en ressentait intérieurement l'influence.

Un autre disciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, attestait que son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejetait les apparitions dont on lui faisait le récit; mais qu'il écoutait et interrogeait avec l'intérêt le plus vif ceux qui croyaient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a protesté jusqu'à sa mort que les dieux daignaient quelquefois lui communiquer une portion de leur prescience; qu'il racontait, ainsi que ses disciples, plusieurs de ses prédictions que l'événement avait justifiées; que quelques-unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, et qu'il ne songea point à les démentir: on verra clairement qu'il était de bonne foi, lorsqu'en parlant de son génie, il disait qu'il éprouvait en lui-même ce qui n'était peut-être jamais arrivé à personne. Il prenait quelquefois

ses pressentimens pour des inspirations divines, et rapportait à une cause surnaturelle, les effets de la prudence ou du hasard.

Cependant on trouve dans l'histoire de sa vie des faits qui porteraient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui, suivi de ses disciples, s'arrête tout-à-coup, se recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de son génie, et leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier *)?

Je cite un second exemple. Au siége de Potidée, on s'aperçut que depuis le lever de l'aurore, il était hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil; car c'était en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et dans leur admiration se le montraient l'un à l'autre. Le soir, quelques-uns d'entre eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente.

Voulait-il se donner en spectacle à l'armée? Son esprit pouvait-il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité? Ses disciples en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux, présente quelquefois des obscurités impénétrables.

Quoiqu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuait à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritait à tant de titres. Sa méthode devait les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvaient lui pardonner l'ennui d'une

*) Quelques-uns de ses disciples continuèrent leur chemin malgré l'avis du génie, et rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'est Théocrite, disciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, et qui prend à témoin Simmias, autre *disciple de Socrate.*

discussion qu'ils n'étaient pas en état de suivre; les autres l'aveu qu'il leur arrachait de leur ignorance.

D'une foule de divers préjugés et de sentimens réunis, il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'était qu'un sophiste plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification longtemps après sa mort, et de son vivant, quelques auteurs l'employèrent avec adresse, pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théâtre, comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement.

Il fallait jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations; Aristophane le représente suspendu au-dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il respire, invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environnent. Il fallait le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes. La pièce d'Aristophane reçut des applaudissemens, mais ne fut pas couronné.

Depuis la représentation des Nuées, il s'était écoulé environ 24 ans. Il semblait que le temps de la persécution était passé pour lui, lorsque tout-à-coup, il apprit qu'un jeune homme venait de présenter au second des Archontes, une dénonciation conçue en ces termes: „Mélitus, fils de Mélius, du „bourg de Pythos, intente une accusation criminelle „contre Sacrete, fils de Sophronisque du bourg d'A„lopèce. Socrate est coupable en ce qu'il n'admet „pas nos dieux, et qu'il introduit parmi nous des di„vinités nouvelles sous le nom de génies: Socrate „est coupable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'A„thènes: pour peine, la mort.“

Mélitus était un poète froid, et sans talens; il composa quelques tragédies, dont le souvenir ne se perpétuera que par les plaisanteries d'Aristophane.

Deux accusateurs plus puissans que lui, Anytus et Lycon, qui avaient des griefs personnels contre Socrate, le firent servir d'instrument à leur haine. Lycon était un de ces orateurs publics qui dans les assemblées du sénat et du peuple, discutent les intérêts de la patrie, et disposent de l'opinion de la multitude, comme la multitude dispose de tout.

La trame ourdie par Anytus servait à la fois sa haine personnelle et la vengeance du parti populaire. L'accusateur, en poursuivant Socrate comme un impie, devait se flatter de le perdre, parce que le peuple recevait toujours avec ardeur ces sortes d'accusations.

Pendant les premières procédures Socrate se tenait tranquille. Un de ses amis, nommé Hermogène, le priait un jour de travailler à sa défense. „Je m'en suis occupé depuis que je respire, répondit „Socrate; qu'on examine ma vie entière: voilà mon „apologie.“

„Cependant, reprit Hermogène, la vérité a be„soin de soutien, et vous n'ignorez pas combien dans „nos tribunaux, l'éloquence a perdu de citoyens inno„cens, et sauvé de coupables. Je le sais, répliqua „Socrate; j'ai même deux fois entrepris de mettre „en ordre mes moyens de défense; deux fois le gé„nie qui m'éclaire m'en a détourné, et j'ai reconnu „la sagesse de ses conseils.“

„J'ai vécu jusqu'à présent le plus heureux des „mortels; j'ai comparé souvent mon état à celui des „autres hommes, et je n'ai envié le sort de personne. „Dois-je attendre que les infirmités de la vieillesse „me privent de l'usage de mes sens, et qu'en affai„blissant mon esprit, elles ne me laissent que des „jours inutiles, ou destinés à l'amertume? Les dieux, „suivant les apparences, me préparent une mort pai„sible, exempte de douleur, la seule que j'eusse pu „désirer. Mes amis, témoins de mon trépas, ne se„ront frappés ni de l'horreur du spectacle, ni des „faiblesses de l'humanité; et dans mes derniers mo„*mens*, j'aurai encore assez de force pour lever mes

„regards sur eux, et leur faire entendre les senti-„mens de mon coeur."

Telles étaient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparaître devant le tribunal des Héliastes auquel l'Archonte-roi venait de renvoyer l'affaire, et qui dans cette occasion, fut composé d'environ cinq cents juges.

Mélitus et les autres accusateurs, avaient concerté leurs attaques à loisir; dans leurs plaidoyers soutenus de tout le prestige de l'éloquence, ils avaient rassemblé avec un art infini beaucoup de circonstances propres à prévenir les juges.

Plusieurs des amis de Socrate prirent hautement sa défense, d'autres écrivirent en sa faveur; et Mélitus aurait succombé, si Anytus et Lycon n'étaient venus à son secours. Le premier osa représenter aus juges, ou qu'on n'aurait pas dû renvoyer l'accusé à leur tribunal, ou qu'ils devaient le faire mourir, attendu que s'il était absous, leurs enfans n'en seraient que plus attachés à sa doctrine.

Socrate se défendit pour obéir à la loi; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence, et la dignité de la vertu. Il intervint un jugement qui le déclarait atteint et convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix; ils en eussent eu moins encore, et auraient été punis eux-mêmes s'il avait fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Selon la jurisprudence d'Athènes, il fallait un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus dans son accusation concluait à la mort. Socrate pouvait choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avouerait coupable, s'il s'infligeait la moindre punition; mais qu'ayant rendu de grands services à la république il mériterait d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. A ces mots, 80 des juges qui avaient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée; elle portait que le poison terminerait les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme

qui pendant toute sa vie avait appris à mourir. Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondaient en larmes à ses côtés; „Eh pourquoi ne pleurez-vous „que d'aujourd'hui? ignoriez-vous qu'en m'accordant „la vie, la nature m'avait condamné à la perdre? „Ce qui me désespère, s'écriait le jeune Appollodore „dans l'égarement de son affliction, c'est que vous „mourez innocent: Aimeriez-vous mieux, lui répon„dit Socrate en souriant, que je mourusse coupable? „Il vit passer Anytus, et dit à ses amis; Voyez comme „il est fier de son triomphe; il ne sait pas que la „victoire reste toujours à l'homme vertueux.“

Socrate passa trente jours dans la prison, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venaient à tous momens recevoir ses regards et ses paroles, qui à tous momens croyaient les recevoir pour la dernière fois.

Le jour de l'exécution, onze magistrats se rendirent de bonne heure à la maison, pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite: ils étaient à peu près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xantippe, son épouse, tenant le plus jeune de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les apperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: „Ah voilà vos amis et c'est pour la dernière fois!“ Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'était montré à ses disciples avec tant de patience et de courage; ils ne pouvaient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'était permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux; que pour lui, résigné à leur volonté, il soupirait après le moment qui le mettrait en possession du bonheur qu'il avait tâché de

mériter par sa conduite. De là passant au dogme de l'immoralité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances: „Et quand „même, disait-il, ces espérances ne seraient pas fon„dées, outre que les sacrifices qu'elles exigent, ne „m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hom„mes, elles écartent loin de moi les amertumes de la „mort, et répandent sur mes derniers momens une „joie pure et délicieuse."

„Ainsi, ajouta-t-il, tout homme qui, renonçant „aux voluptés, a pris soin d'embellir son ame, non „d'ornemens étrangers, mais des ornemens qui lui „sont propres, tels que la justice, la tempérance et „les autres vertus, doit être plein d'une entière con„fiance, et attendre paisiblement l'heure de son tré„pas. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue; „la mienne approche, et pour me servir de l'expres„sion d'un de nos poètes, j'entends déjà sa voix qui „m'appelle."

Socrate, après ce discours passa dans une petite pièce pour se baigner; On lui présenta ses trois enfans; deux étaient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint joindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. „Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux impréca„tions dont me chargent ceux à qui je viens annon„cer qu'il est temps de prendre le poison. Comme „je n'ai jamais vu personne ici qui eût autant de „force et de douceur que vous, je suis assuré que „vous n'êtes pas fâché contre moi, et que vous ne „m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connais„sez que trop les auteurs. Adieu, tâchez de vous „soumettre à la nécessité." Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. „Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre con„seil; et se tournant vers ses amis." Que cet homme „a bon coeur, leur dit-il! Pendant que j'étais ici, „il venait quelquefois causer avec moi... Voyez

„comme il pleure... Criton, il faut lui obéir: qu'on „apporte le poison, s'il est prêt; et s'il ne l'est pas, „qu'on le broie au plutôt."

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. „Ils avaient „leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour „en agir autrement."

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale; Socrate ayant demandé ce qu'il avait à faire: „Vous „promener, après avoir pris la potion, répondit cet „homme, et vous coucher sur le dos quand vos jam„bes commenceront à s'appesantir."

Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prit la coupe, et après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saississement et l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns pour les cacher, jetaient leur manteau sur leur tête; les autres se levaient en sursaut pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Appollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisait retentir la prison de hurlemens affreux. „Que faites-vous, mes „amis, leur dit Socrate sans s'émouvoir? J'avais „écarté ces femmes, pour n'être pas témoin de pa„reilles faiblesses. Rappelez votre courage: j'ai „toujours ouï dire que la mort devait être accom„pagnée de bons augures."

Cependant il continuait à se promener: dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur un lit, et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montrait aux assistans les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avait glacé les pieds et les jambes, il était près de s'insinuer dans le coeur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton:

„Nous devons un coq à Esculape; n'oubliez pas de „vous acquitter de ce voeu *). Cela sera fait ré„pondit Criton: mais n'avez-vous pas encore quel„que ordre à nous donner?" Il ne répondit point: un instant après, il fit un petit mouvement, le domestique l'ayant découvert reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice.

---

*) On sacrifiait cet animal à Esculape.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉTAT DES GRECS,

DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE JUSQU'À NOS JOURS.

Après la prise de Constantinople et le massacre des premières familles de l'empire, la civilisation grecque semblait ne plus exister que dans quelques pontifes et dans quelques savans qui emportaient avec eux les traditions et les monumens de leur littérature. Tel est le tableau que nous avons essayé de reproduire: c'est celui d'une nation chez laquelle le goût des travaux de la pensée survit à l'énergie morale, et où les hommes de caractère et de génie, s'ils peuvent y naître encore, n'ayant aucun appui dans la foule, ne sont plus que des contemplateurs isolés et des enthousiastes sans pouvoir.

Aujourd'hui, tout au contraire, il se retrouve une nation grecque pleine de vigueur et d'audace, qui a peu de souci du passé, mais qui fait, comme par instinct, des actions héroïques. D'où vient ce contraste entre les derniers momens de l'empire grec, et la renaissance actuelle d'un peuple qui semblait disparu tout entier dans son esclavage? Quels événemens ont rempli cette époque intermédiaire, où les Grecs étaient frappés de mort civile, où leur histoire ne s'écrivait plus, où leur pays n'était plus que la propriété de leurs maîtres et le théâtre de quelques guerres, dans lesquelles ils figuraient seu-

lement comme un accessoire de la conquête? Voilà maintenant le sujet de nos recherches; voilà l'étude tout historique qui doit expliquer comment les théologiens et les lettrés de Constantinople mourante ont aujourd'hui pour successeurs les pâtres guerriers du Pinde, et les matelots d'Ipsara.

„La Hellade, écrivait un Grec du dix-septième siècle, nom jadis grand et glorieux, maintenant humble et misérable, est appelée la Grèce par les Européens, et la Romélie par les Turcs et les autres peuples, etc.“ Dans le sens le plus étendu, elle comprend l'Épire, l'Acarnanie, l'Attique, le Péloponnèse, la Thessalie, l'Étolie, la Macédoine, la Thrace, les îles nombreuses de la mer Ionienne et de la mer Egée. Mais cette carte n'était pas celle de l'empire grec, lorsque Constantinople périt. Jamais cette antique et débile souveraineté ne s'était remise du choc terrible des Latins, et n'avait pu rassembler de nouveau tous ses membres épars.

A la fin de la conquête française, beaucoup d'îles grecques, l'Attique et une partie de la Morée, restèrent séparées de l'empire. Dès le commencement du quatorzième siècle, les Turcs avaient enlevé à Constantinople les provinces grecques de l'Asie Mineure, et appesanti leur joug sur ces peuples descendus des anciennes colonies de la Grèce et des premiers chrétiens de l'Orient. Ils avaient choisi, pour siége de leur empire, la ville de Broussa, bâtie au pied de ce mont Olympe d'Arie, dont les hautes cimes sont aperçues de Constantinople. Smyrne, Thiatyre, Antioche, Pergame, Sardes, Laodicée, Éphèse, toutes ces villes autrefois si riches, dans les contrées les plus riantes et les plus fertiles de la terre, avaient été prises ou ruinées par les Turcs. Une seule ville de la molle Ionie, Philadelphe, au pied du mont Thmolus, avait résisté long-temps à leurs assauts. Par-tout vainqueurs, les Turcs avaient permis aux Grecs de conserver leur religion, en payant tribut, et leur avaient laissé quelques églises. Bientôt ils avaient passé l'Hellespont, et s'étaient répandus dans l'Europe, où les Grecs énervés et désunis

n'avaient pas opposé plus de résistance qu'en Asie. En 1390, ils s'emparèrent de Larisse et de la Thessalie. Ensuite ils avaient envahi la Thrace jusqu'au mont Hémus; et, suivant cette politique guerrière qui leur faisait placer leur capitale dans leur dernière conquête, ils avaient pris Andrinople pour siége de leur empire. En 1430, ils avaient saccagé Thessalonique, la ville la plus florissante de la Macédoine. L'année suivante, ils subjuguèrent la plus grande partie de l'Épire. Ainsi maîtres du centre et des extrémités, ils séparaient la Grèce du reste de l'Europe, et ils s'avançaient jusqu'aux portes de Byzance, qu'ils environnaient d'une population de vainqueurs et de Grecs asservis.

La part des Vénitiens et des Génois n'avait pas été moins grande dans ce dépouillement de l'empire grec; Venise s'était approprié, par la force ou l'argent, des principautés, des villes de la Grèce et de l'Archipel. Elle avait conquis Candie et Négrepont; Corfou s'était donné à elle. Dans le quatorzième siècle, Argos et Napoli di Romanie ne lui avaient coûté qu'une pension de 700 ducats à la veuve d'un seigneur feudataire, qui possédait ces deux villes. Lépante, dans l'ancienne Phocide, avait été de même échangé pour une pension de 500 ducats. Patras avait été livré par son archevêque, Étienne Zaccharie. Modon et Coron étaient tombés au pouvoir des Vénitiens par l'abandon volontaire du prince grec de la Morée, qui cherchait à ce prix une protection contre les Turcs.

Les Génois avaient usurpé les îles de Scio, de Mytilène, et s'étaient établis dans les faubourgs mêmes de Constantinople. Un aventurier florentin avait conquis l'Attique. La Morée, Trébisonde étaient soumises à des princes grecs séparés de l'empire. Chypre avait pour roi un prince de la maison de Lusignan. Ainsi divisés en vingt dominations différentes, démembrés par de petites et faibles tyrannies, mélangés par des invasions étrangères, les peuples d'origine grecque avaient perdu tout sentiment

de courage et jusqu'au nom de leur patrie. Il ne leur restait que le lien d'une religion commune.

La victoire de Mahomet servit presque à les réunir, en les menaçant d'un même esclavage. Toute la race grecque se sentit frappée par ce désastre. Dans le Péloponnèse et dans les îles, on fuyait sans savoir où aller. La mer était couverte de vaisseaux, de barques, portant des familles et les richesses des Grecs. Les montagnes, les monastères, les îles occupées par les Génois et les Vénitiens, servaient de refuge. C'était, disent les chroniqueurs, une dispersion comme celle des Hébreux après la ruine de Jérusalem.

Mahomet avait laissé d'abord ses soldats s'enivrer du pillage de Constantinople; lui-même racheta de leurs mains quelques Grecs des plus illustres familles, que peu de jours après il fit mettre à mort, sous prétexte d'une conspiration avec les princes d'Italie. Choisissant désormais Constantinople pour capitale de son empire, il s'occupa de la repeupler d'habitans arrachés aux provinces voisines; et la population grecque y demeura nombreuse, et occupa dès-lors un quartier qui prit le nom de Phanar.

Le Péloponnèse, qui n'était plus connu que sous le nom de Morée, était partagé entre deux princes, frères du dernier empereur de Byzance, et qui ne savaient pas mourir cemme lui. L'un régnait à Misitra, près de Sparte; et l'autre à Corinthe. Mahomet n'avait d'abord exigé d'eux qu'un tribut de 12,000 ducats. Mais bientôt la guerre se mit entre les deux frères. Sous prétexte de venir au secours de Démétrius, qui gouvernait Misitra, Mahomet s'empara de son territoire, et le relégua lui-même dans Andrinople. Le frère de Démétrius, sans attendre les armes de Mahomet, s'enfuit à Corfou; et le pays se rendit aux Turcs. La terreur qu'inspirait leur cruauté était si grande, que les villes se soumettaient avant d'être assiégées; mais elles n'en étaient pas traitées moins cruellement. L'élite de la population était faite esclave; les remparts des villes, les maisons étaient rasées. Un Grec du temps compare les

habitans de la Morée à un troupeau de brebis, sans pasteur et sans gardien, en proie à la fureur d'une bande de loups. Toutefois, lorsqu'un chef intrépide se montrait quelque part, il se défendait avec avantage contre les Turcs. Un Paléologue, enfermé dans une petite forteresse voisine de Patras, arrêta près d'un an leur armée, et obtint de se retirer libre sur les terres de Venise. La Morée, disait un pacha turc, est un beau et riche pays, où j'ai trouvé beaucoup de cerfs et d'animaux fugitifs: mais je n'y ai vu d'hommes que celui-là.

Cependant à cette époque, chez un peuple tout voisin des Grecs, et dont la race se confond souvent avec la leur, on voyait le spectacle d'une héroïque résistance animée par le génie d'un homme. La haute Albanie, qui comprend une partie de l'ancienne Epire, fatigua pendant plus de vingt ans toutes les armées turques. Scanderbeg, fils du souverain de cette petite province, élevé comme ôtage chez les Turcs, échappé de leurs mains, et rétabli par ruse et par audace, dans la ville de Croïa, capitale du pays, rassembla les tribus belliqueuses de cette contrée, et soutint d'innombrables combats contre les pachas. Dès long-temps des colonies d'Albanais avaient pénétré dans la Grèce. L'Attique en était peuplée; et, bien que les Albanais parlent une autre langue que les Grecs, et que les traits de leurs visages décèlent une autre race d'hommes, le voisinage, le fréquent mélange des deux nations, la religion qui leur était commune, et la haine du joug musulman auraient dû, ce semble, les réunir sous l'étendard du héros qui défendait l'Albanie. L'inutilité de cet exemple est la plus grande preuve de l'abaissement où était tombée la Grèce. Scanderbeg mourut en 1467, et son pays ne lui survécut pas. Malgré la protection des Vénitiens, auxquels Scanderbeg avait laissé plusieurs villes de ses domaines, nous verrons bientôt l'Albanie tomber sous le joug et la religion de Mahomet.

Quand Mahomet eut pris Lesbos sur les Génois, eut pénétré dans l'Illyrie, eut occupé la Bos-

nie et la Valachie, les Vénitiens craignirent pour leurs possessions et se préparèrent sérieusement à la guerre. Après avoir donné des subsides à Mathias Corvin, roi de Hongrie qui résistait aux Turcs avec tant de courage, ils firent passer dans la Morée beaucoup d'insulaires de Candie, pour soulever les Grecs; et étant descendus à Napoli, dont ils étaient maîtres, avec une armée de six mille hommes, ils s'emparèrent d'Argos, et vinrent assiéger Corinthe; mais le plus grand effort de cette campagne eut pour objet de rebâtir la muraille qui coupait l'Isthme de Corinthe, faible rempart élevé par la peur dans le quatorzième siècle. On espérait que, lorsque cette muraille serait rétablie, les habitans du pays prendraient confiance et s'armeraient de toutes parts. Les soldats de l'armée vénitienne pressèrent cet ouvrage. Les paysans de la Morée y travaillaient avec ardeur. Elle fut rapidement achevée, et s'étendit d'un golfe à l'autre, fermant ainsi l'entrée de la Péninsule.

En même temps, un jeune Grec du parti des Vénitiens, avait fait soulever la ville de Sparte, dont le peuple conservait encore un renom particulier de rudesse et de valeur. Un autre Grec avait pénétré dans Corinthe, dont il espérait gagner les habitans, asservis par la garnison turque; mais il fut découvert et mis à mort. Le siége se prolongea sans succès, tandis que le Beglier-bey de la Grèce assemblait une armée nombreuse dans la Livadie. Lorsqu'il partit, les Vénitiens ne se crurent pas en sûreté derrière la muraille de l'isthme; ils reculèrent jusqu'à Napoli, et s'y défendirent avec courage. On préparait alors dans l'occident une croisade promise depuis longtemps, que le pape Pie II excitait avec une admirable ardeur, et qu'il voulait diriger lui-même: mais les cardinaux et les princes d'Italie n'avaient rassemblé en tout que neuf galères; et la mort du pape, dissipant l'entreprise, réduisit à un subside de 40,000 ducats le secours que l'Europe donnait à Venise. Ce fut donc par elle-même que cette république lutta contre l'empire turc, dans la Morée et dans les mers du Levant: mais elle ne préserva point les malheu-

reux Grecs de la vengeance des Turcs. La portion de la Morée qui avait accueilli les Vénitiens fut impitoyablement ravagée. On raconte que les habitans d'une bourgade près de Modon furent, au nombre de cinq cents, sciés par le milieu du corps. Les Vénitiens faisaient également une guerre de barbares; ils saccagèrent Athènes, dont Mahomet lui-même avait respecté les monumens; et dans la ville d'Enos, toute peuplée de chrétiens, ils enlevèrent deux mille Grecs, qu'ils vendirent comme esclaves.

Mahomet fit attaquer avec une flotte immense l'île de Négrepont; lui-même s'était avancé par terre jusqu'aux bords de l'Euripe, tandis que sa flotte se prolongeait dans le détroit. Il couvrit ce passage d'un pont de bateaux, en face de Chalcis, et inonda l'île de ses soldats. La résistance des habitans fut intrépide; des femmes grecques combattirent sur les remparts, et on en trouva plusieurs parmi les morts. La ville ne fut emportée qu'après avoir été abandonnée par l'amiral vénitien. Les Turcs vainqueurs massacrèrent tout ce qui restait de Grecs et d'Italiens dans Chalcis, et ils emmenèrent les femmes et les enfans à Constantinople. L'île de Négrepont, que l'on appelait autrefois la clef de la Grèce, se trouva rangée sous le même joug que l'Attique, et fut gouvernée par le même pacha.

Cette importante conquête fut suivie d'un changement dans le sort des Grecs de la Morée soumis encore aux Vénitiens. Jusque-là ils avaient été traités par leurs maîtres chrétiens avec autant de rigueur et de mépris qu'ils pouvaient l'être par les Turcs: exclus de tous droits, pillés par les bandes italiennes, accablés d'avanies et de corvées, ils n'avaient guères de distinction à faire entre les deux peuples qui se disputaient leur territoire. Après la prise de Négrepont, Venise effrayée essaya de les attacher à sa cause, et de les intéresser à la défense de leur propre pays qu'elle occupait. Mocénigo, grand homme de guerre que le sénat de Venise avait choisi pour réparer ses défaites, forma des milices grecques dans *la Morée*, leur donna le même rang qu'aux troupes

vénitiennes, et en composa les garnisons de Napoli, de Patras et de Modon. Mais en même temps, la guerre que ce général porta sur les côtes de l'Asie-Mineure n'était pas moins funeste à la population grecque des villes maritimes qu'aux Turcs qui les avaient conquises. Mocénigo, à la tête d'une flotte nombreuse, qu'avaient grossie les escadres du Pape et du roi de Naples, ravagea les campagnes d'Éphèse avec une barbarie toute musulmane, et vint saccager la ville de Smyrne, presque entièrement habitée par des Grecs. Les soldats pillèrent également les églises et les mosquées. Une foule de chrétiens périt; d'autres furent emmenés esclaves. Smyrne fut incendié; et l'amiral ramena dans Modon sa flotte chargée d'un immense butin enlevé sur les Grecs d'Asie.

Venise réparait en même temps la perte de Négrepont, par la conquête d'une des îles les plus riches et les plus fertiles du Levant: c'était l'île de Chypre, où régnaient, depuis la fin du douzième siècle, des princes de la maison de Lusignan, sous l'investiture du soudan d'Égypte.

Tandisque les Vénitiens préparaient l'envahissement de cette île, Mahomet essaya de leur enlever la portion de l'Albanie que leur avait léguée Scanderbeg. Il assiégea Scutari et la ville de Croïa, dont les habitans parurent encore animés du génie guerrier de leur ancien chef. La prise de Croïa fut l'événement le plus décisif pour compléter l'esclavage de la Grèce. Mahomet vainqueur fit massacrer les habitans de la ville; et, par la terreur, il rendit presque toute l'Albanie mahométane. Ainsi, ce peuple guerrier, qui pouvait être l'allié le plus utile des Grecs, devint, sous une religion nouvelle et barbare, leur plus cruel ennemi. L'ancienne Hellade fut pressée de toutes parts, et comme emprisonnée par des peuples musulmans. La seule protection qui lui restait, c'était le joug de Venise, encore maîtresse d'une partie de la Morée.

Vainqueur des Vénitiens en Albanie, Mahomet fit de nouveaux efforts pour les chasser des villes

maritimes de la Grèce. Il envoya le pacha de Romanie assiéger Lépante. Cette ville fut défendue par le courage de la garnison grecque. Enfin, Venise fit un traité de paix avec Mahomet, par lequel elle lui cédait l'île de Négrepont et l'île de Lemnos qu'il avait conquises; la ville de Croïa, et celles de Scutari et de Tenaro dans la Morée. La dernière entreprise du règne de Mahomet sur les débris de l'ancienne Grèce, fut l'invasion de Rhodes, possédée par l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui seul perpétuait alors la tradition et l'héroïsme des croisades. Dans la défense intrépide et victorieuse qu'ils opposèrent aux assauts des Turcs, les chevaliers firent grand usage des milices grecques du pays; et Mahomet avait sur sa flotte un grand nombre de matelots grecs, et parmi ses plus habiles généraux, un héritier des Paléologues qui avait embrassé la foi musulmane. Telle était la destinée de ce malheureux peuple de donner à ses ennemis une force qu'il n'avait pas pour lui-même, et de recruter ses oppresseurs. Enfin Mahomet, après avoir fait trembler l'Europe pendant trente ans, porté la guerre jusque sur les côtes d'Italie, et menacé Rome du même sort que Byzance, mourut à Nicomédie, fondateur de l'empire turc en Europe.

Arrêtons-nous ici pour reconnaître un moment l'état de la Grèce, à la mort de Mahomet. La servitude y semblait dès-lors régulièrement établie, autant qu'elle peut l'être sous le sabre des Musulmans. Le pays était divisé en quatre gouvernemens principaux. Les trois premiers étaient: la Macédoine, la Thessalie, Négrepont, qui comprenait l'Aulide, la Béotie, l'Attique, la Phocide, et les côtes de l'Étolie. La Morée, dont il faut excepter les possessions vénitiennes, formait le quatrième. Des chefs particuliers commandaient dans les villes, dans les cantons, sous le nom de Sangiaks, de Beys, de vayvodes; et enfin la nation conquérante tenait elle-même le sol, par une sorte de féodalité, semblable à celle du moyen âge. En effet, à mesure que les Turcs *avaient* conquis la Grèce, le Sultan s'était emparé

des maisons, des terres, dont les possesseurs étaient esclaves, morts ou fugitifs; il en avait donné plusieurs à perpétuité à des officiers musulmans. Une autre partie considérable avait été, sous le nom de Vacouf, réunie aux mosquées, et enfin, beaucoup de champs et de domaines avaient composé des fiefs viagers, appelés Zaim et Timar, et donnés à des Turcs, sous la condition du service militaire. Ces nouveaux possesseurs, qui prenaient le titre d'Agas, formaient une milice de propriétaires armés. Ils étaient tenus de marcher en temps de guerre, et de fournir un nombre d'hommes proportionné à l'importance de leur domaine. La spoliation du territoire ne fut cependant pas complète: les petites propriétés furent conservées aux vainqueurs; ils en jouissaient en payant le cinquième du produit; et ils les transmettaient par héritage à leurs enfans. Des villages, des cantons entiers restèrent ainsi dans la main des Grecs. Ils étaient administrés par des espèces de municipaux grecs, appelés Proëstoi, Archontes, Codgia-Bachi, et ce fut, dès cette époque, et sous le poids accablant de la conquête, que commença l'humble pouvoir de ces primats qui forment aujourd'hui une faction puissante dans la Grèce délivrée.

Tous les Grecs étaient soumis, depuis l'âge de dix ans, à un impôt par tête, appelé caratch, par lequel ils étaient censés racheter annuellement leur vie; et ils étaient obligés de livrer le cinquième de leurs enfans mâles, pour être élevés dans la foi musulmane et enrôlés dans les Janissaires. Sous ce joug pesant, la Grèce ne tarda pas à dégénérer, même de la décadence où elle languissait depuis tant de siècles. Tout se précipita vers la misère et la barbarie. Beaucoup de villes, heureusement situées, devinrent désertes; et la population grecque reflua vers des lieux plus stériles, où elle forma de pauvres villages, qui seront un jour, qui sont déjà des cités historiques. Athènes, Thèbes et Corinthe cessèrent d'entretenir des manufactures de soieries, encouragées, dans le quatorzième siècle, par l'empereur Nicétas, et alors imitées par Venise et par Gênes. Le com-

merce de la Grèce fut presque entièrement détruit; des portions du sol fertile de la Morée restèrent sans culture; beaucoup d'habitans se réfugièrent dans les montagnes du Taygète, où ils menaient une vie presque sauvage.

Une seule peuplade de la Morée repoussait également le joug des Vénitiens et des Turcs; c'étaient les Maniotes.

On ne peut même douter que beaucoup de Grecs de Byzance ne se soient, dans le quinzième siècle, réfugiés parmi eux, et n'y aient porté quelques noms glorieux et quelques souvenirs. Mahomet n'essaya point de soumettre les Maniotes; il attacha peu de prix à réduire sous sa puissance ce canton stérile, qui s'étend depuis les montagnes du Taygète jusqu'à l'ancien promontoire du Ténare.

La mort de Mahomet II avait rendu quelque espérance à tous les peuples abattus par ses armes. Mais l'empire turc était dans le progrès de sa force, et il continua de s'agrandir sous Bajazet. Ce sultan acheva de soumettre toute l'ancienne Épire; et se fit rendre par les Vénitiens l'île de Céphalonie.

Cependant la Grèce fut agitée vers la fin du quinzième siècle d'un mouvement qui prouve que la vie n'était pas encore éteinte dans le peuple vaincu. En 1495, Charles VIII avait traversé l'Italie pour conquérir Naples. Les troupes de France avaient dissipé sans peine les bandes mercenaires de Condottieri. Charles, jeune et vainqueur, s'était enivré d'un projet de délivrer l'Orient. Il avait acheté d'un Paléologue ses droits sur l'empire grec; et d'après ce singulier contrat, il avait pris le diadême d'empereur d'Orient, pour faire son entrée triomphale dans la ville de Naples. Le bruit de cette étrange révolution passa dans la Grèce. Charles devait marcher d'Otrante sur Valonne dans la haute Albanie, et de Valonne sur Constantinople, à travers les pleupades albanaises, esclavonnes et grecques, dont il espérait le secours. Un archevêque de Durazzo, albanais de naissance, servait cette entreprise avec ardeur, et avait fait de grands amas d'armes. Des envoyés

venaient à Venise et dans la Pouille conférer avec les Français. On comptait sur un soulèvement de plus de cinq mille Grecs dans la seule Thessalie. Mais déjà la première conquête du jeune prince lui échappait, et il avait peine à regagner son royaume à travers les troupes confédérées du Pape, des rois de Castille et d'Aragon, et des Venitiens. Charles, vainqueur à Fornoue, revint avec gloire d'une expédition inutile. Mais les espérances des Grecs, aussi légèrement conçues que les entreprises du roi de France, furent cruellement punies. Les Vénitiens dénoncèrent au sultan le complot qui avait été formé dans la Thessalie et dans la Morée; et ce malheureux pays, qui commençait à renaître par une paix de quelques années, fut inondé de sang. Les Vénitiens furent mal récompensés de leur soin.

Bajazet bientôt après recommença la guerre, et s'empara de Lépante. Alors Venise essaya d'appeler les Grecs à la liberté; mais une nombreuse armée turque pénétra dans la Laconie, et vint mettre le siége devant Modon, après avoir ravagé par le fer et le feu tous les cantons que les Vénitiens avaient voulu soulever. Pressé par terre et par mer, Modon fut emporté d'assaut, et les troupes italiennes et grecques périrent sous le fer des Turcs, et dans l'incendie qu'ils allumèrent. Coron et Pylos se rendirent à cette nouvelle, et le pacha, maître de Modon, marcha sur Napoli di Romanie. Cette dernière ville se défendit avec courage, et les Turcs se virent forcés d'en abandonner le siége. Cependant la république luttait contre l'empire turc, par des représailles de pillage et de cruauté, qui tombaient en partie sur les malheureuses peuplades de l'ancienne Grèce. L'amiral vénitien, Pesaro, désola les côtes de l'Asie-Mineure, Ténédos et Mytilène. Un grand capitaine avait alors paru dans les mers du Levant, Gonzalve de Cordoue, que Ferdinand d'Aragon envoyait avec une flotte au secours de Venise. Il aida l'amiral vénitien à conquérir Céphalonie, et à reprendre Pylos. La république reçut encore d'autres secours de la France, du Pape et des chevaliers de Rhodes. Elle

s'empara de l'île de Leucade, plus célèbre dans la poésie qu'elle n'est importante dans l'histoire. Mais enfin cette guerre, comme les précédentes, se termina par un traité qui confirmait les accroissemens de l'empire turc en Europe. La ville maritime de Lépante demeura dans la main des Turcs. Venise restitua même le rocher de Leucade, et elle ne conserva plus dans la Péninsule que Napoli di Romanie, Patras et Malvoisie; mais elle avait encore Chypre, Candie, Céphalonie, Corfou, et toutes ces îles de l'Archipel que la culture, le commerce, et des lois sages pouvaient rendre si fertiles et si riches. Malheureusement, la domination de Venise, comme celle de presque toutes les républiques, était dure aux peuples assujétis. La différence de communion religieuse aggravait encore le poids de ce joug. L'avarice des gouverneurs vénitiens, la fierté dédaigneuse du sénat, les préjugés du culte grec, tout se réunissait pour rendre l'autorité de Venise presque aussi fâcheuse aux habitans de la Grèce que celle des Turcs. Ces causes firent perdre à Venise la Morée; et elles devaient lui enlever plus tard le reste de ses possessions dans les mers du Levant.

En 1500, Bajazet conquit encore sur les Vénitien la ville de Modon: toute la population au-dessus de douze ans fut massacrée. Le règne de Sélim ne fut pas moins fatal aux chrétiens. Ce sultan, réputé cruel, même chez les Turcs, et monté sur le trône par le meurtre de son père, voulut, dans un zèle barbare pour l'alcoran, forcer toute la nation grecque à l'apostasie.

Cependant les Grecs gardèrent leurs églises, et le droit de les réparer; mais il leur était sévèrement défendu d'en bâtir de nouvelles.

Sous Sélim l'empire turc continua de s'aggrandir vers le Danube; ses armées étaient nombreuses, ses trésors immenses. Une sorte d'impulsion communiquée à tout le peuple musulman le poussait sur l'Europe.

Le génie d'un sultan veut ajouter à cette puissance. Soliman II a pris sa place parmi les grands

princes que vit naître le seizième siècle. Moins barbare que ses prédécesseurs, il affermit les conquêtes de la Turquie. Non seulement il continua de tolérer le culte chrétien; mais il accorda même aux Grecs quelques privilèges. On place sous son règne l'institution des Armatolis ou milices chrétiennes établies dans la Grèce septentrionale. Soliman reçut aussi beaucoup de Grecs sur la flotte, et les employa de préférence aux Turcs, qu'ils surpassaient par l'adresse et le courage sur mer. La chute de Rhodes, où s'était brisée la puissance de Mahomet, fut le premier exploit de Soliman; et dès-lors les Vénitiens purent prévoir qu'il serait bientôt maître de tout l'Archipel. Rhodes, sous la domination des chevaliers, avait conservé une population grecque d'origine, qui combattit avec courage dans les rangs de ses maîtres. Après un siége terrible, lorsque le Grand-Maître ayant capitulé sortit du milieu des ruines de la ville, Soliman y mit une garnison. Il fut interdit aux Grecs d'habiter dans la ville: ils y venaient le jour pour faire quelque commerce; mais ils se retiraient à la nuit dans les villages voisins. Cette île, si long-temps florissante dans l'antiquité, n'avait plus qu'une population de quelques milliers d'hommes, et son territoire admirable était presque sans culture; car les Turcs envahissaient tout pour laisser tout dépérir.

Corfou restait encore dans les mains des chrétiens, et Venise, qui la possédait depuis trois siècles, était en paix avec les Turcs. Mais Soliman, dont les armées inondaient l'Albanie et l'Illyrie voisines des terres de la République, eut bientôt un prétexte de guerre avec elle. En 1538, Soliman avec une flotte nombreuse, commandée par Barberousse, vint descendre à Corfou. Cette île florissait alors, moins par la domination vénitienne que par des libertés municipales qu'elle avait retrouvées dans le moyen âge. Le pays était riant et cultivé, couvert de vignes et d'oliviers, parsemé de nombreux villages. Tout fut détruit par les Turcs, excepté la ville même, que défendirent les habitans avec un courage digne de n'être pas

employé pour des maitres. Un provéditeur de Venise y commandait. Forcé d'abandonner le siége, l'amiral turc vint ravager Zante, Céphalonie, Paros, et lever un tribut sur Naxos, capitale d'un petit duché de l'Archipel, qui se conservait, au milieu de la conquête des Turcs, comme un reste de la féodalité du moyen âge, transporté dans les mers du Levant.

Depuis la prise de Constantinople, la domination turque allait toujours s'étendant sur les débris de la race grecque, et lui rendait, pour ainsi dire, par l'esclavage, cette unité qu'elle avait dès long-temps perdue. Le règne de Soliman fut la plus glorieuse époque de la puissance musulmane; il consolida, par quarante ans de victoire, l'obéissance des peuples conquis. Jamais les armées turques ne furent plus nombreuses et mieux disciplinées. Son nom retentissait dans tout l'Orient comme celui d'un grand prince, et les rois recherchaient son alliance. La Turquie, fréquentée par les ambassades et par le commerce des nations chrétiens, commença d'être mieux connue, et quelques renseignemens précieux furent recueillis sur l'état des Grecs.

La curiosité savante, dont toute l'Europe était saisie, dans le seizième siècle, fit tourner les yeux vers ces contrées fameuses d'où les arts étaient sortis. On s'informa d'Athènes. Des savans du nord de l'Allemagne entrèrent en commerce de lettres avec les prêtres de Constantinople. La civilisation italienne, importée par les Vénitiens dans les îles de leur domaine, suivit les Grecs sous le joug des Musulmans. De jeunes Grecs voyagèrent en Italie, étudièrent la médecine à Padoue, et revinrent l'exercer dans leur patrie. Cet art les introduisit dans la faveur des pachas et des grands de la Porte. Soliman les employa pour interprètes et pour écrivains. Ce fut le commencement de ces fortunes du Phanar, qui, dans la suite, associèrent des raïas grecs au despotisme de leurs maîtres. Mais il fallait de bien longues années avant que cette influence de l'esprit, exercée par quelques Grecs au milieu du sérail, des-

cendit sur leur malheureuse nation, accablée par la conquête.

Les Grecs d'Asie demeuraient plongés dans la misère et l'ignorance. Ceux du continent européen étaient devenus barbares. En Asie, la population grecque était pressée et comme absorbée par une atmosphère toute musulmane. A peine dans la grande ville de Broussa se conservait-il deux mille chrétiens. Antioche n'était plus qu'une ruine parsemée de quelques huttes habitées par des paysans grecs. Enfin, sur le territoire de la Natolie, les Grecs ne formaient plus que de petites colonies perdues dans un mélange d'Arméniens, de Juifs et de Tartares. En Europe, la race grecque, plus nombreuse et plus également répartie sur le sol, était traversée ou environnée par des cantons musulmans qui formaient comme les postes avancés de la conquête, et qui répandaient autour d'eux la barbarie. Il n'y avait plus d'écoles chrétiennes dans aucun lieu de la Grèce, excepté dans Constantinople. Beaucoup de prêtres grecs même ne savaient pas lire. Les Grecs payaient tribut, cultivaient la terre et faisaient un peu de commerce, mais avec bien de la contrainte. Une anecdote suffira pour le montrer. Soliman, par un scrupule de religion, et malgré les réclamations de l'ambassadeur allemand, prohiba tout usage et tout commerce du vin; les Grecs effrayés arrachèrent aussitôt les vignes qu'ils cultivaient sur les côteaux voisins de Constantinople.

Parmi les sujets de la Porte, les Juifs et les Arméniens l'emportaient beaucoup sur les Grecs pour le commerce et l'industrie. En Thrace, près de Cypcella, il y avait des Grecs occupés à exploiter des mines d'or, d'alun et d'argent; mais ils travaillaient pour des juifs. La Morée, lorsqu'elle n'était pas ravagée par les Vénitiens et les Turcs, produisait beaucoup de blé, que les Grecs allaient porter à Constantinople. L'Attique vendait ses figues, ses olives et son miel.

Toutefois le gouvernement des pachas, des beys, des vayvodes, pesait en divers degrés sur les Grecs

du continent et des îles. Sur le continent, chaque village grec avait un primat de sa nation, qui recevait le tribut et le payait au collecteur turc, devant lequel il devait toujours se tenir debout. Dans les îles, la même fonction était remplie par des magistrats grecs que l'on appelait Épitropes, et qui venaient apporter le tribut au capitan pacha sur ses vaisseaux, lorsqu'il faisait sa tournée maritime.

Pour cette nation grecque, disséminée sur tant de lieux et mêlée par-tout à ses conquérans, il existait un pouvoir invisible qui s'étendait de l'Asie-Mineure jusqu'aux îles les plus rapprochées de Venise. C'était une sorte de police civile et religieuse exercée par les évêques, et soumise au Patriarche de Constantinople. Ce qui se passait en France, au huitième siècle, lorsque l'état était tout entier dans l'église et qu'il n'y avait d'autre vie publique, d'autre histoire que celle du clergé, se produisait alors parmi les chrétiens de la Grèce; et cet ordre de choses, qui serait oppressif et bizarre chez un peuple maître de son territoire et de lui-même, était dans l'asservissement de la Grèce une protection salutaire, et conservait seul un peuple que tout semblait détruire.

L'Église grecque, depuis sa séparation d'avec Rome, avait reconnu quatre patriarchats, ceux de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople. La présence du trône impérial avait donné la suprématie au siége de Constantinople; et le vainqueur musulman, lui-même, parut la reconnaître, en établissant le premier patriarche après la conquête. Ce faible privilége se maintint; mais la succession au patriarchat de Constantinople fut aussi variable et aussi précipitée que les caprices du despotisme. Bientôt cette dignité s'acheta, et dès-lors elle fut souvent vacante. La triste série de ces mutations forma les annales du peuple grec. Le patriarche de Constantinople fut considéré par les Turcs, comme le chef, et, en quelque sorte, le garant de sa nation. Ces patriarches n'étaient que des esclaves du divan.

Lorsqu'un nouveau patriarche était élu, toutes *les églises* épiscopales de Grèce lui écrivaient avec

cette magnificence de style employée si souvent, chez les peuples du midi, à cacher leur misère et à parer leur servitude. „Semblable, lui disait-on, à l'étoile „de lumière qui resplendit à l'Orient, tu as ébloui, „tu as illuminé l'église. La grâce est répandue sur „tes lèvres, rejeton précieux des Pontifes, gardien „de notre foi, précepteur de Constantinople, de cette „nouvelle Rome, placée par le Seigneur sous ta pro- „tection sainte!" Avec ces belles paroles, le Patriarche recevait les tributs modestes des églises: dans le seizième siècle, c'étaient quelques produits des divers pays, le mastic de Scio, les olives et le miel de l'Attique, les laines grossièrement travaillées du mont Athos, quelques étoffes plus précieuses de l'Asie-Mineure.

Les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, relevaient du patriarche de Byzance, sans lui obéir; ils régnaient sur un petit nombre d'Orientaux du rite grec. Ceux de Jérusalem et d'Alexandrie habitaient souvent à Constantinople, et prenaient part aux synodes. Le patriarche d'Antioche résidait à Damas, ville florissante et peuplée de beaucoup de chrétiens, tandis qu'Antioche n'était plus qu'une ruine presque inhabitée. Il avait dans sa juridiction plus de quarante évêques. Chaque année, il allait célébrer une messe solennelle sur le mont Liban. Il donnait au patriarche de Constantinople le titre de frère et de collègue; et il était le lien naturel entre les Grecs d'Europe et d'Asie.

Un monument curieux du seizième siècle fera connaître ce gouvernement ecclésiastique conservé sous la conquête: c'est une lettre du patriarche d'Antioche au patriarche de Constantinople:

„Seigneur très-saint de la grande ville de Constantinople, de la nouvelle Rome, et patriarche oecuménique, frère et collègue de notre humilité, je prie Dieu qu'il te donne la santé du corps et de l'âme, et que tu prospères en tout. Sache, très-saint homme, que dans la juridiction de ton trône épiscopal il se trouve un chrétien du nom de Georges, né à Patras, dans le Péloponnèse, et cordonnier de son état. Il

a ici, dans la ville de Damas, une femme et des enfans qui, Dieu merci, sont aujourd'hui bien portans; mais lui, depuis douze ans, ne les a pas vus. Pourquoi est-il errant hors de sa maison, comme la brebis perdue de l'Évangile, sans prendre depuis si long-temps aucun souci de sa femme ni de ses enfans, sans s'inquiéter s'ils boivent ou s'ils mangent, et sans songer à sa maison? Nous prions donc ta sainteté de faire une enquête pour le trouver, et de le réprimander, et de lui remettre en l'esprit son devoir, afin qu'il revienne dans sa maison; car il n'est pas bon qu'il soit si long-temps loin des siens. S'il t'obéit, tout sera bien; mais s'il en est autrement, et s'il n'écoute pas tes avis, retranche-le de la communion des fidèles, et prononce sa séparation d'avec sa femme, prête l'appui de ta miséricorde à cette oeuvre juste: et qu'il soit ainsi fait, nous t'en prions.

„Adieu, sois heureux dans le Seigneur, cher frère et collègue. Que Dieu soit avec vous et avec nous!"

Le patriarche de Constantinople, investi, comme on le voit par cette lettre, du droit de prononcer le divorce, avait bien d'autres devoirs religieux et civils. Il était le juge des Grecs: il pouvait décerner plusieurs punitions, telles que l'emprisonnement et même quelquefois la peine des galères. Armé du droit d'excommunication, il pouvait étendre à tout ses décisions et ses défenses, et gouvernait en quelque sorte le peuple grec.

Près de l'église de Constantinople il y avait une école, où l'on instruisait de jeunes Grecs dans la religion et dans les lettres anciennes. „Jeunes élèves, „écrivait l'évêque d'Andrinople, dans une lettre au „savant Zygomala qui était chargé de les instruire, „appliquez-vous à l'étude; je vous enverrai bientôt „de beaux livres." Rien n'est plus curieux que toute cette correspondance ecclésiastique au seizième siècle. De Napoli, de Coron, d'Athènes, de Janina, de Rhodes, de Scio, de Candie, on écrivait au clergé de Constantinople sur les accidens les plus simples

de la vie privée, et l'on en recevait des décisions et des réponses.

Ce pouvoir du patriarche et du synode de Byzance ne se bornait pas aux peuples d'origine grecque, il s'étendait sur plusieurs nations qui, dans le moyen âge, avaient adopté le schisme de Photius. De là cette relation singulière au premier coup-d'oeil entre les Grecs et les Moscovites: de là, cette tradition ancienne et obstinée qui faisait espérer aux Grecs le secours de la Russie. Le clergé russe, très-puissant sur un peuple barbare, regardait depuis long-temps les Grecs comme ses précepteurs et ses maîtres dans la foi.

Dans tout le territoire de la Grèce, l'autorité du patriarche avait pour ministres et pour appui les archevêques, les évêques, les archimandrites, les papas ou simples prêtres, et les caloyers ou religieux de Saint-Bazile. Un voyageur a dit que l'on trouvait dans la Grèce chrétienne plus de gens d'église que de laïcs. Sans s'arrêter à cette singulière hyperbole, on sait combien les fondations religieuses avaient été multipliées dans les derniers siècles de l'empire grec, par la piété des princes et l'oisiveté pusillanime où le peuple était tombé. Toute la Grèce était couverte d'évêchés et de monastères. Une ville antique ruinée depuis plusieurs siècles avait son évêque; la bourgade moderne bâtie dans le voisinage avait également le sien. Il en était de même des îles, qui presque toutes conservaient des siéges épiscopaux institués dès les premiers temps de la prédication évangélique. L'Église grecque permettant le mariage aux simples prêtres, leur nombre était fort grand, d'autant plus qu'ils étaient exempts du tribut établi par Mahomet sur la population grecque. Il n'était presqu'aucune famille du continent et des îles qui n'eût un fils prêtre. Ces Papas étaient ignorans, superstitueux et formaient l'ordre snbalterne du clergé grec; mais ils vivaient avec le peuple, ils étaient confondus avec lui; ils lui communiquaient le zèle sans lumières, mais plein de l'ardeur qui les animait. Aucune cause ne lutta plus puissamment contre la con-

quête, et ne servit davantage à conserver la nation grecque au milieu de ses vainqueurs.

Les monastères, multipliés sur tous les points de la Grèce, n'eurent pas une influence moins salutaire. Un seul ordre religieux, celui de saint Bazile, habitait tous les couvens; assujéti au célibat, il était le séminaire unique d'où sortaient les archimandrites et les évêques; ces moines vivaient de leur travail, ils étaient laboureurs, et leurs terres étaient les mieux cultivées de la Grèce. On comptait les monastères de Saint-Cyriani près d'Athènes, de Saint-Luc en Béotie, de Méga Spileon, de Saint-George sur le Mont Chelmos en Arcadie, et beaucoup d'autres répandus sur les hauteurs du Pinde, et sur la chaîne des Monts Agrapha. Ces fondations saintes étaient encore plus nombreuses dans l'Archipel et dans les Cyclades. En effet, ces petites îles qui couvrent la mer Égée semblent disposées par la nature pour offrir un asile à des contemplatifs et à des solitaires. Il n'était presque aucun îlot cultivé qui n'eût un monastère. Quelquefois les religieux étaient les seuls habitans d'une île enchanteresse. La crainte des pirates avait fait bâtir plus d'un monastère sur des rochers presque inaccessibles, du haut desquels les solitaires voyaient à leurs pieds la tempête et le naufrage. Pathmos, fameuse par la retraite de l'apôtre Saint-Jean, les Sporades, les îles des princes sur le Bosphore étaient occupées par ces pieux cénobites; ils étaient fort ignorans, et les voyageurs qui les visitèrent ont ri souvent de leur simplicité.

La plus nombreuse et la plus singulière de ces populations ecclésiastiques habitait le Mont-Athos, qui forme un isthme d'une vaste étendue à l'extrémité orientale de la Macédoine. Cet asile agréable autant qu'inaccessible avait dû tenter ceux qui fuyaient le mont durant la décadence et les misères de l'empire d'orient. Aussi, dès long-temps, il fut peuplé de monastères; et les ambitieux mécontens de la cour de Byzance l'avaient souvent choisi pour retraite.

Les Grecs du continent et des îles appelaient ce *lieu la* Montagne Sainte. Il était vénéré par les

églises schismatiques de Smyrne, d'Alexandrie, de Damas et même de Jérusalem, qui s'estimaient heureuses de recevoir des prêtres sortis de cet asile sacré. C'était la Rome des chrétiens d'Orient. Toutefois, les religieux du Mont Athos reconnaissaient la suprématie du patriarche de Constantinople, recevaient ses instructions pastorales et lui payaient un léger tribut.

Leur principale ressource était le travail des mains, la culture des champs, et la pêche dans la Méditerranée, qui baigne le pied de la montagne.

La langue parlée sur le mont Athos était généralement ce grec ecclésiastique, qui tient le milieu entre la langue ancienne et l'idiome vulgaire. La tradition des antiques prières et des chants religieux de l'église entretenait cette langue; mais il ne restait presque aucune trace de l'ancienne érudition. Les lettres profanes étaient entièrement négligées par les religieux, et ils ne conservaient que quelques manuscrits des pères de la primitive église, que tous ne savaient pas lire.

Après le Mont Athos, le lieu le plus libre de la Grèce et le plus exempt de la tyrannie des Turcs était l'île de Scio. Sans doute la vie devait y paraître aussi douce qu'elle était abstinente et sévère sur la montagne sainte. Sous le ciel le plus favorable, entre l'Europe et l'Asie, cette île charmante abondait de toutes les productions du sol le plus fertile, et y joignait les richesses du commerce maritime. Scio, long-temps possédée par les Génois, auxquels les empéreurs de Byzance l'avaient d'abord cédée comme hypothèque d'un emprunt, garda sous leur domination d'anciennes coutumes municipales, en y mêlant la liberté des moeurs italiennes. Les Grecs schismatiques formaient le plus grand nombre des habitans. Quelques Grecs étaient catholiques ainsi que les Génois, et il y avait aussi des négocians juifs qui étaient distingués par l'obligation de porter un bonnet jaune. Un gouverneur génois et un petit sénat ou conseil administraient le pays.

Soliman s'empara de l'île de Scio en 1566, et le peu de résistance des habitans adoucit la férocité habituelle du vainqueur, et leur valut des priviléges.

Cette île, peuplée de plus de cent mille chrétiens, jouissant de quelque liberté et d'une sorte d'aisance et de bonheur était un lieu privilégié dans l'empire turc, une oasis florissante au milieu du désert. „C'est, nous dit un vieux voyageur, le meilleur „séjour que je sache à mon gré, et où les femmes „soient plus courtoises et plus belles.“ L'esprit ingénieux des habitans, leur humeur vive et folâtre, leur activité malgré la douceur énervante du climat, montraient assez dans cette île tout ce que pouvaient devenir les Grecs, lorsqu'ils n'étaient pas trop accablés par l'esclavage. Dans la suite, l'île de Scio fut l'apanage d'une sultane, et envoya son mastic et ses parfums pour l'usage du harem. On l'appelait le jardin du sérail; et quelque chose de la mollesse asiatique semblait se communiquer au joug qui pesait sur elle. A la faveur de cette protection, il s'établit dès le seizième siècle des écoles dans l'île de Scio. Quelques sciences y furent cultivées, sur-tout la médecine, si peu pratiquée dans l'Orient.

Non loin de là, l'île de Samos était presque dépeuplée, et les habitans y vivaient comme des sauvages. La plupart des autres îles, sans être aussi favorisées que l'île de Scio, conservaient quelque liberté. L'île de Cos, patrie d'Hippocrate, était presque entièrement occupée par les Turcs, et n'avait que deux villages grecs. Mais Pathmos, Calymno, et cette foule de petites îles que les anciens avaient nommées Sporades, et qui parsèment la mer, étaient toutes grecques, habitées par des moines, de pauvres paysans, et visitées par des pirates.

A la mort de Soliman, les Vénitiens possédaient encore Chypre, Corfou, Candie, Zante, Céphalonie et plusieurs autres îles. La population grecque de ces îles recrutait leur marine, et s'appliquait sous les lois d'un peuple industrieux au commerce et à l'agriculture: car les Vénitiens tâchaient d'ailleurs de la tenir dans l'ignorance. Le gouvernement de ces îles

riches et fertiles était recherché par les principaux sénateurs de Venise. Ils y vivaient dans une mollesse orientale, et s'y corrompaient par le pouvoir et par le plaisir. Les Vénitiens ne gênaient pas la religion de leurs sujets; ils avaient même permis l'établissement d'une église grecque dans Venise. Mais la différence des cultes empêchait toujours la nation soumise de se confondre avec ses maîtres; elle prenait quelque chose des moeurs italiennes, comme elle se rapprochait dans l'Orient des moeurs turques. Sa langue dégénérée recevait l'empreinte de l'idiome italien; mais le fond du génie grec se retrouvait sous ce costume servile. Le grec esclave ne haïssait guère moins les Vénitiens que les Turcs Au milieu de son ignorance, fier, subtil et moqueur, il était même plus blessé de la dureté hautaine des Vénitiens que de la férocité musulmane. Il cédait à l'une comme à un fléau terrible, il était humilié par l'autre. Peut-être les Vénitiens auraient-ils pu vaincre cette prévention, en traitant ce malheureux peuple avec douceur. Mais ils étaient bien loin de cette politique généreuse; ils employaient le sang des milices grecques, et ne choisirent jamais un officier dans leurs rangs. Venise eut cependant besoin de tout le courage des Grecs pour résister au nouvel effort de la Turquie.

Sélim, successeur de Soliman, vint attaquer l'île de Chypre avec une nombreuse armée. On sait que cette guerre, est un des plus beaux tableaux militaires du seizième siècle. Famagouste, capitale de l'île de Chypre, soutint un long siége où fut déployé tout ce que peuvent l'héroïsme et la fureur. Venise, puissante sur mer, renouvela plusieurs fois la garnison de Famagouste et de Nicosie, la seconde ville de Chypre. Elle y prodigua son or, les talens de ses capitaines et le sang des milices italiennes et chypriotes; mais enfin les deux villes furent emportées. Des cendres et un pays dépeuplé restèrent au pouvoir des Turcs. Au siége de Famagouste, un Grec d'une taille gigantesque sortait souvent de la ville pour défier les plus braves d'entre

les Turcs, et revenait toujours vainqueur. Cet exemple animait le courage des Grecs, et ils se battirent comme un peuple libre.

Une armée musulmane s'était en même temps jetée sur la province que Venise possédait encore dans l'Albanie, et avait saccagé l'ancienne Buthrotum et Parga, voisine de Corfou. Cette île importante aurait subi le même sort que Chypre, sans le grand effort que fit alors la chrétienté. Il n'est pas de fait d'armes plus illustre que cette bataille maritime de Lépante, où parurent les flottes confédérées de l'empereur, du pape, du roi de Naples, de Venise, et des chevaliers de Malte; tout le monde sait que Don Juan d'Autriche y commandait, que Geroantès y fut blessé, et que jamais les chrétiens ne remportèrent une victoire plus complète sur les Turcs. La politique et le péril de Venis avaient formé cette ligue; il ne s'agissait ni de délivrer la Grèce oubliée dans son esclavage, ni de renouveler les anciennes croisades: ou voulait arrêter les progrès menaçans de la Turquie.

La bataille se donna dans ce bassin que forme la mer près du promontoire d'Actium, aux lieux où s'était disputée jadis la conquête de Rome et du monde. Toutes les forces de l'émpire turc étaient rassemblées. Les vaisseaux du sultan occupaient le centre et la droite de cette armée; le dey d'Alger en conduisait la gauche. La flotte chrétienne, ayant longé le rivage, vint se déployer, en face de l'ennemi, dans le golfe de Lépante. Venise, à elle seule, avait réuni cent huit galères, et formait près de la moitié de l'armée chrétienne. Ses vaisseaux, en partie montés par des Grecs insulaires, servirent puissamment à la victoire; elle fut immense. Après cinq heures de combat, les vaisseaux turcs en désordre, mutilés, incendiés, s'abîmèrent dans les flots, se dispersèrent ou furent pris par les vainqueurs. L'escadre du roi d'Alger échappa seule à travers les feux des Chrétiens. Un historien de la Grèce moderne rapporte que douze cents Vénitiens et huit mille Grecs périrent dans cette bataille. Cette inégalité de nombre serait glorieuse pour les Grecs; mais alors

ils ne furent pas même nommés dans les récits qui remplirent toute l'Europe du bruit de cette grande journée. On sait qu'elle fut stérile: les confédérés, jaloux l'un de l'autre, se séparèrent. Don Juan se hâta d'aller recueillir les honneurs qui l'attendaient en Italie, et les bénédictions du Pape.

Venise qui restait seule chargée du poids de la guerre et des suites de la victoire, voyant son commerce dépérir, commença bientôt après à négocier avec les Turcs. Elle renonça par un traité à ses droits sur l'île de Chypre, se fit rendre les ruines de Parga, et quelques places de la Dalmatie. Ainsi, chaque guerre et chaque traité diminuait les possessions de Venise dans les mers du Levant. Corfou, ravagé souvent par les Turcs, semblait ne pouvoir échapper long-temps à leur joug.

Candie, encore plus importante, excitait toute l'inquiétude du sénat de Venise. Cette île, si fameuse dans les antiquités grecques, était, par la fertilité de son territoire, la plus riche colonie de la république. Il y avait au seizième siècle, dans les provinces de Candie, de la Canée, de Retimo et de Sétima, plus de deux cent mille habitans. La plus grande partie de la population était grecque. Il s'y mêlait des Juifs, des Arméniens, et une tribu d'Arabes établie dans cette île. Au douzième siècle, on y comptait quatre cents gentils-hommes Vénitiens qui étaient comme les maîtres et les seigneurs du pays, sous l'autorité d'un provéditeur de Venise. La république paraissait craindre que le peuple de cette île ne s'enrichît, et ne devînt plus difficile à gouverner; elle voulait le tenir dans l'abaissement.

Nous avons vu que les Grecs de Candie recevaient les instructions du patriarche de Constantinople. Leur clergé n'en était pas moins fort ignorant. Il n'y avait aucune école grecque dans l'île: mais on remarquait dans les habitans cette vivacité d'esprit particulière à la race grecque. L'instinct des vers était fort répandu: dans les fêtes, les jeunes Grecs soutenaient souvent l'un contre l'autre des défis poétiques, comme les bergers de Théocrite. On retrouvait chez ce

peuple plusieurs anciennes coutumes de la Grèce, et particulièrement l'usage de danser les armes à la main.

La tribu grecque la plus belliqueuse de l'île était celle des Sfacchiotes. Retirée sur les hauteurs et dans les gorges de l'Ida, elle se gouvernait par ses propres usages, ne parlait pas la langue italienne, et ne donnait à Venise d'autre marque de soumission qu'un léger tribut.

Vers la fin du seizième siècle, la république, fort occupée de plans et de projets pour assurer la défense de Candie, songeait à lever des troupes parmi ces montagnards; mais, en comptant sur leur courage, elle redoutait leur humeur indocile.

Une paix de trente années avec la Porte ottomane éloigna les craintes de Venise. Elle continua de tenir Candie sous le joug, sans chercher à gagner l'affection des habitans, et ne leur demandant que des tributs et de l'obéissance.

Cependant la civilisation italienne, si florissante au seizième siècle, devait se communiquer aux Grecs de Candie. Les familles grecques et vénitiennes se mêlaient et quelquefois confondaient leurs noms. Le commerce maritime de l'île s'accroissait sous le pavillon puissant de la république; et plusieurs négocians grecs des principales villes de Candie avaient amassé de grandes richesses, malgré la politique jalouse du sénat. Ils envoyaient leurs enfans étudier à Venise et à Padoue.

Un degré de culture morale inconnu dans la Grèce suivit ce premier progrès; et il est à remarquer que la plupart des Grecs savans, dont les noms furent portés en Europe à la fin du seizième siècle et jusqu'au milieu du dix-septième, appartenaient à l'île de Candie.

Les faibles traces de civilisation qui renaissaient dans l'île de Candie, sous le pouvoir de Venise, furent effacées par la longue et cruelle guerre dont les Turcs affligèrent ce beau pays. Elle commença dès l'année 1644, et dura plus de 30 ans. L'invasion fut imprévue, suivant la politique peu scrupuleuse des Turcs. Le nouveau sultan Ibrahim était

en paix avec la république, lorsqu'un vaste armement, préparé dans les arsenaux de Constantinople, excita l'inquiétude du Sénat. La Porte rassura par des promesses le commissaire de Venise. La flotte musulmane vint amicalement relâcher dans l'île de Tines, possédée par la république; puis elle vint débarquer à la pointe occidentale de Candie, près du fort de la Canée, construit par les Vénitiens dans le quinzième siècle.

La population grecque de Candie, opprimée par ses derniers gouverneurs, montra peu de zèle pour la défense commune; elle fuyait aux montagnes, et ne paraissait pas s'inquiéter du péril de ses maîtres. Il restait pour la défense de l'île une flotte de trente vaisseaux sous les ordres d'un amiral vénitien, Capello, et quelques milices indigènes commandées par le gouverneur Cornaro, qui résidait dans la ville de Candie, capitale de l'île. Les autres places, Réthimo, Spina-Longa, Setia, n'avaient que de faibles garnisons pour se défendre; mais les Vénitiens à cette nouvelle firent les plus puissans efforts pour garder une si précieuse possession. L'argent manquait; et le Sénat, par une ressource dont il avait quelquefois usé, mais qui coûtait à l'orgueil aristocratique, mit à l'enchère plusieurs dignités de la république, et créa cinq titres nouveaux de patriciens, pour être vendus à autant de citoyens ou sujets de la république, choisis parmi ceux qui s'engageraient à verser au trésor soixante mille ducats. Une disposition particulière de l'ordonnance du Sénat montre assez qu'il commençait à se ressentir de l'injuste dédain ou de la rigueur qu'il avait montrés pour la population grecque, soumise à son empire. „Parmi les nations „sujettes ou étrangères, disait cet acte, l'illustre et „royale nation grecque sera préférée comme ayant „possédé long-temps l'empire, et comme ayant bien „mérité de la république.“ Mais ce vain et tartif honneur ne ranima pas le zèle des Grecs de Candie; et quoique le Sénat eût augmenté jusqu'au nombre de quatre-vingts ces promotions vénales, elles ne furent *achetées* par aucun Grec. Venise en même

temps sollicitait avec ardeur les secours de presque tous les états de l'Europe; et elle cherchait à susciter, pour sauver Candie, cet esprit de croisade et ce patriotisme chrétien qu'elle avait souvent trahis par ses alliances intéressées avec la Turquie.

Cependant les Turcs après un siége de cinquante-neuf jours s'étaient emparés de la Canée, et, forts de cette position, favorisés par le voisinage du Péloponnèse, ils s'obstinaient à conquérir le reste de l'île.

Leurs progrès furent lents: Venise fit de prodigieux efforts; ses flottes vinrent plusieurs fois attaquer les escadres turques jusqu'à l'entrée des Dardanelles. La longueur de la guerre excita l'émulation des chrétiens. Candie devint une espèce de rendez-vous chevaleresque pour les braves et les aventuriers de l'Europe. Le cardinal Mazarin lui-même y fit passer un secours de neuf vaisseaux. Le désordre et la fréquente anarchie du gouvernement turc prolongeait cette guerre; mais les forces n'étaient pas égales: incessamment recrutés, les Turcs avaient conquis Rethimo, et tout le territoire, jusqu'à la capitale de l'île qu'ils environnaient de toutes parts. Ce siége de Candie vit épuiser, de part et d'autre, tout l'art terrible des mines, des galeries souterraines, des bombes et des assauts.

Sans nous attacher à tous les faits d'armes des braves étrangers qui venaient teindre de leur sang ces remparts attaqués par les infidèles, nous voudrions retrouver la trace de ce que fit et de ce que souffrit le peuple indigène de l'île, ainsi disputé entre des maîtres européens et des tyrans asiatiques. Mais bien que les voeux des Grecs de Candie ne fussent plus douteux, depuis qu'ils avaient senti le poids de la conquête musulmane, ils résistèrent peu. Toutes les plaines furent envahies; et au bout de quelques années il ne restait aux Vénitiens que deux ou trois forteresses maritimes, et l'imprenable capitale; qui, d'un côté baignée par la mer; était défendue par sept boulevards et d'immenses fortifications. Les milices grecques enfermées dans la

ville partageaient avec zèle tous les périls du siége. On remarquait leur courage, à côté même de ces guerriers français envoyés par Louis XIV. Leur manière de combattre offrait un curieux contraste : tandis que les plus habiles ingénieurs de la France et de l'Italie, les Castellano, les Quirini, les Maupassan, dans les assauts, dans les combats, dirigeaient avec un art savant l'artillerie de l'Europe, les milices indigènes, gardant le cothurne antique, lançaient des flèches avec une force et une justesse redoutée des Turcs, et qui rappelaient ces archers crétois célèbres dans l'antiquité.

En 1665, lorsque Venise obtint du duc de Savoie le secours d'un général célèbre, le marquis de Ville, et que, d'une autre part, le visir Koprogli, grand homme de guerre, vint lui-même presser l'interminable siége de Candie, les efforts redoublèrent. Tout ce qu'on avait fait jusque-là fut surpassé. Le nombre et la fureur des assauts, la hardiesse des sorties, firent périr en quelques mois plus de vingt mille Turcs et quatre mille Chrétiens. Dans la plus mémorable de ces sorties, où les Turcs abandonnèrent leurs travaux et leurs étendards, les assiégés s'étaient avancés sur quatre colonnes, les Italiens, les Allemands, les Français, et les Grecs de l'île. Tous combattirent avec une égale valeur ; mais le génie opiniâtre du visir et les forces toujours renouvelées de l'empire turc devaient triompher.

Vainement un point d'honneur chrétien, et une mode de cour, firent encore arriver dans Candie la plus brillante noblesse française, l'aventureux duc de la Feuillade, le jeune comte de Saint-Pol, et d'autres illustres volontaires, des Beauveau, des Créqui, des Tavannes, le marquis de Fénélon et son fils. Vainement Louis XIV fit passer dans Candie un secours plus régulier, une armée de six mille hommes, commandée par le duc de Beaufort. Cette protection qui, renouvelée de nos jours, suffirait pour sauver la Grèce entière des efforts de la Turquie sur son déclin, fut impuissante pour protéger Candie contre cette *domination barbare*, qui n'avait encore rien

perdu de sa vigueur, et qui, par accident, avait un grand homme pour ministre.

Koprogli joignait à la force des armes l'art des négociations, et sa fierté barbare ne dédaignait pas d'employer les ruses et la subtilité naturelles à l'esprit grec. Un insulaire de Scio, Panajotti, était, au siége de Candie, le confident et le diplomate du grand visir.

Cet homme fort zélé pour sa religion, et même savant théologien, n'en était pas moins parvenu par son habile souplesse dans la faveur de Koprogli. On dit que les Turcs le regardaient avec respect, comme une sorte de magicien; et les Grecs, qui imputèrent à ses ruses la chute de Candie, lui donnaient le surnom de traître Achitophel; mais, sans exagérer l'influence de ce Grec, l'issue de la longue guerre de Candie s'explique assez par les efforts opiniâtres des Turcs.

Depuis plus de vingt ans, maîtres de tout le territoire de l'île, ils avaient bâti une seconde capitale, à une lieue de celle qu'ils assiégeaient.

A l'arrivée de l'expédition française commandée par le duc de Beaufort, Candie, depuis si long-temps écrasée par le feu des Turcs, n'était plus qu'une ruine défendue par quelques centaines de soldats de tout pays, et habitée par quelques familles grecques et italiennes.

Mais un grand homme, François Morosini, commandait au milieu de ces débris, et repoussait toutes les offres du grand visir et les insinuations de son adroit interprète. Entrés dans cette malheureuse place, les Français pouvaient derrière ces bastions à demi-ruinés se défendre long-temps: leur courage les emporta dès les premiers jours hors des murs, malgré les avis de Morosini. Engagés dans une sortie imprudente, surpris, embarrassés par l'ignorance du terrain, ils perdent cinq cents hommes et leur général, le duc de Beaufort. Ce fut un coup mortel à l'expédition; la destruction d'un vaisseau de ligne français, qui sauta sous le feu des Turcs, augmenta le découragement. On ne songea plus qu'à partir.

Le duc de Navailles, inquiet sans doute de se voir seul comptable d'une expédition si malheureuse, résolut de mettre à la voile malgré les instances du courageux Morosini.

Tous les habitans de la ville, le clergé à leur tête, poussèrent des cris de désespoir, en voyant partir leurs défenseurs. La flotte française s'éloigna deux mois après son arrivée. Dans cet intervalle si court, les Français ne virent que les bastions de Candie; et leurs récits n'offrent point de lumière sur la situation de toute l'île occupée par les Turcs; mais on y voit quelque chose des usages grecs qui frappèrent leurs yeux. Un officier raconte que, traversant une rue de la ville sillonnée de bombes et de boulets, il vit beaucoup d'habitans assemblés dans une maison; étonné, il s'avance; le corps d'une femme était placé dans un cercueil, paré de beaux vêtemens, le visage découvert, la tête ornée de perles, les doigts chargés de bagues précieuses, les bras enveloppés de dentelles, la chaussure parsemée de pierreries. Beaucoup de jeunes filles se tenaient à l'entour, et l'une d'elles disait plusieurs choses à la louange de cette femme morte, racontait ses vertus, puis s'arrachait les cheveux, déchirait ses habits, se frappait la poitrine, versait des larmes, et poussait des gémissemens auxquels toutes les autres répondaient par des cris et des pleurs. Les détails de ce récit indiquent sans doute une femme grecque, d'une famille riche et considérable; mais ils marquent bien la constance de cette coutume funéraire pratiquée dans tous les lieux de la Grèce, et qui s'observait avec tant de pompe au milieu des horreurs d'une ville assiégée.

La prise de Candie semblait consommer l'asservissement de la race grecque et le triomphe des Barbares dans toutes les mers du Levant. Il n'est pas douteux que cette catastrophe n'ait porté le découragement parmi les Grecs du continent, qui, malgré leur dégradation apparente, conservaient encore la haine du joug musulman et l'espérance de le briser. *Sans regretter* la domination vénitienne, les

Moraïtes voyaient avec effroi la puissance turque les environner de toutes parts. Pendant le siége de Candie, on avait fait assidûment les prières dans les églises grecques pour les armes des princes chrétiens. Après la prise de l'île il ne resta plus d'espoir. Les Turcs eux-mêmes parurent décidés à ne plus souffrir aucune résistance. Les Maniotes, qui s'étaient conservés toujours indépendans, et dont le courage et la pauvreté tentaient peu les pachas turcs, furent attaqués dans leurs montagnes, et quelques familles illustres de cette peuplade la quittèrent alors, désespérant d'y rester libres. C'est à cette émigration que remonte l'établissement d'une tribu grecque dans l'île de Corse.

Le long épisode de la guerre de Candie nous a distraits du tableau général de la Grèce. En reportant les yeux sur l'état de ce beau pays, vers les commencemens du dix-septième siècle, on aperçoit d'abord peu de changement. Rien n'est immobile comme la servitude. Les années, les siècles même s'écoulent avec une lente uniformité. Des générations naissent et meurent sans laisser de trace. Il n'y a pas d'événemens pour elles. Il n'y a rien de nouveau, même dans leurs souffrances; et leur malheur est monotone comme la pitié qu'il inspire. Tel était le sort de la Grèce sous le joug abrutissant des Turcs, tandis que tous les peuples de l'Europe marchaient à grands pas vers la civilisation et les lumières.

Au commencement du dix-septième siècle la population grecque du continent et du Péloponnèse formait un peuple nouveau qui semblait repasser par les dégrés successifs de la barbarie. Cachés sous le nom de *Romaioi* qu'ils se donnaient eux-mêmes, les Grecs n'avaient sur leurs antiquités qu'une notion très-vague. Ils croyaient que leur patrie avait été jadis habitée par des géans païens. Ils conservaient mieux les traditions du christianisme, mais entremêlées de fables et de coutumes byzarres: comme tous les peuples simples, ils avaient beaucoup de fêtes religieuses. On sait aujourd'hui par un recueil célèbre

quel instinct poétique se conservait parmi les Grecs; et, quoique la plupart des chants populaires rassemblés par M. Fauriel ne remontent pas au-delà du dernier siècle, on peut présumer que des traditions semblables appartiennent à des époques anciennes et que les Grecs eurent toujours dans leur ignorance cette même nature poétique et musicale.

Les voyageurs qui, dans le dix-septième siècle, ont décrit la Turquie d'Europe, étaient des érudits plus attentifs aux monumens et aux inscriptions de l'antiquité qu'aux débris vivans de la Grèce. Ils sont cependant frappés de cette vivacité d'esprit, de ce feu du Midi qui brillait souvent dans un pauvre pâtre ou dans un paysan grec. Mais ils s'accordent à montrer la population toute entière comme abattue par l'oppression.

Vers le milieu du dix-septième siècle une charge odieuse cessa cependant de peser sur les familles grecques; depuis l'année 1656 on ne leva plus le tribut du cinquième des enfans mâles. La Porte, moins heureuse dans ses expéditions militaires, avait abandonné son ancien usage de former les *ortas* de janissaires avec les enfans chrétiens enlevés dans le sac des villes d'Europe. Elle renonça également à les recruter avec la population grecque, et ne mit plus dans leurs rangs que des Turcs asiatiques.

Cet impôt du sang avait été sur-tout insupportable aux Grecs, parce qu'il entraînait l'apostasie de leurs enfans. On avait vu souvent des mères poignarder leurs fils dans les bras des commissaires turcs, et se tuer ensuite elles-mêmes. Ce courage se retrouvait particulièrement chez les femmes de la Zaconie, canton de l'ancienne Lacédémone. La suppression de cette dîme odieuse fut pour les Grecs un grand allégement à leur servitude, et la population s'augmenta dans la Morée.

Quelques villes avaient obtenu d'ailleurs des espèces de priviléges dont profitaient les Grecs. Napoli, habitée en partie par des Turcs, avait le droit de ne recevoir le pacha dans ses murs, que pendant trois jours chaque année. C'étaient autant de rapi-

nes et de concussions évitées pour le reste du temps. Aussi cette ville, heureusement située, était-elle enrichie par le commerce. On y rassemblait les productions de toute la Grèce; et il s'y faisait un grand trafic de blé, de vin, d'huile, de soie, de coton et de tabac. Le port était vivant et fréquenté. Il y venait des vaisseaux de Constantinople, du Caire, de Venise, de Livourne. Sur le rivage, on voyait beaucoup de femmes Zaconites, d'une stature haute et vigoureuse, occupées incessamment à transporter des fardeaux. Les hommes naviguaient sur de petites sarcolèves au pavillon turc, et allaient trafiquer dans les îles voisines.

Il y avait dans la ville quelque négocians Grecs fort riches, et à qui cette richesse donnait, comme il arrive par-tout, une sorte de pouvoir. Les Turcs mêmes de Napoli paraissaient plus humains que les autres, et un peu civilisés par le commerce fréquent des étrangers. Dans les autres villes de la Morée nul commerce, nulle industrie. La vie des Grecs était à peu près la même que celle des Turcs. Les femmes des primats et des riches ne sortaient que voilées et entourées de suivantes, comme les femmes turques. A l'église, elles se tenaient dans un lieu séparé, qu'on appelait Gynécétis.

Les villages et les campagnes de la Morée offraient un aspect assez riant. La guerre ne les avait pas ravagés depuis près d'un demi-siècle; il y passait peu de troupes. Il n'y avait donc à supporter que les vexations habituelles des pachas, des mousselims, des cadis et des naëbs, les insolences de quelques agas, et ce dur mépris de la race victorieuse pour la race vaincue.

Les anciennes habitudes, celles qui naissent du génie même des lieux, se retrouvaient dans les diverses parties de la Morée. Les habitans de l'Arcadie étaient toujours pasteurs; ceux de la Messénie, laboureurs et adonnés à la chasse; ceux de l'Argolide, industrieux et commerçans. Mais ces traits distinctifs étaient affaiblis par l'oppression. Il est certain cependant, que, vers le milieu du dix-septième

siècle, il restait, parmi les raias de la Morée, l'espoir d'être délivrés par le grand duc de Moscovie, et même la croyance que quelque jour un vaillant capitaine s'éleverait du milieu de leur nation, et reprendrait toutes les mosquées pour en faire des églises chrétiennes.

Athènes, bien que remplie de ruines, conservait encore beaucoup de monumens, mutilés depuis par les armes ou la curiosité des peuples civilisés. Les Grecs qui l'habitaient, indifférens pour ces souvenirs, se rapprochaient assez des moeurs turques; et les enfans des deux nations jouaient ensemble sur les débris des chefs-d'oeuvre antiques.

Le peuple d'Athènes était ignorant et à demi-barbare, comme celui du reste de la Grèce; mais cet esprit subtil, que les anciens attribuaient à l'influence du climat de l'Attique, se remarquait dans la population moderne. Une chose fort singulière, c'est que la méthode ingénieuse de l'enseignement mutuel était pratiquée vers le milieu du dix-septième siècle dans la ville d'Athènes, où le Didascalos instruisait une trentaine d'enfans. Athènes avait alors pour archevêque Anthime, homme savant, qui cherchait à répandre quelque instruction parmi ses compatriotes. La religion était fort en honneur dans la ville. On y comptait plus de cinquante églises desservies par des prêtres grecs; et là comme ailleurs le zèle religieux conservait la nation vaincue, malgré le mélange des races et la longue durée de l'oppression musulmane.

Les Vénitiens, qui, depuis la perte de Candie, épiaient l'occasion de se venger de la Turquie trop puissante, saisirent le moment où elle était engagée dans une guerre contre l'empereur d'Autriche.

Ils déclarent la guerre à la Porte, qui n'avait pas coutume de se laisser prévenir, et mettent tous leurs vaisseaux en mer.

Dans cette grande occasion, ils rappellent au commandement Morosini, qui, depuis la malheureuse issue de la guerre de Candie, subissait, malgré sa gloire, l'ingrat oubli de ses concitoyens. Morosini

se vengea comme un grand homme, en redoublant de zèle et de courage. A la tête d'une flotte nombreuse, il se saisit d'abord de Leucade, poste avancé du Péloponnèse, et débarque dans la Péninsule huit mille hommes qui marchent sur Coron. C'était la première fois que l'étendard chrétien reparaissait dans la Grèce, depuis bien des années; et, quoique l'ancienne domination de Venise eût laissé de fâcheux souvenirs, la haine du joug musulman ne permettait aucune incertitude dans les voeux des Moraïtes.

Toute la Péninsule fut ébranlée. Plusieurs évêques correspondaient avec le général vénitien. Des paysans, des pâtres de la montagne arboraient les couleurs de Venise, et tout appelait les nouveaux conquérans. Coron fut emporté après quelques jours de siége, et les Turcs qui l'habitaient passés presque tous au fil de l'épée. Alors, des hauteurs du Taygète, descendirent les Maniotes pour combattre et piller; et leur secours servit à disperser un corps de troupes commandé par le capitan-pacha.

Ces premiers succès, poussés par le génie guerrier de Morosini, firent tomber en peu de temps les plus fortes places de la Morée. Dans la seconde campagne, en 1686, les deux forteresses de Navarin, Modon, Argos et Napoli se soumirent aux Vénitiens. C'était une révolution rapide; les Turcs se réfugiaient de toutes parts dans les villes, et les villes capitulaient avec les vainqueurs. L'année suivante, Patras et Neocastro furent emportés. Lépante et Misitra se rendirent, et le seraskier de la Morée, battu plusieurs fois, n'osa défendre Corinthe; il fit sauter les fortifications de cette ville, incendia les magasins, et se retira vers les montagnes de l'ancienne Phocide, en massacrant tous les Grecs qu'il rencontrait sur son passage, et qu'il accusait des maux de l'empire. Morosini, rapidement accouru, s'empara de Corinthe enlevée aux Turcs et aux flammes. Il était maître de toute la Morée, où les Turcs ne possédaient plus que Malvoisie.

Ce général sentit alors le besoin d'étendre ses conquêtes pour les assurer. Le port d'Athènes et

l'île de Négrepont pouvaient seuls garantir la possession du Péloponnèse, et, tandis que toutes les forces des Turcs étaient occupées dans la guerre contre l'Autriche et la Pologne, l'occasion était belle pour enlever la Grèce aux Barbares.

Morosini vint assiéger Athènes avec une formidable artillerie, qui foudroya la garnison turque et les monumens antiques. Une bombe éclata dans le Parthenon, dont les Turcs avaient fait un magasin de poudre. Après quelques jours, la forteresse et la ville se rendirent. Morosini, dont les armes n'avaient pas été moins destructives que celles des Barbares, voulut emporter, comme trophée de sa victoire, la statue de Minerve, ouvrage de Phidias, et le plus beau monument d'Athènes; mais ce chef-d'oeuvre fut brisé dans le travail qu'on fit pour l'enlever.

La prise d'Athènes, en donnant aux Vénitiens le golfe Saronique, comme ils occupaient celui de Corinthe, protégeait leurs conquêtes dans la Morée. Morosini, à qui sa patrie venait de décerner une statue, le titre de Péloponnésien, et bientôt après la dignité de doge, tourna ses efforts vers l'île de Négrepont; mais les prospérités de Venise étaient passées.

Les généraux qui lui succédèrent firent de vaines tentatives sur Candie, où la république possédait encore quelques forteresses voisines du rivage, et que les Turcs, maîtres de toute l'île, n'avaient pas su conquérir.

Morosini, chargé d'années, reparut un moment à la tête de la flotte vénitienne, mais pour venir expirer à Napoli, sur le théâtre de sa gloire.

Par le traité de Carlowitz la Morée resta sous le pouvoir de Venise, et le sort de ce beau pays ne dépendit plus que d'un peuple chrétien, qui s'en trouvait le maître paisible. Il semblait qu'un siècle de plus et le progrès de la civilisation dans toute l'Europe avaient dû adoucir le gouvernement de Venise. Mais, soit préjugé, soit défiance, soit hauteur habituelle envers les peuples assujétis, les Vénitiens ne marquèrent leur rétablissement dans la Morée par

aucun bienfait pour les habitans. Le pays demeura pauvre et sans commerce, le peuple accablé d'impôts. Le sénat de Venise nomma cependant un provéditeur extraordinaire, chargé de protéger les Grecs contre les abus du pouvoir et les vexations des chefs militaires. Mais un grand vice subsistait toujours; c'était la conquête.

Dans sa dégradation apparente, le Grec conservait l'horreur du joug étranger. L'aversion de l'église romaine, le zèle du schisme augmentaient ce sentiment. On se réunissait dans les églises; on y priait Dieu pour être délivré des Latins; enfin quelques familles de primats, pour qui les Turcs s'étaient adoucis par une longue habitude de vivre ensemble, regrettaient les anciens maîtres. Ainsi, pendant quinze ans, Venise occupa la Morée, sans y fonder son pouvoir. La paix de Carlowitz humiliait encore les Turcs. Le sultan Achmet III, ayant remporté quelques avantages sur le czar Pierre, avait hâte de venger l'injure du croissant, et de reprendre la Morée. Il fit marcher vers l'isthme de Corinthe une armée nombreuse, qui pénétra dans la Péninsule, et se rendit aisément maîtresse de toutes les places. On ne peut expliquer un tel succès, que par la profonde indifférence du peuple grec, par l'indiscipline et la corruption des garnisons étrangères. Corinthe et Napoli furent prises d'assaut; les autres villes se rendirent. Au bout d'un mois, il n'y eut plus de Vénitiens dans la Morée. En même temps, une flotte turque s'empara de l'île de Tines, de Sude, et de Spina-Longa, les deux forteresses que Venise conservait encore dans Candia.

Ainsi, la servitude de la Grèce fut plus complète et plus étendue que jamais. Les Turcs reprirent la Morée comme leur territoire. Les Grecs plièrent la tête, en regrettant peut-être Venise qu'ils maudissaient tout-à-l'heure. Les Pachas, les Mousselims, les Beys, les Agas reparurent avec tout leur cortège de vexations, de rapines et d'avanies. Les *Primats* grecs reprirent leur misérable autorité, qui

consistait à tourmenter leurs compatriotes, sous le bâton de leurs maîtres.

Les Maniotes seuls, retirés dans leurs montagnes, continuèrent à guerroyer contre les Turcs. La Morée se retrouva ce qu'elle était au seizième siècle. Cette reprise de la conquête, après une interruption de quinze ans, semblait même plonger les Grecs plus avant dans la servitude.

C'est au commencement du dix-huitième siècle que remontent les seules traditions un peu détaillées qu'on ait recueillies sur les bandes armées d'Épire et de Thessalie. C'est le temps des Christos Milionis et des Boucovolas, les plus anciens Klephtes dont l'Histoire se conserve dans les chants populaires des Grecs modernes. On sait que, bien longtemps avant cette époque, dans les provinces de la Grèce septentrionale, l'humeur belliqueuse des habitans et la situation même du pays avaient mis quelques conditions à la victoire des Turcs. Les plaines furent envahies sans obstacle; mais des tribus guerrières se maintenaient indépendantes sur l'Olympe, le Pélion, les chaînes du Pinde et les monts Agrapha.

Les Turcs, dès les premiers temps de la conquête, après avoir fait des efforts pour soumettre ces bandes rebelles et pauvres, traitèrent avec elles; ce fut même une politique du gouvernement turc de les faire descendre de leurs montagnes, et de les attirer au milieu de la population soumise, en leur accordant des privilèges. Ainsi se forma, ou plutôt fut reconnue par les Turcs, la milice grecque des Armatoles, qui, distribuée par cantons dans toutes les provinces, excepté la Morée, était chargée de la garde des routes. Au commencement du dernier siècle, la Grèce septentrionale se trouvait ainsi divisée en dix-sept Armatolikes, ou capitaineries, dont le chef obéissait aux Pachas et dans quelques lieux aux Primats grecs. Ceux des montagnards qui ne voulurent pas accepter ce servage armé continuaient à vivre sur leurs rochers, d'où ils s'élançaient quelquefois pour piller les troupeaux des Turcs. On

leur donnait et ils prenaient eux-mêmes le nom de Klephtes, qui dans l'ancienne langue signifie voleurs.

C'est ainsi que, au rapport de Thucydide, les premiers Grecs navigateurs s'étaient honorés du nom de pirates. Les Klephtes se trouvaient dans une sorte de guerre forcée avec les Armatoles devenus les gardiens du pays; mais le rapport de religion, de langue, d'origine, rapprochait tous les Grecs, bien plus que cette division ne pouvait les séparer. L'Armatole, fier et indocile sous le pouvoir des Turcs, regardait encore les Klephtes de la montagne comme des alliés et des frères, vers lesquels il se réfugierait quelque jour. „Je fus vingt ans armatole, et „trente ans klephte sur la montagne,“ dit une vieille chanson; c'est l'image de la vie du Grec qui avait une fois touché les armes, et se sentait du courage.

Quand il éprouvait un outrage des Turcs, ou même par inconstance, par dégoût de la plaine et de la servitude, il désertait aux montagnes. Quelquefois aussi le Klephte était tenté par une vie plus douce, et venait s'enrôler dans la milice des Armatoles, où il trouvait une paye régulière, et où il ne craignait plus la poursuite des Spahis et des Janissaires. Chaque capitaine d'Armatolike formait lui-même sa bande. Il tenait à gloire d'y faire entrer les plus braves; il les appelait ses pallikares ou compagnons. Mais lorsqu'un capitaine par le nombre ou par la valeur de ses pallikares paraissait plus redoutable, il était souvent en butte aux trahisons et aux vengeances des Pachas; car les Turcs s'aperçurent bientôt de l'inconvénient d'avoir armé une partie des chrétiens, et ils auraient voulu ne plus employer que les Albanais mahométans, ennemis acharnés des Grecs. Les Armatoles persécutés se rapprochèrent des Klephtes. Quelquefois le même nom leur fut donné, avec les épithètes diverses de Klephte apprivoisé, ou de Klephte sauvage, suivant qu'ils reconnaissaient le pouvoir des Turcs, ou qu'ils s'enfonçaient dans les montagnes. La principale expédition des Klephtes sauvages était de piller quelques hameaux et d'enlever quelques Turcs opulens. On le voit par leurs

vives chansons. „Ils avaient," dit l'une d'elles, avec une franchise tout homérique, „des agneaux, des „moutons qu'ils faisaient rôtir, et cinq beys pour „tourner la broche." Quelques capitaines d'Armatoles ne se bornèrent pas à ces incursions passagères; ils se rétablirent à main armée dans leurs anciens postes au milieu de la plaine, annonçant par cet exemple que la liberté pouvait renaître et s'étendre dans la Grèce asservie. Ainsi, sur le continent de la Grèce, même dans les provinces qui sont encore aujourd'hui sous le joug des Turcs, il se conservait un reste d'indépendance qui s'accroissait avec le temps.

Il est certain que, même dans ces provinces qui sont le siége de l'empire turc en Europe, la religion et la langue conservées maintenaient l'existence nationale des Grecs. Un espoir de liberté existait toujours parmi eux. A Thessalonique, dans les premières années du dix-huitième siècle, les habitans s'informaient des victoires du Czar de Russie, et en parlaient comme de leur libérateur.

C'est au règne de ce prince, en effet, que remontent les desseins de la Russie pour la délivrance, ou plutôt pour l'envahissement de la Grèce. Pierre le Grand, qui, par de violentes secousses, tira tout à coup son peuple de la barbarie, et le fit marcher de force à la gloire et à l'empire, n'osait pas encore espérer une domination facile sur les peuples de l'Europe éclairée. Son ambition était de s'agrandir du côté de la Turquie, et de vaincre les Barbares avec cette science de la guerre qu'il empruntait aux nations belliqueuses et polies.

Dans un semblable projet, le soulèvement ou l'invasion de la Grèce, la réunion, sous un même drapeau, des peuplades chrétiennes enclavées dans la Turquie, s'offraient naturellement à la politique du Czar. Il se prépara de loin pour arriver à ce but. Il se servit de l'instruction nouvelle qu'il avait donnée à son clergé, pour exercer un pouvoir, auparavant inconnu, sur les moines grecs de l'Athos, et jusque dans le synode de Constantinople. De riches pré-

sens, des parures d'église, des livres imprimés étaient envoyés de Moscou dans les couvens et les évêchés de la Grèce; et quelques lueurs de civilisation sortaient d'une contrée encore à demi-sauvage pour éclairer la vieille patrie des arts.

Ces desseins auraient été poussés plus loin, si la fortune n'avait pas arrêté le Czar sur les bords du Pruth, en le forçant de réduire son ambition à la retraite de son armée et au salut de sa propre vie. Ce revers inattendu montra la force qui survivait encore dans le vieil empire turc, et éloigna pour longtemps l'espoir de le détruire. Les Grecs, qui avaient tourné les yeux vers le nord, qui avaient tressailli au bruit des armes du Czar, retombèrent dans leur décourageante servitude, et seulement les prêtres des plus obscures églises de la Grèce, dans la prière qu'ils faisaient devant le peuple, mêlaient le nom du grand duc de Moscovie à celui des saints de la nation.

On a beaucoup accusé les Grecs transformés en princes de Moldavie. Ils furent despotes comme des échappés de servitude.

Toutefois, il faut avouer que quelques-uns de ces hommes si supérieurs à leurs compatriotes et à leurs maîtres servirent utilement par leur crédit et leurs lumières la nation grecque, qu'ils paraissaient oublier. Constantin Maurocordato, élevé deux fois à la précaire souveraineté de Moldavie, établit des lois sages dans cette province, ranima les études parmi le clergé grec, fit instruire avec soin un grand nombre de ses jeunes compatriotes, et forma le dépôt d'une riche bibliothèque dans la capitale de sa principauté.

Aux deux extrémités les plus opposées, deux espèces d'hommes semblaient seules exister dans la nation grecque, les Klephtes et les Fanariotes; les uns, libres par la pauvreté, puissans par le pillage, barbares, mais nationaux; les autres, ingénieux et polis, parvenus à force de bassesses à une sorte d'indépendance et de pouvoir dédaignant leur patrie, mais la *servant* par leur prospérité.

Le reste du peuple languissait à la fois dans la misère et l'esclavage, à l'exception de quelques marchands établis à Smyrne, à Constantinople et à Thessalonique. Les habitans des îles, bien que moins opprimés, étaient aussi pauvres et aussi ignorans que les autres Grecs; ils n'étaient visités que par quelques armateurs d'Europe, et par quelques missionnaires.

Cependant un progrès imperceptible de civilisation gagnait les diverses parties de la Grèce. Parmi les insulaires, les uns allaient servir à Constantinople chez les riches du Fanar, ou dans les maisons de commerce de Smyrne; d'autres, plus entreprenans, commençaient à naviguer sur toute la Méditerranée, et faisaient les affaires des bourgeois turcs, comme les Fanariotes faisaient souvent celles des visirs. Le peuple vaincu, adroit, souple, infatigable, vivant de peu, semblait insensiblement croître et s'élever sous la dure protection de ses maîtres. Les Grecs étaient par-tout, ils se mêlaient à tout, et les Turcs, qui les accablaient encore d'outrages, ne pouvaient plus se passer d'eux.

Une tentative singulièrement heureuse, et qui marqua vers le milieu du dix-huitième siècle le nouvel état où pouvait aspirer la nation grecque, ce fut la fondation de la ville de Cydonie dans l'Asie-Mineure, sur l'emplacement du village d'Evalie, où quelques paysans chrétiens vivaient auparavant sous le bâton des Turcs. Les firmans de la Porte autorisèrent cette création, et protégèrent la ville nouvelle, qui prit le nom de Cydonie. Ce ne fut pas le crédit des princes du Fanar qui acheva ce grand ouvrage; on le dut tout entier au génie et à la persévérance d'un pauvre religieux grec, Jean OEconomos. Témoin dans son enfance des persécutions qu'éprouvraient ses compatriotes qui habitaient le village d'Evalie, il conçut l'espérance de les affranchir un jour; il étudia pour devenir prêtre; il se retira parmi les religieux de l'Athos; il vint à Constantinople avec les lettres des évêques pour quelques grands de la Porte; habile dans les langues de l'Orient, à

force d'insinuations, de prières, et par cette volonté de l'homme de bien qui réussit quelquefois à tout vaincre, il obtint un ordre pour éloigner les Turcs du village d'Evalie. Alors il anima ses concitoyens; il invita les autres Grecs à partager cet asile; il leur montra comme une terre sacrée ce territoire qui ne serait plus habité que par des chrétiens. De toutes parts on accourut; plusieurs hommes riches et industrieux du Péloponnèse, de Scio, et même de Constantinople, se réunirent dans Evalie; une ville élégante s'éleva sur les ruines du pauvre village; de nombreuses églises la décorèrent; des manufactures peu connues dans l'Orient y portaient les arts de l'Europe; un collége, qui s'augmenta dans la suite, formait la jeunesse à la religion et aux lettres antiques; la liberté, la richesse embellissaient Cydonie, placée sous le ciel le plus pur, près du rivage de la mer.

Cette étonnante prospérité rencontra des obstacles. L'avare jalousie de quelques Pachas, le fanatisme des Turcs du voisinage, et cette anarchie fréquente sous le pouvoir absolu, suscitèrent plus d'une attaque contre les murs naissans de Cydonie. Mais OEconomos, avec l'approbation ou la tolérance de la Porte, défendit par la force les droits de la ville qu'il avait fondée; il arma ses concitoyens que le sentiment de leur bonheur animait d'un patriotisme inconnu dans la Grèce; il repoussa toutes les insultes, toutes les violences; et Cydonie, libre et respectée, conserva ses priviléges, au milieu de l'Asie musulmane.

On attribua ce rare bonheur sur-tout à la protection d'un riche banquier grec, nommé Petrarki, fort accrédité dans le sérail, et qui, dès l'origine, avait secondé la généreuse entreprise d'OEconomos.

Ainsi, dans le dix-huitième siècle, florissait une ville grecque, dont l'existence devait encourager toute la nation asservie. Il semblait que la Grèce pouvait dès-lors, sans secousses et sans violence, espérer un adoucissement à son sort. L'exemple était donné, et les Turcs, dans leur insouciance, auraient

peut-être renouvelé plus d'une fois de semblables concessions. Mais l'ambition d'une puissance étrangère poussait les Grecs à des entreprises plus rapides et plus violentes. Les Russes, qui, mis une fois en mouvement par le génie d'un grand homme, travaillent sur ses idées comme sur un plan tout fait, ne pouvaient abandonner le projet de soulever la Grèce.

L'occasion parut naître avec l'élévation de Catherine et les vastes desseins qu'amenait le nouveau règne. Ces jeunes et entreprenans favoris, qui avaient couronné Catherine par le meurtre de son époux, cherchaient par-tout d'un regard avide des conquêtes et des entreprises nouvelles; et leur souveraine elle-même était impatiente de couvrir de quelque gloire singulière le crime de son avènement.

Parmi les hommes qui se pressaient autour d'Orloff et flattaient son orgueil et son esprit aventureux, était un Grec de Thessalie, devenu capitaine de la garde russe. On le nommait Grégori Papapoulo. Cet homme, avec l'imagination vive et présomptueuse de son pays, fit briller aux yeux d'Orloff l'espoir de soulever la Grèce, de chasser les Turcs d'Europe, et d'agrandir l'empire russe ou la fortune du favori par une si belle conquête.

Orloff, sorti des derniers rangs de la milice, et qui, dans la civilisation comme dans les grandeurs, était un parvenu de la veille, embrassait avec enthousiasme l'idée de se voir bientôt le libérateur de la patrie des arts. Ce plan trouva beaucoup d'obstacles dans la circonspection des ministres du cabinet russe; mais Catherine, séduite par la gloire ou par son amant, fit elle-même les frais d'une première expédition, qui, sous des apparences de commerce, alla reconnaître les mers de l'Archipel.

Papapoulo, parti à la même époque, vint à Trieste et sur le territoire vénitien former des liaisons avec divers marchands grecs. Il envoya des émissaires dans les montagnes de la Morée, et s'y rendit bientôt lui-même avec des présens pour les églises grecques. Mille bruits précurseurs circulaient dans toute

la Grèce, et se mêlaient aux croyances religieuses du pays.

A peu près à l'époque où Papapoulo partit pour la Grèce, l'évêque de Monténégro, qui avait été sacré en Russie, affectait de porter un portrait de la Czarine, et prédisait que les chrétiens allaient être délivrés du joug des Turcs; en même temps un jeune moine grec parcourait les montagnes, guérissant les malades et prodiguant les secours, les consolations, les prophéties. De concert avec l'évêque, qui paraissait le respecter, il dominait les esprits de cette peuplade, et quoiqu'il ne prît que le nom de Stéphano, il se faisait passer pour Pierre III, le dernier empereur de Russie.

On a peine à croire que cette bizarre supposition ait été calculée par Catherine, et que sa politique n'ait pas rougi d'employer un nom qui devait lui donner des remords. Mais quelle que fût la cause de cette illusion fortuite ou préparée, le jeune Grec en usa pour soulever le peuple de ces montagnes et quelques bourgades voisines du Cataro, dont les habitans se prétendent issus des Grecs du Péloponnèse. Toutes les provinces voisines furent agitées, excepté l'Albanie, devenue mahométane. Le Pacha d'Albanie marcha contre les Monténégrins, défit sans peine leurs rassemblemens confus, et saccagea leurs pauvres villages.

Cependant le principal émissaire d'Orloff, le Thessalien Grégori, s'était rendu à l'extrémité du Péloponnèse, chez les Maniotes, dont l'origine grecque n'est pas douteuse, mais qui n'étaient guère moins barbares que les Monténégrins.

L'adroit Thessalien, du milieu de cet asile, essaya de lier un parti dans la population subjuguée du Péloponnèse. Le canton le plus voisin des montagnes, vers le golfe de Messénie, avait pour proëstos un Grec renommé parmi ses concitoyens par sa prudence et par ses richesses; c'était un vieillard, qui depuis longues années avait su gagner la confiance de tous les Pachas turcs, et amasser impunément des trésors dont il leur donnait une partie.

Benacki, c'était le nom de ce Grec, en protégeant par son crédit ses concitoyens soumis, avait eu l'art d'entretenir avec les rebelles maniotes des liaisons secrètes. Il habitait la ville de Calamata, près de leurs montagnes. Il avait obtenu du Pacha la permission d'y bâtir une demeure fortifiée. Papapoulo se fit connaître de ce Grec, l'excita par l'espoir d'affranchir son pays, et lui promit la puissante protection de la Czarine. Le vieux proëstos, qui sans doute comprenait tout ce qu'il y avait de précaire et de dangereux dans son existence sous la domination des Turcs, saisit avec ardeur un projet de délivrance; il réunit dans sa maison quelques primats, quelques évêques et quelques chefs venus secrètement de la montagne; et là, on promit de rassembler cent mille Grecs, si les Russes paraissaient sur la côte avec des vaisseaux et des armes. On souscrivit un engagement, et l'émissaire thessalien repartit pour Trieste.

La cour de Saint-Pétersbourg reçut ces magnifiques promesses, données par les Grecs en échange du secours qui leur était offert; et comme elle venait de déclarer la guerre à la Turquie, le soulèvement de la Grèce prit à ses yeux un plus grand caractère d'importance politique.

Le comte Orloff fit partir ses deux frères, Alexis et Féodor, pour surveiller cette révolution promise. Ils prirent le prétexte d'un voyage en Italie; mais une foule d'officiers russes arrivaient sur leurs pas. Venise, naturellement fréquentée par les Esclavons et par les Grecs, devint le poste avancé qu'ils choisirent et où le Thessalien Grégori vint les retrouver. Cet homme avait composé en grec moderne un livre sur la tactique des Russes, qu'il fit imprimer à Venise pour le répandre dans la Grèce. Ce présent d'une espèce nouvelle fut accompagné d'ornemens ecclésiastiques pour les évêques, de lettres et de médailles d'or, empreintes de l'image de Catherine. Sur la foi de ces premiers gages, plusieurs Grecs vinrent secrètement à Venise pour voir et pour entendre le comte Orloff, et l'ardeur des Grecs de la Morée s'anima par toutes les illusions de l'espérance

Cependant la guerre engagée par les Russes sur les frontières de Moldavie avait trompé les premières conjectures. L'ignorance barbare des Turcs semblait encore l'emporter sur la tactique savante que les Russes empruntaient à l'Europe, et l'armée de Catherine, enfermée près du Niester, était dans un péril presque semblable à celui qu'avait couru le czar Pierre sur les bords du Pruth. Catherine avait besoin d'exciter pour sa propre défense ce soulèvement de la Grèce qu'elle avait rêvé d'abord dans une fantaisie de gloire. Elle fait hâter l'armement d'une flotte, sur laquelle on jeta quelques matelots anglais, engagés par l'ambassadeur de la Czarine à Londres, et des marins grecs de l'île de Micône, qui étaient venus sur un vaisseau marchand commercer dans le petit port de Tangaroe. Cette flotte, mal construite et mal équipée, assez semblable aux prodigieux mais grossiers essais de l'art maritime sous Pierre le Grand, n'était montée que de douze cents hommes de troupes; mais elle portait beaucoup d'uniformes russes pour les Grecs du Péloponnèse.

Cette première escadre, commandée par l'amiral russe Spiritoff, parvint, après une navigation pénible, dans les ports d'Angleterre, où elle trouva des secours et des recrues de matelots. En même temps à Pétersbourg se préparait une seconde expédition sous les ordres de l'Écossais Elphinston, qui faisait l'éducation maritime des Russes avec un dédain que supportait l'altière impératrice.

Cette flotte devait rejoindre et devancer la première, passer jusqu'aux Dardanelles, et menacer Constantinople, tandis que la Morée prendrait les armes.

Cependant les deux Orloff, en attendant la première escadre russe, avaient tout préparé. Établis à Venise, puis à Livourne, comme dans un poste avancé, ils envoyaient des émissaires en Grèce et dans les îles, répandaient l'or, et achetaient les bras de cette multitude de Grecs aventuriers qui abondent sur la côte.

Enfin, l'escadre de Spiritoff parut dans les mers du Levant, et vint droit à Mahon, où la prévoyance des Orloff avait préparé des magasins, et où Féodor se rendit aussitôt. Trois vaisseaux se détachèrent pour aller sur les côtes de Sardaigne et de Toscane prendre les recrues qu'avait secrètement rassemblées Alexis, et le ramener lui-même. Dans cet intervalle, Féodor, avec le reste de la flotte, fit voile vers Malte, dont il espérait les secours; mais l'ordre de Malte, subordonné à la politique de la France et de l'Autriche, ne remplit pas les promesses que quelques jeunes chevaliers avaient faites aux Russes: la ferveur de sa vocation belliqueuse contre les Turcs n'était plus la même; et d'ailleurs l'intérêt de Catherine, bien plus que celui de la religion, semblait engagé dans cette entreprise.

Féodor s'étant présenté devant Malte ne fut pas même reçu dans le port; ce contre-temps ne fit que précipiter son courage. Féodor avait l'audace et le génie aventureux de ses frères; il y mêlait la présomption de l'extrême jeunesse. Instruit soigneusement par des maîtres habiles, depuis la haute fortune des Orloff, il respirait la passion des arts; son ambition, déjà sérieuse, était pourtant animée d'une sorte d'enthousiasme de collége, inspiré par des études récentes; et ce jeune Tartare, élevé dans une cour voluptueuse et despotique, en venant conquérir la Grèce au nom de sa Czarine, avait l'imagination toute remplie des Miltiade et des Thrasybule.

Repoussé de Malte, il fait voile vers le Péloponnèse, s'arrête à la petite île Strophade, pour prendre quelques renseignemens dans un monastère de caloyers, et vient jeter l'ancre à Porto-Betylo, sur le rivage des Maniotes.

La presqu'île de la Morée était dans l'attente et l'agitation. Depuis le commencement des hostilités entre la Porte et la Russie, tout usage des armes avait été interdit aux Grecs; suivant la précaution habituelle des Turcs lorsqu'ils entraient en guerre avec une puissance chrétienne. Les Turcs, peu vi-

gilans, n'avaient pas saisi les diverses trames formées par le Thessalien Grégori et par ses émissaires; mais ils s'étaient aperçus d'une sourde rumeur; ils avaient alors défendu toute réunion parmi les Grecs, toute prière publique, et fermé les églises, enfin dans leur féroce inquiétude, ils s'étaient jetés sur une troupe nombreuse de paysans laconiens, qui revenaient de la foire de Patras, et les avaient massacrés.

Les Russes furent accueillis comme des vengeurs, par des cris d'allégresse et de guerre; Mauro-Mikali chef maniote vint conférer avec Orloff; les évêques de Lacédémone et de Chariopolis excitèrent le zèle du peuple. Féodor n'arrivait qu'avec trois vaisseaux de ligne et deux frégates montées de quelques centaines d'hommes; une frégate russe lui amenait en même temps quelques paysans monténégrins et leur évêque, qui avait voulu suivre et bénir cette faible expédition. Il rencontra dès l'abord un obstacle dans le bon sens sauvage des chefs maniotes. Mauro-Mikali et son frère trouvèrent ses armemens aussi faibles que ses paroles étaient hautaines et présomptueuses. Ils réunirent cependant quelques bandes de montagnards, tandis que Bénacki, retiré dans Calamata, s'occupait furtivement à soulever les habitans de la plaine. On distribua les armes que les Russes avaient apportées; on construisit à la hâte quelques bateaux plats pour aller chercher dans les îles voisines les Grecs qui voudraient prendre parti. Il en vint des îles de Zante et de Zéphalonie; quelques centaines de Sfacchiotes ou montagnards de l'île de Crète arrivèrent dans des barques, et se réunirent aux Maniotes. Malheureusement le jeune Moscovite avait refroidi dès le commencement l'enthousiasme des Grecs, en exigeant d'eux un serment de fidélité à la Czarine. Il n'en forma pas moins trois corps de Grecs et de Maniotes, auxquels il donna le nom pompeux de légion occidentale et orientale de Sparte.

L'un devait pénétrer par les montagnes vers Misitra; il était commandé par Psaros, jeune armateur de ce vaisseau grec dont les Russes avaient engagé

l'équipage. Le second, sous les ordres d'un capitaine russe, devait marcher sur la partie occidentale du Péloponnèse.

Enfin Féodor, à la tête du troisième, partit pour assiéger la ville de Coron. Cette place, dont le seul côté qui tenait à la terre est couvert par de faibles murailles et par des rochers, se défendit. L'artillerie des Russes était faible et mal servie; une galiote à bombes qui leur survint, et dont la vue seule avait épouvanté les Turcs, se trouva sans mortiers. Une mine conduite sous le bastion principal fut éventée par les Turcs, ils reprirent courage, et cette expédition, qui ne pouvait réussir que par la promptitude, tomba en langueur.

Le jeune Psaros fit seul quelque chose d'important et de hardi; à la tête de quelques centaines de Russes et de Grecs paysans ou Maniotes, il traversa les montagnes, descendit du Taygète dans la vallée que baigne l'Eurotas. Un corps de Turcs, qui s'était placé à la sortie des défilés, s'enfuit en jetant ses armes, et porta l'épouvante jusqu'à Misitra, ville moderne, bâtie à une lieue des ruines de l'ancienne Lacédémone. Les Turcs de Misitra se réfugient dans le château, et Psaros vient aux pieds de la forteresse occuper le palais épiscopal des Grecs. Le cri de liberté retentit dans Misitra. La population grecque est soulevée tout entière, et les uniformes russes, l'étendard de la Czarine, persuadent aux Turcs qu'ils sont assaillis par une nombreuse armée.

Ceux qui s'étaient réfugiés dans la forteresse offrent de rendre les armes sous la condition d'emmener leurs familles. Ce traité s'exécutait de bonne foi, lorsqu'une bande de Maniotes, qui avaient suivi la petite armée de Psaros, pénètre dans la forteresse laissée sans défense, et pille, massacre les vaincus. Ceux qui peuvent échapper fuient dans l'église chrétienne.

L'archevêque et son clergé sortent la croix à la main pour les défendre, pour arrêter la fureur des montagnards; ils parvinrent à les écarter. Enfin, rassasiée de sang et de pillage, cette bande féroce

retourne aux montagnes, et Psaros reste dans Misitra avec sa légion, qui s'augmente de beaucoup de Grecs et d'habitans de la ville. L'archevêque, le primat et les vieillards s'occupent d'établir une forme de gouvernement régulier. On vit alors combien cette religion, qui avait maintenu le patriotisme, et pour ainsi dire l'existence du peuple opprimé, pouvait le modérer dans sa trop courte victoire.

Cependant l'indépendance avait gagné les provinces voisines, et les Turcs, qui voyaient croître le soulèvement des campagnes, s'étaient réfugiés dans les principales villes de la Morée, Tripolizza, Napoli di Romani, Corinthe. Le siége de Coron n'avançait pas; et Féodor, retenu par cette entreprise depuis deux mois, ne portait de secours nulle part, et manquait à toutes les espérances qu'il avait données.

La petite ville de Missolunghi, qui plus tard devait s'illustrer, fit seule sa révolution. Il n'y avait que quatre familles mahométanes, un cadi et quelques officiers turcs. Le primat grec les avertit de se retirer; puis il arma les habitans, mit la ville en défense, et s'empara des îles voisines; mais n'ayant pu obtenir d'Orloff un vaisseau qu'il lui fit demander pour défendre le port de Lépante, toute la population, avec un courage digne des temps antiques et de ces derniers temps, monta sur mer dans de faibles barques, emmenant les femmes et les enfans, et quelque peu de richesses acquises déjà par le commerce. Attaqués à leur sortie du golfe par des pirates mahométans, ils combattirent plusieurs jours de suite, et parvinrent à gagner les îles voisines, laissant un triste exemple de l'imprévoyance et de l'abandon de leurs nouveaux alliés.

Non loin de Missolunghi, la ville de Patras s'était soulevée avec le secours des Grecs venus de Zante et de Céphalonie. Mais la nuit du vendredi saint, tandis que tous les habitans étaient en prière dans leurs églises, les pirates mahométans descendent sur la côte, pénètrent dans la ville laissée sans défense, et massacrent tout ce qui ne fuit pas.

Cependant Féodor ne pouvant réussir à prendre Coron, détacha de sa flotte quelques vaisseaux pour s'emparer du port de Navarin, près de l'île de Sphactérie. C'était comme un refuge qu'il se ménageait dans l'attente des secours que son frère devait amener d'Italie. Il parut enfin avec une escadre de cinq vaisseaux, des munitions, des armes, et de nouveaux manifestes pour exciter le zèle des Grecs. Alexis, chef suprême de l'entreprise, fait abandonner le siége de Coron, et se retire dans le port de Navarin; puis il ordonne à ce jeune Grec, qui s'était établi dans Misitra, de marcher sur Tripolizza, véritable capitale du Péloponnèse, dont la conquête pouvait seule étendre et ranimer l'insurrection des Grecs. Ce négociant grec, devenu général, s'avança sur cette ville avec quelques Russes et deux mille Maniotes qu'il avoit réunis.

Mais déjà les peuplades albanaises entraient de toutes parts dans la Morée, à la voix des pachas turcs. Mille cavaliers de cette nation viennent se réunir à la garnison turque de Tripolizza. Ils font une sortie, et mettent en fuite les assaillans qui commençaient à peine à établir quelques faibles batteries, et rentrent vainqueurs dans Tripolizza, où la population grecque fut en partie massacrée. L'archevêque et plusieurs ecclésiastiques subirent le même sort par une sentence du pacha, et comme coupables d'intelligence avec les Russes.

Dès-lors les Turcs et les Albanais, maîtres de la plaine, se préparèrent à marcher sur Coron pour atteindre la flotte qui devait arriver de Constantinople. Ils avaient à traverser le défilé de Nysie, gardé par le capitaine Mauro Mikali et quatre cents Maniotes; ce furent les Thermopyles de cette petite et fatale insurrection. Mauro Mikali, retranché dans une bourgade qui occupe le milieu de ce défilé, combattit plusieurs jours, se défendit de maison en maison; couvert de blessures, et resté seul avec son fils enfant, il tomba dans la main des Turcs. Maîtres du passage, après s'être réunis aux Turcs de Coron, ils marchent sur les Russes qui assiégeaient

Modon, les chassent après un rude combat, et s'emparent de leur artillerie.

Cependant une nouvelle escadre russe avait paru dans les mers de la Grèce. L'Écossais Elphinston, après avoir relâché en Angleterre, était parti avec trois vaisseaux de ligne et trois frégates pour aller à la rencontre de la flotte musulmane. Il arriva vers la fin du mois de mai dans le golfe de Misitra, où Psaros s'était retiré avec les débris de la malheureuse expédition qu'il avait tentée sur Tripolizza. Il apprend que la ville est encore au pouvoir des Russes, il fait aussitôt descendre à Misitra deux officiers, auxquels Psaros annonce le mauvais succès de la guerre et l'approche de la flotte musulmane, que l'on avait aperçue déjà du haut des montagnes. Mais animé par cette nouvelle, il met aussitôt à la voile pour chercher l'ennemi.

Alexis Orloff, enfermé dans la forteresse de Navarin, ne crut pas devoir attendre l'issue d'un combat naval. Il voyait les Grecs, refoulés par la victoire des Turcs et des Albanais, accourir de toutes parts vers les murs de Navarin, où le nom russe les protégeait encore, mais sans armes, sans défense. Toutes ses espérances de soulever dans la Grèce une population belliqueuse étaient perdues; il ne songea plus qu'à lui-même; il ferma les portes sur les malheureux fuyards, qui traînant leurs femmes, leurs enfans, se jetèrent dans des barques pour gagner quelques écueils voisins. Un grand nombre y périt.

Pendant que les Russes, si promptement lassés de leur entreprise, abandonnaient à la fureur des Turcs le malheureux pays qu'ils avaient soulevé, de nouveaux alliés leur arrivaient des montagnes de Livadie; un chef d'Armatoles, Androutzos, sur le bruit de l'invasion, partit avec quelques centaines de guerriers, traversa l'isthme de Corinthe, et vint jusqu'à la côte de la Morée, d'où la flotte russe s'éloignait. Ne trouvant pas le secours qu'il cherchait, et surpris au milieu des Turcs en armes, Androutzos voulut retourner dans ses montagnes. Assez fort pour croire qu'on renoncerait à l'attaquer s'il se retirait

de bonne grâce, il fit demander un firman au pacha de Tripolizza, reçut la promesse de n'être pas inquiété, et continua sa marche.

Mais au moment de repasser l'isthme, il se vit assailli par plusieurs milliers de Turcs et d'Albanais: il les repoussa sans pouvoir s'ouvrir un passage, et se rejeta vers le golfe de Lépante pour gagner la mer. Les Turcs s'acharnaient à le poursuivre; et l'ardeur de l'attaque fut animée par l'obstination de la défense. Toujours marchant, ou ne s'arrêtant que pour combattre, sans repos, presque sans nourriture, Androutzos et ses pallikares arrivèrent en quelques jours près de Vortitza, à cinq milles de Patras. Là, les Turcs firent un dernier effort pour saisir une proie qui touchait au terme de sa fuite, et que la faim, l'épuisement, les blessures, semblaient leur livrer. Ils enfermèrent la petite armée grecque, et renouvelèrent leurs assauts pendant trois jours.

Enfin, le quatrième jour, Androutzos tente un dernier effort pour se faire passage; et soit prodige de courage, ou puissance du désespoir et de la faim, il renverse et met en fuite les Turcs, et reste maître de leurs bagages, où ses soldats ne prennent que des vivres; il entre alors dans Vortitza, trouve quelques vaisseaux de Zante et de Céphalonie, embarque ses braves compagnons réduits à un petit nombre, et quitte vainqueur sa malheureuse patrie qu'il méritait de délivrer.

Orloff ne sauva que les Grecs qui étaient près de lui, Bénacki, Papapoulo, les évêques de Coron, de Calamata, de Modon; et se pressant d'embarquer ce qui restait de Russes, il mit à la voile pour aller rejoindre Elphinston. Ainsi rassemblées, toutes les forces des Russes vinrent chercher la flotte musulmane dans l'étroit canal qui sépare Scio de la côte d'Asie. La flotte turque était nombreuse, et avait parmi ses capitaines un grand homme de guerre, le fameux Hassan.

Les escadres russes étaient mal équipées, troublées par la division des chefs, jaloux de l'amiral anglais, et chargées d'une foule confuse d'Esclavons,

de Monténégrins, de Grecs. Mais l'art européen devait l'emporter sur l'ignorance des Ottomans. Après un premier combat, les vaisseaux turcs, qui s'obstinaient à ne pas quitter la côte d'Asie, s'étant retirés dans le petit golfe de Tchesmé, la flotte russe, qui les avait suivis, lança contre eux, à la faveur de la nuit, des brûlots montés par des insulaires de l'Archipel, que dirigeaient quelques officiers anglais. Ce fut dans la main des Grecs le début de cet art terrible, qui devait un jour les affranchir et les venger.

Un premier brûlot périt; le second touche un vaisseau turc et l'embrase; la flamme en jaillit sur ceux qui l'entourent, et se communiquant d'abord aux trois navires qui occupaient l'entrée du golfe, elle ferme le passage par une chaîne de feux. Ainsi resserrée, amoncelée dans un étroit espace derrière ce vaste foyer d'incendie, au milieu des batteries allumées par la flamme, des mâts brûlans qui tombent, des amas de poudre qui éclatent, toute la flotte turque est dévorée.

Les timides habitans de l'île de Scio, à la lueur de cette fournaise ardente, qui couvrait le golfe de Tchesmé, contemplaient de leurs rivages la destruction de leurs oppresseurs. Le territoire de Smyrne, sur la côte d'Asie, trembla de cette explosion épouvantable, dont le bruit fut entendu jusque dans Athènes.

Surpris et presque épouvantés de la grandeur de leur victoire, les Russes hésitèrent sur l'usage qu'ils en devaient faire. Elphinston voulait se hâter et jurait de brûler Constantinople. Mais Orloff, blessé de l'orgueil de cet étranger, arrêta son ardeur, et resta quelques jours à recueillir les débris de la flotte musulmane, dispersés sur la mer et sur les rivages d'Asie. Beaucoup de Turcs s'étaient sauvés dans des chaloupes, et avaient gagné la côte. Dans leur première fureur, réunis aux milices indisciplinées de Smyrne, ils massacrèrent une foule de Grecs.

Orloff, dont la flotte mal équipée avait besoin de victoires rapides, craignit de tenter un long siége, *et ne voulut* pas même faire d'entreprise sur l'île de

Scio, où la population grecque était sans armes, et contenue par une nombreuse garnison. Alors seulement il laissa partir en avant l'audacieux Elphinston, qui, sous prétexte de prévenir une nouvelle escadre que l'on disait envoyée de Constantinople, passa les Dardanelles, et vint jusque sous les batteries des Turcs étaler la faiblesse de leur empire.

Cependant ces bravades se réduisirent au siége de Lemnos; Orloff vint y commander. Pendant cette longue et aventureuse expédition de la flotte russe, les armes de Catherine avaient triomphé sur le continent; ses troupes victorieuses ébranlaient l'empire turc, et en détachaient des provinces. L'Angleterre, commençant à craindre que la Turquie ne fût trop abattue, rappela ses officiers et ses matelots, qui faisaient la force de l'escadre de Spiritoff. Les Russes laissés à eux-mêmes, et n'ayant plus pour auxiliaires que des hommes moins habiles qu'eux, furent battus dans une descente nocturne que firent les Turcs, et abandonnèrent le siége de Lemnos dans le plus grand effroi. Orloff prit alors le parti de retourner en Italie sur une frégate, laissant à l'amiral russe le soin d'y ramener la flotte.

Les Russes vinrent hiverner à Paros, et s'emparèrent des îles voisines, sans que la marine turque, presque entièrement détruite, essayât de les combattre. Ils fortifièrent le beau port de Naussa, par des batteries placées sur la partie gauche de ce port et sur un écueil qui lui fait face. Ils construisirent des magasins, des forges, une église. L'amiral Spiritoff se fit bâtir une maison au milieu des casernes de ses soldats; ce fut comme une colonie du Nord transplantée dans les mers du Levant. Un grand nombre de Grecs vint y chercher un asile, et grossir la petite armée moscovite.

Mais après l'hivernage, les Russes, qui semblaient vouloir changer leur expédition aventureuse en un établissement durable, ne purent long-temps résister aux chaleurs du climat; une épidémie se répandit parmi eux; et Spiritoff fut obligé de ramener enfin les débris de sa flotte.

Le séjour des Russes prolongé dans les Cyclades n'avait été qu'une faible protection pour les Grecs. La domination turque s'était en tout lieu raffermie par des massacres; et cette malheureuse entreprise fit encore perdre à quelques peuplades grecques l'espèce d'indépendance qu'elles avaient conservée.

Tous les cantons qui avaient accueilli les Russes furent impitoyablement saccagés; tous les Grecs pris les armes à la main furent mis à mort, et un grand nombre de familles réduites en esclavage.

Les généraux turcs ne furent plus les maîtres de contenir la fureur et la cupidité de ces bandes albanaises qu'ils avaient appelées dans la Morée. Après avoir ravagé le pays comme rebelle, les Albanais refusèrent d'en sortir, sous prétexte qu'ils n'étaient pas payés de leur solde. Une armée que les Turcs envoyèrent contre eux fut battue sous les murs de Napoli; et ils continuèrent de piller les Grecs, et quelquefois les Musulmans.

En proie à ces désordres, la Morée demeura sans culture; les oliviers, principale richesse du pays, furent presque par-tout arrachés. En quelques années, la population chrétienne, que l'on portait à plus de deux cent mille ames, se trouva réduite au cinquième. Le reste périt, ou se retira dans les montagnes de la Romélie, ou s'embarqua pour les îles et le royaume de Naples. Les Hydriotes, adroits navigateurs, qui, depuis quelques années, commençaient à suppléer par le commerce à l'aridité du rocher qu'ils occupent, sauvèrent un grand nombre de Grecs, soit en les conduisant sur les côtes voisines, soit en les recevant dans leur île, dont la prospérité s'accrut rapidement.

Ces nouveaux colons, qui avaient langui sur le sol fertile de la Morée, transplantés au milieu des bruyères et des sables d'Hydra, firent d'étonnans efforts. Mêlés aux insulaires, dont l'origine est albanaise, ils formèrent une population nouvelle, la plus industrieuse peut-être de tous les chrétiens de la Grèce, et la plus remplie de patriotisme et de courage.

Tandis qu'à côté de la péninsule, si cruellement ruinée par les barbares, il se préparait de nouveaux vengeurs de la nation grecque, les Russes paraissaient ajourner leurs projets contre l'empire ottoman. Pressée de donner tous ses soins au partage de la Pologne, Catherine avait accueilli la médiation de l'Autriche, constante alliée de la Porte. Satisfaite d'avoir conquis la Crimée, elle s'inquiétait assez peu d'abandonner la possession lointaine et douteuse de quelques îles dans les mers de la Grèce. Toutefois, dans le traité de Kainargi, souscrit le 21 juillet 1774, quatre ans après la désastreuse invasion du Péloponnèse, les négociateurs de Catherine, en restituant à la Turquie toutes les îles de l'Archipel, occupées pendant la guerre, eurent soin de stipuler en faveur des habitans une amnistie, le libre exercice de leur religion, le droit de construire et de réparer les églises, enfin l'exemption de toute taxe pour l'époque où ils avaient été sous la domination russe, et pendant deux ans, depuis leur rentrée sous le pouvoir des Turcs.

Ces conditions étaient dictées par une sorte de pudeur, et par l'espérance de conserver un droit sur ceux mêmes qu'on abandonnait. Mais de pareilles clauses étaient dérisoires, tandis que la Morée palpitait sous ses oppresseurs; et les Turcs se hâtèrent par-tout de les violer avec une joie féroce et méprisante. Les îles remises à leur pouvoir subirent tous les maux d'une nouvelle conquête.

L'entière extermination des habitans de la Morée aurait été le couronnement du traité de Kainargi, si la Porte n'avait pas enfin été avertie par un intérêt matériel. Plusieurs membres du Divan, et le Sultan lui-même, inclinaient à laisser détruire toute la race grecque par les Albanais. Mais Hassan, devenu capitan-pacha, et l'un des plus grands généraux de l'empire ottoman, objecta que l'on perdrait ainsi le Karatch, ou tribut par tête que payaient les Grecs. Ce motif prévalut; et Hassan lui-même fut chargé d'aller enfin mettre l'ordre dans la Morée, et de conserver ce qui restait de la nation grecque, en lui faisant supporter

la totalité du Haratch, autrefois réglé par Soliman sur une population dix fois plus nombreuse.

Cette pacification fut sanglante et terrible. Débarqué dans l'année 1779, Hassan appela de toutes parts les Klephtes des montagnes, dont le nombre s'était augmenté par la fuite et le désespoir des Grecs de la plaine; il encouragea les Grecs à s'armer. Ayant marché sur le principal corps des Albanais campé près de Tripolizza, il les battit, et fit élever en pyramides aux portes de la ville les têtes des vaincus.

Acharné à poursuivre le reste de ces bandes, il acheva de les exterminer sur les frontières de la Morée, dans le lit d'un torrent desséché qu'on appelle encore aujourd'hui le défilé du Massacre.

Ainsi la péninsule se trouva délivrée de ce fléau, mais sans pouvoir reprendre la vie, puisqu'elle restait sous le joug des Turcs. Les Klephtes retournèrent dans leurs montagnes; à l'exception du plus fameux de leurs chefs, Colocotroni, que le Pacha fit périr, comme trop brave pour un sujet de la Porte. Le peu de laboureurs grecs qui survivaient au milieu de leurs champs ravagés, de leurs plants d'oliviers et de mûriers coupés à la racine, sans troupeaux, sans commerce, restèrent chargés d'une taxe accablante; ils payaient pour tous les morts.

Ces couvens si nombreux dans la Grèce furent alors secourables. Ils donnèrent des bras pour cultiver la terre. Les moines de Saint-Luc en Béotie, de la Vierge sur le mont Chelmos, de Saint-Laurent dans l'ile de Salamine, accoururent à l'aide des pauvres laboureurs. Ils bénirent de nouveau les sillons. Ils animèrent au travail par leurs exhortations et leur exemple. Mais une peste, s'élevant du milieu de ce pays où tant de sang coulait depuis dix années, vint combler tous les maux des habitans.

Cette épouvantable suite de désastres accumulés sur la Morée semblait reculer de plusieurs siècles l'affranchissement des Grecs, ou même le rendre à jamais impossible. La barbarie musulmane avait repris pied sur des cadavres; et sa domination s'était

retrempée dans le sang. La Porte, avertie d'ailleurs par un premier exemple, veillait à ce que les Grecs fussent trop abattus pour se relever jamais ou s'unir à des libérateurs. On avait vu la puissance et le zèle des évêques dans l'insurrection de la Morée. Dans tout l'empire, les évêques furent dépouillés de leurs biens, qui passèrent aux mosquées et aux imarets; et l'esprit originaire de la conquête fut ainsi renouvelé.

L'Europe chrétienne, si elle l'était alors, avait vu d'un oeil de mépris la lutte infortunée des Grecs; et les Russes, par leur dangereux secours et leur impitoyable abandon, semblaient avoir rompu tout lien entre eux et les chrétiens d'Orient. Cependant cette même époque d'oppression et de misère devait être marquée par les plus grands efforts qu'eût jamais tentés la Grèce moderne pour sortir de l'ignorance, et s'avancer vers un ordre d'idées incompatible avec le joug abrutissant des Turcs.

Milles circonstances diverses, quelques-unes funestes, allaient se réunir pour soulever cette malheureuse nation au-dessus de l'abîme où elle était plongée; et tout, jusqu'aux excès de la barbarie, la poussait vers un grand changement, retardé depuis trois siècles.

Parmi les causes de cette révolution salutaire il faut compter l'existence d'un homme qui fit aux Grecs des maux effroyables, et qui reproduisit et surpassa tout ce qu'on rapporte des plus atroces tyrans. Ali pacha, en créant au milieu de l'Épire un pouvoir indépendant de l'empire turc, en réunissant sous son joug de fer une foule de peuplades chrétiennes, et irritant par ses cruautés le désespoir des Klephtes, prépara les germes d'une résistance terrible, dont il finit par donner lui-même le signal. Cet homme, qui devait avoir une si grande influence sur le sort de la Grèce, commença de paraître à l'époque où la désastreuse invasion des Russes avait laissé la péninsule en proie à tant de calamités.

Ali pacha, fils d'un bey de la ville de Tébélen, qui avait été long-temps chef de partisans, exerça

d'abord le métier de brigand au milieu de cette féodalité anarchique de l'Épire, assez semblable aux guerres privées du moyen âge. S'étant rendu maître de la ville de Tébélen par le meurtre des principaux habitans, il devint un chef considérable. A l'excès de la cruauté il réunissait au plus haut degré cette perfidie de barbare qui est la politique de l'Orient. Il avait épousé la fille du pacha de Delvino, l'une des trois provinces de l'Épire. Il dénonça son beau-père, et le livra dans l'espoir de lui succéder. N'ayant pas obtenu cette faveur, il flatta le nouveau pacha de Delvino, lui donna sa soeur en mariage, et quelque temps après le fit assassiner. Malgré ce nouveau crime, il n'obtint pas encore le gouvernement de la province. Un nouveau pacha fut nommé, Sélim, l'un des Turcs les plus humains qui aient gouverné la Grèce. . . . .

Cette fois, Ali, ayant redoublé ses délations et ses intrigues, se fit charger par la Porte elle-même du meurtre de Sélim, qu'il avait accusé de favoriser les Vénitiens. Il l'assassina dans son palais, et reçut pour récompense sa place, le sangiac de Thessalie. De là il s'introduisit avec des troupes dans Janina, qui était gouverné par une réunion de beys, ou feudataires sous le pouvoir de la Porte. Il assembla le peuple et lui proposa de nommer, au lieu de ces beys nombreux et toujours en guerre, un seul chef, qui serait approuvé par le Divan.

On raconte qu'au moment d'envoyer le scrutin à Constantinople, il fit disparaître le nom du bey que les habitans avaient élu, et mit le sien à la place; mais tant d'adresse ne paraît pas nécessaire. L'or et les crimes d'Ali pacha devaient suffire. Maître de la Thessalie et d'une portion de l'Épire, Ali commença l'envahissement des pays qui l'environnaient, et s'étendit de plus en plus dans la Grèce, mêlant à la férocité d'un barbare toutes les ruses des tyrans italiens du seizième siècle. Tantôt à la faveur d'un titre obtenu de la Porte, tantôt par la guerre, tantôt par l'empoisonnement et le meurtre, il s'empara d'une moitié de la Macédoine, de la plus grande partie de la

Livadie, du Xerômenos ou ancienne Acarnanie, et de la province d'Arta et de Prevesa. Visir de Janina et de Triccala, fermier du capitan-pacha dans l'Acarnanie, et de la sultane Validé dans Arta, prévôt des routes dans la Livadie et dans la Macédoine, par-tout propriétaire d'un grand nombre de fiefs ou de domaines, la longue durée de son pouvoir le rendit presque uniformément maître absolu des hommes et du sol; il avait une armée de dix ou douze mille Albanais, un trésor considérable, ses concussions et ses vols. Cela lui suffisait pour tenir sous le joug une population de près de deux millions d'hommes, Grecs, Albanais et Turcs.

Ce fut cependant près d'Ali pacha que se conserva long-temps la plus libre des peuplades chrétiennes de la Grèce. A quatorze lieues de Janina, dans les montagnes de Chamouri, s'élevaient sur d'âpres rochers les villages de Souli, la vraie Lacédémone de la Grèce barbare. Depuis plus d'un siècle, un amas de Grecs et d'Albanais, fuyant l'esclavage de la plaine, avait fondé cette colonie. Formée d'abord de quatre villages, elle s'était accrue de sept autres, et avait fini par s'étendre dans les campagnes voisines, où elle dominait sur quelques milliers de paysans chrétiens. Toute Grecque par le langage, elle s'appelait d'un nom qui, dans l'ancienne langue, exprime l'idée d'une alliance armée. Ses villages se divisaient en tribus, ou parentés. La réunion des chefs de tribus gouvernait. Le soin des troupeaux, le pillage et la guerre, faisaient toute l'occupation de la peuplade. Une valeur héroïque la distinguait même parmi les autres montagnards de la Grèce; et tandis que la Morée semblait anéantie, et que le pacha d'Épire tenait sous sa tyrannie la Grèce septentrionale, Souli demeurait libre et menaçante.

Cependant l'empire moscovite n'avait pas abandonné ses anciennes prétentions sur la Grèce. L'ambition de Catherine s'était enflammée par l'âge et par la gloire. Assurée désormais de la Pologne, victorieuse des Turcs, admirée dans l'Europe, enivrée des flatteries de la France, elle méditait sérieusement

la conquête de Constantinople. La paix de Kainargi n'avait été qu'une trêve, pendant laquelle, tout en abandonnant les Grecs aux premières vengeances de la Porte, elle avait repris à leur égard un plan de protection intéressée. Elle avait reçu dans ses états, dans ses armées, un grand nombre de fugitifs des îles grecques et de la Morée. Dans un traité de commerce qu'elle fit avec la Porte en 1779, elle stipula pour les habitans de l'Archipel le droit d'arborer le pavillon russe; et cette singulière condescendance de la Porte, que l'on explique par la corruption du divan et l'adresse des farniotes, donna tout-à-coup de nouvelles forces au commerce des Grecs. On vit les petits bâtimens d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, de Mycône, se porter dans toutes les mers du Levant, et naviguer depuis Kerson jusqu'à Gibraltar. Ils approvisionnaient le marché de Constantinople; ils négociaient en Égypte; ils pénétraient jusqu'en Amérique. Sous leur double pavillon turc ou moscovite, ils n'étaient pas à l'abri de l'attaque des pirates algériens qu'attira bientôt une proie si riche; mais ce danger ne fit que les aguerrir. Ils construisirent de plus grands vaisseaux; ils les armèrent de canons.

Rien n'était plus agile, plus hardi, plus infatigable que cette marine grecque. Les pères menaient avec eux leurs enfans dès l'âge le plus tendre, et, après les fatigues de la manoeuvre, debout sur le tillac, les tenant dans leurs bras, ils les instruisaient à connaître la mer, les étoiles, les côtes et les moindres écueils. Le jeune Grec ainsi dressé se jouait de la tempête; et dans ses chants il se comparait au dauphin, qui bondit à la surface des flots. Un progrès de richesse et d'industrie vint animer les îles qu'habitaient les principaux armateurs; un peuple nouveau s'élevait.

Un autre mouvement plus lent et moins sensible agissait parmi les Grecs, à mesure qu'une instruction nouvelle leur donnait des idées inconciliables avec l'esclavage. La fuite d'une foule de Grecs, pendant le dernier ravage de la Morée, servit à la civilisation

de leurs compatriotes demeurés sous le joug. Les plus jeunes de ces Grecs expatriés étudièrent les langues et les sciences de l'Europe. Ils traduisirent en grec moderne quelques bons livres, et firent imprimer ces traductions à Vienne et dans les villes d'Italie.

La fin du dix-huitième siècle vit se multiplier ces travaux. L'Histoire ancienne de Rollin, la Vie du Czar Pierre, les Mondes de Fontenelles, quelques traités de mathématiques et de médecine, furent ainsi traduits dans l'idiome romaïque, qui commençait à prendre plus de consistance et de régularité. En même temps de nouvelles écoles s'étaient établies sur plusieurs points de la Grèce, à Constantinople, à Cydonie, à Janina, à Salonique, à Dimitzana dans la Morée, à Zagori sur le mont Pélion, au monastère de Vathopédi sur l'Athos, enfin dans l'île de Pathmos, où le savant Villoison entendit avec une grande joie une jeunesse nombreuse lire Homère et les tragiques grecs.

Toutefois la Grèce, dans le travail de sa furtive renaissance, attirait encore bien peu les regards et l'intérêt de l'Europe.

Un voyageur illustre par son rang et par son esprit, le comte de Choiseul Gouffier, eut l'honneur de combattre le premier ce préjugé d'indifférence, et d'exprimer une indignation généreuse sur les malheurs d'une race d'hommes que l'on oubliait pour regarder des pierres et des inscriptions. Son ouvrage, monument élevé à la gloire des arts, était une protestation en faveur de l'humanité; et, ce qui donnait une nouvelle autorité à ses paroles, ce qui semblait préparer un changement dans l'opinion de l'Europe, M. de Choiseul Gouffier fut ambassadeur du roi de France près de la Porte ottomane.

Ayant deux fois parcouru la Grèce et les côtes de l'Asie, ayant vu de près et le peuple oppresseur et le peuple opprimé, il invoquait la justice, la pitié de l'Europe pour tant de milliers d'hommes abattus sous un joug de fer, et il faisait ressortir avec éloquence toutes les qualités fortes et brillantes qu'il

avait entrevues dans cette nation dépouillée de tous ses droits, mais non déshéritée de son ciel et de son heureuse nature.

La puissance la plus empressée de répondre à de semblables appels était toujours la Russie. Mais elle ne concevait pour la Grèce d'autre liberté qu'un changement de maitres. On ne peut douter que l'exécution de ce projet n'ait occupé vivement Catherine dans ses dernières années. Le favori Potemkin excitait depuis long-temps cette ambition; et lorsque la Czarine avec la pompe de sa cour et le cortège de l'empereur d'Allemagne parcourut les vastes déserts de ses états, elle avait rencontré sur son passage des arcs de triomphe, qui portaient pour inscription: C'est ici le chemin de Bysance.

Potemkin mourut; et Catherine, loin d'abandonner son dessein, fit répandre dans la Romélie, l'Epire et la Morée, de nouveaux manifestes, pour exciter les Grecs à chasser les ennemis du nom chrétien et à reconquérir leur indépendance. En même temps elle encouragea la tribu des Souliotes à prendre les armes contre Ali pacha. Le Grec Psaros, qui avait servi dans la première guerre, fut employé avec d'autres émissaires pour préparer en Sicile et en Italie des envois d'armes et de munitions. Une flotte équipée dans le port de Cronstadt, et commandée par l'amiral Gregg, semblait tenue en réserve pour faire une diversion redoutable à la Turquie. Le clergé du Péloponnèse et de l'Epire annonçait que l'oeuvre de Dieu allait enfin s'accomplir par la main de la grande Catherine.

Les montagnards de Souli, animés par leur courage plus encore que par cette espérance, descendirent dans la plaine et marchèrent contre les troupes d'Ali pacha. Ils les vainquirent, tuèrent le fils du Pacha, et le dépouillèrent d'une riche armure que les députés grecs vinrent apporter aux pieds de la souveraine de Russie.

Cette démarche solennelle fut accueillie par l'impératrice. Les trois députés se plaignirent violemment de Psaros, qu'ils accusèrent de rapine et d'in-

fidélité, et se bornant à demander de la poudre et des balles ils offrirent à Catherine leurs biens et leurs vies. „Grande impératrice, lui disaient-ils dans „un discours fidèlement conservé, gloire de la foi „grecque, c'est sous vos auspices que nous espérons „affranchir du joug des barbares mahométans notre „empire usurpé, notre patriarchat, et notre sainte re„ligion indignement outragée. Donnez-nous pour sou„verain votre petit-fils Constantin. C'est le voeu de no„tre nation. La famille de nos empereurs est éteinte.“ Les députés furent ensuite introduits près du jeune grand-duc, auquel ils adressèrent un discours en grec, et qui leur fit en peu de mots un remercîment gracieux dans la même langue, comme par un essai de sa souveraineté future.

Mais la révolution française et l'ébranlement de l'Europe donnèrent d'autres soins à la Czarine vieillissante; et la mort vint arrêter tous ses projets. La Grèce continuait à suivre un progrès d'amélioration, en même temps qu'elle était le théâtre de quelques événemens plus importans que ne semblait le permettre sa servitude. A cette époque, des hommes commencent à paraître au milieu de la nation; des efforts plus réguliers sont tentés; une lutte héroïque immortalise les Souliotes, et annonce déjà ce que fait aujourd'hui la Grèce.

Les villages de Souli, conservant leur libre fédération, résistèrent onze années au barbare et rusé pacha de l'Épire. Pendant une trêve passagère, Ali avait attiré dans son camp soixante-dix guerriers de cette tribu. Tout-à-coup il les charge de fers. Tzavellas, leur chef, s'échappe et rejoint ses compatriotes qu'il anime de sa fureur. Le pacha marche sur Souli, et voit périr ses plus braves Albanais au pied de la montagne, que les Turcs, dans leur effroi, n'appelèrent plus que la méchante Souli.

Enfin, il envoie aux braves confédérés un évêque grec pour négocier la paix, et leur rend ses prisonniers. De nouvelles perfidies, de nouvelles attaques suivirent ce traité. Les femmes de Souli combattaient à côté de leurs maris. Moscho, femme de

Tzavellas, fut tuée près de lui. Leur fils, célèbre sous le nom de Photos, joignit au même courage quelques-unes de ces vertus que l'on admire dans les grands hommes de Plutarque. Ali pacha, désespérant de vaincre les Souliotes, leur persuada par ses ruses de recevoir, à l'entrée de l'une de leurs montagnes, une garnison étrangère qui serait commandée par un de leurs guerriers, Botzaris, leur assurant à ce prix la paix et la protection du grand seigneur. Alors, à force de présens et d'intrigues, agissant comme Philippe au milieu des anciennes républiques de la Grèce, il fait exiler Photos par ses concitoyens aveuglés.

Photos met le feu à sa maison, et part sans murmurer. Surpris par une nouvelle trahison d'Ali pacha, il est jeté dans un horrible cachot, et ne s'en échappe que par ces prodiges de force et d'adresse qui semblent appartenir à l'histoire des temps héroïques. Le Pacha lève le masque, et vient pour exterminer ceux qui l'ont vaincu, et qui ont ouvert leurs montagnes et banni leur défenseur. Un moine grec, Samuel, surnommé le Jugement dernier, ranime le courage de ses concitoyens. Cantonnés sur leur plus âpre sommet, dans un lieu inaccessible, mais privé d'eau, les Souliotes furent enfin réduits à capituler avec le vainqueur. Le moine Samuel, retiré dans le monastère de Sainte-Vénérande, attend les Turcs, et, placé sur des barils de poudre, il se fait sauter avec les barbares, qui pénètrent dans son asile. Le reste des Souliotes avait obtenu la vie sous la condition de s'expatrier. Mais, poursuivis dans leurs retraites, ils sont par-tout massacrés par les soldats d'Ali.

On a raconté l'histoire des femmes de Souli, de ces mères héroïques et féroces, qui, pour se soustraire aux barbares, formant une danse funéraire sur la cime d'un rocher, s'élancèrent l'une après l'autre dans l'abîme, leurs enfans dans leurs bras. Telle fut la grandeur à demi-sauvage et tout indigène que déploya cette tribu grecque, avant d'être anéantie par le pacha d'Épire. Mais son exemple ne s'étendait

pas au-delà du petit territoire qu'elle occupait, et quelques bandes de Klephtes errans étaient ses seuls alliés dans toute la Grèce.

Cependant, depuis plusieurs années, et durant la lutte opiniâtre des infortunés Souliotes, quelques étincelles d'un feu nouveau avaient été jetées parmi les Grecs du continent et des îles. L'embrasement de la révolution française pénétrait par-tout; et, de loin, sans bien comprendre cette grande catastrophe et les crimes qui la souillaient, beaucoup de Grecs, voyant que tout remuait autour d'eux, attendaient un changement pour eux-mêmes. L'envahissement de l'Italie; la soudaine extinction de Venise, les îles grecques de Corfou, de Céphalonie, de Zante, passant aux mains des Français, toutes ces révolutions si voisines devaient agiter la Grèce.

La ruine ou l'interruption d'une partie de l'ancien commerce favorisa l'industrie des Grecs. Le Péloponnèse mieux cultivé se couvrit de moissons. Les famines réelles ou factices dont la France avait été affligée pendant ses troubles appelèrent dans nos ports les blés de la Grèce et de l'Archipel, et firent affluer l'or dans les mains des négocians et des armateurs grecs. Des idées nouvelles de liberté se répandirent avec l'instruction qui devint moins rare, et que la jeunesse grecque saisissait avidement.

Cependant la Porte ottomane se ligua avec la Russie afin d'arracher à la France les îles grecques, ancienne possession de Venise; et, à ce prix, elle accorda à ces îles une apparence de liberté qui ranima leur commerce et leur industrie. Mais les mémorables événemens dont l'Europe était le théâtre, ramenèrent, peu d'années après, cette république éphémère des sept îles sous la domination de la France. A la suite de la grande guerre de 1807, le traité de Tilsit rendit à la France cette conquête des armées d'Italie. L'administration française y fut douce et tutélaire. Elle plut à l'esprit grec par ce prosélytisme des arts et ces institutions scientifiques qu'elle portait encore avec elle depuis qu'elle ne propageait *plus l'esprit* de liberté.

Le souvenir du sage et habile général Donzelot est encore honoré dans ce pays, passé sous la domination britannique. Les événemens de l'Europe, depuis la paix de Tilsit jusqu'à l'année 1814, n'avaient sur la Grèce qu'une influence indirecte. Mais cette influence lui fut singulièrement propice. Le commerce anglais expulsé d'une partie du continent, et les vaisseaux français expulsés de la mer, favorisaïent doublement l'activité et les entreprises des armateurs grecs. Ils héritèrent de presque tout le commerce du Levant que faisait autrefois Marseille; et, prenant tour-à-tour le pavillon russe ou turc, ils vinrent négocier dans tous les ports de l'Europe.

De là de grandes et rapides fortunes, et avec elles un nouveau besoin d'indépendance. Le rocher d'Hydra se couvrit de maisons régulièrement bâties, dont l'intérieur était orné avec l'élégance de nos arts. En même temps, les marins grecs demeuraient sobres, actifs, industrieux. Leur navigation était rapide et peu coûteuse. Ils étaient les facteurs de toute la Méditerranée; et ils allaient jusqu'à New-York et Washington. . . . .

Les négocians grecs qui présidaient à ces entreprises élevèrent de riches maisons de commerce à Malthe et à Londres. Toute cette marine marchande de la Grèce, formée de grandes barques et de petits vaisseaux, semblait peu redoutable. Mais elle était montée par une race d'hommes chaque jour plus confiante et plus intrépide; et cependant les forces navales des Turcs s'affaiblissaient, parce que les insulaires grecs, qui en formaient la meilleure partie, s'échappaient pour aller servir sur les vaisseaux de leurs compatriotes.

L'année 1814, et la grande révolution de l'Europe, trouvèrent les Grecs dans un état de force croissante et d'oppression insupportable. Ils virent dans ce changement un espoir nouveau. L'étendard de la sainte alliance leur parut le signe précurseur de leur affranchissement. Les récits que l'on faisait de la puissance moscovite, et de la magnanimité *d'Alexandre*, circulaient dans toutes les provinces

comme autant de présages heureux qui répondaient aux anciennes espérances entretenues par les évêques et les prêtres. On célébra des messes en l'honneur du triomphe de la religion grecque. Les paysans de la Morée savaient qu'un Grec des îles, leur compatriote, était le confident du grand empereur de la Russie, rempart de la foi grecque. Ce fut alors que sous une haute influence se forma dans toutes les provinces de l'empire turc cette association grecque, connue sous le nom d'Étairie, qui comptait dans ses rangs des princes du Fanar, de riches négocians, des lettrés, des archevêques, et quelques diplomates étrangers. Le but de cette institution secrète était sur-tout d'accroître et de répandre l'instruction parmi les Grecs. Le zèle de la religion s'animait en même temps que celui des lettres; et les livres saints étaient le code d'un patriotisme que l'on prêchait impunément sous les yeux des Turcs.

En même temps la prospérité maritime des Grecs, principe de leur vie nouvelle, se soutenait encore, depuis que la paix avait rendu à toutes les nations la liberté des mers. Les voies prises par le commerce ne s'abandonnent pas aisément; la navigation économique des Grecs, le bon marché de leurs transports, leur assuraient l'avantage sur d'autres peuples, qui s'en sont bien vengés depuis. Quelques circonstances favorisèrent encore leurs entreprises. La disette qui affligea la France en 1818 fut pour les Grecs insulaires une source de richesses. Les vaisseaux de Spezzia, d'Ipsara, de Mycône, apportèrent à Marseille les blés de la Morée, qui furent vendus à haut prix.

Hydra sur-tout, Hydra, la forteresse navale de la Grèce, prenait chaque jour un nouvel accroissement. Cette ville de granit et de marbre, bâtie sur un aride rocher, où la terre même des jardins est apportée du continent, cette population de trente mille habitans dans un lieu qui pouvait à peine nourrir quelques misérables pêcheurs, ce port incessamment rempli de vaisseaux qui partent ou qui arrivent, tout dans Hydra formait un spectacle plein de

grandeur et d'espérance. Les hardis marins qui s'élançaient de cet asile et des écueils voisins, ne cachaient plus leur mépris pour l'ignorance brutale des Turcs; ils semblaient les défier par la vitesse de leurs voiles et la dextérité de leurs manoeuvres. Sur mer, ils disaient: Nous sommes libres! Et dans tous les lieux de la Grèce où touchaient leurs riches et légers navires, ils semaient par leur présence les mêmes sentimens, la même haine du joug, et l'émulation de leur vie fière et libre.

Ainsi se préparait l'affranchissement, ou du moins la lutte immortelle de la Grèce. A côté de ces forces actives et menaçantes, les instigateurs secrets de l'Étairie employaient, pour gagner des partisans ou pour écarter des obstacles, l'adresse et l'insinuation naturelles à l'esprit grec. On obtenait à prix d'argent de nouvelles concessions de la Porte. Les *Barats*, ou exemptions, par lesquelles un Raïa se rachète du Karatch, et se place sous la protection d'une ambassade étrangère, étaient vendus facilement par la Porte. On dit qu'elle paraissait même disposée à permettre aux Grecs en masse de quitter l'habillement qui leur était imposé depuis la victoire de Mahomet II. Mais ces condescendances nouvelles ne compensaient pas tant d'années d'oppression. Elles étaient précaires, incertaines, et mêlées sans cesse à des retours odieux de violence et de cruauté. Dans cette anarchie du despotisme turc, lorsque le gouvernement semblait vouloir s'adoucir, la nation conquérante n'en restait pas moins oppressive et tyrannique. Les insolences des janissaires, les avanies des pachas et des chefs subalternes n'étaient pas moins fréquentes, Seulement elles s'exerçaient sur des hommes qui devenaient chaque jour moins faits pour les souffrir.

Les exemples de ce genre se retrouvent dans les récits les plus authentiques des dernières années. Un négociant grec revenait-il d'un long voyage, il était rançonné par un aga turc. On le forçait de se rembarquer au milieu de la tempête. Il échappait, la rage dans le coeur, pour être, quelques années

après, un des plus hardis capitaines qui brûlent les vaisseaux turcs.

Cependant les sept îles, passées depuis 1814 sous la domination anglaise, conservaient au milieu des mers de la Grèce un exemple de civilisation qui n'était pas sans influence sur les peuplades voisines. Corfou demeurait, pour beaucoup de Grecs de la Morée, un asile et un rendez-vous dans lequel ils pouvaient se concerter sans péril; les habitans de cette île et des îles voisines, malgré la dure autorité du gouverneur, continuaient, à la faveur de la protection britannique, de riches entreprises de commerce et d'industrie; ils gardaient ce patriotisme grec qui survit au milieu des morcellemens de l'esclavage, et même de ces dissensions, de ces guerres civiles, auxquelles le peuple grec se laisse si facilement emporter.

Les insulaires de Corfou n'étaient pas hardis et entreprenans comme les Hydriotes, mais ils ne portaient du moins qu'un joug européen, et leur soumission n'était pas un abrutissement. Quatre villes du continent grec, Prévésa, Vonizza, Parga et Butrinto, étaient depuis long-temps une dépendance des Sept Iles, et auraient dû échapper ainsi au pouvoir des Turcs. Parga sur-tout prospérait par son commerce et l'active industrie de ses habitans; plus d'une fois elle avait donné retraite aux braves montagnards de Souli. Elle était une des forteresses sur lesquelles pouvaient s'appuyer un jour les chrétiens de l'Épire et de la Morée.

C'est ici que l'on doit rappeler un des actes les plus déplorables de la politique moderne; espèce d'avant-scène qui semblait présager l'odieux abandon de la Grèce. Ali pacha, qui, depuis tant d'années, suivait obstinément le projet d'anéantir tous ceux qui lui avaient résisté, vit avec douleur Parga protégée par le pavillon britannique; il n'essaya pas de contester la justice de cette réunion; il aima mieux marchander une proie que de réclamer une possession fort incertaine. L'arrangement était conclu: le ministère anglais vendait Parga, ses murs, ses églises,

ses maisons, pour cinq cent mille livres sterlings. L'inventaire de la malheureuse ville fut dressé; l'habileté des commissaires anglais consistait sur-tout à évaluer bien haut le prix de tout ce qu'on cédait. Depuis la demeure du pauvre jusqu'au ciboire des saints autels, tout fut compté, tout fut payé, excepté les personnes des malheureux habitans, auxquels on avait réservé le droit de se retirer nus et dépouillés, et de chercher un asile à Corfou, dans la conquête du peuple qui venait de vendre ainsi leur patrie.

Telle était l'horreur qu'inspirait le joug de la Porte et du pacha, que les Parganiotes, ne sachant où fuir, acceptèrent une semblable retraite. Mais tandis que les Anglais, fidèles à leur marché, abattaient sur les tours de Parga le pavillon britannique pour faire place au croissant, les malheureux fugitifs, voulant au moins dérober les ossemens de leurs pères à la présence sacrilège des Turcs, ouvrirent les tombeaux, réunirent ces tristes dépouilles, les brûlèrent sur la place publique, et emportèrent avec eux ces cendres sacrées comme le plus précieux reste de leur patrie. Ainsi, je ne sais quelle grandeur antique semblait se réveiller dans chaque tribu grecque, toutes les fois qu'elle était frappée de quelques nouveaux malheurs.

Réfugiés dans Corfou, parmi les Anglais qui réduisirent, avec une avidité de marchands, l'espèce d'indemnité promise à la peuplade expropriée, les enfans de Parga trouvèrent au moins dans les Grecs de l'île une pitié secourable; un ministre de l'empereur de Russie vint les visiter dans le pauvre campement qu'ils occupaient; l'indignation fut unanime dans l'Europe. Les autres tribus grecques rougirent d'être encore soumises aux Turcs, en voyant l'exil volontaire des habitans de Parga.

Ainsi chaque nouveau coup d'oppression, qu'il vint de l'Europe ou de l'Asie, semblait rapprocher les malheureux débris de la nation grecque, ranimer son courage et préparer sa renaissance.

Quelques années après la vente de Parga, ce fut de Corfou que partirent les derniers conseils adressés

à tous les partisans de l'Étairie, espèce de document officiel qui circula dans toute la Grèce, et qui dirigeait les esprits vers l'établissement d'un état libre et fédératif.

Mais c'était sur-tout par l'influence de l'éducation, par le progrès des lumières, que les moteurs invisibles de l'Étairie voulaient amener cette révolution; et cependant il y avait, dans la simplicité à demi-sauvage de quelques cantons de la Grèce chrétienne, dans la vie rude des Klephtes, un germe de liberté plus puissant; et la souffrance du peuple ne lui permettait guère d'attendre qu'il fût éclairé pour commencer à s'affranchir. De là ces élémens si divers qui concoururent au soulèvement de la Grèce; de là cette prodigieuse inégalité de civilisation, qui rend si difficile le travail de sa renaissance; mais de là cette force irrésistible et spontanée, qui déterminait dans la Grèce un événement où les Grecs étaient poussés tout à la fois par la civilisation et par la barbarie, par l'enthousiasme religieux et par les idées modernes, par les richesses et par la pauvreté; un événement que voulaient le pâtre, le matelot, le marchand, le prêtre, le pontife, et même le prince du Fanar, exposé dans son palais à la bastonnade et au cordon.

Le Divan finit par apercevoir quelques-unes de ces causes qui hâtaient le mouvement de la Grèce; mais il ne pouvait les atteindre toutes. Il ferma quelques écoles chrétiennes; il chassa de Smyrne un homme éloquent, qui excitait au plus haut degré dans le coeur de la jeunesse la religion du Christ et de la patrie. Mais ce n'était pas de Smyrne, ville de plaisir et d'opulence asiatique, et marchande à la façon de l'Europe, que devait partir le premier cri de liberté et ce n'était pas dans un seul lieu qu'on pouvait étouffer la voix de la Grèce.

La traînée de feu était par-tout, dans la Morée, dans l'Épire, parmi les Grecs de Moldavie et de Valachie, dans les îles, depuis la riche et voluptueuse Scio jusqu'aux rochers de Spezzia et d'Hydra, où

brillait à tous les yeux l'exemple du succès et de l'audace.

Que l'on ne cherche donc pas un rapport, une alliance entre les révolutions impuissantes et passagères de Naples et du Piémont, et la profonde, la persévérante révolution de la Grèce. La date peut tromper quelques esprits; mais les causes sont aussi différentes que la durée. Le mouvement de la Grèce, si juste, si nécessaire, toujours prêt, et suspendu comme par hasard, fut enfin déterminé, comme toutes les choses inévitables, par le premier incident qui s'offrit; et cet incident venait des Turcs et de la Russie. La révolte d'Ali Pacha dans l'Épire, la présence d'Ipsilanti dans la Moldavie, dirent enfin aux Grecs: Il est temps de commencer.

Le désordre était redoublé dans l'anarchique domination de la Porte. Ali, le meurtrier, le spoliateur des tribus chrétiennes de la Thessalie et de l'Épire, Ali, qui, depuis tant d'années, avait mis à mort les plus braves des Klephtes et des Armatoles, mais qui avait augmenté, par les malheureux qu'il avait faits, le nombre des hommes errans et désespérés; Ali, voulant dans sa vieillesse secouer le joug de la Porte, et ne plus opprimer que pour son compte, est attaqué par les Turcs, chassé de ses provinces, et bloqué dans sa dernière forteresse, avec ses femmes, ses trésors, son cortège d'empoisonneurs et d'assassins. Alors il imagine d'appeler à lui cette race grecque qu'il a décimée, ces restes des Armatoles qu'il a détruits, ces Klephtes qu'il a chassés même de leurs montagnes; il parle d'affranchir la religion grecque; il répand l'or parmi les chrétiens; il leur fait donner des armes; il soulève ses victimes contre l'empire turc, content de laisser au moins une révolte après lui.

D'une autre part, tandis que le pacha de la Morée assiège au nom de la Porte le visir de Janina, le lieutenant qui commande à sa place permet aux chrétiens de l'Arcadie de prendre les armes, pour se défendre par la force contre les incursions d'une tribu musulmane qui habitait près d'eux. Ainsi ces armes

si long-temps attendues par les Grecs leur sont jetées par leurs tyrans.

En Moldavie, l'entreprise tentée par Ipsilanti fils d'un ancien hospodar et général russe, languit d'abord et fut bientôt désastreuse. De jeunes étudiands grecs, venus d'Allemagne et d'Italie, avec des vêtemens de deuil, une croix sur la poitrine, et l'enthousiasme des lettres et de la patrie, tombèrent comme des victimes sous le sabre des janissaires; touchante et glorieuse prémice du sang qui devait couler dans cette guerre sacrée.

Le mouvement des deux provinces fut apaisé par des massacres; mais tout ce qui était chrétien et grec se soulevait de toute part; l'archevêque Germanos excite et réunit les habitans de la Morée; le bey des Maniotes, Mauro Mikali, descend dans la plaine avec sa tribu ardente au pillage; le vieux Colocotroni, ancien chef de Klephtes, depuis long-temps réfugié dans l'île de Zante, reparaît avec des bandes de montagnards; les pâtres d'Arcadie accourent; la guerre commence par instinct, par religion, par nécessité, sans règles ni prévoyance; c'est l'antipathie des races, c'est la vieille haine du vaincu contre le vainqueur, du chrétien contre le Turc, qui reparaît dans toute sa force primitive; la séparation est faite, le joug brisé; tout ce qui est né musulman se réunit et s'enferme dans quelques villes mal fortifiées; tout ce qui est chrétien s'enhardit, s'amasse, et vient confusément assiéger ces villes; de grossiers instrumens de labour, quelques vieilles armes européennes, laissées autrefois par les Russes, quelques sabres turcs, les fusils et les poignards des Klephtes, arment cette multitude sans discipline et sans artillerie; c'est la voix d'un prêtre qui les harangue, les anime, et leur permet de rompre l'abstinence du saint temps de carême à cause de la guerre sacrée.

En même temps Hydra, Spezzia, Ipsara, mettent en mer leurs hardis vaisseaux. La domination des Turcs sur les Grecs semble tomber et s'écrouler de toute part; de hideuses cruautés ne la raffermis-

sent pas. Les nobles du Fanar et plusieurs prêtres du synode égorgés, des massacres tumultueux à Constantinople et à Smyrne, le meurtre du patriarche Grégoire, l'extermination du peuple de Scio, toutes ces barbaries enfoncent plus avant au coeur des Grecs qui survivent la haine de l'esclavage et de l'Alcoran. Ils sont dévoués dès-lors à la destruction ou à la victoire; et parmi les vicissitudes qui se mêlent à cette entreprise, parmi les fautes, les intrigues, les défaites, les traits d'héroïsme, on voit que la guerre ne peut se terminer que par la délivrance, et qu'une nation nouvelle est entrée dans le monde. Elle a marqué pour jamais son existence, quelque borné qu'en puisse être le cours. On peut massacrer tous les Grecs; on ne peut plus les rendre aux Turcs.

Ici doit s'arrêter cette faible esquisse; les actions contemporaines veulent être racontées par des témoins. Les événemens nouveaux de la Grèce sont par-tout; les noms de ses nouveaux héros sont dans toutes les bouches; cette guerre est l'entretien de l'Europe; fasse le Ciel qu'elle n'en soit pas la honte, et que par cette fatalité qui fait souvent sortir de l'injustice des fautes et des malheurs, on ne soit pas un jour plus divisé par la ruine de la Grèce, qu'on ne l'eût été pour sa délivrance!

ROME.

LE PANTHÉON.

Par-tout en Italie le catholicisme a hérité du paganisme; mais le Panthéon est le seul temple antique à Rome qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l'architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte.

Ce temple fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l'Olympe pour remplacer le Dieu de la terre, la puissance. Il y avait un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme; et sur le frontispice du temple on lit encore: *Agrippa l'a consacré.* Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'oeuvre en divers genres de ses contemporains, formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

Le temple reste découvert presque comme il l'é-

tait autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en haut était l'emblème de la divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité! quel air de fête on remarque dans cet édifice! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort: tel est l'esprit des deux cultes.

SAINT-PIERRE.

Cet édifice est le plus grand que les hommes aient jamais élevé, car les pyramides d'Egypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur.

La place de Saint-Pierre est entourée par des colonnes légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé, en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Egypte, pour orner les bains de Caligula et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre, ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect: l'homme se sent si passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascades dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle; mais cette sen-

sation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre ame des idées parfaitement claires et positives; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé; et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes; il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos*) sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir, car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbes de ces fontaines, sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

L'impression que l'on reçoit sous les voutes immenses de Saint-Pierre, est profonde et religieuse. Là, tout commande le silence; le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée, dans une demeure presque éternelle. La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeuvent profondément dans ces vastes lieux; et quand sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblans se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son ame divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon: „Je la placerai dans les airs.“ Et en

---

*) Vers de M. de Fontanes.

effet Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme, dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien, quand vous vous en approchez.

L'examen de Saint-Pierre en détail, de ces beautés multipliées, dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monumeut où les chefs-d'oeuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornemens superflus? Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur. Il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple; les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis. Rome depuis long-temps est l'asile des exilés du monde; Rome elle même n'est-elle pas détrônée! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

Près de l'autel, au milieu de la coupole, l'on aperçoit à travers les grilles de fer, l'église des morts, et en relevant les yeux, les regards atteignent à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi.

Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ces pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. De la statue de Jupiter, on a fait un Saint-Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes: un fond de tristesse dans les idées, mais dans l'application la mollesse et la vivacité du midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces; la théologie chrétienne et les *images* du paganisme; enfin la réunion la plus admi-

rable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la divinité.

Que l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblême matériel! Quelle immobilité, quelle durée les mortels ne peuvent-ils pas donner à leurs oeuvres, tandis qu'eux-mêmes, ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de termes aux sentimens qu'il fait naître aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir; et quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps.

LE CAPITOLE.

L'entrée du Capitole ancien était par le Forum. Le nouveau Capitole a été bâti sur les ruines de l'ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. On voit deux lions de basalte au pied de l'escalier du Capitole. Ils viennent d'Egypte: les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles, et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

A guisa di leon, quando si posa)*

Dante.

Non loin de ces lions on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnaient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a

*) A la manière du lion, quand il repose.

ni tête, ni pieds, mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux; puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne, on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule est une fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire; c'est un des plaisirs de Rome que de dire: *Conduisez-moi sur les bords du Tibre; traversons le Tibre.* Il semble qu'en prononçant ces paroles, on évoque l'histoire et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius, et servaient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles pour les criminels d'Etat. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons: on dit aussi que Saint Pierre et Saint Paul y ont été enfermés.

De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpéïenne; au pied de cette roche l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé *l'Hôpital de la Consolation.* Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Les yeux sont tout-puissans sur l'ame: après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude. Les

souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime qui donne de la vie à la pensée, et nous rend pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtimens modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit, mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation; mais tout-à-coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres.

LE FORUM

dont l'enceinte est si resserrée, et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très-circonscrite, et dont les habitans combattaient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité!

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette *fameuse* tribune, d'où le peuple romain était

gouverné par l'éloquence; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par Auguste en l'honneur de Jupiter Tonnant, lorsque la foudre tomba près de lui sans le frapper; un arc de triomphe à Septime Sévère, que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étaient inscrits sur le fronton de l'arc; mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom, et l'on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la faiblesse aveugle de Marc-Aurèle, un temple à Vénus, qui du temps de la république, était consacré à Pallas: un peu plus loin les ruines du temple dédié au soleil et à la lune, bâti par l'empereur Adrien, qui était jaloux d'Apollodore, fameux architecte grec, et le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place, l'on voit les ruines de quelques monumens consacrés à des souvenirs plus nobles et plus purs. Les colonnes d'un temple qu'on croit être celui de Jupiter Stator, Jupiter qui empêchait les Romains de jamais fuir devant leurs ennemis. Une colonne, débris d'un temple de Jupiter Gardien, placé dit-on, non loin de l'abîme où s'est précipité Curtius. Des colonnes d'un temple, élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire. Peut-être les peuples conquérans confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers? A l'extrémité du mont Palatin s'élève un bel arc de triomphe dédié à Titus pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les Juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc, et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter pour l'honneur des Juifs, que cette anecdote soit vraie: les longs souvenirs conviennent aux longs malheurs.

Non loin de là est l'arc de Constantin, embelli de quelques bas-reliefs enlevés au Forum de Trajan par les Chrétiens, qui voulaient décorer le monument consacré au *fondateur du repos*; c'est ainsi

que Constantin fut appelé. Les arts à cette époque, étaient déjà dans la décadence, et l'on dépouillait le passé pour honorer de nouveaux exploits. Ces portes triomphales qu'on voit encore à Rome, perpétuaient autant que les hommes le peuvent, les honneurs rendus à la gloire. Il y avait sur leurs sommets une place destinée aux joueurs de flûte et de trompette, pour que le vainqueur, en passant, fût enivré tout à la fois par la musique et par la louange, et goûtât dans un même moment toutes les émotions les plus exaltées.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix, bâti par Vespasien; il était tellement orné de bronze et d'or dans l'intérieur, que lorsqu'un incendie le consuma, des laves de métaux brûlans en découlèrent jusque dans le Forum. Enfin, le Colisée la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparaît toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules dépouillées de l'or et des marbres subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusait et trompait le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentimens naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entrait par deux portes dans le Colisée; l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts. Singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain; et ses admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'oeuvre de l'art l'admiration qui n'est dûe qu'aux monumens consacrés à des institutions généreuses.

Les monumens d'Italie rappellent pour la plupart, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. La dégradation même de ce peuple romain

est imposante encore; son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles, et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. Les bains immenses ouverts à tous ceux qui voulaient en goûter les voluptés orientales; ces cirques destinés aux éléphans qui venaient combattre avec les tigres; ces aqueducs qui faisaient tout-à-coup un lac de ces arènes, où des galères luttaient à leur tour, où des crocodiles paraissaient à la place où des lions naguère s'étaient montrés; voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils placèrent dans le luxe leur orgueil! Ces obélisques amenés d'Egypte, et dérobés aux ombres africaines, pour venir décorer les sépulcres des Romains; cette population de statues qui existait autrefois dans Rome, ne peut être considérée comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie, c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette magnificence, et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but. —

LES SEPT COLLINES.

Les Romains d'autrefois faisaient une fête en l'honneur des sept collines: c'est une des beautés originales de Rome, que ces monts enfermés dans son enceinte; et l'on conçoit sans peine comment l'amour de la patrie se plaisait à célébrer cette singularité.

Le mont Palatin n'offre à présent que les débris du palais des Césars, appelé le palais d'or. Auguste, Tibère, Caligula et Néron, en ont bâti les quatre côtés, et des pierres, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qui en reste aujourd'hui: la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes, et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le luxe, du temps des rois *et de la* république, consistait seulement dans les

édifices publics; les maisons des particuliers étaient très-petites et très-simples. Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitaient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître: on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre, et celui des beaux-arts cultivés par la paix; tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie: l'on y montre la place des pierres précieuses qu'on prodiguait alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire; et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes; la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégea les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat; et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire? craignit-il, espéra-t-il un monde à venir? et la dernière pensée qui révèle tout à l'homme, la dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes?

Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des premiers temps de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère, on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin était le temple dédié à la Fortune virile, par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu'étant né esclave, il était devenu roi. Hors des murs de Rome, on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis-à-vis du mont Aventin est le

mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C'est en face de ce mont, qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Les fondemens de ce pont subsistent encore; il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle était grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre, on aperçoit une île formée de gerbes de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant long-temps exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne voulait point les prendre, croyant qu'un mauvais sort y était attaché.

C'est sur le mont Aventin, que furent placés les temples de la Pudeur patricienne et de la Pudeur plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre l'aient souvent menacé. Non loin de là sont les débris d'une prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu. Ce mont Aventin repose l'ame de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines, et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avait donné le nom de belle rive *) au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C'est là que se promenaient les orateurs de Rome en sortant du Forum; c'est là que César et Pompée se rencontraient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchaient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importait plus alors que la puissance même de leurs armées.

La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus, et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poètes ont orné leur origine fabuleuse.

Le mont Coelius est remarquable, parce qu'on y voit les débris du camp des prétoriens et de celui

*) *Pulchrum littus.*

des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats: Au génie saint des camps étrangers. Saint en effet pour ceux dont il maintenait la puissance! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étaient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloitres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin était appelé le mont des Poètes, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avaient aussi leur habitation. Non loin de là sont les ruines des Thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des Thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisait à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination dans les lieux où l'on se baignait. Les Romains y faisaient exposer les chefs-d'oeuvre de la peinture et de la sculpture. C'était à la clarté des lampes qu'ils les considéraient; car il paraît, par la construction de ces bâtimens, que le jour ne pénétrait jamais, et qu'on voulait ainsi se préserver de ces rayons du soleil si poignans dans le midi: c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent, que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourrait croire, en observant les précautions extrêmes prises par les anciens contre la chaleur, que le climat était alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les Thermes de Caracalla qu'étaient placés l'Hercule de Farnèse, la Flore et le groupe de Dircé. Près d'Ostie, l'on a trouvé, dans les bains de Néron, l'Apollon du Belvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure, Néron n'ait pas senti quelques mouvemens généreux!

Les Thermes et les Cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusemens publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus, dont les ruines sub-

sistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre et trois mille statues dans un théâtre qui ne devait durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevaient des bâtimens si solides, qu'ils résistaient aux tremblemens de terre; tantôt ils se plaisaient à consacrer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisaient eux-mêmes quand les fêtes étaient finies: ils se jouaient ainsi du temps sous toutes les formes. Les Romains d'ailleurs n'avaient pas comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques; les beaux-arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce, et la grandeur Romaine s'exprimait plutôt par la magnificence colossale de l'architecture, que par les chefs-d'oeuvre de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse ont un grand caractère de dignité: ce n'était plus de la liberté, mais c'était toujours de la puissance. Les monumens consacrés aux bains publics s'appelaient des provinces; on y réunissait les diverses productions, et les divers établissemens qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le Cirque (appelé Circus maximus), dont on voit encore les débris, touchait de si près au palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvait donner le signal des jeux. Le Cirque était assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation presque toute entière était amusée dans le même moment: ces fêtes immenses pouvaient être considérées comme une sorte d'institution populaire qui réunissait tous les hommes pour le plaisir, comme autrefois ils se réunissaient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer: c'était là qu'existait la maison de Salluste et celle de Pompée; c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé, et les différends passés entr'eux. Mais on apprend à se calmer sur les événemens de son temps, en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes, et l'on

a comme une sorte de honte de s'agiter, en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant, ou sur leur sommet, on voit s'élever une multitude de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de Saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l'air soit peuplé par tous ces monumens qui se prolongent vers le ciel, et qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

LES TOMBEAUX.

Loin que chez les anciens l'aspect des tombeaux décourageât les vivans, on croyait inspirer une émulation nouvelle en plaçant ces tombeaux sur les routes publiques, afin que, retraçant aux jeunes gens le souvenir des hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter.

Les anciennes traces de la voie Appienne sont marquées, au milieu de la campagne de Rome, par des tombeaux à droite et à gauche, dont les ruines se voient à perte de vue à plusieurs milles en de là des murs. Les Romains ne souffraient pas qu'on ensevelît les morts dans l'intérieur de la ville; les tombeaux seuls des empereurs y étaient admis. Cependant un simple citoyen nommé Publius Biblius, obtint cette faveur, en récompense de ses vertus obscures. Les contemporains, en effet, honorent plus volontiers celle-là que toutes les autres.

On passe pour aller à la voie Appienne, par la porte Saint-Sébastien, autrefois appelée Capene. Cicéron dit qu'en sortant par cette porte, les tombeaux qu'on apperçoit les premiers sont ceux des Métellus, des Scipion, et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipion a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au Vatican. C'est presque un sacrilège de déplacer les cendres, d'altérer

les ruines : l'imagination tient de plus près qu'on ne croit à la morale ; il ne faut pas l'offenser. Parmi tant de tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hazard, sans pouvoir être assuré de ce qu'on suppose, mais cette incertitude même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monumens. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées ; car les Romains consacraient un grand espace et des édifices assez vastes à l'urne funéraire de leurs amis ou de leurs concitoyens illustres. Ils n'avaient pas cet aride principe d'utilité qui fertilise quelques coins de terre de plus, en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie Appienne, un temple élevé par la république à l'Honneur et à la Vertu : un autre au Dieu qui a fait retourner Annibal sur ses pas ; la fontaine d'Egérie, où Numa allait consulter la divinité des hommes de bien, la conscience interrogée dans la solitude. Il semble qu'autour de ces tombeaux les traces seules des vertus subsistent encore. Aucun mouvement des siècles du crime ne se trouve à côté des lieux où reposent ces illustres morts ; ils se sont entourés d'un honorable espace, où les plus nobles souvenirs peuvent régner sans être troublés.

L'aspect de la campagne autour de Rome a quelque chose de singulièrement remarquable : sans doute c'est un désert, car il n'y a point d'arbres ni d'habitations ; mais la terre est couverte de plantes naturelles que l'énergie de la végétation renouvelle sans cesse. Les plantes parasites se glissent dans les tombeaux, décorent les ruines et semblent là seulement pour honorer les morts. On dirait que l'orgueilleuse nature a repoussé tous les travaux de l'homme, depuis que les Cincinnatus ne conduisent plus la charrue qui sillonnait son sein ; elle produit des plantes au hasard, sans permettre que les vivans se servent de sa richesse. Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre, et veulent l'ex-

ploiter pour les besoins de l'homme; mais les ames rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome où le temps présent n'a imprimé aucune trace; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre avec amour des inutiles fleurs, des inutiles plantes qui se traînent sur le sol, et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer des cendres qu'elles ont l'air de caresser.

Non loin de la voie Appienne on montre les Columbarium où les esclaves sont réunis à leurs maîtres, où l'on voit dans un même tombeau tout ce qui vécut par la protection d'un seul homme ou d'une seule femme. Les femmes de Livie, par exemple, sont placées à côté d'elle dans de petites urnes. On croit voir une collection de morts obscurs autour d'un mort illustre, non moins silencieux que son cortège. A peu de distance de là, l'on aperçoit un champ où les vestales infidèles à leurs voeux étaient enterrées vivantes; singulier exemple de fanatisme dans une religion naturellement tolérante.

Par un hazard singulier les Catacombes se trouvent au-dessous de cette voie Appienne, et ainsi les tombeaux reposent sur les tombeaux. Cet asile des Chrétiens persécutés, a quelque chose de sombre et de terrible: ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts; c'est le cachot près du sépulcre, c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort.

Cestius présidait aux jeux des Romains; son nom ne se trouve point dans l'histoire mais il est illustré par son tombeau. La pyramide massive qui le renferme défend sa mort de l'oubli qui a tout-à-fait effacé sa vie. Aurélien craignant qu'on ne se servît de cette pyramide comme d'une forteresse pour attaquer Rome, l'a fait enclaver dans les murs qui subsistent encore, non pas comme d'inutiles ruines, mais comme l'enceinte actuelle de Rome moderne. On dit que les pyramides imitent, par leur forme, la flamme qui s'élève sur un bûcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette forme mystérieuse attire les regards, et donne un caractère pittoresque à tous les points

de vue dont elle fait partie. En face de cette pyramide est le mont Testacée, sous lequel il y a des grottes extrêmement fraîches, où l'on donne des festins pendant l'été. Les festins, à Rome, ne sont point troublés par la vue des tombeaux. Les pins et les cyprès qu'on aperçoit de distance en distance dans la riante campagne d'Italie, retracent aussi ces souvenirs solennels; et ce contraste produit le même effet que les vers d'Horace

> . . . . Moriture, Delli,
> . . . .
> Linquenda tellus, et domus, et placens
> Uxor *),

au milieu des poésies consacrées à toutes les jouissances de la terre.

---

*) Dellius, il faut mourir . . . . . .
Il faut quitter la terre et ta demeure et ton épouse chérie.

Rome, le 20. Juin 1813.

Les ruines sont ce qu'il y a de plus nobles dans la nature; elles sont tristes comme des souvenirs, et peignent sur leurs flancs décrépits, ce passé qui ne se répète jamais. Assez d'écrivains ont décrit les ruines antiques de Rome, assez de peintres en ont tracé l'image. Je ne vous parlerai donc, Monsieur, que des ruines plus récentes, qui frappent aujourd'hui dans cette ville les yeux et l'imagination du voyageur.

Je ne vous parlerai ni du Colisée ni du Capitole; mais j'essaierai de vous peindre Rome tout entière, chargée de siècles et de gloire, finissant sa destinée et n'offrant déjà plus qu'une ruine imposante. Je me bornerai à vous raconter les impressions que sa vue m'a fait éprouver; peut-être pourrai-je ainsi vous les faire partager. Peut-être parviendrai-je à vous peindre cette grande scène de destruction, qui s'accomplit chaque jour dans les murs de Rome; et cependant cette scène est plus grande que le langage humain, plus triste que la tristesse de l'homme, et plus solennelle que toutes ses cérémonies.

J'étais à Rome 1791. Cette ville avait encore alors cent soixante-six mille habitans, un grand luxe d'équipages et de livrées, beaucoup de grandes maisons où l'on accueillait avec empressement les étrangers, tout enfin y avait un caractère de grandeur et d'opulence. Aujourd'hui, je suis entré dans Rome par le même chemin, et au lieu d'équipages il était couvert de troupeaux de chèvres, de boeufs et de

chevaux demi sauvages; des pâtres aux yeux noirs les poussaient devant eux. Ils ressemblaient à des Tartares, armés comme eux de longues piques et enveloppés de leurs manteaux. L'air était obscurci par la poussière qui s'élevait sous les pieds des troupeaux.

Les pâtres et ces troupeaux viennent tous les soirs chercher un asyle dans les murs de Rome pour fuir la mort qui les attend dans les campagnes. Ces pâtres nomades et leurs troupeaux voyageurs s'emparent ainsi des quartiers et des palais que la population citadine leur abandonne à mesure qu'elle diminue et que le mauvais air la repousse vers le centre de la ville. Déjà la porte du Peuple et une partie du Cours, tout le quartier du Quirinal, de la Trinité du Mont et du Transtevère restent inhabités, et les gens de la campagne y ont transporté leur domicile. Il n'y a plus à Rome que cent mille ames de population, et sur ce nombre, plus de dix mille ne sont que des vignerons, des pâtres ou des jardiniers. Il y a maintenant de vastes quartiers dans Rome qui ne sont plus que des villages; ils servent ainsi à tenir lieu des habitations champêtres que le mauvais air a forcé d'abandonner.

Une si énorme dépopulation dans l'espace de 22 ans est presqu'inouïe; sans doute que les événemens politiques de ces vingt années ont influé sur cette immense réduction; mais sa principale cause est dûe aux circonstances générales dans lesquelles Rome se trouve placée et aux effets du mauvais air. Ce fléau s'avance chaque année; chaque année il envahit quelques rues, quelques places, quelques quartiers, et chaque année il augmentera sa terrible influence: car elle agit précisément en raison inverse de la résistance que la population lui oppose; moins il y a d'hommes, plus il y a de victimes, et une cérémonie funèbre, est toujours l'annonce de plusieurs autres.

Il est ainsi probable que nous sommes arrivés vers cette époque de l'histoire où cette reine des *villes* perdra sa splendeur et ne conservera de tant

de gloire qu'un nom que les siècles ne pourraient effacer. Comme dans les murs de Volterra, on ne verra plus à Rome qu'un immense assemblage de monumens, de palais et de ruines de tous les âges. Sous ces portiques végéteront alors des pâtres, des chévriers et de pauvres vignerons. On n'y cherchera plus la grotte d'Evandre: car il semblera revivre pour être le Roi de ce peuple rustique. Ainsi finira l'histoire de Rome; elle aura long-temps survécu à ses rivales; mais comme Athènes et Persépolis elle subira le sort de tout ce qui est élevé par la main de l'homme, elle sera détruite.

Ce caractère de ruine causé par les ravages du temps, est empreint par-tout à Rome. Comme il y a beaucoup plus de demeures que d'habitans, aucun d'eux ne fait réparer la sienne; quand elle est degradée, il en change. On ne songe à réparer ni les portes, ni les toits, ni les escaliers; ils se brisent, s'écroulent et restent à la place où le hasard les a fait tomber. Des multitudes de couvens ont pris ainsi l'aspect de masures, un grand nombre de palais ne sont plus habitables et n'ont pas même un portier pour gardien. Cet abandon universel, cette population tartare, qui remplit les rues, ces troupeaux qui les parcourent, tout cet aspect a déjà un caractère frappant de décadence et de destruction.

Au milieu de cette négligence dans le soin de tous les édifices particuliers, on voit un grand mouvement autour de tous les restes antiques que le temps a respectés. Le Gouvernement vient d'adopter un vaste plan, pour les débarrasser des décombres qui les obstruent; il doit les lier et les grouper ensemble, de manière à placer ces précieuses ruines dans un point de vue à la fois pittoresque et gracieux.

Ainsi, tout l'espace renfermé entre le Capitole, le temple de la Paix, le Colisée et le Tibre, a déjà été débarrassé des édifices modernes, des fabriques vulgaires et des murailles qui étaient accumulées autour du mont Palatin et arrêtaient les pas et la vue dans cette noble enceinte. Elle doit être environnée d'une double allée d'arbres destinée à la renfermer,

pour n'en faire qu'un jardin unique et une seule promenade. Là, les débris des temples et des arcs de triomphe reposeront au milieu des gazons et des bosquets, ce sera un jardin anglais, qui aura pour collines le Palatin et l'Aventin, et pour fabriques le Capitole et le Colisée.

Cette idée est aussi heureuse que belle : c'est rendre aux ruines des grands siècles de la terre le culte le plus digne d'elles. J'ai senti toute la grandeur de ce plan, pendant une soirée que j'ai passée dans les jardins de Farnèse ; j'étais descendu dans les bains de Livie, et je sortais de l'obscurité de leurs voûtes, lorsque je vis une lumière éclatante, se répandre en flots de pourpre dans tout l'horizon. Ce n'était que le coucher du soleil ; mais, qu'il était beau ce soir-là à Rome. On aurait dit que le roi de la lumière voulait solenniser ses derniers jours. L'ombre de Trajan planait du haut de sa colonne sur ce monde détruit, et semblait protéger encore ces ruines, seul reste de son empire.

Mais, bien que ce vaste et noble plan respire le respect du passé, ce n'est qu'un hommage rendu à ces restes inanimés, et il n'a nulle influence sur l'état social de la Rome moderne. Tout semble s'y être fait autrefois : on n'y façonne plus rien de neuf, chacun achève d'user ce qu'il possède, comme si une sorte de pressentiment dégoûtait de rien entreprendre et de rien essayer. Cette langueur dans les habitudes sociales est un grand agent de dépérissement ; parce qu'elle éteint tout travail et toute reproduction. L'artisan et l'ouvrier meurent de faim et ne tardent pas à disparaître ; de proche en proche toute la population active se retire, et l'abandon des classes consommatrices ruine à son tour celle des producteurs.

Aussi n'y a-t-il aucune ville où la vie animale soit aussi à bas prix qu'à Rome. Tous les moyens alimentaires étaient préparés pour une population de cent soixante-six mille ames, que cent mille se répartissent aujourd'hui entr'eux. Ce bas prix a le seul avantage de retenir la population, parce qu'elle est

tentée par cet appât. Il est aussi probable que pendant long-temps il se concentrera vers le milieu de la ville une population bornée, composée de propriétaires, qui lutteront de là contre l'action du mauvais air, tandis que tout le reste de Rome, abandonné aux élémens, ne sera plus qu'un vaste amas de décombres au milieu de la solitude.

Cette image devient frappante lorsqu'on parcourt les quartiers de la ville abandonnés depuis long-temps; on y voit un singulier mélange de ville et de campagne, de portiques et de masures. Je regardais, un soir, cette scène, à la fois si bizarre et si noble, placé entre le Colisée et le temple de la Paix, dans le jardin détruit d'un couvent qui n'existe plus: mes regards se perdaient dans le vallon qui sépare le Palatin du Coelius; au fond de ce vallon je voyais l'arc de Constantin et la voie que les Romains appelaient sacrée: au sommet de la colline des Césars s'élevait le palmier, député de l'Afrique; il se dessinait sur l'azur du ciel comme un dernier trophée des gloires passées; tandis que sur l'autre colline un rang de cyprès portait tristement le deuil de ces gloires et s'étendait comme un bandeau funèbre jusqu'aux bornes de l'horizon.

De l'autre côté du Tibre, vers la Basilique de St. Pierre et la porte Angelica, j'ai parcouru les rues entièrement désertes et où il ne restait plus d'autres habitans que les pâtres qui viennent y passer la nuit, quoiqu'ils n'y trouvent même plus qu'un refuge dangereux. Tous les environs du Vatican sont ainsi abandonnés aux pâtres; j'ai été sur-tout frappé de cet isolement en allant, vers le point du jour, à l'église de St. Pierre. Le soleil ne faisait que de paraître au moment, où j'arrivai sur la place, les portes du temple étaient encore fermées, un calme profond régnait dans cette enceinte, j'entendais seulement dans le lointain les cloches des troupeaux qui retournaient dans les campagnes. L'obélisque reposait sur sa base d'airain et les deux fontaines jaillissaient leurs sources immortelles. Ni passans, ni voyageurs ne foulaient ce pavé, et j'arrivai jusqu'au vestibule sans avoir ren-

contré aucun autre humain. La fraîcheur du matin et les teintes de l'aurore, répandaient une inaltérable douceur dans cette solitude divine. Je regardais en même temps le temple, les portiques et les cieux, et pour la première fois mon âme fut empreinte des augustes cérémonies de la nature lorsqu'elle nous donne et nous ôte le jour.

Enfin les portes de l'église s'ouvrirent, et les cloches annoncèrent avec majesté le commencement du jour. Mais cet angélus appelait en vain les chrétiens à la prière. Il n'en venait point pour implorer la bénédiction du ciel. Hélas! c'est que ce temple, le plus bel hommage que la terre ait rendu au vrai Dieu, ce temple est déjà dans une solitude, déjà l'herbe croît sur ses parvis et la mousse sur ses flancs.

Je soulevais le rideau qui couvre la porte de la Basilique, et je me trouvais à l'entrée de ce monument que le respect environne. Je m'avançai sous ses dômes, je m'approchai de l'autel. Quelques cierges l'éclairaient encore; mais l'odeur d'encens s'était dissipée: car on n'y en brûle plus.

Une seule femme, ancienne habitante du Temple, s'est approchée de moi et m'a demandé l'aumône, qu'elle n'a plus que rarement l'occasion de recevoir. Le bruit de mes pas interrompait seul le silence de ce sanctuaire; les morts reposent encore dans ses tombeaux, mais les vivans n'en approchent plus. C'est en vain que ses murailles étalent aux yeux les merveilles des arts; il n'y a plus d'yeux pour les voir; c'est en vain que ses sept autels attendent des prières et des sacrifices: le Prêtre reste muet: car dans ces jours de deuil, le sacrifice est de le déserter.

Je me suis arrêté près de l'autel, frappé de la religieuse solitude qui m'environnait; je me suis assis sur les gradins d'un confessionnal, et là je répétais involontairement ces paroles d'Abner:

Que les temps sont changés!....

lorsque j'ai entendu un léger bruit près de moi; je me suis retourné et j'ai vu un vieux prêtre qui était

venu prier encore aux pieds du Tout-Puissant. Il m'a vu aussi et s'est approché de moi: son âge était avancé, son vêtement annonçait qu'il était pauvre, et qu'il habitait la campagne, car ses souliers étaient couverts de poussière. Il s'est assis auprès de moi, mais il hésitait à m'adresser la parole; j'ai vu son intention et je lui ai parlé le premier. „Ce temple, „mon Père, est bien magnifique, lui ai-je dit en ita-„lien? Oui, m'a-t-il répondu, mais il est bien heu-„reux qu'on l'ait bâti autrefois, on ne le ferait plus „aujourd'hui. Non, ai-je ajouté, je le pense comme „vous.“ Mon accent, sans doute, m'ayant fait connaître pour étranger, le vieillard m'a demandé si je l'étais en effet? Je lui ai répondu que oui. „O! „alors, a-t-il repris, en joignant les mains: peut-être „pourriez-vous me dire où est notre Saint-Père? „Oui, sans doute, ai-je répondu, il est en France, à „Fontainebleau. A Fontainebleau, c'est bien loin „d'ici? O! oui, fort loin, mon Père. Et il vit, il „jouit de la santé; on ne lui a pas fait de mal! „Non, point jusqu'à présent; il vit, dans un grand „palais, et il n'y a nul doute que ses jours ne soient „respectés. Est-il bien vrai? O mon Dieu! Et vous „êtes sûr de tout ce que vous dites? Très-sûr, mon „Père, vous pouvez y compter.“

„Que Dieu soit béni! Je suis vieux et pauvre, „j'habite un village éloigné de Rome, j'y suis venu „afin de prier encore une fois devant cet autel pour „notre Saint-Père. Dieu a exaucé ma prière, à peine „était-elle finie que je vous ai aperçu; une heureuse „inspiration m'a conduit vers vous, car vous avez „été amené ici par la main de Dieu pour me donner „la seule consolation que j'aie goûtée depuis long-„temps.“

„Mon Père, lui ai-je dit, il en est une plus sûre.“ Et lui prenant la main, je lui ai montré ces paroles éternelles écrites avec du granit autour du dôme de Saint-Pierre: Tu es Pierre, et sur cette Pierre j'élèverai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Le vieillard m'a quitté, ses pas débiles l'ont con-

duit hors du temple, et moi-même je suis sorti de ce sanctuaire qui n'a plus d'autre garde que la main puissante de Dieu.

Je ne sais si je suis parvenu, Monsieur à vous peindre ce sentiment singulier qu'inspire aujourd'hui la vue de Rome: celui d'assister à la ruine lente, mais progressive, de la plus célèbre des villes. C'est un événement bien commun, sans doute, dans l'histoire; mais dans notre âge, où l'on édifie de toutes parts, nous sommes d'autant plus frappés d'étonnement lorsque nous voyons le temps démolir, sans que l'homme s'y oppose. Il y a quelque chose de plus remarquable encore dans ces derniers jours de Rome; c'est que nous avons dès notre enfance assisté pour ainsi dire à son berceau; avec Enée nous avons débarqué dans le Latium: avec Numa, nous avons visité la fontaine d'Egérie; avec Scipion, nous sommes montés au Capitole, et dans peu ce temple et ce Capitole, les colonnes de Jupiter et celles de Saint-Pierre confondues dans les siècles, ne se distingueront plus que par les restes fugitifs des inscriptions qui apprendront seules à discerner les monumens élevés par Antonin à Faustine, de ceux que les Chrétiens ont dédiés au Dieu de l'éternité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Naples, 18 Juillet 1813.

Les États de l'Église finissent un peu au-delà de Terracine, et on arrive à Fundi, première ville de la Campanie et de l'État de Naples. Elle s'annonce par une construction irrégulière et par l'air misérable de ses habitans. Fundi ressemble aux villes du midi de la France, et rappelle par ses anciennes tours, les temps de féodalité, où la population s'accumulait dans l'enceinte des bourgs pour trouver derrière leurs remparts une protection que les campagnes refusaient à leurs habitans.

On reconnait ainsi, dès l'entrée du royaume de *Naples*, quelque chose de gothique et de féodal dans

la manière dont les villages sont placés sur le sommet des coteaux. De vieilles murailles les enferment: séjour destiné aux herbes parasites, elles étalent sur ces créneaux les richesses de leur végétation; parure que la création a préparée pour les ruines.

Les villes et les campagnes qu'on traverse indiquent, à la première vue, que l'État de Naples n'a pas participé à cet âge glorieux où l'on vit fleurir ensemble, en Italie, l'amour des beaux-arts et le génie de la liberté, génie qui anoblit seul le caractère des nations, en leur inspirant du respect pour tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur.

Les traces laissées par cette époque brillante se font remarquer dans tout le reste de l'Italie, et l'une des beautés que présente son aspect consiste dans l'élégance et la noblesse des oeuvres d'architecture qu'elle doit aux siècles passés. Un goût pur a présidé également à la construction de tous ces édifices, et la même perfection se remarque dans la décoration de ses monumens, comme dans la simple structure de ses demeures villageoises.

Ce système universel d'élégance et de goût s'unit avec les travaux champêtres et les formes primitives de la nature, pour compléter, par cette alliance, l'effet général du paysage.

On ne voit jamais, dans la belle partie de l'Italie, de ces villages sales et tortueux, séjour de l'indigence. On n'y voit jamais de ces cabanes obscures, où logent en même temps des familles, des récoltes et des animaux: on n'y voit jamais non plus, de ces églises de villages, ombragées de tilleuls, et consacrées à l'Éternel par des coeurs simples et des mains mal-habiles.

Les temples des moindres villages d'Italie orneraient ailleurs des villes. Les chapelles qu'on rencontre isolées dans le bois, ou sur le bord des routes, plaisent aux regards par un dessein gracieux. Les hameaux, et jusqu'aux fermes, sont bâtis avec une sorte d'élégance rustique, à laquelle les Italiens

n'attachent pas grand prix, parce que leurs yeux y sont accoutumés et que tel est l'usage du pays.

Ce sentiment universel des convenances de l'architecture ne peut avoir d'autre origine que le long empire des habitudes, dont le goût national s'est formé en Italie pendant un si grand nombre de siècles. Les Romains en furent les premiers auteurs, et le siècle de Léon X, en renouvelant ces jours de prospérité, a conservé dans cette antique patrie des arts, une tradition qui transmet d'âge en âge le noble privilège d'embellir la terre par les édifices dont on la décore. Car vous savez, Monsieur, que l'architecture est une science positive, dont on imite et perpétue à volonté les chefs-d'oeuvre; tandis que Raphaël seul a connu le mystère de son pinceau et qu'il n'en a pu laisser l'héritage à personne.

Le royaume de Naples est resté étranger aux temps qui ont vu renaître en Italie le goût des beaux-arts. Conquis par les Normands dès le onzième siècle, il ne reçut d'eux pour fruit de cette conquête, que des moeurs grossières et l'établissement du régime féodal dans toute son intégrité. Ce régime y avait conservé, sans mélange, l'état social du moyen âge, et l'on pouvait, naguère encore, en venir étudier à Naples les institutions et les conséquences.

La civilisation moderne de l'Europe n'a pénétré que lentement dans ce royaume, à travers les difficultés que lui opposaient les institutions gothiques. On y reconnaît en toutes choses l'empreinte d'une époque antérieure à ces nouveaux usages, et malgré sa richesse, cette terre du midi présente une physionomie agreste, fruit d'une nature vigoureuse que l'industrie humaine n'a pas encore domptée. Tableau que la terre n'offre plus que rarement.

Au milieu de ces campagnes fertiles, vivent dans des masures de nombreuses familles. Elles paraissent voisines de l'indigence, tant on remarque de désordre et de négligence autour d'elles. Cette apparence de pauvreté, quelque repoussante qu'elle *soit*, résulte d'une longue insouciance, favorisée par

le climat, beaucoup plus que d'une véritable misère. Il est si facile de se vêtir et de vivre dans ce beau climat, que l'indigence n'y devient jamais cruelle, et n'arrête pas l'accroissement des familles. Je n'en alléguerai qu'une seule preuve, celle de l'immense population du royaume; les derniers recensemens l'ont portée à 6,345,000 ames.

D'après la pente naturelle que les moeurs et les lois ont donnée aux Napolitains, l'agriculture est à peu près le seul art qu'ils cultivent. Dépourvus de vanité, comme d'ambition, ils ne cherchent nullement le faste et pas même l'apparence du bien-être extérieur, par lequel on cherche ailleurs à exciter l'envie. Les arts libéraux leur sont inconnus, et même ceux qui ne sont que mécaniques. Les étrangers approvisionnent le royaume de tous les objets de luxe qu'il consomme et de la plupart de ceux de première nécessité. Ils remportent en échange le superflu des denrées que produit la fertilité du sol; car, dans ces riches campagnes, le ciel récompense les travaux rustiques. Le poids en est léger et le produit immense.

Dans les plaines et les vallées, on cultive des blés qui rendent souvent huit ou dix pour un. La terre où ils ont mûri, au lieu de reposer pendant une année, suivant l'ancienne coutume des Romains, est labourée sans retard pour recevoir des semences d'une autre espèce. Ces récoltes diverses croissent dans ces cendres volcaniques avec une vigueur inouie. Chaque automne et chaque printemps renouvelle ainsi l'espérance des laboureurs et les saisons la trompent rarement. Souvent après la moisson on sème un trèfle faruch, plante indigène au midi: on croirait, en le voyant fleurir, qu'on s'est plu à étendre sur la verdure des champs de longs tapis de pourpre, comme si on avait voulu les orner d'une parure étrangère. Des mûriers et des ormeaux croissent autour de ces champs: ils les couvrent de leur ombrage et servent de soutien à la vigne. Elle s'étend sur leurs rameaux, pour faire porter ainsi au même terrain plusieurs récoltes à la fois.

La plus grande partie du royaume est couverte de hautes montagnes, dont quelques-unes gardent les neiges de l'hiver sur leurs sommets glacés, pendant l'année entière. Elles sont cependant moins élevées que les Alpes; mais presqu'aussi sauvages. Le temps en a respecté davantage la fertilité primitive, et jusqu'à nos jours elles ont conservé la richesse végétale que la création leur avait confiée. Sur leurs plus hautes sommités s'étendent des pâturages où vivent, pendant l'été, d'innombrables troupeaux, car les chaleurs de cette saison ne détruisent jamais leur épaisse verdure.

Au-dessous de la région des herbages, commencent des forêts de châtaigniers; elles cachent sous leurs ombrages les flancs de ces montagnes. Ces arbres deviennent si grands, qu'un petit nombre d'entr'eux suffit pour couvrir un large espace. J'en ai vu dont les branches penchées jusqu'à terre formaient à elles seules un dôme tout entier. Gardiens de ces montagnes, ces arbres centenaires reçoivent sans se briser, le souffle des vents et retiennent dans leurs racines les terres qui seraient entraînées par les orages.

Les pentes inférieures des mêmes montagnes sont abritées par des bois d'oliviers. Ces bois germent et s'élèvent, comme dans leur terre natale, presque d'eux-mêmes et sans autre secours. Ils ne donnent aux cultivateurs que le soin de venir, pendant toute une saison, ramasser les olives que la maturité détache des rameaux.

Aux alentours des villages, on laisse croître les figuiers dans les décombres, les citronniers dans les jardins, et des arbres fruitiers sur la bordure des domaines.

On trouve pour la première fois, des orangers près de Fundi. Ils ne sont pas là tristement alignés dans des vases, ni étendus en espaliers; mais libres et sauvages, comme les chênes dans les forêts. Comme dans les forêts, on y voit des orangers de tout âge: les uns rejetons d'une même tige, croissent ensemble autour d'un vieux tronc; d'autres semés par

le hasard, poussent au travers le feuillage leurs jeunes rameaux. Un ruisseau, qui semble égaré de sa route, coule en filets d'argent aux pieds de ces arbres, dont ils arrosent les racines, en s'imbibant dans la terre. On peut errer long-temps, ou se reposer dans ce bois; on y cueille des oranges dont le poids fait incliner les branches, et peut-être que l'abondance même de ces fruits ôte peu à peu le respect involontaire qu'inspire la vue de cette forêt, inconnue dans nos climats.

Ces richesses, naturelles aux zones méridionales du globe expliquent seules le charme qui attire vers elles, l'oisive insouciance de l'homme. La nature, dans ces douces contrées, n'est jamais avare ni stérile pour lui. Il n'y recueille pas une branche qui ne porte un fruit. Il ne peut se croire étranger au sein d'une nature, où il trouve pour abri un air toujours tiède, pour aliment l'universalité des productions de la terre et pour images sous ses yeux les trésors de la création et l'immensité des mers.

Après avoir dépassé Fundi, la route atteint le pied d'une chaîne de collines, qui sépare cette plaine de celle de Capoue. Une longue montée taillée au bord d'un précipice conduit au village d'Itri. C'est dans ce précipice qu'un accident fit périr il n'y a que peu de mois, le poète dont les vers ont célébré les mers et les navigateurs. Heureux si sa tombe eût été mouillée d'autres larmes que de celles des muses, qui seules ont conservé le droit d'honorer sa mémoire.

Dans les environs d'Itri, la route devient tortueuse et circule pendant deux heures dans les contours de plusieurs vallons. Ils sont enchaînés les uns aux autres par le cours des ruisseaux et par des bois de chênes verts. On découvre du côté de la mer les rochers solitaires sur lesquels on a bâti la citadelle de Gaëte. Aux pieds de ces remparts commence une plaine, arrosée par le Garigliano, baignée par la mer et voisine de Capoue. Plaine riante et fertile où Cicéron reçut le jour et trouva la mort

et que les Italiens appellent encore aujourd'hui Campania felice.

On arrive à Capoue après avoir traversé cette plaine; la vue de ces campagnes et le souvenir qui s'attache à leur nom, font croire qu'on doit rencontrer en approchant de cette ville, des scènes plus champêtres et une nature encore plus belle. Mais cette légère ivresse se dissipe en arrivant aux portes de Capoue. On n'y voit que des bastions et des fossés. Cette ville n'est plus qu'une forteresse dont quelques sentinelles défendent l'approche.

Naples, 25 Juillet 1813.

Je suis sorti de Naples à la naissance du jour; je n'étais guidé dans ma route que par un ancien souvenir, et je suis arrivé sans peine jusqu'à l'entrée du Pausilippe. Je n'ai trouvé dans ce long souterrain que la nuit des tombeaux, et je n'achevai pas ce passage sans éprouver un sentiment pénible: car cette avenue profonde, vaste ouvrage des Romains n'a rien de mystérieux et ne parle à l'imagination que pour l'attrister.

Je revis le jour avec un mouvement de joie, et je m'écartai du grand chemin pour en éviter la poussière. Elle n'était cependant pas encore à craindre, parce qu'une épaisse rosée la chargeait de son humidité. Ces gouttes déposées par la fraîcheur de la nuit, reposaient sur les plantes et les faisaient reverdir. Le soleil n'était pas assez élevé pour les faire évaporer, et les ombres qu'il projetait conservaient aux gazons leurs teintes matinales.

Les productions de la terre croissent dans ces campagnes à l'abri des ormeaux. Ils sont assez grands pour que l'on puisse faire passer de l'un à l'autre plusieurs rameaux de la vigne qui monte sur leurs branches; en sorte que l'on voit jusqu'à trois rangs de guirlandes chargées de raisins, se balancer les *unes* au-dessus des autres.

Sous cet ombrage je voyais croître avec vigueur de jeunes plantes de fèves, dont la semence n'avait été confiée à la terre que depuis la moisson; cette végétation naissante me rappelait le printemps de mon pays. Plus loin s'élevaient des tiges de maïs; une teinte purpurine annonçait leur prochaine maturité. Dans le champ voisin, de longues rangées de melons répandaient leur parfum dans les airs. Des touffes de figuiers, de pêchers et d'aloès établis d'eux-mêmes sur les bordures de ces champs, semblaient offrir avec complaisance leurs fruits aux laboureurs. J'errai long-temps dans cette campagne, parce que je m'étais éloigné de ma route, et je ne me hâtai pas même de la rejoindre, tant je me plaisais à marcher ainsi au gré du hasard sous ce léger ombrage. Je ne me dirigeai que par l'inclination de l'ombre: car dans ces champs plantés d'ormeaux, on ne voit point d'horizon.

J'ai revu l'horizon en arrivant sur un tertre de rochers; il dominait la mer, et la vue embrassait de là tout le golfe. Je voyais à ma droite, au bas de ces rescifs, la ville de Pouzzol, et plus loin les fumées de la solfatarre, les coteaux de l'Averne, les ruines de Bayes, et le promontoire de Misène.

Le rivage autour du golfe de Bayes, a été ruiné par les siècles et les volcans; il n'y reste plus que des rochers et des décombres. La nature féconde les a revêtus d'une végétation sauvage, au milieu de laquelle on reconnaît quelques rejetons épars des arbustes qui ornaient, il y a deux mille ans, les jardins de la Campanie.

J'ai passé les heures chaudes du jour à Pouzzol, ville bâtie de cabanes et de masures, et j'y retins mon gîte pour la nuit suivante. Je suis resté jusqu'à l'approche du soir sur les bords du rivage, vers les ruines du temple de Sérapis, et je voyais de là, sous les eaux, les restes de la chaussée que Caligula avait destinée à réunir ensemble, par une communication facile, les deux bras du golfe. J'ai continué ma course. Un sentier tracé dans le sable m'a conduit le long du rivage. Les cigales agitaient

leurs ailes et les vagues poussées par un léger vent venaient une à une mourir sur la plage. Je voulais aller vers le lac d'Averne, et comme il est situé au-delà de l'horizon, il faut dépasser, avant de le découvrir, une première chaîne de coteaux. Je montai le long d'un sentier pierreux sur une colline agreste. Elle était couverte d'arbustes qui portaient des fleurs et répandaient des parfums. Du sommet de ce coteau, je vis, au fond d'un vallon circulaire, une eau paisible et une solitude profonde. Je me suis arrêté pour jouir de cet aspect. Le soleil couchant dorait encore le côté oriental du lac; mais sa rive opposée était déjà dans l'ombre. Comme au temps de Virgile, et malgré la beauté du soir, je n'entendais dans ces lieux ni le chant des oiseaux, ni le bruit des cigales. Dans l'enceinte qui entoure le lac, il n'y a ni demeures ni cultures; il est abandonné comme un désert, aux souvenirs et à l'imagination. Mais cette faculté sensible de notre être se plait dans cette solitude, parce que le calme des eaux et le silence des bois, n'interrompent pas sa rêverie et la laissent à elle-même.

Je suis resté long-temps sur les bords de ce lac, et j'y attendis la fin du jour. Je n'étais éclairé dans mon retour que par la lueur de l'une de ces nuits de l'orient, que la terre et les cieux se plaisent à embellir. La transparence d'un ciel sans nuages, laissait le firmament briller de tout son éclat. Les plantes exhalaient leurs parfums, leurs boutons s'épanouissaient, les insectes se mouvaient, tous les êtres respiraient; et la vie, au lieu de s'éteindre à l'approche du soir, semblait renaître, pour jouir et s'enivrer d'une béatitude que lui refusent les rayons du jour.

J'ai été sans m'arrêter, dès le matin suivant, jusqu'à l'entrée de la grotte où la Sibille de Cumes rendait ses oracles. Je croyais, en arrivant vers ces rochers, revoir au même lieu l'image qu'en a tracée Virgile. J'y cherchai cet horrendae procul secreta Sibillae, antrum immane; mais je n'y vis rien de grand, de secret ni d'affreux. Le guide

qui m'accompagnait, alluma son flambeau et entra avec moi dans une galerie souterraine, soigneusement taillée dans le coin du rocher. Sur les flancs de cette galerie s'ouvraient des issues, menagées avec art, d'où l'on parvenait dans des salles encore empreintes d'élégantes sculptures. La nature n'a pas même ébauché cet ouvrage, et il lui manque l'auguste caractère qu'elle seule imprime à ses oeuvres. Ce n'est pas ainsi que notre imagination prépare la demeure des Prophètes. Il semble qu'on aurait pu choisir pour cet usage, dans cette terre de prodiges, des cavernes antiques, plus religieuses par leur tristesse, et plus sombres par leur désordre.

On serait tenté de croire, en voyant l'art minutieux avec lequel les anciens construisaient leurs demeures et leurs temples, que plus voisins que nous d'une nature primitive et sauvage, ils estimaient davantage le travail qui retraçait à leurs yeux l'industrie de la civilisation. Tandis que de nos jours, fatigués en quelque sorte de la répétition perpétuelle de toutes ces oeuvres de l'industrie, nous nous plaisons au contraire à les voir s'effacer et à retrouver quelques traces des formes originaires de la création.

En avançant du côté de Misène, on remonte des ruines, dont quelques-unes présentent encore une image de leur ancienne beauté; mais dont la plupart sont ensevelies sous les eaux. Nulle part peut-être la main destructive du temps ne s'est empreinte avec plus d'énergie que dans ces lieux, si célèbres autrefois. Ce rivage de Bayes et les débris dont il est couvert ne semblent même plus susceptibles de renaître pour jouer encore un rôle dans la scène du monde. Il ne reste pas seulement un chemin pour y conduire, on ne peut y parvenir qu'en passant sur des rochers. Il est vrai qu'au-dessus de ces rescifs, la nature se présente sous un aspect bien différent. La nature rajeunie s'étend sur des pentes douces, mais inégales, où des ruisseaux s'écoulent. Les prés, arrosés par ces eaux, reverdissent chaque matin, et sur ces gazons croissent des bouquets épars d'aloès et d'orangers. Quelques cabanes sont répandues sous

ces bosquets; des enfans y ramassent des oranges, ou y cueillent des fleurs. Si la chaleur devient incommode au milieu du jour, des grottes creusées sous la terre invitent à y descendre. Un faible jour y pénètre, des eaux y tombent de toutes parts en nappes et en cascades; elles conservent dans ces grottes un air toujours égal. L'obscurité de ces voûtes et le bruit de ces eaux laissent calmer l'imagination que tant de scènes et de souvenirs avaient agitée, et on en sort avec une nouvelle curiosité pour revoir encore une fois ces ruines et ces rivages.

L'aspect de ces lieux si vantés dans l'antiquité, surprend aujourd'hui par la disproportion de leur étendue avec la renommée dont ils ont joui dans les beaux jours de Rome. Il nous semble, en lisant l'histoire de ces temps, que les rivages de Bayes devaient occuper un vaste territoire, pour servir de séjour à tous les Romains fastueux, qui se plaisent à les habiter. Mais en parcourant ces ruines, on s'étonne du peu de place que les anciens destinaient au luxe de leurs demeures, et l'on a peine à le concevoir. Ils vivaient presque toujours en plein air et dans leurs jardins; mais ces jardins eux-mêmes n'étaient que des parterres décorés avec soin et singulièrement étroits. L'espace entier qu'occupaient jadis les campagnes de Bayes, entrerait sans peine dans un parc médiocre de France ou d'Angleterre.

Notre imagination est tellement habituée à attribuer en tout quelque chose de colossal aux Romains, qu'elle reste confondue de la petitesse, presque mesquine, de tous les vestiges que le temps nous a conservés d'eux. Il faut même les avoir vus pour le croire, tellement on y répugne. Le génie des Romains ne se retrouve pas dans leurs constructions civiles et religieuses, elles sont artistement finies et symétriquement dessinées; mais je n'ai vu de la grandeur que dans les ruines des aqueducs et des amphithéâtres.

Les Romains avaient si peu le goût du gigantesque en architecture, que l'ensemble de tous les *temples* de l'ancienne Rome n'équivalait pas la masse

de la seule Basilique de St. Pierre. La voie appienne n'avait que neuf pieds de largeur, et c'était à décorer leurs demeures et non à les agrandir que les anciens plaçaient leur vanité.

J'ai voulu avant de partir, m'avancer jusqu'à l'extrémité du promontoire, pour découvrir d'un seul regard le plus bel aspect qui soit dans l'univers. J'étais à Misène, entre l'Averne et les Champs élysées, auprès des ruines de Bayes et des tombeaux des Romains. Je voyais du haut de ces rochers des vaisseaux poussés par une brise favorable dont le gouvernail se dirigeait vers la rade de Naples. Des milliers de bateaux sillonnaient le golfe, le soleil se couchait et semblait étendre, en s'abaissant, des nappes d'or dans les cieux, tandis que la terre fatiguée se préparait, par un calme parfait, aux mystères de la nuit.

Après avoir épuisé en deux jours toutes les sensations qu'il m'était permis de recevoir, je me suis embarqué pour Naples, et j'ai fait ce trajet, accompagné des chants des matelots, et pendant la plus belle soirée dont j'aie gardé le souvenir.

Portici, 2 Août 1813.

J'arrive d'une course que je viens de faire au Vésuve. Cette montagne a été si souvent décrite qu'il doit vous paraître inutile d'en parler encore. Cependant, Monsieur, les éruptions de ce volcan sont un si grand phénomène dans la nature, que je ne lasserai peut-être pas votre curiosité, en cherchant à vous rendre, aussi fidèlement que possible, les traits de ce tableau.

„Je me préparais à partir de Naples, afin d'arriver à Rome pour les fêtes de Pâques; c'était au mois de Mars 1791. Il était onze heures du soir, et je venais de rentrer à l'hôtel de Venise, où je logeais, lorsque les gens de la maison vinrent dans ma chambre, pour me prévenir que le Vésuve com-

mençait à jeter des nuages de cendres et que ces flammes annonçaient une éruption prochaine. L'air était chaud comme au mois de Juillet, et calme comme dans un beau jour d'été."

„Je suis monté aussitôt sur la terrasse de la maison. L'atmosphère était épaissie par une pluie de cendres; on les sentait tomber; mais on ne les voyait pas. Elles arrivaient d'une manière imperceptible et lente, et s'entassaient peu à peu sur la terre: elles étouffaient le bruit des voitures, et couvraient la campagne d'une teinte obscure, comme si elle s'était habillée de deuil."

„Nous apercevions cependant des flammes dans ces ténèbres; elles s'échappaient du cratère et paraissaient comme de longs éclairs. Tout-à-coup un point lumineux brilla sur le flanc de la montagne, à cent toises environ au-dessous de sa cime: c'était un nouveau cratère que les laves venaient de s'ouvrir. J'entendis s'écrier à la fois, dans toute la ville: „Voilà la lave, voilà le nouveau cratère. Il s'est ouvert de ce côté! Que Dieu et Saint Janvier viennent à notre secours! Courons implorer leur protection!" Les temples, en effet, s'ouvrirent comme de concert; toutes les cloches retentirent, et la population entière de Naples descendit sur les places et dans les rues. J'allai aussi vers le môle pour être mêlé avec la foule et partager son alarme et sa curiosité."

„Ce spectacle, tout grand qu'il était, n'avait cependant pas l'air d'une fête; car les regards exprimaient de l'inquiétude et se portaient tous vers ce point lumineux, qu'on voyait s'élargir à chaque instant. Les prêtres s'étaient déjà rassemblés auprès des autels, et les fidèles se pressaient autour d'eux. La foule entrait dans les églises par dévotion et en ressortait par crainte: elle attendait avec impatience le départ des processions, dont elle espérait son salut. On déploya leurs bannières au milieu des chants religieux, et peu après elles commencèrent à sortir des temples. Le murmure qui les annonce faisait écarter le peuple, et, à mesure qu'elles avançaient, les pas-

sans se mettaient à leur suite: les femmes mêmes descendaient de leurs voitures et marchaient dans les cendres avec les fidèles. Les processions arrivaient, par toutes les rues, vers la grande place du palais. Le Roi et la famille royale étaient sur le balcon du château; le peuple, en passant, les saluait par des cris. Les processions se remontraient sur cette immense place: elles se croisaient, allaient, venaient et s'augmentaient sans cesse, jusqu'à ce que, fatiguées de leur propre terreur, elles se décidèrent à retourner, par de longs circuits, vers les basiliques d'où elles étaient parties."

„Les nuages de cendres se dissipèrent vers le point du jour, et ses premiers rayons dissipèrent l'éclat des feux qui avaient brillé pendant la nuit. Le peuple se rassura subitement et crut le ciel appaisé, parce qu'il vit paraître l'aurore. Il oublia la grande scène nocturne à laquelle il venait d'assister, sans songer seulement qu'elle se renouvellerait le même soir."

„Je me retirai aussi; car les volcans gardent pour l'obscurité leur noble spectacle, et je voulais le voir de plus près pendant la nuit prochaine."

„Je suis donc parti pour le Vésuve vers les sept heures du soir. J'étais avec un jeune Livonien, dont j'ai oublié le nom. A mesure que le jour baissait, les flammes du volcan reprenaient de l'éclat, et nous pûmes juger, en arrivant à Portici, du chemin que la lave avait parcouru dans le jour. Ce n'était plus comme la veille un point lumineux, mais une large rivière, roulant avec lenteur et se traçant à elle-même le chemin qu'elle avait choisi."

„Nous laissâmes notre calèche à Portici et nous y prîmes des guides. Ils amenèrent des mulets pour nous servir de monture, et portaient des flambeaux pour nous éclairer; mais on aurait pu s'en passer, car les flammes jetaient assez de clarté dans l'horizon."

„Nous montions vers l'hermitage de San Salvador, au milieu des vignobles, dans un chemin pénible mêlé de pierres et de cendres. Nos mulets, habitués à ce chemin, y marchaient facilement, et nous

pouvions jouir, sans obstacle, du grand tableau qui nous environnait.“

„Nous sommes parvenus ainsi jusqu'à San Salvador: deux hermites y habitaient dans ce temps; l'un était Génois et l'autre Parisien. Ils demeuraient dans deux cellules différentes; car ils étaient brouillés, et depuis plusieurs années ils ne se parlaient plus. Nous avons été reçus chez le Parisien. Il nous donna des dattes et des oranges. C'était pour lui un jour de fête que celui d'une éruption; non qu'il fut curieux de ce phénomène, mais parce que beaucoup d'étrangers abordaient alors dans sa cellule, et lui procuraient de fréquentes occasions de parler.“

„Nos mulets s'en retournèrent de l'hermitage à Portici; car ils ne pouvaient plus nous servir. Deux guides seulement restèrent avec nous pour nous diriger vers la partie de la montagne où la lave avait pris son cours. Avant de nous remettre en chemin, nous sommes restés quelque temps assis devant l'hermitage, occupés à regarder les nuages de feu que le volcan répandait autour de lui. Enfin nous avons continué notre route. Nous voulions approcher du torrent de lave, dont la diretion menaçait déjà la malheureuse ville de Torre del Greco; mais elle fut sauvée alors, et n'a péri que trois ans plus tard.“

„Nous marchions dans les cendres et les scories, par des sentiers peu frayés. Ils nous menèrent d'abord au travers d'un large vallon. Il sépare l'hermitage de la partie supérieure du Vésuve. Gette vallée sans herbes et sans arbustes s'étendait à l'est de la montagne du côté opposé à l'éruption. Aussi elle était sombre et tranquille et n'était éclairée que par le pâle reflet que lui portaient les nuages. C'était la vallée des morts et le séjour d'un éternel silence. Elle était traversée pendant cette nuit seulement, par des caravanes de voyageurs, attirées par la curiosité, qui allaient et venaient de l'hermitage au cratère. Des flambeaux indiquaient leur marche, et à chaque rencontre elles se saluaient en passant. On ne savait dans quelle langue on devait s'adresser ce premier salut; car on ne savait à quelle nation ap-

partenaient ces caravanes. Dans cette incertitude, c'était en français qu'on s'adressait cette première parole. Qu'est-ce donc qui décidait ce choix? Sur les flancs du Vésuve, au milieu de la nuit, à trois cents lieues de la France, des étrangers empruntaient son langage pour se souhaiter un heureux voyage. Quel plus bel hommage fut jamais rendu à l'influence de son génie: puisque dans ces temps-là ce n'était pas l'empire de ses guerriers qui lui valait ce trophée."

„Après une heure de marche, nous avons commencé à gravir avec peine sur des amas de scories. Nous étions obligés de chercher notre chemin dans des passages inconnus à nos guides, parce qu'à chaque éruption la lave s'écarte de ses anciennes routes. Nous entrâmes bientôt dans un monde détruit par le feu et où tout était son ouvrage. L'air commençait à devenir brûlant, les pierres même étaient tièdes et nous voyions des nuages de pourpre passer sur nos têtes et tracer dans le ciel une route sanglante."

„Nous n'étions plus qu'à un demi-mille du but de notre voyage, lorsque nous avons rencontré une femme qui était restée seule avec deux guides dans la montagne. Elle était enveloppée d'un schall et assise sur un rocher. Elle parlait à ses guides avec véhémence. Son accent m'apprit qu'elle était Anglaise, et je l'abordai pour lui offrir mes secours, en lui demandant la cause de son émotion. Elle me répondit en français, avec l'éloquence qui naît de la présence des ténèbres et du désordre de l'univers. Elle m'apprit qu'elle était arrivée jusqu'à ce rocher, accompagnée de son mari et d'une caravane composée de ses compatriotes. Mais elle ajouta que parvenue à ce point, les guides avaient persuadé à son mari, que le reste du trajet serait trop dangereux pour elle. Elle avait fait d'inutiles efforts pour qu'il lui fût permis d'achever le voyage; mais la caravane avait passé outre, malgré ses prières et ses larmes, en lui laissant deux guides pour gardiens. Elle avait employé tous ses efforts pour engager ces guides à

la conduire; mais ils y avaient résisté, il ne lui restait plus d'espérance, elle était au désespoir: car elle voulait à tout prix voir le phénomène, dont elle attendait tant d'émotion."

„Je hasardai de lui offrir mes secours et l'appui de mon bras pour la guider dans le court trajet qui nous restait à faire. Elle l'accepta avec une confiance, dont je fus peut-être un peu surpris, quoiqu'elle n'eut d'autre motif que celui d'assister à la magnifique scène que nous préparait le Vésuve. Nous nous sommes mis en chemin, malgré les protestations de ses guides."

„Je l'aidai dans sa marche, elle s'appuyait sur mon bras, nous n'avancions que lentement, parce que nous enfoncions dans les cendres et que les scories blessaient ses pieds. Nous approchions cependant du torrent de lave, et je regardai ma compagne à la clarté du volcan. Elle était jeune et belle, elle avait la pâleur que donne l'émotion et semblait partager par son enthousiasme le trouble de la nature."

„La terre et l'atmosphère se réchauffaient à mesure que nous approchions du foyer de la lumière, et ce symptôme avait je ne sais quoi d'effrayant. Des nuages de fumée venaient au-devant de nous, nous cherchions à éviter leur passage en nous plaçant au-dessus du vent; mais la tempête était si violente, que nous fûmes deux fois enveloppés dans ces nuages brûlans et faillîmes y périr. Le sol s'éboulait sous nos pas et le feu caché sous les scories, se découvrait, à mesure que nos pieds les faisaient rouler dans les précipices."

„Nous avons atteint, non sans peine, le terme de notre voyage. Les amis de ma jeune compagne y étaient déjà arrivés; mais ils étaient tellement occupés du spectacle qui frappait leurs yeux, qu'ils n'avaient pas aperçu notre approche. Il fallait pourtant les aborder, et je n'étais pas sans inquiétude sur les reproches qu'ils étaient en droit de nous adresser; mais notre entreprise avait réussi, le succès *justifie* tout; on pardonna notre imprudence, et nous

ne fûmes plus occupés qu'à jouir en silence de la grandeur du tableau offert à nos regards."

„Son mari l'appela du nom de Florinda. Je ne lui en ai pas connu d'autre. Vingt-deux ans se sont écoulés dès-lors. Peut-être Florinde lira-t-elle ces lettres. Elle se rappellera alors cette montagne, cette nuit et cet étranger qui a guidé ses pas vers cet océan de feu."

„Nous regardions ensemble le fleuve embrasé dont les flots passaient devant nous. Ils ne coulaient pas comme ceux d'un fleuve ordinaire, mais roulaient sur eux-mêmes, comme des débris de rochers. Son cours s'élargissait continuellement, parce qu'il rallumait à mesure les vieilles scories et la montagne paraissait ainsi s'embraser toute entière."

„Le fleuve avait déjà quelques cents pieds de largeur, et sa marche redoutable allait l'amener au bord d'un précipice. Il devait tomber dans ce gouffre avant la naissance du jour, et nous voulions attendre ce moment. Nous mesurions de l'oeil le trajet qu'il avait encore à parcourir. Il s'approchait lentement, mais sans repos; les scories s'enflammaient devant lui et préparaient sa route. Les torrens de feu atteignirent enfin le bord des rochers, et ils roulèrent avec un effroyable bruit."

„Il sortit de cet abîme des tourbillons de fumée; les vents soufflaient de toutes parts et les entraînaient dans les airs, pendant que les laves s'amassaient dans ce gouffre et le comblaient de leurs débris."

„Ce réservoir naturel arrêta la violence du courant, et sauva les habitations qu'il menaçait déjà. Il aurait fallu plusieurs jours pour qu'il fût rempli par le feu, et l'éruption s'arrêta avant ce moment fatal. Trois ans plus tard, les laves ne trouvèrent plus les mêmes obstacles, elles s'écoulèrent vers la mer et détruisirent sans retour la ville de Torre del Greco."

„Le jour parut à l'horizon, et comme par une douce magie, l'éclat de la nuit se dissipa de lui-même et s'évanouit devant la clarté du jour. Le feu pâlit,

les vapeurs blanchirent, et il ne resta plus sous nos yeux que le singulier aspect d'une montagne se mouvant sans efforts, et roulant sur elle-même."

„Il était temps de nous retirer, car la présence de ce feu, voilé par le soleil, est d'un grand danger. On peut en être consumé avant d'apercevoir son approche. Nous avons alors repris le même chemin; nous sommes revenus à San-Salvador, et de là à Portici. Nos voitures nous y attendaient: ce fut là où je me suis séparé de Florinda, et dès-lors je ne l'ai jamais revue."

Rome, 10 Septembre 1813.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire un jour, Monsieur, que les bergers de la Suisse que vous aviez envoyés de vos terres de Crimée, pour soigner les bestiaux, étaient presque tous revenus après quelque temps de séjour dans ces contrées lointaines. Vous ajoutiez qu'ils n'avaient d'autres motifs de leur retour prématuré que celui de la tristesse que leur faisait éprouver le manque d'arbres dans les steppes de la Tartarie. Sans cela, disaient-ils, ils y seraient restés; car la vie qu'ils y menaient leur paraissait heureuse à tous les autres égards.

L'imagination exerce donc une influence secrète, même sur les hommes qui ne semblent devoir être occupés que du désir de pourvoir à leur existence. J'ai cherché en voyageant à m'assurer de cette influence, dont l'action peut s'étendre bien au-delà du champ qu'on lui assigne, parce qu'elle agit sur nous à notre insçu et sans obstacle. Il y a mille dispositions inexplicables de notre être qui ne dépendent peut-être que de cette influence mystérieuse que la nature insensible déploie sur nous.

On ne découvre cependant que de faibles indices de cette sensibilité chez les habitans des campagnes; parce que ce sont les habitudes qui ont le plus d'empire sur eux, et je n'ai réellement reconnu l'impres-

sion produite par l'aspect des campagnes que chez les bergers des troupeaux voyageurs. Cette classe d'hommes mène une vie contemplative et reposée dans laquelle tous les événemens de la nature deviennent importans. Ils ont le temps de les observer et le besoin de les prévoir, pour s'en mettre à l'abri. Ils vivent presque seuls au milieu de cette nature, et ils cherchent dans les impressions qu'ils en reçoivent un langage et des émotions que la société ne leur communique point. Aussi trouve-t-on presque toujours sous l'écorce rude des pâtres voyageurs, une intelligence et une sorte de désintéressement des choses de la vie dont l'originalité m'a toujours frappé.

Il est difficile pourtant de refuser à croire que les laboureurs éprouvent, plus ou moins, un effet sensible de la beauté des campagnes qu'ils cultivent. Il peut être inaperçu, mais n'en influe pas moins sur leur caractère. S'il y a quelque chose de vrai dans cette opinion, les villageois du royaume de Naples doivent ressentir plus que d'autres l'influence de la bienveillante bonté que la Providence exerce envers eux: car ils vivent au sein des plus belles campagnes de l'univers. Leur fertilité diminue les fatigues du laboureur et adoucit sa vie; tandis que le rapprochement des montagnes, des mers et des vallées offre par-tout aux regards des images variées de la beauté de cet univers.

Plus on avance vers le midi et plus on trouve de richesses et de grandeur dans cette terre, que les volcans détruisent et renouvellent tour-à-tour. Aussi n'ai-je pas pu me résoudre à retourner subitement à Rome. J'ai voulu pénétrer un peu davantage dans le royaume de Naples afin de jouir de cette température orientale et de la vue de ces sites si nobles et si agrestes.

J'ai pris à Naples une voiture légère du pays, faite pour parcourir des chemins peu frayés, et je suis parti, sans que le plan de mon voyage fût même encore bien arrêté. Les ardeurs de l'été commençaient à s'apaiser, les nuits devenaient plus longues, et des pluies abondantes avaient rafraîchi l'air et

abattu la poussière. Je n'aurais pu choisir une saison plus belle.

J'ai pris la route de Portici, et je ne me suis arrêté qu'à Pompeïa où j'ai passé le reste du jour. Je ne vous dirai point ce qui a été dit avec tant d'éloquence, sur l'effet imprévu qu'on ressent à la vue de ces beaux restes de l'antiquité. Les cendres en ont conservé la jeunesse, et il ne paraît leur manquer que des habitans. J'ajouterai seulement, Monsieur, que dans ces quatre dernières années on a beaucoup étendu les fouilles. On a découvert un quartier tout entier, dont la structure ornée avec soin, indique la demeure d'une classe de propriétaires plus riches que ceux des habitations precédemment connues. On a retrouvé une seconde des portes de la ville. Encore quelques années de travail, et Pompeïa sortira toute entière du tombeau où elle a séjourné tant de siècles.

Il n'y a point de ruines en Italie et peut-être dans le monde entier, qui inspirent autant d'intérêt que celles de Pompeïa, parce qu'il n'y a rien de conjectural dans tout ce qu'on y voit. L'imagination n'y a rien à rétablir et rien à supposer. Tout y est resté tel que les Romains nous l'ont laissé; tout y indique leurs habitudes. On voit avec eux, on use leurs meubles, on mange à leur table, on regarde leurs dessins, on lit leurs manuscrits. Tout le temps qui s'est écoulé depuis le jour où Pline vint y chercher la mort, semble être effacé, et ce pourrait être hier.

Je suis resté long-temps occupé à regarder le travail des ouvriers employés aux fouilles. Ils venaient de parvenir dans l'intérieur d'une maison, et chaque coup de bêche, allait amener une découverte. De toutes les choses de cette vie je n'en connais point dont l'intérêt soit aussi vif que celui d'une fouille dans une terre célèbre.

L'espoir et la curiosité agitent également; l'imagination est émue par le souvenir de toute l'histoire, que cet instant retrace. Les yeux restent involontairement attachés sur la truelle, dont l'ouvrier se sert

pour écarter les cendres avec précaution de peur de briser les objets que le hasard va lui offrir.

J'étais immobile à côté des travailleurs. Ils sortaient des pelletées de cendres, qu'on jetait dans des brouettes. On aperçut un mur; il était peint à fresque; de jolies arabesques paraissaient peu à peu. Peut-être leurs médaillons vont-ils nous apprendre quelques secrets de l'antiquité? Mais notre attente fut trompée, ils ne présentaient que des caricatures. Les anciens ont excellé dans ce genre; il nous apprend qu'ils se faisaient les mêmes idées que nous, de ce qu'il y a de ridicule dans l'homme et de comique dans la vie.

Le travail continuel en vidant la chambre des cendres dont elle était remplie, nous rapprocha de sa région inférieure et on redoubla de précautions parce qu'on s'attendait à y trouver des meubles et des objets précieux. La truelle toucha en effet un corps dur et résistant. L'ouvrier écarta les cendres avec lenteur, et il aperçut un ornement de bronze. De jolies feuilles sculptées sortaient de la terre; elles tenaient à des rameaux, ils portaient des fruits; c'étaient des oranges. La tige de l'arbre reposait dans un vase du même métal; il lui servait de piédestal. Ce bronze d'une élégance charmante, n'était qu'un candelabre, dont les fruits portaient des becs de lampe, et répandaient l'éclat de vingt lumières. Les arts n'ont rien produit de plus naturel et de plus gracieux que ce candelabre, que j'ai vu reparaître après deux mille ans, aussi pur et aussi poli que lorsqu'il sortit pour la première fois des mains de l'ouvrier.

A côté de ce bronze et sur le même appui, nous avons trouvé un buste de Marius. Je m'étais flatté d'assister à des découvertes d'un plus grand intérêt; mais la nuit fit cesser le travail, les ouvriers se retirèrent, ainsi que les antiquaires, et je les suivis à regret. J'ai conçu pendant ce peu de momens comment on pourrait passer dans ces lieux sa vie toute entière, sans éprouver jamais un moment de fatigue ni d'ennui.

J'ai continué le lendemain à suivre les contours du golfe, en allant vers le promontoire de Sorrente. A mesure que je m'éloignais du Vésuve et de ses bases couvertes de scories, je rentrais dans une belle région de terres à cendres. Le chemin était bordé par des maisons, dont la plupart servent de séjour de plaisance à de riches Napolitains. L'art les a décorées, presque toutes étaient peintes à fresque, et ornées de statues imitées des anciens. Le toit de ces maisons, entouré de balustrades, était couvert d'arbustes: on va jouir dans ces bosquets aérien, de la fraîcheur du soir et de la beauté du site. Autour de ces pavillons, on voyait des jardins peu vastes, mais embellis par les soins du jardinier. Sur les pilastres du portail s'élevaient de grands aloès dans des vases taillés avec des blocs de lave. Tout rappelait dans ces demeures, le goût recherché des anciens. Je trouvai quelque charme, à la vue de ces habitations soignées, car il y a une sorte de beauté dans le mélange des oeuvres régulières de l'art, avec celles d'une nature agreste et fertile.

Je suis arrivé à Castellamare, après avoir parcouru constamment des bords riches et peuplés. Les volcans semblent avoir menagé jusqu'à présent cette côte orientale de la baye de Naples, comme pour réserver à ses habitans des demeures champêtres et un séjour enchanteur. Car au-delà de Pompeïa on cesse de voir dans les campagnes les traces du désordre causé par le Vésuve. La nature y est jeune et vigoureuse, elle s'étend le long du rivage en pentes insensibles, et sur lesquelles croissent ensemble des oliviers et des mûriers, de la vigne et des orangers. Cette terre favorisée du ciel occupe tout l'espace compris entre Sorrente et Salerne, et on le désigne par le nom de Piave de Sorrente.

La plaine de Sorrente entourée par la mer comme une presqu'île, finit à Salorne et à peu de distances au-delà de cette ville, on rentre déjà dans une Maremme, c'est-à-dire, dans un pays de mauvais air. Le royaume de Naples n'est pas entièrement exempt de ce fléau. Il se reproduit dans des contrées sem-

blables, sur les bords de la Méditerranée et jamais sur ceux de l'Adriatique.

Les régions mal saines s'annoncent d'elles-mêmes, par la cessation de la culture et l'absence de population villageoise. La propriété se divise en grands domaines, dont l'apparence est celle d'un désert. Dès leur entrée, les chemins s'y perdent dans le gazon, et on n'en retrouve que de faibles traces qui suffisent à peine à diriger les passans.

Des chênes verts, des aloès et des cyprès croissaient épars dans les herbages de cette Maremme; car le sol, en approchant du midi, devient toujours plus riche et la végétation plus vigoureuse. Quelques ruines, moitié romaines et moitié gothiques, se montraient de loin en loin, entourées de figuiers. Quelquefois on apercevait auprès de ces débris des pâtres armés de lances, qui de là observaient la marche de leurs troupeaux. Souvent aussi on les voyait passer aux bornes de l'horizon, courant à toutes jambes sur un cheval rapide, comme s'ils fuyaient un danger. Les troupeaux qu'on leur a confiés erraient aux alentours, aussi sauvages que leurs bergers. Ces animaux farouches contemplent, avec un étonnement stupide, les objets nouveaux que le hasard conduit dans leurs domaines. Familiers dans ces plaines, ils en sont les seuls habitans et ne permettent pas qu'on vienne partager le domicile que la providence leur a destiné.

Après avoir cheminé long-temps dans les Maremmes, on découvre aux confins de l'horizon des édifices solitaires, mais entiers et que le temps a respectés. Ils grandissent à mesure qu'on avance, et l'on découvre enfin une colonade massive et des formes régulières. Ces monumens se détachent sur l'azur du ciel, et on distingue leur architecture à un grand éloignement. Ce sont les trois temples de Poestum et le terme où les étrangers finissent leur voyage.

De toutes les ruines de l'Italie, celles de ces temples sont les plus anciennes et les plus imposantes. Elles ont été bâties dans les temps inconnus

qu'on appelle héroïque, parce qu'il est facile de placer des héros par de là l'histoire du genre humain. Ces temples ont été témoins de la longue histoire de Rome, ils l'ont vue finir et semblent destinés à assister de même au dernier jour du monde.

A quelle période de l'histoire, à quel âge de la terre, faut-il placer l'époque de l'existence de ces nations, inconnues, mais étonnantes, qui bâtissaient en Italie les murs ciclopéens, pendant qu'elles élevaient en Afrique les pyramides de Gizé et l'avenue des Sphinx? L'histoire se tait et ne nous apprend pas les miracles de cet âge, dont les monumens confondent notre raison, et jusqu'à notre imagination: car ils paraissent être au-dessus du pouvoir de l'homme sur la terre. Rien dans la nature ne nous a dévoilé jusqu'à ce jour les singuliers mystères de cette civilisation monumentale. Civilisation assez grande pour étonner encore l'univers par ses débris, et assez religieuse pour avoir élevé à ses dieux des colosses pour autels, et à ses morts des montagnes pour tombeaux.

Comment se sont perdues toutes les traces de ces peuples de géans, qui avaient des mammouths pour animaux domestiques et se faisaient des remparts avec des rochers? Les ruines qu'ils nous ont laissées surprennent d'autant plus, que nous ne pouvons concevoir le génie des siècles, qui présidèrent à leur naissance. C'est un monde dont le secret n'est pas venu jusqu'à nous, et nous ne pouvons rien à cet égard; si ce n'est de rester muet devant les augustes monumens de cet âge, que le temps nous a conservés, en les plaçant dans des déserts. La nature de nos jours ne paraît pas même avoir assez de force pour détruire ces ruines, tant elles sont massives, et la terre semble avoir pris une si longue habitude de les porter sur ses flancs, qu'elles ne semblent plus y être que comme une oeuvre même de la création.

Ces énormes colonades immuables au milieu des solitudes et des siècles, n'ont plus d'autres destinées,

que celle de voir écouler les saisons et de servir de retraites aux animaux de la plaine; car ils se rapprochent de ces temples, pendant les tempêtes, pour y chercher un abri. On voit souvent un vieux buffle venir attendre le retour du soleil derrière la colonne, qu'il a choisie, depuis vingt-ans, pour établir son domicile. Le reste du troupeau le respecte comme le maître du désert, et ne lui dispute jamais la place qu'il s'est marquée.

On éprouve en se reposant sur ces débris, une émotion que je ne saurais vous rendre. On croit assister à une scène où tout se passe dans un monde et dans un siècle étrangers à nos siècles. Rien dans la nature solitaire qui entoure ces temples, ne détruit cette profonde illusion, et alors, qu'on s'éloigne de ce théâtre d'un monde inconnu, cette illusion vous suit pendant long-temps et rend tous les aspects de l'univers froids et petits auprès d'elle.

La grande impression causée par la vue des monumens qui appartiennent aux temps héroïques, est précisément opposée à celle qu'on éprouve en étudiant les ruines de la civilisation romaine. Ceux-là étonnent par la dissemblance totale qu'ils indiquent entre leurs siècles et les nôtres: tandis que les vestiges des Romains annoncent, au contraire, une entière similitude entre leurs moeurs et les nôtres. Tout se ressemblait entre eux et nous. Les intérêts qui les agitaient, sont encore ceux auxquels nous mettons du prix. Les lois, les habitudes, tous les ressorts qui font mouvoir les hommes et les sociétés, nous sont demeurés communs. Et si nous savons mieux que les Romains dissimuler la vanité que nous recélons au fond de l'ame, c'est que le temps nous a appris à devenir moins naïfs et moins naturels.

J'ai quitté la route de Naples après avoir dépassé Salerne et j'ai pris le chemin de Nola, en me dirigeant à l'orient du Vésuve. De Nola je me dirigeai vers Alisi. Je me rapprochais toujours davantage de la grande chaîne de l'Apennin; je la voyais à l'horizon, mais je ne parvins pas à l'atteindre; parce que je suivais une direction à peu près paral-

lèle. Je passais de vallées en vallées, quelquefois au travers de gorges sauvages et souvent en gravissant. J'y allais comme à l'aventure, me confiant au hasard, qui presque toujours m'a bien servi. Je logeais chez les curés des bourgs où je m'arrêtais: c'étaient autrefois les couvens qui recevaient les voyageurs dans ces routes de traverse. Les curés exercent seuls aujourd'hui le devoir de l'hospitalité, et il est impossible de le faire avec plus de bienveillance et de simplicité. Mes guides ne mettaient pas même en doute la réception que je recevrais d'eux. Ils me conduisirent en droiture à la porte du presbytère et m'engageaient à descendre de cheval, avant même d'avoir vu paraître les gens de la maison.

On est beaucoup moins attaqué des bandits dans ces contrées que dans le voisinage des grandes routes. Il y passe si peu de voyageurs, qu'ils perdraient leur temps à les attendre. L'usage d'ailleurs n'est pas d'attaquer ni de voler dans ce pays. Le même bandit, dont la rencontre est si dangereuse auprès de Terracine, laisse ici les voyageurs continuer paisiblement leur chemin: parce qu'il est habitué dès son enfance à respecter le territoire de ces vallées. Tout est opinion ou habitude dans l'histoire du coeur humain.

Je suis rentré enfin dans l'État de l'Église, par Alatri. J'aurais desiré pouvoir visiter le Mont-Cassin, en passant dans son voisinage; mais ce berceau des institutions monastiques était vide et désert, et j'en étais séparé par des chemins difficiles et des montagnes incultes. J'ai retrouvé dans cette partie si inconnue des terres de l'Église, une nature également montueuse et pittoresque, mais beaucoup moins fertile que celle de l'état de Naples. La nature de cette région pour avoir été usée par le temps et la culture, conserve cependant des restes de beauté. On y voit encore des oliviers, des chênes verts et des treilles de vigne. Les montagnes en se détruisant y ont gardé des formes heureuses et hardies, et les lignes qui terminent l'horizon se suivent et s'enchaînent les unes aux autres, en décrivant des courbes

si belles, que l'art du plus habile peintre ne saurait les mieux choisir.

Toutefois, malgré son agreste beauté cette contrée dont l'air est aussi pur que le ciel, n'est pas assez fertile pour nourrir ses habitans. Ils s'alimentent par l'émigration. Ce sont eux qui viennent chaque année remplacer les habitans que le mauvais air décime constamment dans les Maremmes de Rome. Ils viennent en garder les troupeaux et en moissonner les champs. Souvent aussi pour occuper leurs loisirs, dans l'intervalle des récoltes, ils se réunissent aux troupes de bandits et vont attaquer les voyageurs dans les marais pontins.

Il n'y a que six lieues de Subiaco à Tivoli, mais on les parcourt lentement, parce que le chemin, à peine tracé, suit les pentes des montagnes. La nature devient plus sauvage, on n'y voit plus d'habitans, mais seulement des chênes verts et des lauriers. De grands aloès fleurissaient sur les rochers, et donnaient à ces solitudes quelque chose de royal. J'étais alors dans la vallée de l'Anio, sur ces bords autrefois si rians et si peuplés. Horace les a chantés; il y possédait une maison de campagne. Je me suis arrêté à Licenza pour en chercher les ruines. Mais je n'ai vu que des fondemens de briques, ils indiquaient seulement par leurs débris, la place où il avait existé un bâtiment. Comment pourrait-on d'ailleurs se flatter de revoir les ruines des simples habitations des Romains? Elles n'étaient construites qu'en briques et sur de si petites dimensions, que de tels édifices sont bientôt réduits en poussière par le laps du temps. Mais si les regards n'aperçoivent que des traces incertaines de la maison d'Horace, l'imagination se rapproche de lui, dans ces lieux qu'il a rendus célèbres. Son souvenir remplit cette nature et lui donne l'intérêt qui n'appartient qu'aux terres classiques. Ce sentiment m'a suivi le long des rives de l'Anio et ne m'a plus quitté dans le trajet qui me restait à faire.

Après trois heures de marche, j'ai vu l'horizon s'ouvrir, et les montagnes en s'abaissant m'annoncèrent l'approche de Tivoli. Je n'étais plus séparé du vaste

horizon qui entoure la campagne de Rome, que par un dernier coteau. Pendant que j'en tournais la cime, j'ai entendu le bruit de la chute des eaux. J'ai fait encore quelques pas, et j'ai revu les toits de Tivoli, ses temples, ses rochers et les vallons qui l'environnent. J'ai passé le pont de l'Anio, je suis entré dans Tivoli, j'ai fait un détour dans une rue étroite et je me suis arrêté à l'auberge de la Sibille, où j'avais déjà été tant de fois dans ma vie.

Je suis resté à Tivoli le jour suivant, je me suis reposé au bruit de ses cascades, et j'ai attendu le soir pour retourner dans les jardins de la Villa Adriana. Je suis descendu dans la plaine sans avoir besoin de guide. J'ai passé sous les bois d'oliviers, loin de la grande route. Je n'y ai rencontré que quelques laboureurs qui allaient ou revenaient de l'ouvrage. J'aperçus bientôt des ruines au milieu de ces champs. C'étaient celles de la Villa Adriana. J'entrai dans cette enceinte qu'une haie mal fermée sépare du reste de la campagne. Je n'y rencontrai ni passans, ni ouvriers, des cigales et des oiseaux en étaient les seuls habitans. J'allai sans obstacle d'une des ruines à l'autre, j'en contemplais en silence l'antique vétusté, parce que je ne pouvais communiquer à personne les impressions que je recevais. Elles n'en étaient que plus profondes; car la scène où j'assistai sans témoins, était d'une grande solennité. Le disque du soleil allait se plonger dans la mer, ses derniers rayons éclairaient la nature et teignaient de pourpre ces ruines solitaires.

Les débris de ce parc nous ont appris le secret d'embellir les jardins. La Villa Adriana n'est plus aujourd'hui que le modèle parfait de l'un de ces jardins, que l'imitation transporta en Angleterre, où ils ont pris le nom qui les désigne.

Des ruines sont éparses dans ce séjour abandonné. Ce sont les restes des palais, des temples, et des naumachies qu'Adrien y avait fait construire. L'art y a négligé le terrein qui les entoure; il est laissé à lui-même et s'est couvert d'arbustes et de gazons. Le lierre et la mousse tapissent les flancs

de ces murailles antiques, et quelques arbrisseaux en couronnent le faîte. Rien n'y annonce la présence de l'homme, et cependant tout l'attire et le charme dans cette solitude, dont il a essayé d'imiter la noble vieillesse et le sauvage abandon.

J'ai cherché le jardinier, gardien de la Villa, et j'ai été vers la maison qu'il habite, auprès de la grande porte d'entrée. Deux enfans pâles comme la mort, étaient assis devant cette porte; ils n'avaient pas même la force de jouer ensemble. Je demandai leur père, et ces enfans me dirent que je le trouverais dans la maison. Ce malheureux y était en effet, assis auprès du feu, saisi par la fièvre et frissonnant de tous ses membres. Sa femme gisait dans un lit, plus faible encore que lui, et je ne pus pas même ressortir de l'enceinte par la grande porte d'entrée, parce qu'aucun d'eux n'avait la force de l'ouvrir et de la refermer.

J'ai quitté la Villa Adriana avec les derniers rayons du jour; je suis monté dans une calèche et après deux heures de marche je suis rentré dans Rome par la porte St. Laurent, ayant terminé cette longue tournée avec le mouvement de joie que m'a toujours causé la vue de cette première de toutes les villes.

Ferrare, 5 Octobre 1813.

L'Italie est peut-être, celui de tous les pays de l'Europe et du monde, dont les divers aspects présentent le plus de dissemblance et de variété. Les voyageurs en parcourant ses différentes régions, traversent successivement des montagnes sauvages et des collines soigneusement cultivées, des vallées fertiles et des plaines désertes. Ses regards se reposent quelquefois avec complaisance sur de riantes campagnes où tout lui retrace l'image de la félicité sociale: tandis qu'auprès de ces régions, il s'en trouve d'autres qui semblent avoir été abandonnées par la Providence, pour servir de tombeau à l'espèce humaine.

Cette variété infinie dans les formes sous lesquelles la nature se montre en Italie, provient de deux causes également intéressantes à observer. L'une appartient au domaine de la création, et l'autre à l'empire que l'homme exerce sur la terre, dont il peut à son gré orner ou détruire la beauté primitive.

On reconnaît en Italie, mieux que par-tout ailleurs, l'influence des habitudes sociales sur les oeuvres de la divinité, parce que le genre humain n'a joui nulle part d'un règne aussi long sur la nature. Les diverses formes de la civilisation ont fait éprouver tour-à-tour à cette superbe région, toutes les chances de décadence et de prospérité. L'histoire y devient pour ainsi dire expérimentale, et on peut y étudier sans efforts les changemens que les diverses combinaisons de la société peuvent apporter aux formes élémentaires du globe.

Il est facile de remarquer encore, dans chacune des souverainetés qui s'étaient divisées le sol et l'histoire de l'Italie, le génie de l'état auquel appartenait chacune de ces divisions. C'est ainsi qu'on retrouve dans l'agriculture florentine, le siècle de la plus haute civilisation. On reconnaît dans les alentours de Gênes l'esprit d'un état jaloux d'une indépendance souvent compromise et qui s'efforçait de la conserver en rendant son abord difficile et dangereux. Les ruines de Volterra racontent l'anéantissement de son indépendance, et les solitudes de la campagne de Rome indiquent la douce nonchalence de l'Église pour les objets terrestres.

Les plaines de Crotone sont un des plus beaux théâtres de l'industrie humaine. La nature en avait fait un marais, l'industrie en a fait des prairies; elles étaient malsaines, elles sont devenues salubres; elles étaient désertes, elles sont aujourd'hui habitées par une population dont le bien-être assure le bonheur. L'art, à la vérité, y a tout préparé, tout ordonné; tout jusqu'aux courans d'eau s'y meut avec régularité; il semble qu'il devrait en résulter de la monotonie; mais il y a dans ces campagnes tant d'arbres et de verdure, on y entend bourdonner tant

d'insectes et chanter tant d'oiseaux, qu'on peut se croire au milieu d'un bocage, où l'homme n'aurait fait qu'ouvrir des chemins et défricher des champs.

Peu après avoir dépassé ces belles vallées on arrive à Arezzo. On retrouve dans cette ville le stile toscan et l'élégance florentine, qu'on avait perdue de vue, dans les bourgades dégradées des états de Naples et de l'Église. Ici la jeunesse des édifices est conservée avec soin; de larges pavés, souvent renouvelés maintiennent dans les rues un marcher commode et une propreté recherchée. Les promenades, les fontaines, toutes les propriétés publiques sont soignées et respectées en Toscane, à l'égal de celles des particuliers. Arezzo est située dans la fertile vallée de la Chiana, non loin de l'Arno.

On descend enfin des hauteurs de San-Donato à Florence, le long d'un torrent rapide, mais contenu par les murs d'une foule de terrasses et de jardins. La culture et la population florentine reparaissent avec leur recherche et leur costume gracieux. La nature s'épanouit sur les bords charmans de l'Arno, et on ne peut rester insensible aux tableaux qu'elle présente aux regards. Ils semblent cependant n'avoir été peints qu'à la gouache, et ils n'ont aucun des traits qui rendent les paysages du midi de l'Italie si nobles et si grands.

Il y a un assez vif plaisir à revenir en voyageant, aux mêmes lieux qu'on a visités naguère. On a contracté, sans s'en apercevoir une sorte de relation et d'amitié avec les lieux où l'on a trouvé quelque bonheur. Il semble qu'on y ait acquis un droit de domicile. On se trouve familier avec tous les objets qui se présentent. J'ai éprouvé ce plaisir en me retrouvant à Florence, dans la chambre que j'avais occupée à mes précédans voyages. Les fenêtres s'ouvraient sur l'Arno et j'eus l'occasion de remarquer combien il y avait de ressemblance entre ce quartier de Florence et celui du louvre. Je me rappelai qu'on devait aux deux Reines de la famille des Médicis les embellissemens de ces quartiers de Paris, et je ne fus plus surpris de cette conformité

L'Italie était alors l'unique patrie de la mode et du goût, et on allait y chercher des modèles pour tout ce qu'on voulait embellir ailleurs.

J'ai été à la tribune, revoir la Venus, dont Canova à fait présent à Florence. Les hommes la trouvent plus belle que celle de Médicis, les femmes lui préfèrent celle-ci: elles ont raison, car sa concurrence serait, je crois, moins dangereuse. J'ai été au Musée, chercher le Cavalier Bardi et les belles collections qu'il soigne et qu'il protège. Il me conduisit dès le soir même à une séance solennelle de l'académie des Géorgofiles, où l'on devait distribuer des prix.

Cette académie, doyenne des Sociétés d'Agriculture, tient ses séances, dans la vaste salle d'un superbe palais. On avait jonché de verdure et de fleurs les abords de cette salle, comme si les productions des champs venaient offrir ainsi leurs hommages aux lettrés, qui s'occupent à les fertiliser. Les académiciens étaient rangés autour d'une estrade, sur laquelle le président était assis. On voulut bien m'admettre sur ces bancs; un grand nombre de spectateurs les entouraient.

Le sécrétaire lut un résumé des travaux de l'académie, pendant l'année qui venait de s'écouler. Puis un membre se leva pour lire un éloge agréable et rapide d'un des académiciens, dont on déplorait la perte récente. Il me parut par l'intérêt qu'excitait cet éloge, qu'il était vivement regretté à Florence. Je fus surpris et vous le serez, je pense, comme moi, d'entendre louer ce vieillard dans cet éloge funèbre, d'avoir été pendant cinquante ans, amant tendre et fidèle, d'avoir rempli ainsi, d'une manière exemplaire, les devoirs de cet état. Ce trait peint mieux les moeurs italiennes, telles qu'elles étaient naguère, que n'auraient pu le faire La Bruyère ni La Rochefoucault.

Un petit abbé fit ensuite lecture à l'assemblée d'une dissertation sur le sucre de Betteravès. Elle était remplie de grâce et d'ironie; c'était le modèle *le plus* parfait de la plaisanterie attique. Elle excita

de vifs applaudissemens, et je doute que la langue française permît d'employer sur un tel sujet un comique aussi piquant.

On m'a fait l'honneur de me recevoir au nombre des correspondans de l'académie, et je voudrais pouvoir mériter ce titre.

Le lendemain j'ai été au Poggio à Cajano, l'habitation favorite des Souverains de la Toscane. Cette demeure royale a un caractère unique de magnificence et de simplicité. Elle est à la fois noble et rustique, grande et pourtant champêtre. Les Médicis ont fait bâtir sur un tertre voisin de l'Arno, une maison carrée, d'un style lourd et qu'on a depuis nommé rustique. La toiture prolongée couvre en entier un vaste balcon, dont le contour se dessine sur les quatre côtés de l'édifice. De ce balcon, les regards se promènent sur les rians tableaux qu'offrent de toutes parts les montagnes et les vallées. Du côté du midi, un potager clos de murs et garni de treilles et d'espaliers, occupe cette face du château. Les autres ont vue sur des prairies coupées de canaux et ombragées de plusieurs espèces d'arbres. L'intérieur est orné avec assez de recherches. Ce local n'a rien de plus splendide que ne l'aurait la demeure d'un particulier riche mais simple, dont l'ambition se borne à rendre son habitation et ses domaines commodes et productifs, et veut que tout, jusqu'à son avenue lui rapporte des fruits. Les Médicis ont empreint ce caractère sur toutes leurs créations.

Arrivé sur la haute cime de l'Appenin, auprès des Filigares, sur les confins du Bolonais, on découvre à la fois les plaines de la Lombardie, l'Adriatique, l'Illyrie et les Alpes. Un nouvel horizon s'ouvre aux regards, il annonce la richesse du sol et le luxe des campagnes. Le charme poétique des vallées du Tibre et de l'Arno s'évanouit avec la magie de leurs noms et la verdure des cyprès. Les couleurs de l'orient disparaissent avec la pompe de la terre et la splendeur des cieux. On revoit au nord de l'Appenin le sol des prairies avec l'aune et le frêne; ils entourent des champs où croissent le trèfle et le blé;

on retrouve en même temps les plantes indigènes aux zones septentrionales du globe, avec les teintes qu'elles répandent sur les campagnes. Les animaux eux-mêmes n'ont plus cette phisionomie sauvage, ni ces mouvemens fiers, apanage de la liberté. On voit dans le Bolonais des vaches pesantes d'embonpoint, pâturant mollement sur une riche prairie, où des enfans les gardent en jouant. La nature assoupie n'y présente plus à l'homme qu'un sol fertile et qui se montre heureux de produire des fruits et des moissons. Là, des blés pliant sous leur propre poids, se penchent en s'affaissant sur eux-mêmes: ici, des maïs élèvent jusqu'à vingt palmes leurs têtes orangées; plus loin, un canal ombragé verse à grands flots sur une prairie desséchée, qui reverdit en une seule nuit. Dans le champ voisin de longs alignemens de pastèques et de melons couvrent le sol de leurs beaux fruits. On voit le métayer venir vers le soir cueillir ces melons. Il choisit les plus mûrs, et ses enfans tout joyeux les amoncèlent en attendant que leur frère ainé, après avoir dételé sa charrue, vienne avec de puissans boeufs, attelés à la charrette, charger tous ces monceaux pour les emmener à la ferme, au milieu des cris de joie de toute la famille.

Au sein de cette merveilleuse fécondité de la terre, on voit pendre du branchage de tous les arbres, de longues grappes de raisin, dont le rouge purpurin se détache sur le feuillage, et ajoute un trait de plus à la richesse de cette culture.

Elle se prolonge ainsi sur la rive droite du Po jusqu'à Parme; tandis que vers l'Adriatique, on trouve à l'embouchure de ce fleuve une contrée singulière et dévastée, qui porte le nom de Polesin. Cette région commence au-dessus de Ferrare, et s'approche des bords de la mer en s'élargissant comme un delta, sous la forme d'un triangle.

Le Po arrive sur les confins de cette plaine, chargé de toutes les eaux dont les Alpes et les Apennins lui ont envoyé le tribut. La lenteur de sa marche dans ces prairies a laissé déposer peu-à-peu au

fond de son lit, le limon qu'il charie avec lui. Ce lit exhaussé par ces dépôts est enfin devenu supérieur au niveau du sol qu'il traverse. Les eaux auraient donc inondé ces plaines depuis long-temps, si les habitans voisins, pour prévenir cette submersion, n'avaient pas élevé successivement des digues pour contenir et régler le cours du fleuve. Elles lui forment ainsi un lit artificiel dans lequel les eaux se trouvent soutenues à une élévation supérieure à celle du niveau des terres riveraines.

Il a fallu créer de cette manière à force de travail des lits artificiels à chacun des bras du fleuve. On frémit en pensant aux dangers toujours imminens que courent les habitans voisins d'un si prodigieux amas d'eaux, constamment prêtes à renverser les digues qu'on lui oppose et à submerger les campagnes. D'épouvantables inondations viennent aussi détruire périodiquement tout ce qui existe aux alentours; car dans ce delta, on ne trouve pas une colline, pas un réfuge, et l'on a même renoncé à préparer par des constructions, des moyens de salut.

En quittant Bologne on continue à voyager pendant cinq lieues dans la fertile province qui entoure cette ville, puis on approche de la branche orientale du Po; alors la campagne commence à se dépouiller d'arbres et à prendre une teinte fade et monotone. Les clôtures, les fermes et les cultures diminuent peu-à-peu. Elles deviennent de plus en plus clair-semées et enfin elles cessent tout-à-fait. Quelques laboureurs seulement plus hardis que leurs voisins prolongent ça et là quelques sillons dans la plaine. La route qui était solide et retentissante, devient en même temps sourde et terreuse; le fer des roues et le pas des chevaux ne s'y font plus entendre. On ne voit qu'un horizon immense, mais uniforme; il se prolonge indéfiniment, sans qu'on puisse même se rendre raison de ce qui le termine. On n'aperçoit rien de distinct, si ce n'est les digues dont on s'approche lentement. Elles s'étendent à perte de vue, comme un rempart de verdure. Au-dessus de ce boulevard, on voit passer et repasser des mâts et

des cordages qui remontent ou descendent le fleuve avec une majestueuse lenteur.

Cette nature uniforme et triste continue jusqu'aux portes de Ferrare. Là un tableau inattendu frappe de nouveau les regards. On entre dans une ville régulière, vaste et superbe, mais on dirait que ses habitans l'ont abandonnée le même jour et d'un commun accord, sans qu'aucun accident paraisse les y avoir contraint; car on y aperçoit ni destruction ni ruines. Dans un quartier voisin du port, il y a encore quelques maisons habitées par des artisans et des marins. Mais toutes les parties de la ville, où se trouvent les palais sont vides et abandonnées. Les façades de ces palais se prolongent sur les deux côtés de la plupart des rues; elles sont alignées et régulières, mais l'herbe en couvre les pavés, et quelques vaches s'y promènent dans une profonde sécurité, attirées par la vue du gazon, qui leur promet une abondante pâture.

Je suis entré dans quelques-uns de ces palais, frappé par la beauté de leur architecture. Ils n'avaient plus de portes, de fenêtres, ni de meubles; mais leurs escaliers, leurs sculptures et leurs colonades subsistaient encore. Des lierres avaient tapissé de leur feuillage les pans des murailles: ils montaient jusqu'au sommet de l'édifice, et entouraient comme des convolvulus, les pilastres de la balustrade qui en ornait le faîte. Sur les terrasses dont ces palais étaient couronnés, quelques jasmins et quelques grenadiers, laissés dans des vases, avaient profité du temps et de l'oubli pour étendre leurs rameaux; ils pendaient chargés de fleurs sur les corniches de marbre, vieilles décorations de ces palais dévastés.

La même contrée recommence au-delà de Ferrare et s'étend au loin, jusqu'à ce qu'on ait dépassé toutes les branches du Po. Il y a quelque ressemblance entre les prairies du Polésin et les steppes de la campagne de Rome. L'une et l'autre sont exposées à des fléaux pour lesquels on a été obligé d'y adopter également la culture pastorale. Mais il

y a dans les dangers qui menacent les Romains, quelque chose de mystérieux et d'inévitable dont s'alimente l'imagination. Tout est sombre et brûlant dans cette terre des volcans, qui, de temps à autre, se soulève comme pour s'alléger du poids du genre humain, ou s'entr'ouvre pour l'anéantir. Les périls que les eaux font courir sont, en quelque sorte, périodiques: ils ne sont ni mystérieux, ni inattendus. Par une longue habitude chacun s'est préparé d'avance pour l'arrivée de ce désastre. Chaque maison est pourvue de bateaux, et lorsque l'inondation s'annonce par des torrens de pluie, les habitans réfugiés dans leurs embarcations avec ce qu'ils ont de précieux, flottent sur les nappes d'eau que le fleuve a versées, et vont, comme une émigration chercher de nouveaux rivages et des amis pour soulager leur infortune.

Elle est heureusement passagère: car il se passe rarement trois années sans que ces scènes ne se renouvellent; mais on a prévu leur arrivée, et elles n'ont pas toutes les conséquences que l'imagination pourrait leur attribuer.

Bellinzona, 20 Octobre 1813.

Au-delà du Polesin et sur la rive gauche du Po, la terre atteint le plus haut terme de la fécondité. Cette vallée, située aux pieds des plus grandes montagnes de l'Europe, étale, auprès de leurs abîmes tous les dons de la Providence et les richesses de la création. Le voyageur regarde avec respect ces Alpes tiroliennes, dépouillées par le temps, qui, perdues dans les nuages et voisines des cieux, n'offrent plus d'alimens qu'à la vie contemplative: tandis qu'il parcourt mollement une plaine où l'art et la nature ont rassemblé les plus douces de toutes les sensations terrestres. Le soleil s'y montre pur et ardent, mais de grands arbres en couvrant la campagne, la préservent de ses rayons. La sérénité du ciel dessécherait le sol, mais d'innombrables canaux

y conservent, en l'arrosant, une verdure qui ne se flétrit jamais. Sous ces heureux auspices, on voit croître les moissons et fleurir les prairies. Ici chaque ferme est un palais rustique, où se déploie tout le luxe des champs. Et pour prévenir jusqu'aux dangers que pourrait avoir la chute des eaux dans les vallées, la même main qui a donné l'être à l'univers, a préparé aux pieds des montagnes, des bassins naturels, pour recevoir les torrens qui tombent des Alpes. Ils viennent prendre dans ces lacs un niveau constant, avant de s'écouler en ondes paisibles, dans les lits dont on leur a mesuré l'espace et tracé le cours.

Tout jusqu'à l'air qu'on respire est pur et serein dans cette région. Elle n'est dominée que par la grande chaîne des Alpes et par les cinq lacs de la haute Italie, dont l'aspect ajoute un trait de plus à la beauté de ces paysages.

On traverse la plus belle partie du Milanais, en approchant de Lodi, par la route de Crémone. Le sol est si fertile et tellement arrosé dans cette province, qui porte le nom de Lodésan, qu'on y a renoncé presqu'à toutes les cultures céréales, afin de laisser croître à leur place les plantes indigènes, dont la terre fertile se couvre sans efforts. Ces prairies toujours arrosées, se fauchent et repoussent quatre fois dans la même année. Leur produit est supérieur à celui des plus beaux blés: car je n'ai vu nulle part des herbes aussi touffues et sur-tout aussi élevées. Elles sont mêlées, de gramens, de trèfles, de plantes à larges feuilles et de beaucoup de renoncules, dont les fleurs jaunes répandent, je ne sais quoi de brillant, sur la teinte des campagnes.

Vers l'Ouest du Lodésan et sur les rives du Tessin on quitte ce beau pays de prairies et d'ombrages. De grandes plaines découvertes s'ouvrent à l'horizon. On y remarque peu d'habitation et peu de mouvement; la verdure y est uniforme, sa teinte est pâle et décolorée. Ces campagnes sont destinées la riche culture des rizières.

Il s'est trouvé, dans la pente insensible qui attire les eaux des lacs vers le cours du Po, quelques terres basses, auxquelles cet écoulement manquait. Un homme ingénieux, on dit que ce fut un Hollandais, proposa d'employer le séjour des eaux dans ces bas-fonds pour y transporter des Indes la culture du riz. Cette expérience a réussi, ce qui n'arrive que rarement.

La plaine destinée à cette culture est coupée par une infinité de canaux, revêtus de digues gazonnées. L'eau n'y circule plus, elle séjourne, presqu'immobile, sous le poids des nénuphars, qui étalent à leur surface, l'inutile parure de leurs lis. Ces canaux, tracés avec la règle, renferment des carrés de deux ou trois arpens, dominés de tous côtés par les digues. Des écluses y font refluer les eaux, et une fois introduites elles n'ont plus d'issues, pour s'écouler.

Le riz croît au fond de ces terres, submergées de quelques pouces d'eau. Sa plante ressemble à celle d'un orge printanier; elle a, comme lui, sa tige noueuse, son épi effilé, et sa barbe allongée. Moins élevée que celle du blé, sa paille est d'un tissu plus sec et d'une teinte plus pâle. Elle ne plie ni ne verse jamais, et le vent, en agitant ces moissons, produit un son à la fois aigu et prolongé, tel que celui que l'on entend dans les roseaux pendant les orages.

La culture des rizières est la plus simple de toutes. La terre, après la moisson, est privée d'eau, jusqu'au printemps suivant. On y sème alors le riz sur un seul labour et sans autre préparation. On attend que sa plante ait quelques pouces d'élévation, avant de baisser les écluses, pour inonder ce sol. Le riz croît comme une plante marine, dans ce sol constamment submergé. Il achève ainsi sa végétation, et on ne relève les écluses que vers l'époque de sa maturité, afin de donner à la terre le temps de se dessécher, pour que les moissonneurs puissent descendre dans les carrés et y couper la récolte. Elle se lie en petites gerbes qu'on laisse quelque

temps entassées avant de les battre. La terre reste desséchée jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau labourée, pour recevoir une seconde semaille de riz.

On cultive cette plante trois années de suite dans le même terrain; on n'y met point d'engrais pendant ce temps: le séjour des eaux en neutraliserait l'effet, et leur présence suffit à sa végétation. Mais après ces trois récoltes consécutives, la terre épuisée demande du soleil, de l'air et du repos.

Le produit d'une moisson de riz est estimé valoir le double de celle d'un blé d'égale beauté. Mais la possession d'une telle richesse serait un trop bel apanage, si aucun inconvénient n'en diminuait la jouissance. On aperçoit bien vite ce grave inconvénient en parcourant le pays des rizières. On voit passer sur les digues de malheureux ouvriers chargés de surveiller la distribution des eaux. Ils sont vêtus comme des mineurs, d'une toile grossière, et ils errent, pâles comme des ombres, dans les roseaux et autour des écluses, qu'ils ont à peine la force d'ouvrir ou de fermer. Souvent pour traverser un canal, ils s'y plongent comme des êtres amphibies et ils en ressortent chargés d'eaux et de vases, emportant avec eux les germes de la fièvre qui ne tarde pas de les atteindre. Ils n'en sont pas les seuls victimes, les moissonneurs achèvent rarement la récolte sans être saisis par les frissons, et l'air de tous les environs est corrompu par le séjour de ces eaux stagnantes. Aussi a-t-on borné par une loi, l'avidité des planteurs de rizières, en défendant d'étendre cette culture au-delà de ses limites actuelles.

Avant de quitter l'Italie et sur ses dernières limites, on dirait qu'elle veut encore offrir aux voyageurs une grande image de ses horreurs et de ses beautés. C'est au nord du Milanais, vers les frontières de la Suisse, que l'on voit la nature orientale s'unir à la nature Alpestre pour enfermer dans un même horizon le plus noble des aspects qui embellissent la terre. Il rapproche comme par magie les plaines fertiles, image de la vie, des hautes montagnes où séjourne un hiver éternel. Les regards

parcourent par une gradation insensible toutes les nuances qui colorent la surface du globe et toutes les formes qui lui donnent sa beauté. Les plantes du nord et du midi viennent confondre dans la même vallée leur verdure et leurs parfums, les orangers y croissent auprès des sapins et les cédrats à côté du citise.

La beauté du jour m'invita à m'embarquer sur le lac de Lugano pour continuer ma route vers la frontière de la Suisse. Je voyais, en avançant, les coteaux s'agrandir en me rapprochant des Alpes, les maisons devenaient plus rares, les treilles moins touffues, et les arbres plus grands. Ils ne portaient plus de fruit, mais de vastes rameaux inclinés par les vents. Les ruisseaux tombaient comme des torrens, et se versaient dans le lac par-dessus des rochers. La nature muette ne répétait plus de chants; elle ne faisait entendre que les bruits lointains qui annoncent la chute des neiges et la venue des ouragans. Les airs n'étaient plus embaumés du parfum des orangers, je n'y respirais que l'odeur sauvage du sapin.

Je débarquai aux pieds de ces rochers, auprès de Lugano. Je m'acheminai avec une sorte de tristesse vers ces vallons agrestes, où l'on ne voit point d'issues. Je n'y apercevais pour habitations que des cabanes et quelques chalets épars sur la pente des monts. J'entendais dans le lointain le bruit de la cloche des troupeaux dont les bergers de la Suisse se plaisent à entendre répéter le son par les échos.

Ces sons monotones, harmonie des Alpes m'annonçaient l'approche d'un troupeau, et je ne tardai pas à le rencontrer. C'étaient les vaches de la vallée qui descendaient des montagnes. Leurs têtes n'étaient pas ornées de fleurs comme au jour du départ, parce que la saison des fleurs était passée; mais elles portaient des branches de feuillage.

Les villageois sortaient de leurs demeures et quittaient leurs travaux pour venir au-devant de leurs vaches. Ils revoyaient en elles les campagnes de leur hiver et les nourrices de leurs familles. Elles sem-

blaient se plaire à cet accueil, et chacune d'elles, en reconnaissant la porte de l'étable où elle avait été nourrie, saluait d'un mugissement de joie la famille de ses maîtres et le toit qui allait l'abriter.

Je ne pouvais me tromper à la vue de ce tableau champêtre; c'était la nature et les moeurs de la Suisse, je me retrouvais sur le sol de ma patrie, et cependant, Monsieur, je ne pus m'empêcher de tourner encore une fois mes regards vers l'Italie; et, avec un serrement de coeur inexprimable, je dis un dernier adieu à cette belle contrée, qu'on n'a jamais quittée sans regret, et jamais revue sans un nouveau plaisir.

APERÇU POLITIQUE
DES
ROYAUMES DE NAPLES
ET DE
SICILE.

(3 mars 1806.)

La mollesse et le relâchement des moeurs ont renversé plus d'Empires que les armes des conquérans. L'or dans les mains des citoyens a souvent été plus funeste que le fer dans les mains de l'ennemi. Ces vérités sont écrites dans les ruines de l'Italie et de la Sicile. Quels peuples puissans régnaient, il y a vingt-quatre siècles, dans ces belles contrées où nous voyons végéter et expirer l'insignifiante monarchie de Naples. Les légions de Rome tremblèrent, devant les Samnites, les flottes de Carthage ne purent défendre l'Afrique des attaques de Syracuse; une armée de 100,000 combattans sortit des murs de Crotone; on vit Tarente armer 40,000 hommes dans sa guerre contre les Romains. La lumière des sciences et des lettres brillait dans ces contrées, lorsque Rome encore barbare ignorait les premiers arts de la vie. C'est ici que le plus religieux des philosophes, Pythagore, fonda l'austère secte surnommée l'*Italique*. Ses disciples donnèrent de sages lois à plus d'une république. Mais le luxe se répandit

comme une peste parmi ces peuples. Cette épidémie eut deux foyers: au nord, Capoue, dont Annibal voulut faire la Capitale de l'Italie; au sud, Sybaris, dont le nom est devenu le symbole de la mollesse. D'autres causes contribuèrent à la dégénération de ces peuples. „La république de Thurium, dit Stra-„bon, se perdit en voulant trop raffiner sur ses lois „et en multipliant leur nombre à l'infini.“ La Sicile, patrie des sophistes, donna, selon Cicéron, les premiers exemples de cette fureur de plaider, et de cette tyrannie des avocats qui y règne encore de nos jours. Ces contrées figurent même dans l'histoire de la corruption du théâtre; car ce fut le Tarentin Rhintan qui inventa la tragi-comédie: et l'Arlequin des modernes existait sous une autre dénomination dans les farces nommées Atellanes, et inventées en Campanie.

Ces traits m'ont frappé par le parallèle historique qu'ils présentent à l'esprit. Les mêmes symptômes de corruptions se sont montrés à vingt siècles d'intervalle, chez les anciens Sybarites et chez les Napolitains modernes. Pourquoi cette magnifique Italie méridionale languit-elle aujourd'hui dans une nullité absolue? Pourquoi le roi de Naples avec plus de 6,000,000 de sujets, est-il quatre fois moins puissant qne le roi de Danemarck avec moins de 3,000,000 de sujets? Pourquoi la flotte du premier ne s'est-elle jamais élevée à six vaisseaux de ligne, tandis que l'autre en a constamment eu de vingt-quatre à trente? Pourquoi le roi de Naples n'a-t-il qu'un revenu de 30,000,000 de Francs, tandis que le roi de Prusse en 1786 *) tirait plus de 100,000,000 d'un peuple moins nombreux?

Les causes de cette nullité politique sont les mêmes dans tous les pays, dans tous les siècles. Il faut les chercher dans la molle insouciance des gouvernemens, dans l'épuisement moral des nations, dans leur

*) A la mort de Frédéric le Grand la Prusse n'avait que 6,000000 d'habitans.

penchant effréné pour les plaisirs, source naturelle de la paresse, de l'ignorance et de la corruption.

Dans cette situation de l'Europe, où le Midi semblait déjà une proie dévouée au premier peuple du Nord qui eût voulu renouveler la grande migration, la France tout-à-coup ressaisit le sceptre de la politique européenne qui déjà s'échappait de ses mains. Dans le Nord son génie s'attache les peuples éclairés, ses armes repoussent les hordes barbares; dans le Midi sa voix énergique réveille des nations endormies au sein de la volupté, et les rappelle à leurs antiques vertus.

Cette régénération du Midi s'achève maintenant pour l'Italie. Les contrées qui languissaient sous le sceptre napolitain reprennent toute leur importance naturelle en devenant un des états fédératifs de l'empire français; baignées de tous côtés par la mer, elles semblent inviter le commerce et la navigation à venir s'établir dans leurs ports. C'est à peu de distance de Naples qu'Auguste établit la station de sa grande flotte de la Méditerranée; encore dans les guerres du moyen âge on vit paraître avec honneur les flottes de Naples et d'Amalfi. Qui ne connaît pas l'heureuse Campanie? „C'est là, dit Pline, que le „dieu des vignes et la déesse des moissons se sont „provoqués à une lutte de bienfaits. Nulle part les „oliviers ne portent des fruits plus excellens; nulle „part la mer n'abonde en poissons plus délicats." C'est sous ce beau ciel que Virgile chercha les inspirations, qu'il ne trouva point à la cour d'Auguste. Aujourd'hui même le sol de cette province donne deux moissons; mais la culture n'est pas ce qu'elle était sous les Romains, ou même du temps des Ostrogoths. On a vu il y a quarante ans, la plus affreuse disette régner dans la ville de Naples. Si l'on avance au Sud, dans la principauté de Salerne, on voit avec peine de vastes déserts et des marécages infects remplacer les jardins de Pestum, qui jadis se couronnaient deux fois par an des roses du printemps: Biferi rosaria Poesti.

La Calabre exporte encore de l'huile, des soies,

des oranges, des citrons; mais ces productions pourraient être trois fois plus abondantes, si les habitans profitaient des avantages de leur climat et de la bonté du sol. Il y règne la plus heureuse combinaison de chaleur et d'humidité; les vents de mer y répandent la salubrité. Tout y vient; le coton et la canne à sucre y réussissent parfaitement.

La chaîne des Apennins renferme des vallées et des plaines, où les pâturages sont encore inépuisables comme du temps de Virgile. „La rosée de la „nuit, disaient les anciens, y fait renaître les herbes „que les bestiaux ont broutées pendant la journée.“ Mais il ne reste que peu de ces superbes taureaux que nourrissaient les montagnes de la Lucanie. Les chevaux napolitains, pleins de feu, d'une noble encolure et d'une taille fine, répondent encore au portrait qu'en trace le chantre des Géorgiques.

Les plaines très-sèches de l'Apulie, que nous nommons par corruption la Pouille, fournissent des pâturages très-convenables aux moutons: aussi les laines fines qu'exporte cette province conservent l'excellence que leur attribuait Horace. Le sol de la Pouille n'est point humecté par des pluies; les rosées en tiennent lieu. Les côtes orientales manquent de rivières: on ne voit que des amas d'eau saumâtre dans des citernes creusées par la nature dans le roc calcaire. Les anciens appellent l'Apulie un pays de soif: siticulosa Apulia. Il y a de vastes plaines sablonneuses couvertes seulement de buissons de myrte et de genièvre. Cependant l'industrie pourrait vaincre ces désavantages: près de Barletta on voit des jardins et des vignobles réussir dans un terrain de sable. Les vins sont un peu saumâtres; mais les concombres y deviennent d'une saveur excellente, et on les porte jusqu'à Naples.

Les Romains, par une profonde politique, défendirent en Italie l'exploitation des mines, afin de ne pas enlever des bras à l'agriculture et aux arts; mais il serait utile d'examiner si les Apennins napolitains ne contiennent pas des marbres, des albâtres, du fer et autres substances utiles, en plus d'abon-

dance que les paresseux habitans ne semblent le croire. Pourquoi ne trouverait-on pas des charbons de terre qui pourraient, dans la Pouille, suppléer au manque de bois? On a négligé les forêts de chênes de Monte-Gargano, si fameuses dans l'antiquité, et en général nous ne possédons pas même une notice des forêts de l'Apennin. La province d'Abruzzo est peu connue; on nous assure que les pommiers et les autres arbres fruitiers des climats froids y réussissent, ainsi que le safran, le lin et le chanvre.

Il est probable que le royaume de Naples examiné par des géographes et des naturalistes, offrira à son nouveau gouvernement toute sorte d'avantages soit pour la construction d'une marine marchande et militaire, soit pour une extension de l'agriculture qui rendrait superflue l'importation des blés de la Sicile, soit enfin pour établir des manufactures et des fabriques qui pourraient dispenser les Napolitains d'acheter des draps, des toiles, des mousselines, et jusqu'à des souliers de fabrique anglaise.

(25 mars 1806.)

Le royaume de Naples, dans l'état où l'a réduit une mauvaise administration, ne pourrait que difficilement se passer de la Sicile. Cette île fournit aux Napolitains des blés et des fruits. Par sa position elle domine les côtes napolitaines; et les Siciliens entreprenans et passionnés, pourraient devenir pour Naples des rivaux et même des ennemis incommodes. Heureusement le détroit de Messine, large seulement d'une demi-lieue dans la partie la plus étroite, n'offre point aux flottes anglaises une station tenable, à cause de l'extrême violence des courans qui y règnent. Ainsi la nation sicilienne n'aura probablement pas le regret de se voir exclue des bienfaits que le prince Joseph apporte aux peuples de Naples. Dans les champs de la Sicile, le froment s'élève à une telle hauteur, et porte une telle quantité de grains, que l'aspect de nos plus belles moissons ne présenterait aux yeux d'un Sicilien que l'image

de la stérilité. Le défaut de bras a borné dans cette île les progrès de l'agriculture; et si la Sicile est encore le grenier de l'Italie, elle ne doit cet avantage qu'au petit nombre de consommateurs qu'elle renferme. Si au lieu de 2,000,000 d'habitans, elle en avait 5,000,000 à nourrir, comme au temps des Romains, son agriculture restant au point où elle est, elle n'aurait pas beaucoup de blé à exporter.

La Sicile produit encore en abondance de l'huile, des figues, des citrons, des limons, des oranges, des amandes et des pistaches. Jules-César, à l'occasion de son entrée triomphale à Rome, mit en vogue les vins de Messine; ils ont conservé leur réputation sous le nom de vins de Faro. La culture de la même espèce de vignes s'était répandue, du temps de Pline, jusqu'à Taormina. De nos jours les environs de Syracuse donnent un vin de liqueur très-estimé.

En 1130, Roger Ier introduisit en Sicile des vers à soie. Quoique surpassée dans cette branche par le Piémont et la Toscane, cette île donne encore de très-belles soies et en abondance: elle est la dernière ressource des manufactures de soieries d'Angleterre; raison de plus pour en rendre l'occupation importante à la France.

La canne à sucre est indigène sur les côtes méridionales de la Sicile; mais on ne sait pas bien épurer le sucre. Les vallées d'Enna offriraient, encore à Proserpine les fleurs les plus odoriférantes et les plus éclatantes. Le bétail qui erre dans ces beaux pâturages mérite encore les éloges qu'en ont faits Pindare et Théocrite. Les abeilles du mont Hybla sucent encore dans les fleurs du thym l'arome dont elles parfument leur miel. L'aloès abonde sur-tout autour de Girgenti. Quelques auteurs ont assuré que l'on trouve dans les forêts non-seulement des dattiers, mais des cafiers. Au moins il est probable que la culture du café et du sucre pourrait réussir en Sicile, si l'on choisissait bien les expositions. Les montagnes recèlent de très-beaux marbres, des albâtres et des agates qui alimentent à Trapani des fabriques considérables. La mer accroît encore les

richesses des Siciliens. Les thons, comme au siècle d'Aristote aiment à se jouer dans les eaux tempérées qui baignent les rivages de cette île; tous les ans on leur tend de funestes embûches, sans qu'ils se lassent d'y revenir. On y pêche aussi des sardines et du corail.

M. Scrofani, Sicilien, assure que les exportations de cette île s'élèvent à une valeur de 25,783,000 livres tournois, année commune. Les blés entrent dans cette somme pour environ 9,000,000; les soies pour 4; les citrons, limons et oranges pour 1,800,000; l'huile d'olive pour environ 2,000,000; et les vins pour 900,000.

Une nuée d'avocats dévore les patrimoines des seigneurs napolitains, et dans aucun pays du monde la manie des procès n'est plus commune ni plus ruineuse. Les lois sont sans nombre; c'est un labyrinthe qui sert de repaire aux monstres de l'Injustice et de la Chicane.

Dans un semblable ordre de choses peut-on blâmer le clergé, d'avoir seul, parmi tous les ordres de l'état, eu assez d'industrie pour s'acquérir une grande fortune, et assez d'économie pour la conserver? C'est au contraire un bonheur pour plusieurs contrées napolitaines et siciliennes de renfermer quelques couvens, dont les habitans plus éclairés et plus fortunés ont pu conserver les principes d'une bonne économie rurale. Le clergé possède en Sicile le tiers de tous les biens-fonds, et dans le royaume de Naples, le quart.

L'Europe savante et lettrée doit applaudir à un événement qui met à la disposition des Français les trésors d'antiquités ensevelies sous les ruines d'Herculanum et de Pompeï; ces vases, ces instrumens, ces tableaux, ces meubles qui servirent, il y a dix-huit siècles, à l'usage du peuple le plus éclairé qu'il y eût alors au monde. Quelle sera la joie des amis des lettres, lorsque les rouleaux trouvés dans ces anciennes villes seront confiés au zèle de nos hellénistes, déroulés, déchiffrés et publiés! Quelle nouvelle gloire marquera l'époque où le XIXe siècle se verra

peut-être enrichi d'une centaine d'ouvrages grecs et romains dont jusqu'à présent les noms excitaient tant de stériles regrets. Si Ménandre revenait nous peindre les moeurs domestiques des Athéniens, si le tombeau nous rendait les tendres chants d'une Sappho ou d'un Simonide, les hymnes sacrés d'un Pindare, l'Iphigénie, le Laocoon, la Niobé d'un Sophocle, le Thyeste d'un Varius, quelle nouvelle Hippocrène arroserait tout-à-coup le champ desséché de la littérature? Outre Tite-Live et Tacite, on retrouvera vraisemblablement quelques restes encore plus précieux des immenses travaux des Grecs sur l'histoire des anciens peuples et sur les sciences naturelles; car les habitans de Pompeï et d'Herculanum étaient en grande partie Grecs d'origine, et l'époque de la destruction de ces villes est fort incertaine, et probablement postérieure aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le royaume de Naples d'après le dernier dénombrement de 1803, avait 4,973,502 habitans; celui de Sicile, en 1800, comptait 1,655,536 habitans. Total: 6,619,038 habitans.

DE LA CALABRE.

(2 août 1806.)

L'Italie, tant de fois décrite par des voyageurs qui ont suivi machinalement la même route, offre encore des provinces entières mal connues et où les observateurs judicieux pourraient faire une ample récolte de remarques aussi nouvelles qu'intéressantes: de ce nombre est la Calabre. Cette province, si tristement célèbre dans les dernières révolutions du royaume de Naples, forme la pointe la plus méridionale de la péninsule italienne. Sur une longueur de 58 lieues, la largeur varie de 7 lieues à 20 ou 21. On peut évaluer l'étendue en superficie à 760 lieues carrées, et la population à plus de 800,000 individus

Baignée de deux côtés par une mer ouverte, et traversée par une des extrémités de l'Apennin, cette contrée reçoit de toutes parts le souffle rafraîchissant des brises maritimes; dans la plus grande partie de l'année, des rosées abondantes y entretiennent une verdure séduisante, favorisée encore par les nombreuses sources et rivières d'eau vive qui descendent du haut des montagnes, et qui, dans leurs cours rapides, ne forment que rarement des marais. Pline le naturaliste a déjà loué la fertilité du terrain noir et profond qui couvre presque partout les rochers calcaires de la Calabre. Dans ce sol inépuisable s'élèvent de superbes forêts de piniers et de sapins mélèses, d'où l'on tire une poix déjà célèbre dans la plus haute antiquité, et dont Aristophane et Virgile, Pline, Dioscoride et Columelle ont vanté la qualité. Ces forêts d'arbres résineux occupent le centre de la péninsule et le dos de la même chaîne de l'Apennin; les anciens les désignent sous le nom collectif de la forêt Sila, à laquelle Strabon donne 700 stades ou 23 lieues de longueur. La Calabre produit encore cinq ou six espèces de chênes, parmi lesquelles le chêne vert et le chêne à cochenille. On y voit le platane d'Orient, le marronnier dit d'Inde, le micocoulier, sans parler des hêtres, des noisetiers, des châtaigniers, et d'autres arbres communs. Le frêne à fleurs donne la manne de Calabre; c'est pendant les mois de juillet et d'août que l'on voit suinter ce suc mielleux du tronc et des branches de l'arbre; il s'épaissit durant la nuit, et si le temps est sec, il forme des larmes blanchâtres; la pluie et même le brouillard le dissolvent. On obtient aussi de la manne en faisant des incisions à l'écorce; elle en découle avec plus d'abondance, et s'épaissit dans l'espace d'un ou deux jours, en grumeaux plus gros, un peu gras au toucher, et d'une couleur roussâtre; mais cette manne est moins estimée que l'autre.

Au sein de ces forêts majestueuses, au pied de ces montagnes romantiques, une foule d'arbrisseaux et d'arbustes se disputent chaque pouce d'un terrain aussi fertile que négligé, les rochers les plus arides

se couronnent du grand aloès et du figuier d'Inde; les landes s'ornent de magnifiques espèces de bruyères, de sauges, de roses-cannelles et de cistes à ladanum; des coteaux entiers se couvrent de fraisiers et de framboisiers; sur le rivage, le tamaris et l'arbousier toujours vert se balancent au-dessus des flots; le caprier épineux mêle ses fleurs d'une blancheur éclatante à la sombre verdure des romarins; les lauriers-roses ombragent toutes les rivières, et parmi les roseaux les plus communs on distingue l'*arundo ampelo desmos*, en italien *saracchio* plante très-utile, dont on fait des cordes, des filets pour prendre le thon, des câbles de navire, des paniers, des nattes.

Cette richesse naturelle de la végétation accuse hautement l'ignorance et la paresse des habitans, qui, servilement attachés à une agriculture-routine, daignent à peine ramasser les trésors que la nature leur prodigue. Toutes les sortes de blé connues dans l'Europe méridionale, dans la Turquie et l'Afrique, réussissent parfaitement en Calabre, elles y existent encore, mais elles sont moins les objets d'une industrie éclairée et active, que les monumens et les restes de l'ancienne culture de cette contrée, lorsqu'elle était peuplée de colonies grecques. La fertilité du sol et le petit nombre d'habitans consommateurs permettent pourtant d'exporter des quantités considérables de blé et de riz. On cultive encore l'olivier, la vigne, le limonier, le caroubier, le figuier, l'amandier, le cotonnier et même la canne à sucre, qui mûrit parfaitement. Le safran, l'anis, la réglisse, la garance, le lin et le chanvre entrent dans le commerce d'exportation. La soie de Calabre est très-bonne, alimente un grand nombre de métiers, sur-tout à Catanzaro, et fournit encore au commerce du pays un des articles les plus lucratifs. A côté de toutes ces richesses d'une contrée méridionale, le voyageur étonné voit paraître quelques-uns des avantages de l'Europe septentrionale; il erre parmi des vergers où la pomme offre une saveur et un parfum également exquis; il voit s'étendre des pâturages su-

perbes, toujours verts, et où les herbes les plus succulentes nourrissent des races de boeufs et de chevaux auxquelles il ne manque que des soins plus éclairés pour égaler en beauté toutes celles que vante le Nord.

Ajoutez maintenant à ces dons des champs les tributs qu'offrent les deux mers qui baignent la Calabre. Jci les puissans thons se débattent dans de vastes filets; là des troupes de murènes et d'anguilles sont poursuivies sur d'agiles bateaux à travers le détroit où Scylla et Charybde n'effraient plus les nautonniers. Le corail tapisse quelques baies de la côte occidentale, et l'on pêche près de Reggio une espèce de moule appelée la pinne marine, qui porte une soie ou laine fine et longue, de laquelle on fait des étoffes d'une légèreté inconcevable, et qui sont impénétrables au froid. Joignez-y encore les richesses que l'Apennin renferme dans ses flancs, telles que des marbres variés, des albâtres très-beaux, des pierres meulières, des grès de remouleurs, des gypses, de l'alun, divers bols et craies, du sel gemme et du lapis lazuli, sans parler des indices de toute sorte de métaux, parmi lesquels le cuivre était très-célèbre du temps d'Homère. Certes d'après cet aperçu des productions, nous oserons bien dire que la Calabre ne le cède en fertilité à aucune province de l'Italie, et qu'elle y surpasse même plusieurs de celles qu'on a l'habitude d'exalter.

Un si beau pays, placé au centre de la Méditerranée, serait-il donc le séjour d'une horde aussi sauvage que le Tartare vagabond, aussi barbare que le Maure du Grand-Désert, aussi rebelle à la civilisation que le noir habitant des bords du Sénégal? Telle est l'idée que les Napolitains ont d'un peuple qui habite à 40 lieues des portes de Naples; tel est le portrait qu'ils en font aux voyageurs effrayés, qui déjà croient voir levé sur leur tête le poignard d'un brigand ensanglanté, ou même briller le feu destiné à préparer un festin d'anthropophages.

En effet, les horreurs que les troupes calabroises exercèrent à Naples en 1799 ont été décrites

par tant de témoins oculaires, qu'on ne saurait les révoquer en doute. Mais c'était aussi la lie du peuple calabrois que cette armée; c'était une réunion de toutes les bandes de brigands qui depuis long-temps erraient dans les montagnes de l'Apennin, de quelques Siciliens de la même espèce, et d'un petit nombre de paysans égarés par le fanatisme. Si l'on vit quelques membres du clergé calabrois se mêler parmi cette troupe affreuse, il faut aussi observer que de tout temps le clergé, extrêmement nombreux, languissait dans l'extrême misère, ayant souvent à peine de quoi se couvrir, et privé des plus simples moyens d'instruction.

La barbarie qui règne en partie parmi le peuple calabrois n'est donc que la triste preuve de cette vérité politique, qu'un gouvernement ne doit jamais rien épargner pour donner une honnête aisance et même un certain degré de considération et d'éclat aux classes de la société qui sont appelées à éclairer, instruire et guider les autres.

Un Napolitain, jeté par les hasards de la guerre au milieu d'un village calabrois, assure y avoir trouvé des hommes d'un caractère violent, mais franc et loyal, d'une grossièreté rebutante et d'une ignorance extrême, mais très-actifs, très-adroits dans le peu de métiers qu'ils connaissent, très-hospitaliers, très-humains, attachés à leur patrie, et sensibles à la gloire. Avec ces qualités, un peuple bien gouverné quitte promptement le désordre de la vie sauvage. Le Calabrois parle malheureusement un patois presque inintelligible aux autres Italiens, quoique le patriote Barry prétende y reconnaître le véritable langage des anciens Latins, et le préfère, sous tous les rapports, au dialecte toscan même. Cette circonstance rend difficiles les communications entre les Napolitains et les habitans de la Calabre. La civilisation de cette province ne saurait être l'ouvrage que d'une fusion absolue de cette tribu particulière avec le reste de la nation.

Les habitans les plus industrieux de la Calabre sont les colons albanais, établis à Bova, dans la Ca-

labre ultérieure, mais principalement dans les diocèses de Cassano et de Bisignano, dans la Calabre citérieure.

(3 août 1806.)

Les Calabrois ont toujours éprouvé au suprême degré les funestes effets de cette administration faible et mal éclairée, qui jusqu'à présent a retenu le royaume de Naples dans un rang si inférieur à celui que lui assignaient sa situation, son étendue, sa population et sa fertilité. Barry décrit avec beaucoup d'énergie les vexations journalières que les fonctionnaires, les intendans et les avocats exerçaient au milieu d'un peuple injustement décrié comme intraitable, éloigné de la capitale, et qui n'était presque jamais visité par ses souverains ni par la noblesse. Le roi Joseph Ier est allé se convaincre lui-même de l'extrême importance de cette partie de ses états. En foulant ce sol classique où fleurirent la sage république de Locri, la belliqueuse Crotone, la voluptueuse Sybaris; en parcourant cette patrie naturelle ou adoptive d'un Pythagore, d'un Zaleucus, d'un Charondas, d'un Agathocle, d'un Praxitèle et de tant d'autres hommes illustres, le roi Joseph a sans doute conçu des projets qui rappelleront pour la Calabre les siècles heureux où elle formait une portion si brillante de la grande Grèce.

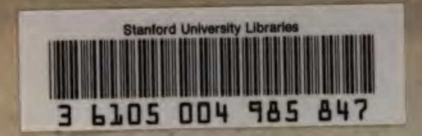
Un des plus grands obstacles à la civilisation de la Calabre, c'est qu'il n'y ait pas une grande ville de commerce et de manufacture. Une telle ville, placée vers le milieu de la côte orientale, aux environs de l'ancienne Crotone, vivifierait tout le pays en offrant aux cultivateurs un marché plus commode pour leurs productions que ne le sont Naples et Messine. Les villes actuelles de la Calabre sont de peu d'importance. Tour-à-tour dévastées par les Sarrasins, les Normands, les armées espagnoles et françaises, elles n'offraient au XVIIe siècle que le spectacle de la misère et de la solitude. Quelques-unes de ces villes se sont un peu relevées dans le XVIIIe

siècle. Catanzara compte 12.000 et Cosenza 15,000 habitans; l'une est le siége des principales manufactures de soieries; l'autre fait la plus grande partie du commerce entre la Calabre et Naples. Le tremblement de terre 1783 engloutit la belle ville de Reggio, qui a été reconstruite dans l'endroit nommé Santa-Agatha de Galline. Mais nous répèterons encore que le véritable emplacement d'une grande ville calabroise est à Crotone, dans la région la plus salubre et la moins exposée aux tremblemens de terre; d'ailleurs, dans la position la plus commode pour le commerce du Levant. Crotone a un port très-sûr, avantage qui manque à la ville de Squillace, qui, sous d'autres rapports, pourrait entrer en considération.

Les tremblemens de terre sont un mal physique que la Calabre a de commun avec tant d'autres belles contrées de l'Europe méridionale. La secousse du 5 fevrier 1783 bouleversa en moins de deux minutes presque toute la Calabre; elle changea la surface du pays de manière qu'il est difficile de le reconnaitre. D'énormes crévasses semblaient découvrir aux yeux des vivans l'empire des ombres; ces fentes exhalaient des flammes bleuâtres et des vapeurs mortelles. En d'autres endroits, les montagnes englouties ou renversées formaient des vallées nouvelles: souvent, détachées de leur base, elles glissaient sur des terrains plus bas; et comme la force d'impulsion redoublait à chaque mouvement, ces rochers ambulans franchissaient les vallées et les collines. C'est ainsi qu'on voyait le vignoble descendre des hauteurs pour venir se placer au milieu des champs de blé. On a vu des fermes avec leurs jardins passer audessus d'un abîme, et venir s'accoler à un village éloigné. Jci, de nouveaux lacs se creusaient au milieu des terres; là, des rochers jusqu' alors invisibles élançaient soudain leurs humides sommets du sein de la mer écumante. Des sources tarissaient, des rivières se perdaient sous terre; d'autres eaux courantes, arrêtées par les décombres, se répandaient en mares croupissantes. Autre part de nouvelles

sources jaillissaient des flancs entr'ouverts de la montagne; et les nouveaux fleuves, dans leur jeunesse impétueuse, se frayaient un chemin à travers les ruines des villes, des temples et des palais. L'humble cabane ou la tente légère devint l'asile des malheureux qui avaient échappé à cette terrible catastrophe; mais tous ceux qui avaient pu survivre ne l'avaient pas voulu. On vit un ami trop fidèle tenir embrassé le corps de son ami, et, dans cette posture, attendre tranquillement la chute d'une muraille qui termina ses jours. On vit plus d'une jeune amante se précipiter dans le gouffre qui venait d'engloutir l'objet de sa tendresse. Une mère trop sensible, la comtesse de Spastara, était déjà sauvée du danger; pâle et à demi morte, elle était dans les bras de son époux, qui avec beaucoup de peine l'avait rappelée à la vie. Elle jette autour d'elle un regard presqu'éteint; elle cherche le plus jeune de ses enfans, hélas! elle l'aperçoit sur le balcon du palais, qui déjà s'écroulait. Elle veut s'élancer, son époux la retient; mais l'amour maternel est plus fort; rien ne peut arrêter cette mère désolée. Elle monte l'escalier déjà à moitié détruit; elle traverse la fumée et la flamme; les pierres détachées qui tombent autour d'elle semblent la respecter. Elle atteint le cher objet de toutes ses affections; elle le prend dans les bras: au même instant toutes les colonades s'ébranlent, la terre s'entr'ouvre, le palais disparaît, et Spastara n'est plus!

Imprimé chez Guillaume Plahn et Comp.


Stanford University Libraries
3 6105 004 985 847

